GEORGES BRÉZOL

Les Turcs ont passé là...

LA VÉRITÉ SUR LES MASSACRES D'ADANA DE 1909

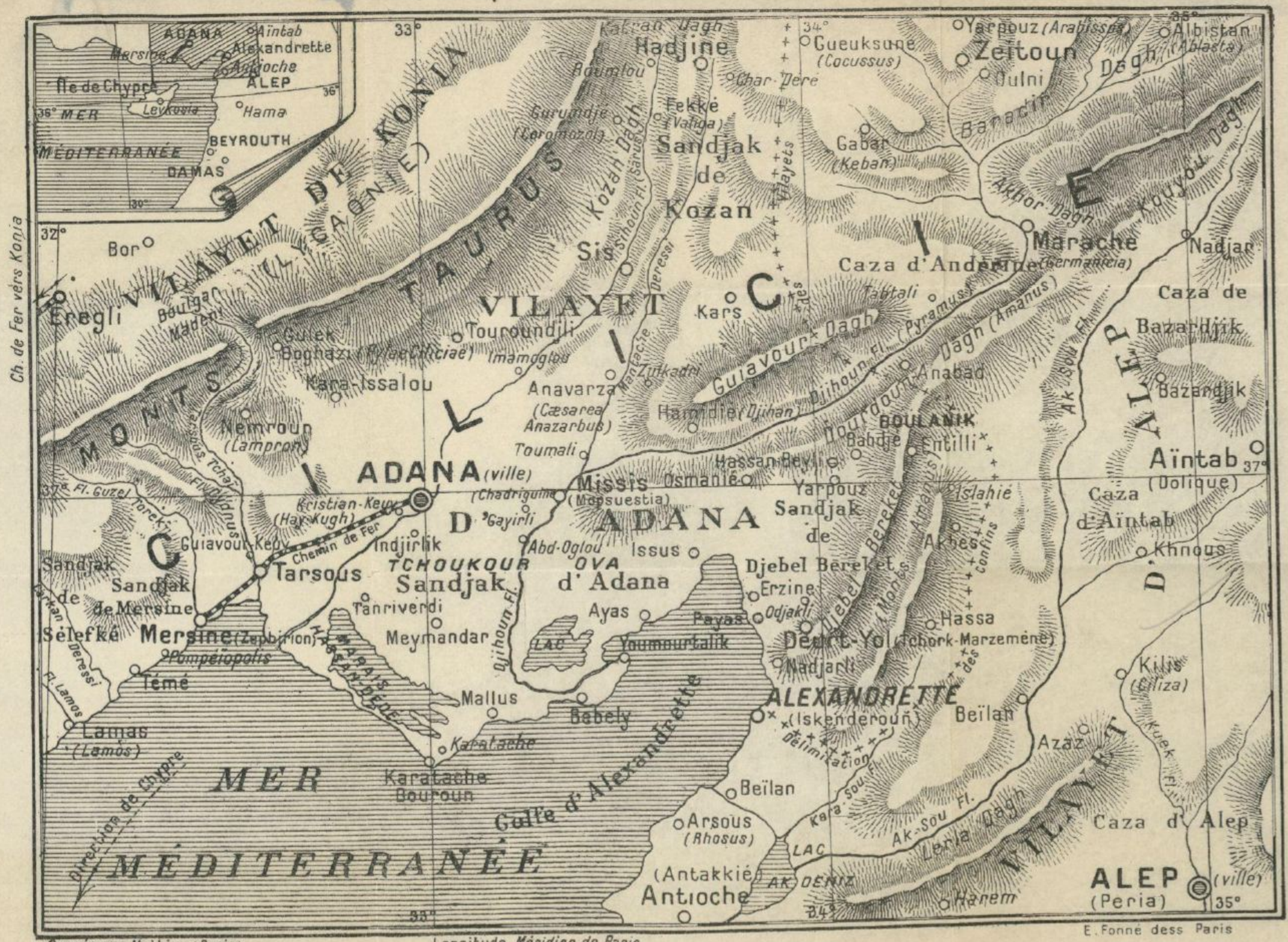
EN VENTE CHEZ L'AUTEUR :

66, BOULEVARD ORNANO, 66

PARIS

1911

CARTE GÉOGRAPHIQUE partielle des VILAYETS D'ADANA et D'ALEP



Gravée par Mathieu (Paris)

Longitude, Méridien de Paris

E. Fonné dess Paris

Echelle

0 25 50 75 100 kilom

V > 750,00 F
500,00 F
1993
pas d'hist.
Paris

Les Turcs ont passé là...

GEORGES BRÉZOL

Les Turcs ont passé là...

RECUEIL DE DOCUMENTS, DOSSIERS,
RAPPORTS, REQUÊTES
PROTESTATIONS, SUPPLIQUES ET ENQUÊTES

Établissant la vérité sur

LES MASSACRES D'ADANA EN 1909

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR :
66, BOULEVARD ORNANO, 66

PARIS

1911

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède et la Norwège

PRÉFACE

Mon Cher Brézol,

*Vous voulez que je présente votre nouveau livre au public ? Il me semble que, quoiqu'un bien jeune écrivain encore, vous n'avez nullement besoin du patronage d'un « ancien ». Mais il m'est très agréable, puisqu'il s'agit, ici, d'un ouvrage documentaire, de me rappeler avec quel esprit de méthode, d'exactitude, vous m'avez, depuis quelques années, aidé à renseigner les lecteurs de l'*Actualité *sur ce qui se passait un peu partout à travers le monde.*

Vous aviez été, jusqu'alors, un grand voyageur, puisque né dans ces pittoresques Ardennes, vous aviez fait votre éducation autant sur le sol africain qu'à Paris : et, alors que la plupart des jeunes gens de votre âge commençaient à peine de s'ébattre dans la vie, vous couriez les confins du désert, vous finissiez même par vous y aventurer à tel point que peu de Français connaissent comme vous l'âme et la langue musulmanes.

Mais il était écrit *que la destinée vous ramènerait sur le vaste champ de bataille parisien, où vous faisiez vos premières escarmouches littéraires ; quand le simple hasard vous amena à moi : et si vous voulez, c'est peut-être exact que j'ai été un peu votre professeur de parisianisme : entre nous, le véritable professeur fut la vie, le travail que vous chérissiez et un goût perpétuel, intense, pour pénétrer partout.*

Mais vous aviez conservé une tendresse particulière pour tout ce qui vient de l'Islam : et quand les Jeunes-Turcs, nous firent visite, vous étiez prédestiné à les recevoir. Vous avez eu, alors, la gentillesse de m'amener au milieu d'eux : et ce fut une de mes plus profondes stupéfactions, à moi

que n'étonne plus grand'chose, que d'entendre disserter, sur l'avenir de l'Empire Ottoman et sur la politique générale de l'Europe, en un français parfait et avec les idées les plus larges, les plus modernes, de jeunes politiciens turcs, dont les parents n'avaient certainement jamais parlé que la langue de Mahomet.

J'en étais personnellement très satisfait — avec une petite pointe d'amour-propre : car, quelques années auparavant, alors que personne au monde — je veux dire le monde européen, — n'avait la moindre idée d'une révolution possible en Turquie, j'avais écrit, en simple chroniqueur, qu'un bouleversement se produirait inévitablement chez les Musulmans, quand leur esprit se serait ouvert à notre culture, soutenue par leur culture vieille de tant de siècles !

L'Empire des Croyants n'était qu'endormi et se réveille à la vie générale.

C'est par un de ces Jeunes Turcs que j'ai entendu dire familièrement que son parti avait pu faire sa révolution en économisant l'échafaud de Charles Ier et la guillotine de Louis XVI. C'est par le même orateur que j'ai entendu prononcer les paroles les plus indignées, les plus méprisantes, les plus sévères, pour « le monstre à face humaine *» qu'était Abdul-Hamid— Abdul-Hamid représentant ce qu'avait été la Turquie et ce qu'elle ne sera plus : car les haines de races entre les Turcs et les Arméniens, même quand ceux-ci ne sont pas massacrés, sont toujours une monstruosité, qui disparaîtra inévitablement, d'ailleurs, lorsque le grand agent moderne, la route ferrée, pénétrera partout en Anatolie.*

Et maintenant, mon cher Brézol, je crois que j'ai à peine besoin de souhaiter bonne chance à votre nouveau volume, qui va passionner, dans tous les milieux politiques — et qui prouvera, une fois de plus, que les écrivains, dits d'imagination, comme vous l'êtes très souvent, ne travaillent, en réalité, que d'après le document : et, d'ailleurs... l'imagination n'est-elle pas, par dessus tout, de l'observation mise en action ?

Pierre SALES.

Les Turcs ont passé là...

INTRODUCTION

Ce fut, dans toute l'Europe, un long cri de douloureuse émotion quand le télégraphe répandit l'horrible nouvelle : la Cilicie gémissant sous la cruauté de ses tortionnaires musulmans, des villages entiers saccagés, détruits, ensanglantés, l'écrasement du plus faible par le plus fort. Au vingtième siècle, alors que la civilisation est plus affinée que jamais, n'est-il pas honteux que des hommes — qui devraient s'aimer comme des frères — s'entretuent et s'égorgent ?

Adana et Alep sont teints du sang de milliers d'innocentes victimes arméniennes, dont l'histoire ottomane de l'an 1909 restera à jamais éclaboussée.

La tuerie dura trois jours, pendant lesquels des brutes fanatisées par la guerre sainte au guiaour exterminèrent sans pitié les malheureux Arméniens écrasés par le nombre.

En effet, Adana est une province de 400.000

âmes, dont 45 à 50.000 Arméniens, noyés dans une masse de 300.000 musulmans. Ceux-ci avaient donc la force pour eux, d'autant plus que, depuis quelque temps, sans cause apparente, les Turcs faisaient ample provision de munitions de toutes sortes. En quatre ou cinq mois, on débita, sur le marché d'Adana, pour plus de 30,000 liv. tq. (environ 700,000 francs) d'armes de tous calibres : revolvers, pistolets, fusils ou carabines de fabrication allemande, autrichienne et belge.

Dès que le signal du carnage fut donné, des bandes de *bachi-bouzoucks* descendirent des villages du vilayet sur la ville. Ils allaient à cheval, le revolver au poing, le fusil en bandoulière, le yatagan au côté et, sur leur passage, ces pillards fanatiques, sanguinaires et infatigables semaient le désastre et la mort. La fusillade ne s'arrêtait, au coucher du soleil, que pour recommencer de plus belle à l'aurore.

Les hordes armées qui parcouraient le pays dans tous les sens avaient organisé la plus épouvantable chasse à l'homme qui se soit jamais pratiquée. Ils avançaient, menaçants, agitant leurs matraques, fouillaient les champs. Malheur à ceux qui s'étaient couchés dans les blés déjà hauts pour échapper aux regards des assassins! Il n'y avait pas de pitié pour eux, ils étaient abattus, un à un, à coups de massue,

tailladés par le yatagan. Les cimetières eux-mêmes n'étaient pas respectés, les meurtriers massacraient les infortunés qui s'y étaient réfugiés.

Les faubourgs arméniens essayèrent en vain de se défendre, ils furent bientôt réduits à l'impuissance et obligés de se laisser détruire sans défense. Les Turcs s'étaient emparés de tous les bidons de pétrole trouvés dans les dépôts arméniens et, après les avoir défoncés, ils en aspergeaient les maisons puis y mettaient le feu. Bientôt, la flamme léchait les murs, menaçante, et c'était, dans la demeure incendiée, une panique effroyable : hommes, femmes, enfants pleuraient, suppliaient, imploraient, terrifiés par l'atroce perspective d'être brûlés vifs. Les uns fuyaient l'incendie, mais ils n'avaient pas franchi la porte, qu'ils tombaient sous le fusil ou sous le yatagan. D'autres se précipitaient par les fenêtres ; s'ils ne se tuaient pas du coup, les meurtriers les achevaient à coups de baïonnette.

Ou bien ils se voyaient arrosés de pétrole et, torches vivantes, les vêtements en feu, les chairs grillées, atrocement brûlés et asphyxiés par leur propre fumée, ils allaient s'abattre sur d'autres cadavres, dans une épouvantable agonie de flammes.

Tandis que le feu dévorait les habitations avec des craquements sinistres, les rues étroi-

tes étaient jonchées de cadavres en bouillie ou de corps geignants dans un pêle-mêle indescriptible, le sang coulait de toutes parts et, pour compléter cet affreux spectacle, les gémissements, les plaintes des uns, les hurlements victorieux des autres.

Quelle ignoble boucherie ! Des enfants furent massacrés sous les yeux de leurs parents, mutilés, égorgés, jetés en l'air et reçus sur la pointe des baïonnettes. Puis vint le tour des femmes, qui subirent les tortures les plus atroces, les plus inouïes. Un hôpital plein de malades et de blessés fut brûlé par les incendiaires, que n'attendrissait aucune misère humaine. Et après le meurtre, ce fut le pillage, la dévastation, jusqu'au moment où éclata une sonnerie de clairon suivie du cri : *Padichahem tchok yacha !* (Longue vie au sultan !) qui marqua la fin des hostilités.

Ces tristes événements causèrent une immense désillusion. Parce qu'il y avait, en Turquie, un nouveau régime et qu'une ère de progrès semblait devoir rénover le vieil empire, on croyait ces tueries à jamais disparues. Mais il fallut rééditer le mot fameux : « Plus ça change et plus c'est la même chose ! »

Au lieu de punir énergiquement les coupables — et ils étaient nombreux, — le gouvernement tergiversa, dans le but évident d'épargner les musulmans.

Le rapport de la Délégation gouvernementale envoyée à Adana montra qu'en plus des différentes causes d'animosité entre chrétiens et musulmans, il y avait eu l'incapacité et le manque d'énergie des valis et des autres autorités locales.

Pour conclure, le rapport de la Cour Martiale disait que quinze coupables avaient déjà été pendus, que huit cents méritaient la mort, quinze mille les travaux forcés, quatre-vingt mille des peines moindres. « Si l'on veut châtier les coupables, il faudra établir, dit-il, un cordon militaire autour de la ville et opérer avec rapidité. Mais pour obtenir une réconciliation générale, il vaudrait mieux déclarer une amnistie plénière à l'occasion de la fête nationale. »

Cette déclaration n'était-elle pas une preuve accablante de l'obstination du gouvernement jeune turc à fermer les yeux — comme son prédécesseur — sur les agissements des Turcs proprement dits en leur faisant une place à part dans la grande nation ottomane.

Les personnalités gouvernementales poussèrent le parti-pris jusqu'à faire endosser aux Arméniens eux-mêmes, les responsabilités des massacres dont ils avaient été les victimes. On les accusait d'avoir voulu préparer une intervention européenne, grâce à des comités révolutionnaires. Et ce sont les Arméniens qui,

par leur arrogance vis-à-vis de l'Islam, auraient déchaîné la haine et la vengeance ? L'Arménie aurait donc tissé son linceul, aiguisé l'arme qui devait faucher les siens ?

C'est inadmissible, puisque ses habitants n'avaient aucun moyen de défense. Cela ne tendrait-il pas à prouver, au contraire, qu'ils ont été pris au dépourvu ?

D'ailleurs, les chiffres — qu'on ne peut malheureusement définir d'une façon exacte — sont d'une éloquence qui vous fait frissonner. Trente mille personnes égorgées, trois cents fermes incendiées, plus de dix mille têtes de bétail volées, des pertes matérielles dépassant vingt millions de liv. tq. (environ 500 millions de francs), tel est le bilan approximatif du massacre des Arméniens dans la province d'Adana.

Bien entendu, les Turcs protestèrent contre ces chiffres et tournèrent en dérision les affirmations de maître Zohrab, député arménien de Constantinople, à la Chambre ottomane, qui apportait à la tribune des preuves accablantes.

« Messieurs, s'écria-t-il, je connais les façons employées par le gouvernement pour déformer la vérité. A l'époque des massacres arméniens de 1895, en ma qualité d'avocat de plusieurs inculpés arméniens, j'ai appris que le malheureux arménien qui se réfugiait derrière un pan de mur, alors qu'il était attaqué par des gens

armés, pour défendre sa vie, était considéré par les gouvernants comme ayant provoqué une attaque ! »

Voilà comment on écrit l'histoire, en Turquie !

Et, en 1909, quand M. Pichon, dans un discours à la Chambre des députés de Paris, parla de 20.000 Arméniens massacrés en Cilicie, l'ambassade ottomane de Paris, le lendemain même, faisait paraître des articles, dans les journaux parisiens, affirmant qu'il y avait eu 4000 morts seulement.

Il est temps de dévoiler la vérité, de mettre la plaie à nu. Nous avons entrepris cette œuvre salutaire, en bannissant toute dissertation littéraire qui eut pu en altérer le sens. Ce volume est un recueil de documents authentiques, — rapports, lettres, dépêches, discours, interpellations, articles, etc., etc., — auxquels nous avons laissé leur cachet original en respectant les termes de la traduction ; ils dégagent les responsabilités d'une façon accablante ; les tableaux sanglants, les scènes de carnage sont d'une horreur déconcertante, et en les lisant on évoque tout naturellement le vers de Victor Hugo, dans l'*Enfant Grec :*

Les Turcs ont passé là, tout est ruine et deuil...

GEORGES BRÉZOL

LES MASSACRES

Les premières journées du carnage à Adana.

Résumé des lettres des 1er, 2, 3 et 4 avril 1909, adressées par H. Terzian, au journal « Jamanak » [1] :

Le matin du 1er avril le marché d'Adana présentait une animation extraordinaire. De nombreux Turcs et Kurdes armés de massues, de grands gourdins, de faux et autres armes, se promenaient de long en large. Nous autres, Arméniens, nous prévoyions un malheur ; aussi deux heures après nos magasins étaient fermés, nous étions rentrés chez nous. Au début, des soldats de l'infanterie et de la cavalerie circulaient, des notables turcs et arméniens tâchaient de nous persuader de rouvrir les magasins. Soudain, à quatre heures, une terrible fusillade éclate et les soldats s'en vont rejoindre leur garnison. La première victime qui tombe sous le feu meurtrier fut M. David Ourfalian, qui avait essayé de rétablir le calme : il fut tué dans le marché même. Dès ce moment l'effroi s'empara de tout le monde. Des milliers de Turcs qui s'étaient réunis au palais du gouverneur s'élancèrent dans les quartiers armé-

(1) Journal quotidien arménien paraissant à Constantinople.

niens. M. H. Chadriguian qui se trouvait au palais même fut assassiné à son tour ; on va à l'assaut des hôtels, passant au fil de l'épée des centaines de voyageurs tous originaires de Hadjine.

Le pillage commence à 8 heures. Sur les boutiques appartenant à des Turcs, on avait placé au préalable un écriteau « *Magasin Islam* » qui y est encore aujourd'hui. Les magasins arméniens sont ouverts et dévalisés. De la croisée de ma chambre je distinguais des milliers de Kurdes et des fellahs arabes courant dans les rues chargés de butin.

Le massacre est à son plus haut degré d'intensité. Des milliers et des milliers de coups de fusils détonnent à nos oreilles, s'approchant de nous de plus en plus. De nombreux Arméniens à demi nus et blessés nous demandent un refuge, les cadavres remplissent les rues. Dieu ! quel spectacle affreux !

Le soir arrive, mais le crépitement de la fusillade n'en continue pas moins pour cela. Nous autres Arméniens nous nous défendons du haut de nos maisons avec de vieux fusils. Le lendemain, au matin, une grande partie du quartier arménien était littéralement massacrée, pillée.

L'attaque, ce jour-là, fut plus terrible que la veille, on dit que de nombreux soldats ayant leurs officiers en tête, ainsi que des agents de la police se sont mis du côté des massacreurs : on a vu des fusils Martini entre les mains des Kurdes ; qui est-ce qui peut les leur avoir procurés ?

Il n'y avait plus moyen de résister ; désespérés, nous avons couru nous réfugier à l'abri du drapeau français dans l'église des Jésuites ; nous étions dans la cour, car l'église était débordée ; on était telle-

ment nombreux qu'il n'y avait pas moyen de remuer. Nous étions près de 3.000 personnes chez les Jésuites, un millier à l'Église évangélique, quelques centaines à l'établissement des missionnaires américains, une centaine chez M. Yanco Arthémi, drogman du Consulat russe, de sorte que nos maisons étaient vides.

Cependant on voulait nous attaquer quand même et pour cela on tirait des coups de fusil sur l'édifice des Jésuites, deux personnes furent blessées. Il y en eut quelques-unes aussi chez les Américains. Le consul anglais de Mersine eut le courage et la témérité de parcourir la ville accompagné de quelques soldats seulement. Ce fut son cheval qui le premier reçut un projectile, le consul fut lui-même blessé, à son tour, au bras droit. Nous en fûmes tous profondément touchés, car il le fit pour défendre notre cause.

Le deuxième jour, vers le soir, une fumée épaisse envahit Adana, nous comprîmes qu'on incendiait la ville. Les quartiers arméniens brûlèrent toute la journée ainsi que la nuit suivante, et tout fut réduit en cendres,

La population est affamée, elle demande du pain, plusieurs personnes se sont évanouies ; j'ai perdu aussi mon petit ange Krikoris-Raffi qui est mort de faim le troisième jour.

Le soir du troisième jour nous priâmes un des notables de la ville, Osman bey, d'intervenir pour faire cesser les massacres, des drapeaux blancs de reddition furent hissés mais la populace qui ne comprenait rien à ces signaux de paix, continua de plus belle ses atrocités. Des centaines de blessés et de

morts encombraient la place où nous nous tenions. — A dix heures du soir quelques notables arméniens se rendirent sous la protection de quelques notables turcs chez le gouverneur. Après de longs pourparlers, ils nous revinrent. Les troupes régulières reparurent de tous côtés au son du clairon; mais la fusillade quoique ralentie continua ainsi que l'incendie à faire des victimes jusqu'au matin du quatrième jour.

— Le quatrième jour nous étions hors de danger; mais les pertes tant humaines que matérielles étaient cent fois plus considérables que ce que nous pouvions supposer. Il y avait des mares de sang partout... Plus de la moitié des maisons arméniennes étaient brûlées, les magasins des musulmans étaient indemnes, grâce à l'écriteau dont je vous ai déjà parlé. Les sauvages se réjouissaient de leurs faits et gestes et appelaient cela de la valeur et de la bravoure... Les cafés entourant le palais du gouverneur sont pleins de turcs qui prennent du café et fument leur narguilé se racontant leurs actions barbares, en ricanant; tandis que leurs victimes, des veuves, des orphelins et de tous petits enfants se lamentent et pleurent dans les églises.

Les écoles nationales sont transformées en hôpitaux, nous avons plus de 500 blessés à y soigner, les médecins et les pharmaciens se prodiguent pour soigner les malades. Des milliers de cadavres gisent dans les rues, les victimes arméniennes sont ramassées et jetées pêle-mêle dans des tombereaux à gadoues et de là jetées dans le fleuve...

Adana est perdue, Adana est massacrée, Adana est en cendres, il n'y a presque plus d'arméniens dans la

ville et les environs... Ce qui est à remarquer, c'est que l'on n'a pas touché aux grecs, on a même surveillé leur quartier. *Le massacre était donc ordonné expressément contre les Arméniens.*

On ne sait pas au juste les pertes d'hommes, mais on les évalue déjà à 15.000 au minimum (1). Les pertes matérielles s'élèvent à plus de vingt millions de Livres turques (460 millions) de francs. Le massacre d'Adana est unique dans l'histoire par sa fureur et ses conséquences.

Le second massacre d'Adana.

Résumé d'une lettre publiée par le « Jamanak » du 21 mai 1909.

Adana, le 18 avril 1909.

Le premier massacre commencé le 1/14 avril, avait duré cinq jours. Les pertes humaines s'élevaient à 20.000, l'incendie avait déjà détruit la plus grande partie des maisons et magasins arméniens, quand les autorités locales sans remords daignèrent enfin

(1) Près de 600 grecs ont été massacrés aussi par erreur ou par mégarde, ce sont des orthodoxes, des chaldéens, syriens et autres. La perte matérielle est évaluée à 300.000 livres (soit 6.900.000 frs).

mettre un terme aux troubles. Le peuple s'était réfugié affamé et dénué de tout, dans les églises et écoles arméniennes, dans l'église arméno-catholique et dans la salle des protestants arméniens. — La municipalité locale se chargea de distribuer le pain quotidien, juste de quoi ne pas mourir de faim. Les églises étaient tellement bondées de monde qu'une épidémie était à craindre, et les autorités obligeaient le monde à se disperser ; mais malheureusement le peuple avait perdu confiance, d'autant plus qu'une feuille locale « *Ittidal* » surexcitait les Turcs contre les Arméniens et donnait ainsi lieu à craindre un second massacre. Le calme dura ainsi quelques jours dans cet état incertain. Dimanche, le 12/25 avril on a pu circuler librement dans les rues, malgré les observations injurieuses que lançait la basse populace. Dans l'après-midi, vers les 9 heures à la turque, un trouble important commença du côté du marché. La frayeur des Arméniens était inénarrable, parce que, cette fois-ci, ayant été désarmés par le gouvernement, il leur était impossible de se défendre comme il faut ; aussi tout le monde se réfugia dans les églises, prêt à être égorgé comme des moutons. La fusillade s'accentua, les *bachi-bozouks* et les soldats arabes des environs vinrent se joindre à la populace. La frayeur dans les églises était indéfinissable, les lamentations, les pleurs et cris des femmes et des enfants fendaient le cœur. D'un côté la fusillade continuait, d'autre part les flammes attaquaient tout et montaient vers le ciel. Tous les endroits où les Arméniens se réfugiaient étaient livrés au feu. L'école de Mouchegh, l'église Saint-Étienne étaient environnées de flammes ; ceux qui s'y trouvaient essayèrent alors de

fuir, ponr sauver leur vie espérant pouvoir aller s'abriter à l'église des Jésuites ; mais malheureusement des bachi-bozouks armés de fusils Martini avaient cerné les édifices, et tous ceux qui avaient mis le pied dehors étaient fusillés à bout portant. C'est pourquoi il y avait un monceau de cadavres de femmes, enfants et jeunes gens devant St-Étienne et l'école Mouchegh. Après que le feu eût accompli son œuvre destructive, tous ceux qui eurent le malheur de rester vivants, virent devant eux, le lendemain, le spectacle terrifiant d'un charnier de corps humains carbonisés.

Oui, ces cadavres à demi-carbonisés étaient ceux de leurs frères, de leurs chers parents, de leurs amis ; oh ! inconscience humaine, oh ! tyrannie monstrueuse ! Les arméniens restés vivants s'étaient réfugiés en dernier lieu dans l'église des Jésuites, dans la salle des protestants et chez Mr Chambres, sujet anglais. Les bourreaux impitoyables qui ont surpassé Néron, riaient du malheur des Arméniens et pour bien accomplir leur programme jusqu'au bout, y mirent aussi le feu. Les Arméniens essayèrent en vain de sauver l'église des Jésuites, mais il n'y avait pas moyen d'organiser les secours nécessaires, car des balles tombaient dru sur eux et deux personnes moururent. Ainsi cette église fut aussi dévorée par les flammes, et le dernier espoir des Arméniens disparut à jamais. A l'approche de la mort terrible, tout ce monde suppliait, priait à genoux et chacun donnait un dernier baiser à ceux qui lui étaient chers, avant la séparation éternelle. — La peur des flammes décida ces pauvres gens à sortir de là et à courir mourir ensemble au palais du gouverneur. — On

ne pourrait décrire que bien imparfaitement la désolation des femmes et leurs cris désespérés. Tous sans exception, vieillards, femmes, enfants, jeunes gens eurent donc recours aux autorités ; malheureusement pendant le chemin à parcourir les soldats et les agents de police fouillaient ces malheureux, sous prétexte de chercher des armes, et faisaient ainsi disparaître leur argent et leurs montres, tout comme ces bandits qui dévalisent les cadavres.

La vaste salle du palais n'avait pas de place libre, tant on y était serré ; les employés du gouvernement et les *bachi-bozouks* lançaient des regards sournois qui désespéraient davantage ce pauvre peuple.

Nous restâmes une heure durant dans cet état, et nous pûmes voir de là que les agents de police démolissaient l'arc de triomphe dressé le 11/24 Juillet 1908 en l'honneur de la Constitution.

Un instant nous eûmes peur, croyant que l'ancien régime était revenu, surtout quand le vali ordonna au peuple de crier par trois fois : « *Vive le Sultan* ». C'était la première fois que je voyais un être qui se disait un homme et qui se moquait du malheur humain ; je veux parler du Vali d'Adana, ce monstre qui est un des organisateurs et chefs des massacres d'arméniens. Tous les arméniens, désespérés se trouvaient dans une misère noire et le vali souriait du haut de son palais. Ce fait m'a rappelé Néron qui s'amusait à organiser impitoyablement des incendies et des massacres. — Après quatre heures d'attente dans les jardins du palais, ordre fut donné aux arméniens de se disperser, mais où ? Il ne restait plus de maisons arméniennes, les églises étaient brûlées. — Le consul anglais qui eût connaissance de ces faits



David effendi Ourfalian

Première victime des évènements d'Adana (1909)

s'en occupa par dévouement pour venir en aide à ces malheureux, il les casa provisoirement chez les frères Tripani et chez les fabricants allemands à l'extrémité de la ville.

Actuellement 25.000 personnes sont sans abri ; l'insécurité est complète, quoique les soldats venus de Salonique aient inspiré un peu de confiance. — La situation est intolérable. — Arrivez au secours !..... Comme je vous le disais la population campe en dehors de la ville, le gouverneur l'oblige à y entrer, malheureusement on n'est pas sûr de l'état des choses. — Les arméniens qui se promènent seuls sont molestés. Hier le gouverneur et le conseiller militaire ont engagé ceux qui avaient des vignobles à y retourner sans plus de retard. Un arménien a eu l'audace de leur faire observer que l'insécurité régnait dehors et qu'hier même quand on allait aux vignes, on a assassiné son camarade et que lui-même l'a échappé belle. Le commandant lui a crié à la face : « *Tais-toi imbécile, pareille chose ne peut arriver, la sécurité est rétablie* ».

Le plus grand coupable des massacres d'Adana est ce commandant ; il paraît que c'est lui-même qui avait organisé aussi ceux de Marache, 13 ans auparavant.

Les autorités font des efforts depuis hier pour ramasser les meubles et objets pillés. Nous avons assisté à une scène amusante dans le quartier Yéni-Mahallé, qui met à nu les raisons des massacres d'Adana. — On a fait des recherches dans la maison d'un certain *hodja* (lettré) Cheïkh Ali ; l'officier chargé de cette mission a dû fouiller la terre. On y a trouvé beaucoup de marchandises pillées. L'officier se retournant vers le hodja lui a fait des remontrances

et l'a admonesté ; le hodja lui a répondu avec un sang-froid étonnant : « *De quel droit me faites-vous des remontrances, le gouvernement a ordonné, nous lui avons obéi* ».

L'officier a arrêté le respectable hodja et l'a coffré pour que d'autres secrets ne se divulguent pas.

N'est-ce pas que les arméniens sont les fauteurs des troubles ? Répondez, ô monstre de Djevad Bey, vous et vos traîtres consorts.

VAZKÈNE.

Massacres de Bahdjé, Osmanié, Islahié et Hassan-Beyli.

Lettre publiée dans le « Puzantion »[1], *du 13/26 Mai 1909.*

Aïntab, le 3 Mai.

Mercredi le 1/14 Avril il nous est arrivé des nouvelles d'Osmanié, que d'après les ordres du sultan on commence à massacrer les *guiavours* dans Adana et pour cela les *Rédifs* de l'endroit sont appelés sous les armes ; sur ces nouvelles l'appétit sanguinaire de la populace s'excite terriblement. Les rédifs d'ici réclament en disant : « du moment qu'il faut massa-« crer les guiavours il faut d'abord exterminer ceux « d'ici et aller ailleurs après », la populace demande

(1) Journal quotidien arménien paraissant à Constantinople.

aussi des armes et va faire des réclamations à la gendarmerie.

— Le commandant essaye de résister, mais voyant qu'on s'en va dévaliser la garnison, il condescend au désir de la populace ; il fait une distribution d'armes et de munitions de guerre, en inscrivant leurs noms.

La basse classe ainsi armée, se rue sur les maisons arméniennes, elle massacre, pille et brûle tout. Ceux qui échappent au feu sont massacrés avec des tortures inouïes..... Le bruit des événements d'Osmanié se répand très rapidement, partout il règne une fureur fanatique ; une populace de quelques milliers d'individus se jette sur les villages *Kharni, Lapachli, Entilli, Keller, Sarilar*, etc., etc., ils massacrent tous les habitants arméniens de ces endroits. Il ne reste plus que des femmes et des enfants de dix à douze ans.

La bande se rue le 3 avril, vendredi sur la petite ville de Bahdjé centre du *kaza*. Le curé Vahan et M. Boghos membre du tribunal local ont recours au *caïmacam*, ils implorent des secours et son aide devant cette nouvelle situation, le caïmacam les rassure leur disant *qu'il n'y aurait rien par là*. Mais, il n'oublie pas d'envoyer estafette sur estafette au gouverneur d'*Islahié* lui faisant croire que les arméniens s'étaient révoltés marchant sur Bahdjé. On dirait que le gouverneur d'Adana, de triste mémoire avait donné le mot d'ordre de répéter partout cette même phrase. Cette circonstance est reconnue et controuvée par le substitut de Kadir Pacha, de Marache, un certain Moustafa Effendi qui eût connaissance du fait et qui se trouvait circonstantiellement à Islahié, il peut en témoigner. Enfin le massacre de Bahdié,

commence au moment ou l'abbé Vahan se trouvait chez le caïmacam. Le précédent *mufti* de l'endroit, *Ismaïl Effendi,* un vrai monstre, soulève la populace par ses discours la dirigeant lui-même contre les arméniens qui se trouvaient dans leurs magasins ou chez eux. Les arméniens épouvantés courent se réfugier chez des dames missionnaires allemandes, mais ces dernières, sous le coup des menaces de la populace furieuse gardent les portes fermées et tous ces pauvres malheureux tombèrent victimes de la fureur sauvage : Le caïmacam se décide à aller protéger les missionnaires. Le curé Vahan et M. Boghos désespérés se réfugient dans une mosquée. Un moment après le caïmacam revient avec le mufti, il propose au curé de les conduire auprès des missionnaires, le prêtre consent, mais à peine a-t-il mis le pied dehors qu'on lui tire un coup d'arme par derrière qui le fait tomber, il lève les bras au ciel mais un deuxième puis un troisième coup l'achèvent. Voyant qu'il respirait encore on lui tranche la tête et on se la jette du matin au soir comme une balle avec force horions et force blasphèmes, tandis que son corps est jeté dans des lieux. M. Boghos a été massacré de la même façon. Des détenus arméniens sont tués dans le gouvernorat de Bahdjé. Pendant ces événenements tragiques le village arménien *Hassan-begli* était encore tranquille on avait appris les faits d'Osmanié mais on ignorait ceux de Bahdjé[1].

C'est seulement vers le 2 et 3 avril que des groupes armés y apparaissent, mais ils ne faisaient pas encore irruption pour que d'autres groupes qui tra-

(1) Bahdjé du Caza de Boulanik. (Voir la carte.)

vaillaient aux alentours puissent se joindre à eux; en attendant ils occupaient leur temps à interrompre les communications et ils faisaient croire aux pauvres habitants de Hassan-beyli qu'ils étaient réunis là pour leur protection, mais les arméniens ne pouvaient pas ajouter foi à leurs assertions et ils restaient sur le qui vive. Enfin, de tous les environs et même du coté de Marache des groupes compacts, nombreux, formaient une armée munie de fusils Mauser et Martiny et se ruaient comme un torrent sur le village. Les arméniens opposaient une résistance désespérée repoussant durant deux jours les attaques de cette horde de vandales; mais la populace furieuse réussit à pénétrer dans le village, du côté faible du quartier Kala et prenant position elle tira sur les maisons ; en vain de courageux jeunes gens arméniens essayent à plusieurs reprises de les déloger, leurs efforts sont inutiles ils sont obligés de rebrousser chemin pour rentrer chez eux. L'incendie prend de grandes proportions, les arméniens abandonnent tout pour se sauver dans les montagnes, mais les balles les poursuivent et la plupart tombent, atteints.

Cependant chez M. Guiragosse, un des notables du village, on ignorait ce départ et l'on résistait encore.

A la nuit, apprenant qu'il n'y avait plus personne dans le village, on fait de même. Le matin, la populace n'ose pas attaquer cette demeure des lions et la fusillade continue jusqu'à midi, mais voyant que personne ne répondait de l'intérieur, on croit à un piège. Enfin sur les ordres du maudit *mufti* de Bahdjé et de l'officier Kel Agha, deux personnes s'avancent vers la maison et constatent qu'elle est délaissée et font des signaux à la populace qui s'y rue, pille et

brûle tout ce qui restait debout dans ce riche village arménien.

Un spectacle navrant règne actuellement dans les montagnes. Les fuyards effrayés, nus et affamés ne savent où donner de la tête. La mère cherche ses enfants, les enfants se lamentent loin des parents, des créatures impitoyables poursuivent ces malheureux avec une sauvagerie farouche, souillent les belles vierges, les fiancées ou épouses et massacrent les hommes. Les femmes vertueuses supplient leurs maris de les tuer de leur propre main et de ne pas les abandonner aux passions brutales de ces forcenés; quelques-uns exécutent leur supplique puis se suicident eux-mêmes auprès de leur épouse.

Les trois prêtres du village sont tués, l'abbé Nersès reçoit une balle qui l'étend, mais comme il a encore un souffle de vie on lui casse les dents, et on lui écrase la tête à l'aide d'une grosse pierre. Sa fille toute effrayée va se jeter dans les bras de sa mère, mais les monstres étouffent la malheureuse femme et emportent la jeune fille. Elle se trouve actuellement chez Abbasoglou Ali, *kéhia* du village Kaypac, où on l'a mariée de force. La fille d'Ohannès Agha du village d'Entilli a été aussi enlevée et se trouve chez le fils de Arpali Huyuk Kessadjik Ibo. Ce que nous écrivons est connu de tous, mais il y a bien d'autres faits qui passent inconnus. Ils ont tué le prêtre Ohannès, en remplissant de poudre sa bouche et en y mettant le feu. Quant à un nommé Serkis qui était un policier, on l'a amené sur la place publique d'Osmanié et l'on a affiché que chacun devrait manger un morceau de sa chair; des centaines de cannibales se ruent sur le malheureux, et lui coupent les morceaux

de chair à l'aide de leurs couteaux, le pauvre martyr expire enfin au milieu de tortures inouies.

— L'homme ne sait pas où il vit. Est-ce parmi les anthropophages du fond de l'Afrique, ou des loups ou des bêtes féroces? Une partie des survivants arméniens est arrivée à Marache et à Findidjak après des difficultés effrayantes, mais une multitude de 4000 femmes et enfants éprouvés se trouvent amoncelés à Bahdjé (1) n'osant pas s'aventurer loin des habitations, le Dr Shepherd qui en revient, fait prévoir que ceux qui ont échappé au sabre et au feu peuvent devenir les victimes de la dysenterie si on ne les retourne pas dans leurs villages ; car l'air de Bahdjé est infect actuellement...

A. N. Nazar.

La défense de Hadjine

Lettre des sœurs arméniennes catholiques de l'Immaculée Conception de Hadjine.

Hadjine, le 13/26 mai 1909.

Très honorée et aimée Mère Supérieure,

Le 4/17 avril le samedi de Pâques, nous étions occupées par la préparation des robes des écolières pour la procession qui devait avoir lieu le lendemain.

Il était neuf heures à la turque environ quand on entend des coups de feu du côté du marché.

Tous les chrétiens les armes à la main accourent

(1) Le mufti de Bahdjé, cause de tant de pertes d'hommes et de la ruine de tant de familles, a été enfin pendu à Erzine, avec une douzaine de bandits de sa trempe, en décembre 1909.

immédiatement de ce côté là. Quelques musulmans ont été blessés, il y a eu des tués, les chrétiens n'ont rien eu. (Il est indiscutable que le premier coup a été tiré par un turc). Les boutiques furent fermées de suite, les musulmans qui n'occupent qu'une soixantaine de maisons, conscients de leur infériorité sur les chrétiens, et persuadés qu'ils ne pourront les massacrer comme ils le désiraient, se sont enfuis vers les villages musulmans avoisinants, où les villageois s'étaient déjà préparés pour organiser un massacre. Quant à nous, nous avons immédiatement remis nos élèves à leurs parents.

Les citoyens chrétiens, voyant ce qui les menaçait se sont lancés le lendemain vers les montagnes environnantes pour résister, en cas d'attaque aux musulmans. Ils nous ont surveillés pendant quatre jours. Le cinquième les sauvages ivres de sang ont cerné les monts et la bataille a commencé.

Les assaillants comprenaient plus de 12.000 individus; dans leurs rangs se trouvaient des canailles de la pire espèce. Jusqu'au soir nous étions abasourdies par le crépitement des armes, notre sang figeait. Les appels de nos guerriers improvisés « au secours, au secours! » nous glaçaient d'épouvante : comment pouvait-on résister avec de vieilles armes et si peu d'hommes, contre 12.000 canailles bien armées? Aller aux appels déchirants des nôtres, c'était s'exposer gratuitement aux balles de l'ennemi.

Les nôtres vaincus commencent à reculer, déjà ensanglantés; d'autres tombent morts baignant dans leur sang, et sont enterrés dans les antres des montagnes. Il ne reste plus d'espoir de donner la chasse à l'ennemi.

Nos guerriers préfèrent donc rentrer chez eux et mourir à côté des leurs.

Ils nous reviennent désespérés et mornes. Le télégraphe ne fonctionne plus pour les chrétiens, l'ennemi est si serré et dense qu'un oiseau ne pourrait franchir ses rangs. Malheureusement il ne se trouvait dans Hadjine ni gouverneur, ni juge pour réclamer protection. Que devenir ?

Nous étions donc condamnées à nous préparer à la mort, à teindre de notre sang les sabres ennemis, à recevoir dans nos flancs les balles de leurs fusils ou à brûler vivantes dans les flammes.

L'ennemi avance, il est déjà aux pieds des montatagnes, il a formé ses barricades et protégé par cet abri il fait pleuvoir du plomb sur notre ville. Le sifflement des balles mêlé aux cris sauvages des assaillants remplissent les airs ; la fumée qui s'échappe des armes à feu empêche le soleil de venir jusqu'à nous. Dieu ! quelles journées terribles nous avons passées alors ! Quelle plume pourrait décrire les pleurs, les gémissements et le tohu-bohu général ?

Nos hommes rentrés en ville, ont eu l'ingénieuse idée de perforer les murs qui séparent les maisons, ils ont placé des veilleurs pour empêcher l'ennemi d'envahir la ville. Ces gaillards s'encourageaient mutuellement. Les balles pleuvent drû, on est trop exposé dans les maisons où le danger est grand. Chacun quitte son chez soi se sauvant au milieu des balles vers les églises. Quel spectacle navrant, de voir des mères leur bébé au bras, et traînant de leur main libre d'autres enfants en bas-âge ; ils pleurent tous effrayés en cherchant vainement un refuge. La nuit est tombée, une clarté lugubre éclaire Hadjine,

nous remarquons par nos croisées que ce sont les maisons des vignobles qui flambent avec des craquements sinistres.

Le septième jour, l'ennemi est à Saint-Serge (Saint-Sarkis) où se trouve notre vignoble. C'est là qu'il campe mais, par bonheur il ne l'a pas totalement dévasté, notre campagne est devenue cependant inhabitable.

La même nuit les conduites d'eau de la ville ont été coupées et au moment où l'on essayait de détruire la canalisation du côté resté indemne, nos vaillants défenseurs ayant aperçu des ombres remuer dans l'obscurité, ont tiré dessus et sont parvenus à les mettre en déroute.

Les habitations ne valaient plus rien, les vitres étaient trouées et cassées, nous sommes descendues dans les sous-sols, nous étions quatre sœurs dans le même lit et protégées par une seule couverture et nous pleurions chaudement. Notre maisonnette et notre église étaient bondées, on n'entendait que des pleurs de toutes parts. On lance des dépêches pour demander du secours, mais comme réponse il n'y a que des mensonges. *Aujourd'hui des soldats vont arriver, demain les secours arriveront, etc. etc.* Enfin on a eu recours aux consuls de France et d'Angleterre, leurs réponses sont plus consolantes ; malheureusement il y a 4 jours à marcher pour arriver jusqu'à nous. Nos ennemis sont forts et leur nombre augmente de jour en jour, des *bachi-bozouks* qui prennent des cartouches à la garnison nous visent continuellement.

Il est minuit, soudain on frappe violemment à la porte de la cour, nous la faisons ouvrir, c'est un veilleur de nuit qui nous crie tout essoufflé. « Eh !

les femmes, préparez vite de l'eau, on a mis le feu à la ville ». L'effroi s'empara de nous et les pleurs redoublent d'intensité. Oh ! mon Dieu, est-ce vraiment le jugement dernier ? Il n'y a plus moyen de fuir, il faudrait se préparer à brûler vifs, nous nous serrons et nous crions en disant « mourons toutes les quatre ensemble, passons au trépas ensemble ».

Le danger le plus imminent était le feu, c'est celà qui nous effrayait le plus, d'un autre côté les balles pleuvaient sans cesse.

Les supplications et les lamentations se sont élevées jusqu'au ciel et ont remué la clémence divine, Dieu a tourné les yeux de notre côté... Le feu s'est éteint tout seul, après avoir détruit trois maisons seulement. Ici la miséricorde de Dieu s'est révélée très clairement.

A cet effet, les kurdes honteux, redoublèrent leur fureur, ils employèrent tous les moyens imaginables pour entrer dans la ville ; ils incendièrent le couvent de Saint Jacques.

Notre peur augmente de jour en jour, les nôtres épuisent leurs cartouches, ils n'ont presque plus de poudre et il n'y a pas d'espoir de secours.

Voici le douzième jour arrivé, jour pendant lequel l'ennemi était probablement décidé à entrer coûte que coûte dans la ville pour massacrer, incendier et piller tout, quand un colonel nous est arrivé de Missis avec 380 soldats réguliers. Il a dispersé et mis en déroute l'ennemi tenace, il a pénétré en ville et nous a tous tranquillisés...

Vos très humbles Sœurs
de l'Immaculée Conception.

N.B. — Quoique nous ajoutions que le calme règne on a toujours peur et l'on est soupçonneux, car le gouvernement emprisonne les chrétiens et leur fait subir des tortures.

Les Mêmes.

Détails sur l'Incident de Missis

Cette petite ville historique paya très chèrement son tribut à la bande armée musulmane, puisque de tous ses habitants arméniens, il ne reste plus qu'un seul, un boulanger. Le reste a été impitoyablement massacré, brûlé vif. Les maisons arméniennes, l'Eglise et l'Ecole normale ont été réduites en ruines, au point qu'on ne reconnaîtrait plus leurs emplacements.

Les atrocités qu'on y a commises sont indéfinissables, on ne peut pas les narrer à la plume, ni les dépeindre au pinceau, le Djihoune aussi, fleuve muet, a charrié de nombreux cadavres. On ne peut que pleurer au récit de ces massacres volontaires exécutés avec une férocité tenace et infatigable. Laissons raconter le seul et unique survivant arménien de Missis, ce boulanger dont nous avons fait mention si haut ; c'est un résumé d'un article publié par le journal « *Jamanak* » de Constantinople, en date du 5 février 1910, sous le titre « *Une heure et demie à Missis* et signé par Mme Archagouhi Théotik.

Après une description de Missis en ruines, des quartiers incendiés et de la tristesse que le voyageur

chrétien ressent dans cet amas de maisons incendiées dont tous les propriétaires ont été immolés par l'islam furieux ; il y est dit :

« Nous rencontrons enfin après avoir erré longtemps dans ces démolitions, le seul arménien d'une ville morte ; c'est un boulanger, unique survivant de tous les arméniens qui vivaient paisiblement dans la jolie petite ville de Missis, si agréablement située. Nous le harcelons de questions ; il consent à nous raconter les yeux mouillés de larmes amères et la mort dans l'âme, l'histoire lugubrement triste du massacre des arméniens et de la destruction de leurs biens, ajoutant qu'il est l'unique survivant sauvé comme par miracle.

Et quel était ce miracle ? Ecoutez ce qu'il nous a dit ce malheureux boulanger.

Il nous a montré non loin de Missis une colline, aux pieds de laquelle se trouve une caverne très profonde et terriblement noire. C'est à grande peine, dit-il, que j'ai pu m'esquiver du massacre général des arméniens de Missis et me précipiter sans hésitation dans les profondeurs de ladite caverne. Les assassins armés jusqu'aux dents me poursuivaient, mais ces sbires n'ont pas osé y pénétrer, ils ont eu peur. Cependant dans le but de m'étouffer par la fumée, ils brûlèrent des branches d'arbre et de la broussaille à l'orifice même, puis ils bouchèrent l'entrée à l'aide de grosses pierres et la murèrent. Je tremblais de tout mon corps, sentant le trépas approcher rapidement. Quel n'a pas été mon étonnement de voir à un moment que les pierres étaient démolies ? J'ai su plus tard que des tziganes ambulants qui traversaient le pays, ayant appris qu'un

guiavour s'y était réfugié, avaient enlevé les pierres dans l'intention d'y pénétrer et de dévaliser le cadavre de cet infidèle ; mais craignant les ténèbres ils s'étaient éloignés. Il y avait déjà trois jours que j'étais dans ma cachette souterraine et je n'en pouvais plus, il fallait affronter le jour et même risquer sa peau. Quand je suis sorti de la caverne les massacres avaient pris fin depuis longtemps, il ne restait plus d'arméniens. C'est ainsi que cet homme demeure vivant au milieu de tant de morts, ses compatriotes. Tristes souvenirs !

Il continuait ainsi l'histoire douloureuse de Missis ; 80 maisons ont été incendiées, l'Eglise et l'Ecole détruites, plus de 35 arméniens ont été immolés comme des moutons, car il n'existait pas un seul édifice appartenant à une nationalité étrangère où l'on put se réfugier. De tous côtés, des champs et l'espace vide autour de la ville, et comme habitants rien que des Islams !

Il nous indiquait des démolitions et des ruines. Ici se trouvait la demeure de Terzian, disait-il, en montrant un amas de ruines près du marché ; 200 arméniens y réfugiés ont paraît-il fait une légitime défense jusqu'au bout, mais ils ont été réduits en cendres par les flammes du feu que la horde y a mis. Là-bas, disait-il en signalant une construction d'un seul étage tout près des rives de Djihoune, 50-60 arméniens dépourvus d'armes, ont été immolés sans défense, au milieu de tortures inouïes. Le sol et les murs sont baignés du sang des innocents.

Il continue ainsi de nous narrer les innombrables supplices subis par ceux-ci. Il nous raconte l'odyssée

d'une héroïne arménienne ; elle eut le courage suprême de nouer ensemble les mèches de cheveux de ses huit fillettes, pour qu'elles ne puissent pas se sauver pendant l'incendie de la maisonnette et courir le risque de tomber entre les mains des sanguinaires et subir des avanies bestiales. Elle a préféré les voir mourir ensemble à côté d'elle-même.

Nous n'avons pas pu écouter la suite des histoires lamentables, tant nous étions émotionnés.

(Signé) : THÉOTIK.

N. B. — Des cas pareils de courage fou sont signalés un peu partout. Des mères malheureuses ont tué leurs enfants pour qu'ils ne soient pas immolés par des mains turques ou kurdes.

— Monsieur Sourène Bartévian dans son livre intitulé « *Les Terreurs de Cilicie* » imprimé à Constantinople en langue arménienne, raconte plusieurs cas qui donnent à réfléchir. Entre autres, voici la traduction d'un passage de son chapitre « *Les Rescapés* », page 157 de son ouvrage.

« La nuit, nous étions assis dans l'obscurité à la « porte du Séminaire, en compagnie de l'Abbé Arslanian. Une dizaine de femmes malheureuses « étaient assises sur une natte devant nous. L'abbé « leur adressait la parole pour les consoler et leur « relever le moral. Tout-à-coup il se tourne vers « moi et me chuchotte à l'oreille.

— « Ces femmes pendant leur exode ont jeté leurs bébés dans le fleuve Dihoune ».

Je frémis de tout mon corps.

« Comment cela se peut-il, mon père, c'est incroyable?

— Alors l'abbé fait parler la plus bavarde de ces femmes, elle nous raconte ainsi le terrible événement.

« Nous sommes parties nuitamment de notre village, pour nous sauver à travers les champs de blé en rampant, et entrer dans Adana... Les assassins étaient à l'œuvre partout... Si l'on nous avait entendues, ils seraient venus nous égorger de suite... comment faire entendre raison aux enfants...? Ils pleurnichaient, ils criaient dans nos bras... il a été impossible d'agir autrement... Il fallait les sacrifier ou bien mourir tous ensemble... Nous longions le Djihoune... et dans un moment de frayeur et de terreur nous avons jeté les petits dans le fleuve et nous avons pu sauver notre vie...

J'écoute tout effrayé et pétrifié l'horrible histoire que cette pauvre hère balbutie machinalement peut-être pour la centième fois... et je me soulève pour crier avec indignation :

« Femme! qu'est-ce que vous dites, est-ce qu'une mère peut commettre une telle monstruosité ? »

La femme se tourne de mon côté et à travers la lumière blafarde de notre pâle lanterne, elle me répond simplement :

« Ne dites pas cela Monsieur... la vie est très douce à un moment pareil... Vous ne le savez pas... Ne jugez pas ainsi. »

Les Massacres à Abdi-Oglou

Publié par « l'Azatamart[1] » du 10/23 juin.

Adana, le 1er juin 1909.

Il y a eu de très graves troubles dans le village Abdi-Oglou, qui se compose en grande partie de familles arméniennes. Le village prend son nom du richard arménien Abdi-Oglou Hagop. Les organisateurs des massacres sont Kibar-Oglou Mehmed et Ismaïl, deux frères.

Le premier jour des massacres, Mehmed et Ismaïl reçoivent des deux fils de Hagop 400 livres turques, ainsi que les quatre bracelets de leur sœur Loussapère, à condition de les protéger contre les agresseurs. Cependant ils enlèvent Loussapère et la conduisent à Missis, ils amènent avec elle son mari, sa mère et des proches parents, leur promettant de les protéger.

Le lendemain, les émeutiers se transportent à Missis. Là Mehmed se retournant vers Sarah lui propose de l'épouser et menace Loussapère d'épouser son frère Ismaïl. — Sarah repousse la proposition, alors Mehmed furieux la jette par terre et la tue avec son bébé d'un an. — Loussapère,

(1) Journal quotidien arménien, paraissant à Constantinople.

résiste comme Sarah ; devant tant d'audace Ismaïl écume de rage et arrachant son bébé de ses bras, le jette contre le mur, mais malgré sa douleur maternelle, Loussapère résiste quand même; là dessus l'immonde créature lui tue son autre fils Ohannès, mais elle résistait toujours opiniâtrement; alors pour se venger d'elle, Ismaïl la massacre et l'achève. — On fait aussi convertir par force à l'Islamisme le mari de Loussapère, Krikor et son frère Sétrak. — Le gouverneur de Missis qui est un brave homme prend ces deux derniers sous sa protection et leur fait enlever leurs turbans.

Malheureusement ce gouverneur est envoyé à Marache par un ordre du *vali*. Là dessus Mehmed et Ismaïl trouvant le champ libre, retournent à Abdi-Oglou, ils enlèvent tout le bétail, volent les 600 livres du pauvre Hagop et tuent Krikor et Sétrak.

Massacre de Chadriguine

LE RÔLE MONSTRUEUX DE SINÉ HANEM

Le village de Chadriguine (*Ghayirli* en turc) se trouve à l'Est d'Adana aux bords de Sihoune, à une distance de 3 heures de la ville. — Elle possédait une

population de un millier d'âmes dont moitié turque et moitié arménienne. Le notable islam du village se nomme Abdal-Khallo, renommé par ses méfaits, brigandages et meurtres ; toute sa richesse est acquise par des concussions et des rapines. *Siné Hanoum* est sa fille mariée. Elle est âgée, fanatique à outrance et très arménophobe.

A peine la nouvelle des massacres de la ville d'Adana avait-elle retenti dans Ghayirli, qu'immédiatement les Turcs ont assiégé par groupes les habitations des arméniens et ces pauvres gens surpris ont été forcés de se livrer à la populace sanguinaire sans pouvoir même essayer une légitime défense ; ils étaient attrapés comme des lapins dans leurs pièges. — A ce moment là, Siné Hanem se jette à la tête de la bande et retroussant ses manches elle ordonne qu'on allume tous les fours à pains du village.

Cet ordre a été exécuté immédiatement ; une partie de ces pauvres arméniens y furent jetés par force, malgré leurs protestations d'innocence, leurs supplications et lamentations ; elle restait inexorable et brandissant les bras vers la populace turque elle vociférait ainsi : *O musulmans, venez vous chauffer au feu des guiavours, voici le feu, c'est la fin des guiavours.* Elle riait aux pleurs et cris de ces malheureux.

Après s'être rassasiée du spectacle horrible des fours chauffés jusqu'à incandescence, elle a voulu aussi assouvir son désir monstrueux d'immoler de ses mains des quantités d'innocents. Elle a d'abord choisi un lot de belles filles arméniennes pour faire un cadeau royal à son fils.

Elle a fait traîner le restant des arméniens attachés par des cordes, jusqu'au bord d'un précipice sur les rives du fleuve et tirant de son fourreau la lame d'un coutelas, elle a poignardé de ses mains des centaines de personnes qui ne pouvaient bouger, qui tremblaient devant elle en la suppliant de les épargner; elle était sourde aux prières, elle leur plantait son poignard à tour de rôle en sentant un immense plaisir à la vue du sang qui jaillissait et faisait précipiter les tas de cadavres dans les eaux de Sihoune qui les charriait jusqu'à la mer. Horreur !

Elle a été arrêtée bien après les événements, comme une grande criminelle ; elle a été incarcérée à la prison centrale d'Adana pour être jugée. — L'ignoble créature criait de la fenêtre de sa cellule : *Si je suis libérée et que je me trouve un jour hors de ces murs, je promets d'immoler encore un millier de guiavours, par mes mains sacrées.*

Siné Hanem a été condamnée à mort. D'aucuns disent qu'elle a été pendue la figure voilée pour ne pas être reconnue, et d'autres prétendent qu'elle a été laissée libre, comme une descendante d'Eve, suivant la loi du *Chériat*. — Nous ignorons laquelle des deux versions est la vraie.

La situation à Antioche.

Publié par le Journal Arménien Djéridéï Charkié le 4/17 mai 1909.

On avait à peine oublié les événements sanglants de l'an 1896, voilà que des incidents semblables sont survenus à l'improviste, pendant le régime nouveau constitutionnel qui ont jeté la consternation, et ont rendu la situation bien navrante. On croyait que les vexations, et la tyrannie du régime d'absolutisme avaient disparu, ils se sont manifestés malheureusement avec plus d'acharnement et de violence dans les villes d'Adana, Deurt-Yol, Kerek-Han, et Antioche et dans ses environs où plusieurs Arméniens se sont complètement ruinés et ont trouvé la mort. Nous avions publié dans le N° 7180 de notre journal, que les Arméniens n'étaient pas nombreux à Antioche, mais qu'ils formaient la classe la plus honorable, et la plus riche de cette ville, s'occupant toujours du commerce et de l'industrie. Les turcs les considéraient comme leurs ennemis, ils les méprisaient, et les détestaient. Cette haine qu'ils ne cachaient pas envers eux s'est manifestée brusquement, le 6 avril, de 9 à 10 heures. Toute la ville est aujourd'hui en effervescence, les boutiques sont fermées, les habitants se sont réfugiés chez eux, les mauvaises nouvelles qui arrivent d'Adana, et d'autres endroits, avec l'attitude menaçante des turcs, des *Féllahs* d'Antioche, rendent méfiants et craintifs les Arméniens qui prévoient qu'un événement fâcheux surviendrait prochainement. Le

Caïmacam accompagné de plusieurs fonctionnaires se rend à l'Église, auprès de l'Évêque nouvellement élu, et y invite les notables de la nation, pour leur donner des assurances *qu'il n'y a rien à craindre, qu'ils peuvent en toute sécurité, ouvrir leurs boutiques, et vaquer à leurs affaires*. Mais aussitôt que le Caïmacam quitte l'Église, les turcs qui s'étaient réunis dehors, enfoncent immédiatement la porte de l'Église, s'y introduisent, et commencent à massacrer d'abord, l'Évêque Arsène, son fils, le vieux moine Daniel, tous les notables de la nation qui s'y trouvaient, en dévastant et pillant complètement l'Église. Pour manifester davantage leur haine, ils traînent, et promènent les cadavres des prêtres, et de quelques-uns des notables tués dans les rues du marché, les brûlent, et envahissent ensuite toutes les maisons, et les boutiques habitées par les arméniens. Le courage me manque pour décrire les horreurs de cet incident; ce que je puis vous affirmer c'est qu'il ne reste aucune trace d'élément arménien à Antioche. Les deux Églises arméniennes, et protestantes et deux Hans sont entièrement dévastées et en ruines. On rencontre jusqu'aujourd'hui, des cadavres sur les montagnes, au bord de la rivière Assé, il est impossible de décrire l'état des veuves et des enfants qui versent des torrents de larmes.

Quinze jours après l'événement d'Adana, une bande composée de turcs et de fellahs, de kurdes et de circassiens, environ 15,000 hommes marchent sur *Kessab*, nous n'avons pas encore des renseignements exacts sur cette agression. D'après certaines versions, la population s'est embarquée à bord des bateaux anglais qui s'y trouvaient et s'est sauvée à

Beyrouth et à l'île de Chypre. Le village de Kessab est dévasté et brûlé, on y compte beaucoup de victimes humaines. La même bande se préparait pour attaquer aussi les villages situés dans les montagnes, appelées Chahl moussa, dont les habitants sont pauvres, et peuvent vivre à peine par leurs travaux, mais, cette agression a été empêchée grâce aux efforts déployés par Halid Effendi, mudir du district *Suéydié*. Il a donné des ordres très sévères pour arrêter et livrer à l'Autorité, toutes les personnes qui viendraient du dehors, dans le but de fomenter des troubles. Les instructions du *mudir* ayant été exécutées aucun incident fâcheux n'est survenu ; les habitants aussi joignant leurs efforts au zèle du mudir, ont contribué à l'apaisement des esprits. Ils ont sauvé ainsi leur vie et leurs biens. Cependant nos villageois ont subi des pertes considérables. Les personnes qui s'étaient rendues d'Antioche aux villages *Bitias, Hadji Habib, loghoun-olouk, Heder bey,* et *Kéboussé* pour s'occuper de l'élevage des vers à soie ont été tuées. Ces personnes avec leurs familles occupaient de 150 à 200 maisons, aujourd'hui elles sont toutes fermées, les villageois qui ont échappé à la mort sont tous ruinés par la destruction des vers à soie. Dans ces contrées, à cette époque, tous les habitants de ces villages s'occupaient de l'élevage des vers à soie, c'était leur unique ressource; avec le gain qu'ils en retiraient, ils pouvaient payer leurs dettes personnelles, leurs taxes au Gouvernement et assurer leur existence pendant une année. Après avoir perdu tout, ils se retrouvent depuis deux ou trois semaines assiégés, cachés derrière les barricades, attendant l'ennemi avec crainte pour défendre leur vie coura-

geusement, ils ne savent pas combien de temps durera encore cette situation pénible, l'avenir leur paraît incertain. De tous côtés, arrivent des veuves affamées, déguenillées et complètement dépouillées, qui ont perdu leurs maris et leurs enfants, et qui font entendre des cris de détresse, *nous avons faim, donnez-nous du pain par pitié.* Les cœurs de pierre même ne peuvent rester indifférents à la vue de ce spectacle navrant.

Les habitants qui avaient envoyé des fonds de secours il y a quelques mois, pour soulager la misère d'autrui, se trouvent aujourd'hui réduits à implorer pour eux-mêmes ; mon Dieu, quelle triste destinée ! Maintenant, vous, nos compatriotes qui demandez à conserver la liberté, hâtez-vous de venir aux endroits où les habitants gémissent et versent des larmes de sang, protégez les veuves et devenez les pères de ces orphelins, ouvrez vos bras, pour secourir ces malheureux. Vous, prêtres, venez remplir votre mission divine, porter la consolation à ces veuves qui ont perdu leurs maris bien-aimés et sécher les yeux de tant de mères arméniennes qui ne cessent de verser des larmes en abondance.

Ioghoun-Olouk, 20 avril 1909.

(Signé) H. D. G. Guleusian.

La situation à Suéydié

Publié par le journal Djeridéi Charkié, le 19/1 juin 1909.

Le district de Suéydié se trouve du côté Nord d'Antioche, à une distance de 6 heures de cette ville. Cinq villages s'y trouvent habités par les Arméniens. Le grand nombre des habitants s'occupe du commerce de soie, les villageois s'absentent souvent, pour aller élever des vers à soie, pour gagner de l'argent, et payer au Gouvernement leur impôt, le reste du temps, ils errent dans les montagnes, et dans les champs pauvrement. Toutefois, ces malheureux paraissaient être contents de l'existence qu'ils menaient jusqu'à présent. Selon leur habitude, cinq à six cents personnes avaient quitté cette année, également, leurs villages pour aller s'occuper d'élevage de vers à soie. L'incident d'Adana, étant survenu dans cette intervalle, pas même, cinq personnes n'étaient retournées, il est évident, que tous avaient péri. Toutefois, ce ne sont pas les *Circassiens* et les *Kouyséris* qui avaient causé l'incident d'Antioche, il est constaté aujourd'hui, que ce sont les fonctionnaires, les *Aghas,* et les *Hodjas* qui en ont été les instigateurs. Le *bimbachi* (major) d'Antioche qui avait été désigné pour aller défendre la ville de Kessab, a mis trois jours pour s'y rendre, la distance entre ces deux villes n'est que dix heures seulement ; il paraît qu'en route il criait, *qu'on tue les Guiavours avant mon arrivée là-bas.* Il a trouvé que les Arméniens s'étaient évadés, et que leurs maisons étaient entièrement brûlées. Les envahisseurs

s'étaient rendus après, à Suéydié, mais ayant vu dans le port de ce district, un bateau de guerre anglais, ils avaient immédiatement rebroussé chemin. Effectivement, il n'y a pas eu de massacre à Suéydié, mais les pertes sont très considérables, parce que cinq cents villageois qui se trouvaient dehors avaient été tués, le reste des habitants effrayés s'étaient réfugiés au sommet des montagnes abandonnant leurs habitations, de sorte que, ils n'avaient pu soigner et nourrir les vers à soie, pendant la saison ; la faim et le froid avaient décimé ces insectes, la seule ressource de leur existence avait disparu. La disette avait commencé à se faire sentir; un boisseau de blé coûtait 80 piastres. Ces pauvres malheureux se nourrissaient de fruits, et de foin. Envoyez-nous immédiatement, des fonds de secours, si vous ne voulez pas que des milliers d'enfants meurent de faim. Les percepteurs des taxes ne se laissent pas émotionner à la vue de cette misère, ils viennent demander cruellement de l'argent, aux villageois qui n'ont rien à manger. Le *mudir* de notre district prétendant que les Arméniens sont en possession de 2.000 fusils Martiny, insiste qu'ils les rendent à l'Autorité. Ainsi, il m'est entièrement impossible de décrire toutes nos souffrances. Les *rédifs* qui sont venus pour défendre soi-disant la vie des Arméniens, les traitent de *Guiavours*, et excitent les habitants musulmans contre eux. Nous voyons continuellement les eaux de la rivière *Assé* qui traverse notre district, emporter à la mer, les cadavres des arméniens qui avaient été massacrés à Antioche, il y a quinze jours. Comment voulez-vous que ce spectacle navrant ne brise pas notre cœur ?

(Signé) K. B.

Le Combat de Sis

Sis, le 1er mai.
Publié le 13/26 Mai par le « *Puzantion* ».

Les jours sanglants ont commencé ici-même le 1er-14 avril. D'après les instructions du chef-lieu du département les Islams de la Province ont décidé d'exterminer les Arméniens. Y ont pris part les villageois de Kars, Hamidié et des environs d'Adana.

Le 1er avril des lutteurs athlètes s'escrimaient, un chrétien (Grec) restait vainqueur; ce fait a soulevé l'irritation générale, on a crié « *Que les Guiavours vivent encore un jour* », le signal était donné.

Dès le lendemain on s'est rué sur les Arméniens de Sis. Après avoir incendié une vingtaine de fermes des environs et des villages, ils ont massacré les agriculteurs, violenté les femmes, défloré les vierges, enlevé le bétail, saccagé et brisé plusieurs maisons, des vignobles ainsi que des moulins à eau. — Les récoltes de blé, d'orge, sont devenus la pâture des chevaux et bêtes de ces bandes sanguinaires. Les autorités n'ont pas pu empêcher ces méfaits, seulement elles ont pu conserver la tranquillité de la ville avec 200 soldats de réserve. Plus tard on a reçu quelques renforts avec lesquels on a pu s'occuper de l'extérieur de la ville. — Les barbares, quand ils apprirent l'investissement du nouveau Sultan Mehmed V, ramassèrent chez eux les malheureux réfugiés dans les montagnes et les crevasses et les ont dénoncés aux autorités. Des cavaliers sont partis pour les ramener en ville; voilà les moyens employés par le gouver-

neur. Par décision du gouverneur, du commandant militaire et des notables turcs et arméniens, des groupes arméniens aussi ont participé à la défense de la ville. — Le 5 avril, un essai infructueux des assaillants ne les a pas découragés, ils ont enlevé les chevaux qui se trouvaient en pâturage. Le 6, un assaut vigoureux a eu lieu sur la ville, de trois côtés à la fois (sud, ouest et nord) les soldats au sud et à l'ouest et les groupes arméniens du côté nord, après une belle résistance ont repoussé l'ennemi qui se dispersa laissant des morts et des blessés. Le combat dura jusqu'à la nuit tombante, nous n'eûmes pas le temps de compter les morts ennemis; de notre côté, il n'y eut ni mort ni blessé, car du côté sud l'attaque fut faible, les assaillants furent vite repoussés par la cavalerie composée d'Islams indigènes et ne purent résister aux balles dirigées par trois postes militaires. Quant au côté nord, les assaillants se sont approchés des maisons, en faisant pleuvoir des balles sur les groupes arméniens, mais au moment où ils devaient pénétrer dans la ville, les nôtres se sont rués sur eux et une lutte corps à corps s'en suivit, juste à ce moment les soldats de la garnison Ouest arrivèrent au secours et les bandits furent repoussés. Pendant la nuit ces bandits avaient pu enlever leurs morts, le lendemain on n'en trouva qu'un seul qui fut exposé dans la cour du gouvernorat pour recevoir les malédictions du peuple, et il fut enterré sans aucune cérémonie religieuse.

C'est après cette défaite que le dévouement et la pitié supposée des chefs de bandits apparaît nettement. La police a transporté en ville des centaines de malheureux, qui se trouvaient à l'abri dans l'école

nationale, dans des hôtels et au grand couvent depuis quelques jours..... Un millier de malheureux sont nourris par des citoyens de Sis, les mets sont préparés au Grand Couvent même, il y a une dépense de 5 à 6 livres turques par jour ; on a expédié dans leur patrie 400 originaires de Hadjine et de Vahga. Depuis le 30 avril les autorités ont distribué du blé aux malheureux pour une semaine seulement, que deviendront-ils après ce délai ? ils n'ont ni ressources, ni maison, ni vêtements.....

Le couvent a l'air d'un hôpital, le Catholicos a ordonné d'y héberger tous les journaliers agriculteurs qui avaient pu fuir Télac (première ferme-ressource du couvent, détruite par les turcs) avec toutes les veuves et orphelins..... Plusieurs malades et blessés sont soignés dans les salles du couvent.....

D'après les informations, pour le moment, le nombre des victimes des environs dépasse 1,000, en grande partie des originaires de Hadjine.....

— Un turc faisait ensemencer ses champs, les veuves et les orphelines y vont aussi pour la moisson ; une veuve va avec ses enfants pour le même service. Le turc ordonne à ses hommes de chasser les guiavours; les ouvriers s'emparent de branches et commencent à les frapper méchamment à la tête, à la figure et aux jambes nues, en criant « *Allez-vous-en guiavours, le bien de l'Islam n'est pas pour les guiavours* » et les poursuivent jusqu'à la ville, les mettant en sang. Cette pauvre famille honteuse de vivre de charité, travaille rudement pour gagner du pain sec.

HAROUTIOUN BALIAN.

Situation de Kessab

3° *Extrait du* « *Puzantion* » du 8 mai 1909.

Kessab (Sandjak d'Antioche) où il y a 700 familles arméniennes, fut attaqué par des milliers de Tcherkez, Kurdes et Turcs armés ; les arméniens n'ayant pas les moyens de se défendre se retirèrent à la montagne après avoir laissé morts plusieurs des leurs. — Alors, toutes leurs maisons furent la proie des flammes.

Un bateau à vapeur français voyant les flammes monter au ciel, s'approche hâtivement du littoral, il envoie des équipes pour prendre à bord près de 4.000 arméniens échappés, dont la grande partie était des femmes et des enfants à moitié nus. Il les transporte à Latakié et à *Arap*, petite ville syrienne sur le littoral de Laodicée, où la municipalité et la population s'empressent à venir en aide à ces malheureux.

Massacres de Kerek-Khan

1° *Alep, le 14/27 avril 1909. (Compte-rendu du « Puzantion » le 8 mai 1909).*

« Sur le chemin départemental qui conduit d'A-
« lexandrette à Alep (dans le Sandjak de Beylan) il y
« a *Kerek-Khan* où vingt à vingt-cinq familles armé-
« niennes s'occupent d'hôtellerie et de fermage.

« Le 4 avril, une horde composée de Crétois turcs,
« de Tcherkez et Kurdes (400 environ) tombent sur

« les pauvres arméniens; ils pillent, brûlent les mai-
« sonnettes et ils les massacrent impitoyablement; il
« n'y a que les femmes et enfants qui parviennent à
« se réfugier à la montagne.

On raconte « qu'un pauvre père en voulant sauver
« ses enfants ainsi que sa femme, les cache derrière
« une motte de paille et lui-même s'esquive à la
« montagne. Deux jours après, à son retour, il trouve
« tout carbonisé; femme, enfants, meubles, maison,
« rien n'existait; devenu fou de douleur, il se suicide.

Des faits analogues ont eu lieu aux environs, à
« Amoukh, à Déyirmen Karchi. Les meuniers et bou-
« langers arméniens ont été assassinés, une vingtaine
« de maisons ont été incendiées.

Le Massacre de Tarsous

Récit d'un témoin oculaire, publié dans le « Manzoumeï-Efkiar » du 8/21 mai 1909.

C'est à peine que nous sommes revenus des émotions des massacres et des incendies, que nous assistons maintenant aux dégâts causés par la misère. Les gens aisés qui pouvaient suffire à tous leurs besoins, sont aujourd'hui assis sur les cendres de leurs habitations et souffrent d'une manière insupportable. — J'essayerai de donner quelques détails sur les événements de Tarsous. — Le 1er avril on a entendu une sonnerie de clairon, chose inusitée ici, nous sommes allés sur le balcon du collège pour apprendre ce qui se passait. — Une vile populace

accourait vers la garnison militaire, nous avons questionné quelques musulmans que nous connaissions de vue, ils nous ont répondu qu'une révolution avait éclaté à Adana et qu'on y enverrait des soldats. Ce jour-là plusieurs individus ont été armés et envoyés à Adana. Le lendemain, jeudi, quand le convoi d'Adana est arrivé à la gare de Tarsous, quelques *hodja* (religieux turcs) ont crié à la face de la multitude turque qui s'y trouvait : *Que restez-vous ici inertes, dans Adana, on n'a pas laissé un seul turc, on les a exterminés.* Là-dessus le fanatisme musulman prend des proportions inouïes, on se jette sur le dépôt d'armes, on dévalise tous les fusils, les sabres commencent à scintiller, des regards furieux et sauvages sont dardés haineusement sur les chrétiens. Nous remarquions tout cela, du collège qui est à 50 mètres de la garnison.

Nous ne savons pas pour quelle raison le massacre n'a pas eu lieu ce jour-là, mais tous les arméniens s'étaient blottis chez eux, le marché était vide ; un jeune arménien qui était descendu à l'hôtel venant de Césarée, a été outrageusement massacré.

L'aube de vendredi a lui; le pressentiment du massacre dominait les cœurs d'une minute à l'autre. Le brouhaha de la populace a commencé à se faire entendre de loin, accompagné d'une fusillade intense. Le quartier arménien a été attaqué de trois côtés à la fois, ces malheureux n'ont pas pu même essayer une défense, faute de moyens.

Des *Imams* porteurs de drapeaux conduisaient la populace et l'encourageaient, au cri de *Vive le Sultan.* Quand le pillage et le massacre continuaient systématiquement, d'autre part le feu a commencé son œuvre

d'enfer. Dans quelques heures de temps il s'est propagé tellement qu'on ne voyait plus le ciel par la fumée épaisse et qu'on ne pouvait plus respirer cet air empoisonné. Les arméniens effrayés se sauvaient par les toits pour s'abriter dans des établissements étrangers. Deux heures après il y avait plus de 3.000 arméniens réfugiés aux différents étages de notre collège. Il nous est impossible de décrire l'état d'effroi dans lequel on se trouvait, les lamentations, ce sauve-qui-peut général, l'émotion terrible que nous y avons soufferte.

On nous avait procuré quelques gardes pour la protection du collège, cependant ils ne nous inspiraient pas confiance et l'on remarquait aussi qu'ils grognaient, parce qu'ils ne pouvaient pas participer aux plaisirs du massacre et du pillage.

Un soldat arrivé d'Adana criait à haute voix ce qui suit, planté devant la demeure du consul des Pays-Bas : *Ne recevez pas les arméniens dans vos maisons, sinon vous seriez massacrés avec eux.* Plusieurs des collégiens ont entendu cette phrase, car le consulat se trouve vis-à-vis du collège. Le consul est un grec, il a ordonné immédiatement de mettre dehors les arméniens, en gardant chez lui ses quelques amis personnels.

Le massacre et le pillage ont duré jusqu'au soir, quant au feu il a continué deux jours de suite, en détruisant tout le quartier arménien (700 maisons). Vendredi dans la nuit le spectacle était terrifiant, les flammes pétillaient si fortes et produisaient une telle vivacité de lumière rouge qu'on pouvait bien déchiffrer et lire un livre à cette clarté lumineuse.

Samedi matin une procession de 500 éprouvés

venaient au collège, sous la protection des soldats, tous avec des figures hâves et pâles comme des fantômes, la plupart boueux, les vêtements déchirés et pieds nus. Ces malheureux, pour échapper au feu qui léchait tout, s'étaient sauvés vers les roseaux des bords du Cydnus et s'y étaient abrités, en passant toute la nuit dans la boue, sans gîte et affamés.

A midi sont arrivés d'Adana notre directeur M. Christy et M. Gibbens un des professeurs, amenant avec eux une trentaine de soldats réguliers. Cela a provoqué une joie sensationnelle, car il était à craindre que notre collège aussi soit attaqué et ceux qui s'y étaient réfugiés soient massacrés.

Aux environs de Tarsous, parmi tant de villages musulmans il y a un seul village arménien, *Kozoulouk*. Il a subi des atrocités épouvantables, la grande partie des habitants ont été impitoyablement massacrés, les belles dames et les demoiselles furent enlevées, violées ou bien forcément mariées aux jeunes gens musulmans. La plupart aussi ont été islamisées bon gré malgré et immédiatement assommées pour que leurs âmes soient sauvées (1).

Pour donner une idée sur les atrocités commises, il suffit de rappeler le fait suivant qui fait hérisser les cheveux.

A une heure de distance de la ville, dans une vigne, une femme de 70 ans vivait paisiblement, cheveux blancs et ridée ; une dizaine de Turcs assouvissent leur passion brutale sur cette carcasse. S'ils agissent ainsi

(1) Ils ont brûlé les femmes et les filles en versant du pétrole sur leurs cheveux, et ils ont assisté aux tortures atroces des victimes en faisant des sarabandes autour d'elles et en battant les mains. Horreur !

avec des vieilles, pensez un peu qu'est-ce qu'ils n'ont pas fait subir aux belles filles et aux jeunes épouses. Nous avons appris qu'une quarantaine de Fellahs, après avoir souillé comme des bêtes féroces une belle demoiselle arménienne d'Adana, l'ont retournée évanouie et à demi-nue, au quartier arménien. Le nombre des arméniens islamisés est d'une centaine. Des arméniens qui se trouvaient dans les villages et les fermes, il y en a très peu qui soient échappés aux massacres (1).

La défense de Kars-Pazar

L'agent de police à cheval, Djine Torosse (arménien), originaire de Hadjine, a sauvé d'un massacre général les arméniens de Kars-Pazar, ville située à deux journées et 1/2 d'Adana.

Le substitut du *caïmakam* de Kars-Pazar avait confié une feuille invitation aux mains d'un commissaire de police, pour qu'elle soit lue aux musulmans des villages voisins: ce commissaire avait pris avec lui deux policiers dont l'un était *Djine Torosse*. Ce dernier ignorait le contenu de la missive. Quand on arriva à un village et qu'on y fit la lecture de la pièce, l'agent comprit que le substitut du caïmacam ainsi que les notables de Kars-Pazar avisaient les islams

(1) A *Kozolouk*, habité par 400 arméniens, des fonctionnaires gouvernementaux ont été persuader ces pauvres gens qu'ils devaient désarmer, qu'ils n'avaient rien à craindre de la populace, qu'ils étaient chargés de les accompagner et de les conduire à Tarsous. Une fois désarmés et hors du village, les malheureux furent massacrés avec des sabres et des haches, sans qu'on prît leur défense.

de la campagne en termes suivants : *Les guiavours se sont soulevés dans Adana, venez, venez à Kars-Pazar, pour que nous aussi nous frappions les guiavours.* Pendant la nuit du même jour deux autres policiers arrivent à Kars-Pazar et disent au commissaire de ne pas laisser Djine Torosse se joindre à eux et de le renvoyer.

Le commissaire insulte Djine Torosse et l'appelle *guiavour,* lui prend son fusil en disant : « Le Martiny ne convient pas aux mains des guiavours et il essaye aussi de lui enlever son cheval ; mais Torosse ne laisse pas le cheval. Le commissaire ordonne à ses hommes de le tuer, mais un turc propriétaire de la maison où Djine Torosse était logé, prend du four une bûche à demi-brûlée et se jette sur le commissaire lui demandant de quel droit il veut assommer chez lui un guiavour ; il ajoute en criant : « Allez dehors du village et faites ce que vous voudrez. » Les policiers sortent du village dans l'intention d'y achever Djine Torosse, cependant que celui-ci se faufile dans la multitude qui s'était groupée pour marcher sur Kars-Pazar et les balles qui lui étaient destinées frappent quelques islams.

Connaissant les lieux, il se faufile le long des puits des champs de blé, et ceux qui le poursuivaient y tombent. Enfin il arrive à Kars-Pazar avant la populace, il donne le change à ceux qui venaient à sa rencontre, en disant qu'il était porteur d'un papier destiné aux autorités. Il parvient ainsi à rentrer indemne dans le village. Il conseille aux notables arméniens incrédules, de recourir au caïmacam pour demander protection en se réfugiant suivant la loi du Chériat au palais du gouverneur ou dans une mosquée.

Les notables arméniens s'adressent au substitut du caïmacam qui les chasse, les accusant de vouloir attaquer le gouvernorat ou la mosquée ; en apprenant que Torosse était conseiller de leur démarche, il le fait emprisonner et fustiger. Mais Torosse oubliant les douleurs du fouet, réussit à s'évader de la prison. Il met la main sur un fusil Martiny et conseille derechef aux arméniens de quitter leurs meubles et maisons et de se réfugier dans des endroits sûrs, jusqu'à ce que la tempête se calme. Les arméniens, sous sa direction se retirent dans l'école et dans quelques autres constructions en pierres, démolissent les bâtisses en bois et s'y fortifient (environ 800 familles, dont 600 venues des villages voisins). Les négociants arméniens de la place y cumulent des vivres et du pain. Les réfugiés étaient au nombre de 4.000 environ ; mais ils ne possédaient que 26 fusils Martiny et des fusils de vieux système ou de chasse, avec 4 boîtes contenant de la poudre, et l'on décide de charger les Martiny vides avec du plomb et de la poudre.

Quand la populace musulmane arriva armée devant le village, le substitut du caïmacam et l'officier s'adressant à elle, lui conseillent de revenir le lendemain vendredi en plus grand nombre. La populace se retire. Les arméniens voyant cela et calculant l'énormité du danger pour eux, sortent immédiatement de leurs cachettes et bouchent l'entrée de toutes les rues aboutissant au village, en y élevant des murs épais. Ils détruisent tout ce qui est combustible, pour qu'on ne puisse pas les entourer de feu et de flammes comme les pauvres habitants d'Adana.

Djine Torosse qui avait pris le commandement de cette population désespérée, leur ordonne de ne pas

commencer l'attaque et qu'au moment où la populace ferait feu sur elle, qu'elle n'ait qu'à se cacher, à se bien réfugier et à ne pas sortir pour décharger une arme.

Il se prépare à faire reculer la populace musulmane, en déposant dans des lieux sûrs les femmes et les enfants et ne prenant avec lui que ceux qui savaient manier des armes.

Le lendemain matin, vendredi, la populace turque attaque aux cris de : *Mohamed, Salavat,* pille toutes les maisons et boutiques des arméniens, brûle tout et se jette ensuite sur la population chrétienne. Les arméniens patientent, ne ripostent pas, jusqu'à ce que la horde pénètre aux environs des bâtisses où ils se trouvaient blottis. Alors les arméniens font un feu d'ensemble et quoique la populace essaye d'incendier les bâtisses elle n'y réussit pas; car ceux qui veulent y mettre le feu sont tués l'un après l'autre, grâce à la précision du tir. Enfin la horde se retire en proférant des blasphèmes à l'adresse de Djine Torosse qui a su déjouer leurs plans et en emportant en même temps tout le riche butin de Kars-Pazar, car ce village est le marché central de tous les alentours.

Les arméniens ne sortent pas de chez eux pendant 3 semaines jusqu'à ce que les autorités donnent les garanties voulues et qu'elles conduisent les arméniens des environs chez eux sous la protection des soldats. Les arméniens qui également s'étaient réfugiés chez des turcs leurs voisins, ont été libérés.

Cependant Djine Torosse est accusé *comme excitateur du peuple* et traduit par devant le tribunal ; mais on le relâche plus tard, tout en lui enlevant son grade de policier.

C'est grâce au courage et l'intelligence de Djine Torosse que des centaines d'âmes de Kars-Pazar et des environs voient encore le jour. Ils doivent donc la vie à sa vigilance et à ses moyens de précaution.

Cet homme de dévouement détient une longue attestation de bonne conduite et honorabilité, signée par les chefs religieux arméniens, arméno-catholique et arménien évangélique de Kars-Pazar et d'Adana, ainsi que par les missionnaires de nationalités étrangères et par les notables de ces mêmes villes.

En reconnaissant le courage valeureux de cet homme digne d'un meilleur sort que d'être renvoyé de ses fonctions, il faut aussi remercier ces nobles turcs qui avaient protégé les malheureux arméniens en les logeant chez eux à Kars-Pazar (1).

Parmi les islams de Kars-Pazar, comme nous l'avons dit, plusieurs ont sauvé des arméniens en luttant même au besoin contre la horde envahissante ; cependant pour cette raison même, ils ont été remerciés et ont dû quitter leurs emplois.

Nommons en quelques-uns, en faveur desquels le Patriarcat arménien est intervenu pour leur faire obtenir un emploi du gouvernement. Ce sont : Moussa Effendi, Véli Effendi et le *mulazime* Husni Effendi qui a tenu tête à la populace armée, avec soixante soldats sous ses ordres ; Poyrazoglou Keussé de Bahdjé, Kharaban oglou Mehmed Bey de la tribu (Achirett), Gharman Soumbas, qui a hébergé et soigné pendant 26 jours trois cents arméniens ; Arif agha, fils du *mufti* de Kars, a sauvé six cents personnes,

(1) Pour plus amples détails lire le Puzantion du 8 novembre 1909.

L'agent de police Djine Torosse a sauvé, comme nous l'avons démontré, 6.000 personnes.

Notons aussi en passant que Mehmed Effendi qui était ancien commandant militaire de Sis, a été mis aussi hors cadre *(Voir la Défense de Sis)*. Un originaire de Sis l'a rencontré dans les rues de Péra (Constantinople) et lui a demandé pourquoi il se promenait dans un tel état de dénuement; il a répondu que c'était la récompense de son dévouement, il a ajouté qu'on l'avait éconduit pour avoir sauvé des arméniens pendant les événements de Sis et que c'était pour cela qu'il se traînait dans la misère.

N.-B. Voir dans les dépêches officielles, le télégramme du mutessarif de Kozan au sujet de l'agression contre Kars-Pazar. On y distinguera les anomalies volontaires télégraphiées à la capitale ottomane.

Défense héroïque de Tchok Marzevan ou Deurt Yol (Quatre chemins)

JOURNÉES D'ANGOISSE

La petite ville de *Tchok Marzevan* est située à 6 heures d'Alexandrette, aux pieds des monts Amanus, dans une vallée, entre Payas et Argheni (Erzine) chef-lieu de Djébel Béréket; distante également de 2 heures de ces deux petites villes précitées, à 45 minutes du golfe d'Alexandrette.

Elle a une population arménienne de 800 familles. A droite et à gauche se trouvent, à un quart d'heure de distance, les villages à habitations mixtes armé-



Djine Torosse et sa fillette

Ce héros arménien a défendu la ville de Kars-bazar et sauvé la vie à 6.000 de ses coreligionnaires, lors des massacres.

niennes et turques *Odjakli* et *Euzerli* et 5 à 6 autres villages turcs *Tchaïli*, *Karakilissé*, etc., la cernent du côté de la montagne et de la mer. Les terrains environnants étant ainsi occupés, on est obligé d'installer des fermes et des colonies à 4 et 9 heures de distance de Tchok Marzevan.

Après les fêtes de Pâques, les habitants allaient le premier avril (le 1/14 avril 1909 se trouvait être le mercredi de Pâques) aux fermes, pour travailler et préparer leurs provisions d'hiver. Ces pauvres gens étaient loin de penser que leur pires ennemis avaient décidé de les massacrer dès le premier jour d'avril.

Le lendemain on apprit qu'Adana était livrée au massacre, *Hamidié* (1) était complétement détruite, les fermes et villes arméniennes de *Gueuy Oglan Boghazi*, *Guiaour Ouchaghi*, *Keur Couyou Ak Pounar*, *Kermetlou*, *Nadjarli*, etc., etc., étaient livrés au massacre et à l'incendie. A *Osmanié* il ne restait plus d'Arméniens. *Hassan Beyli* où se trouvaient 600 familles arméniennes était entièrement détruit.

De nombreux fuyards et blessés se réfugiaient dans Tchok Marzevan, la populace armée les y poursuivait; celle-ci se trouvait à une demi-heure de distance et menaçait d'attaquer le village. Les habitants d'Odjakli et d'Euzerli s'y étaient réfugiés aussi; ils arrivèrent effrayés, affamés et presque nus. Un peu plus tard les maisons arméniennes de ces deux villages précités étaient en flammes.

Les chefs des villages voisins voulaient tromper

(1) Le gouvernement constitutionnel a fait plus tard changer le nom de Hamidié, et lui a donné le nouveau nom de *Eurfié*.

les pauvres habitants de Tchok Marzevan, tandis qu'on apprenait d'autre part que le Mutessarif Mehmed Assaf Bey distribuait à la populace les fusils Martiny et des cartouches du dépôt d'Argheni ; fait qui a été confirmé par son aveu personnel.

Je n'en ai distribué que 150, tandis que après avoir épuisé les 1.200 Martiny et toutes les cartouches, il est avéré qu'il fit venir d'Alexandrette sous sa signature, 20 caisses de cartouches.

Pour cacher son jeu il télégraphie à Adana et à la Sublime-Porte que Tchok Marzevan s'est insurgé, qu'il a pris possession des villages environnants et qu'il a assiégé Argheni (Erzine).

Il délivre tous les prisonniers d'Argheni, il leur donne des armes, à la condition expresse de prendre la ville de Deurt Yol, et par contre il fait mourir tous les prisonniers arméniens. Il envoie les mêmes ordres à la forteresse de Payas pour qu'on laisse libres les 5 à 600 galériens islams, en leur fournissant des fusils (1). Un officier turc égorge les prisonniers arméniens en fredonnant :

Adalet, Moussavat, Oukhouvet.
Justice Egalité Fraternité.

Cet officier entre au village et se promène en se vantant de ses exploits.

Le mutessarif avait fait lier ensemble 42 arméniens et un prêtre qui s'étaient réfugiés dans le village de *Touroundjli et les fait fusiller*. Il fallait voir le spectacle déchirant, émouvant, quand à chaque coup de balle les victimes rendaient l'âme en se serrant et en s'embrassant. Ces arméniens avaient nourri pen-

(1) Voir la confirmation de ces faits, au Rapport de la Commission d'enquête d'Adana

dant 3 jours la colonie turque crétoise qui se trouvait à Touroundjli.

Les habitants de Nadjarli après une résistance d'une journée entière, le désespoir dans l'âme avaient accouru trouver refuge à Tchok Marzevan, où ils étaient arrivés après mille péripéties, laissant des leurs sur la route. Ils sont arrivés là, après neuf heures de marche dans les ronces et sur des cailloux, ils étaient exténués de fatigue et mouraient de faim; en route ils dûrent lutter contre la populace sauvage qui les poursuivait. Immédiatement après, la horde de barbares a entouré le village, elle a commencé l'attaque, il ne restait plus aux arméniens que la défense légitime.

La populace armée faisait des assauts furieux nuit et jour. Le lendemain, quand la lutte continuait, on a entendu le clairon militaire ; on a vu des policiers au devant des barricades construites pour la défense du village, on a cru un moment que le gouvernement avait envoyé des soldats pour délivrer le village de la présence des 30.000 massacreurs barbares qui le cernaient. Des sifflements de balles et le bruit du canon ont commencé à se faire entendre, mais de quel côté le feu était-il dirigé? Les bombes détérioraient les maisons et les balles de fusils ne permettaient aucune circulation dans le village. Que devenir ?

Les assaillants ont détruit les conduites d'eau pour qu'on se rende, réduits par la soif. Les conséquences étaient graves, après une lutte acharnée d'une demi-heure on avait capté l'eau derechef.

Le lendemain, dimanche, 5 avril, le commandant a avisé qu'il avait envoyé des soldats du côté de la

montagne pour repousser les hordes, et ordonnait que les villageois ne fassent plus feu. Voilà que des coups de canon et de fusil brisent les barricades à nouveau et l'eau est reprise encore une fois ; il a été impossible de reposséder l'eau et cela continua ainsi pendant neuf jours. Il n'y avait pas une goutte d'eau, il n'y avait pas de réservoirs puisqu'on était habitué à boire l'eau courante ; on fut réduit à se désaltérer avec des feuilles d'arbre. Les pauvres petits enfants suppliaient, demandaient une goutte d'eau, que fallait-il leur procurer ?

Dans le village, il y avait plus de 12.000 personnes, puisque des 5 ou 6 autres villages on était venu s'y réfugier, on était altéré de soif, on devait mourir si au prix de sang et de vaillance on n'essayait pas d'aller chercher un peu d'eau à une fontaine, sise à une demi-heure de distance.

Quel sort ! Pourquoi tant de fusils et de canons braqués sur le village ? Il fallait nuit et jour, sans un brin de sommeil, défendre la vie et l'honneur des femmes, des sœurs et des filles, contre 30 à 35.000 sauvages armés. Il n'y avait pas moyen d'aviser quiconque de cet état de choses, parce qu'on était cerné de toutes parts, et bien surveillé. Sur les vingt émissaires qu'on avait envoyés, un seul parvint à Alexandrette, et qui fut emprisonné par le gouverneur : tous les autres périrent en route.

Enfin le 7 du mois un point a paru à l'horizon, sur mer, la colombe de la liberté arrivait d'Alexandrette, le missionnaire anglais Kennedy accompagné de Achdjian Eff. drogman du vice-consulat d'Alexandrette venaient à bord du croiseur *Diana*, prendre des informations sur la situation, et voyant la faim,

la soif et les assauts formidables auxquels ce village avait résisté, ils partirent une demie heure plus tard, faisant promettre au mutessarif qui était parmi les assaillants, *qu'il laisserait arriver l'eau dans le village.*

Cependant Mehmed Assaf Bey les trompait ; non seulement l'eau ne fut pas lâchée, mais les bombes et les balles se mirent à pleuvoir drû.

Durant la panique, 22 Islams s'étaient aussi enfermés à Tchok Marzevan ; ils furent nourris et logés pendant le siège quand on manquait d'eau et de pain ; cependant le fameux Bey, croyant qu'on avait tué ces Islams, proposa de les lâcher pour laisser couler l'eau dans le village.

Pourtant, il mentait toujours, malgré que ces 22 turcs lui fussent rendus selon son désir, les bruits du fusil et du canon devinrent tellement intenses qu'on ne pouvait plus entendre une parole et les coups étaient dirigés avec précision, car la trompette indiquait les endroits où il fallait faire feu.

Cette fureur dura jusqu'au soir du 12/25 avril. Les assauts étaient précédés par le cri « d'Allah ! Allah », comme si ce qu'ils faisaient fût agréable à Dieu. Enfin vers la fin du jour, on aperçut de nouveau un croiseur sur mer.

Cette fois c'était M. Kennedy qui revenait avec l'abbé Krikor Minassian, vicaire arménien d'Alexandrette, sur un bateau ottoman qui venait d'Alexandrette, amenant des soldats pour défendre Erzine (sur la demande du mutessarif), on était donc sauvé par miracle.

Ces nouveaux soldats voyant l'état de misère du village, ont désiré beaucoup lâcher l'eau, mais les

émeutiers tenaient tête voulant leur faire croire que *les arméniens avaient tiré sur les soldats,* ils ont dirigé des balles sur ces nouveaux venus.

Mais le courageux colonel qui était à la tête de ces soldats, prenant un bataillon à son secours, a déclaré qu'il allait faire feu sur les assaillants.

A trois heures de la nuit l'eau coulait enfin, c'était émouvant de voir le peuple apaiser sa soif. La ville était sauvée.

Le village est cerné comme en état de siège, les communications sont très difficiles, les postes et télégraphes ne fonctionnent plus. Il y a censure pour la correspondance. Les réfugiés restent toujours dans le village, et où iraient-ils, leurs maisons, leurs biens sont incendiés, pillés, saccagés, la famine menace.

Les pertes du village avec Odjakli, Nadjarli, Euzurli sont de 500 hommes environ. Le siège par la populace armée jusqu'aux dents a duré 12 jours et 12 nuits consécutifs (1).

La population du village et des environs est décidée à émigrer entièrement. A quoi sert la vie quand on est privé de tout le nécessaire, qu'on est ruiné jusqu'au bout, quand on a faim et soif? Où est la constitution, où est la Justice, quand un mutessarif maudit poursuit son peuple avec des mausers et des canons? Quand la vie et l'honneur des gens sont devenus le jouet de si tristes personnages, célèbres par la férocité

(1) *Canons.* — Les dépêches du mutessarif annonçaient à Constantinople que les arméniens de Tchok Marzevan avaient confectionné des canons avec des tuyaux en fonte servant de conduits d'eau. Dans le récit ci-dessus nous avons vu avec quelle facilité ce noble Bey mentait impunément et cherchait toujours à tromper. Cependant ceux qui possèdent quelques notions militaires savent très bien qu'il est impossible de construire des canons avec des tuyaux de fer.

et la menterie et que ceux-là peuvent encore monter de grade pour avoir bien servi la patrie, grâce à leurs semblables qui reconnaissent leurs services bien rendus ?

L'état de siège a continué jusqu'au 11 juin 1909 autour de cette petite ville héroïque; toutes les affaires sont stagnantes et tout le monde en alerte et mourant de faim, ou bien décimé par des maladies. Le gouvernement obligeait les habitants à mettre bas toutes les armes, et la population déjà éprouvée et qui avait résisté à 12 jours d'attaques incessantes de la part de 35.000 sanguinaires ne voulait plus désarmer et refusait d'obéir aux injonctions du gouvernement, craignant de rester sans aucun moyen de défense, et être immolé comme à Edesse en 1896.

Vers le commencement de juin, une fusillade et cinq coups de canon tombent derechef sur la malheureuse ville, quelques personnes sont blessées, l'épouvante renaît et l'on ne sait plus où s'adresser pour demander pitié, car ils n'avaient fait que se défendre contre les hordes innombrables.

Nouveau mensonge du mutessarif qui télégraphie à Constantinople qu'un certain Rouhi, soldat dans le camp assiégeant, étant en ébriété avait tiré quelques coups de fusil sur ses compagnons et que ces derniers l'avaient poursuivi vers la mer et que la nouvelle d'origine arménienne était le bruit d'une montagne qui accouche d'une souris, qu'effectivement il n'y avait rien eu d'anormal.

Mais le patriarcat arménien de Constantinople ayant fait démarches sur démarches auprès du gouvernement, le généralissime Mahmoud Chevket Pacha a transmis définitivement des ordres précis

pour faire lever l'état de siège de Tchok Marzevan, qui se ruinait depuis avril.

Veuillez remarquer en passant la vaillance des arméniens qui ont su résister derrière des retranchements pendant 12 jours consécutifs, aux menaces, aux attaques furieuses des hordes barbares réunies à des soldats réguliers munis de fusils et de canons; et qui ont héroïquement supporté des balles, la famine et la soif, pour sauvegarder leur honneur, et la vie des leurs. Ce fait restera héroïque, mais que dire de cette insistance des hordes réclamant pendant tant de jours le sang arménien pour teinter de rouge le sol?

La ville n'a dû son salut comme nous l'avons dit qu'à l'arrivée de M. Kennedy, qui est venu avec 500 soldats envoyés par les jeunes turcs.

A Koz-Olouk

Village de 70 familles arméniennes; à 8 heures à cheval au N.-E. de Tarsous.

De l'*Aravod* (1), 23 avril 1910.

Ce pauvre village, situé sur une belle colline, a été, ainsi que nous l'avons déjà dit à propos de la destruction des quartiers arméniens de Tarsous, livré à la populace sanguinaire, grâce à la connivence de la police et de la gendarmerie de Tarsous même, qui y étaient venues persuader aux villageois de quitter leurs demeures sans crainte et de se laisser conduire sous escorte à la ville, aucun danger n'étant à

(1) Journal arménien de Constantinople, supprimé.

redouter. De cette façon, ces pauvres gens sont ainsi tombés dans le piège sans même essayer de se défendre, et ont eu à subir de la part des assassins des tortures inouïes. Voici quelques détails brièvement rapportés :

Le chef des tortionnaires, un certain Abdul-Azim, de la police à cheval, voulait tirer vengeance de la mort de l'un des siens, survenue aux massacres d'Adana. C'est pourquoi il était venu du côté de Tarsous, à la tête d'une forte bande de brigands et de pillards, pour y assouvir ses sentiments brutaux.

Une partie des habitants avait pu se réfugier dans un petit village turc, Boudjak ; le chef de ce village, croyant remplir un devoir religieux, les exhorta à se convertir à la religion musulmane, pour avoir la vie sauve ; mais les renégats devaient changer leur prénom chrétien en un nom quelconque turc, et mettre, comme signe de reconnaissance, un linge blanc autour de la tête. De plus, il leur intima l'ordre de quitter de suite le village, disant qu'il ne pourrait garantir leurs vies. Il les jeta ainsi dans la campagne, à la merci de la populace qui les guettait.

Parmi les fuyards se trouvait, une jeune et belle arménienne nommée Merzouhi, ainsi que son mari. Tous ces pauvres gens, au nombre d'une soixantaine, furent cernés par la populace aux environs du village turc de Yanik-Kichla. Les femmes et les filles arméniennes furent placées à califourchon sur des mulets ; et tout en marchant, les tueurs faisaient déjà leur choix. « Mehmed Agha n'a pas d'enfants, donnons lui cette fille. Cette autre sera à moi ; je ne la donne à personne, je l'épouserai », disait l'un. « Cette belle femme me fait envie, disait l'autre ; si le chef du

village ne se l'était pas appropriée, je l'aurais enlevée moi-même ». Un autre ajoutait : « Dépêchez-vous d'en choisir chacun une, avant que nos jeunes gens ne se les distribuent ». Et chemin faisant, ils se préparaient à l'ouvrage qu'ils méditaient, ils aiguisaient les sabres et les coutelas, et les gardaient à portée de la main ; d'autres préparaient leurs armes et leur poudre.

Cependant Merzouhi, voyant son honneur et sa vertu menacés, ne tenait plus en place ; et voulant mourir, elle suppliait son mari de la frapper avant qu'elle soit tombée dans les mains de ces individus iniques. « Prends ton couteau de poche, lui disait-elle, et plonge-le dans ma poitrine, pour conserver intact l'honneur de ta femme et la rendre éternellement heureuse ». Vaincu par ses supplications et ses pleurs, le pauvre mari perdit la tête et finit par accéder à sa demande : il l'immola comme un agneau. Elle ferma les yeux, et un flot de sang coula sur les genoux du mari que la douleur rendait insensé.

La bande sanguinaire commença alors à faire tournoyer en l'air les haches et les épées, et les cris, les plaintes et les gémissements s'entremêlèrent d'une façon terrible. Une quinzaine de belles nouvelles mariées et de jeunes filles, condamnées par ces brutes furent emportées une à une et séparées de leurs bien-aimés. Une d'elle suppliait qu'on épargnât son frère, dont elle voulait racheter la vie au prix de son honneur ! Les autres victimes, livrées à la brutalité de la bande, étaient ensuite mutilées et fusillées.

Un beau vieillard aux habits noirs se trouvait aussi entre leurs mains ; on lui entoura la tête de brindilles de bois et de bruyères sèches, et on y mit le feu pour

se divertir de ses tortures. Le pauvre vieux, transformé ainsi en flambeau vivant, tomba enfin tout brûlé : c'était le prêtre de Koz-Olouk, dont le fils, grièvement blessé et moribond, assistait au martyre de son père.

Pendant ce temps les hécatombes continuaient : on entassait les uns sur les autres les blessés et les moribonds, on en formait un bûcher humain rouge de sang, que l'on entourait de fagots imbibés de pétrole, et l'on y mettait le feu. Une quarantaine de personnes périrent ainsi carbonisées, à la grande joie des assassins. Cris, gémissements, convulsions, tout cessa : une fumée épaisse et une odeur nauséabonde de chair brûlée indiquaient seules la place où cet acte abominable avait été commis par des bêtes humaines...

La situation à Antakié et à Kessab

Djéridé du 19 mai 1909.

A Antakié il y a eu des massacres presque aussi terribles qu'à Adana, Tarsous et autres endroits. Parmi plus de 800 arméniens il n'en est resté que 20, tout au plus 30, qui sont très grièvement blessés et très malades. Les églises, les maisons arméniennes et protestantes sont pillées; outre cela notre cher vicaire patriarcal Père Arsène Haroutounian, Père Arménak Donatossian, M. Mardiross Guiragossian, membre de l'administration municipale, ont été massacrés cruellement. A 12 heures de distance d'Antakié, *Kessab*, petit village se trouve sous l'administration de Djéssre Choughour et compte 10.000 habi-

tants avec ses environs. Il a perdu 200 hommes par les attaques des hordes des alentours, qui se jetèrent impétueusement sur ce pauvre village pillant, massacrant et commettant toutes les cruautés inimaginables. La population s'est réfugiée dans les montagnes pour avoir la vie sauve.

Mais grâce à Dieu, ceux qui avaient pu échapper à ces massacres se trouvent aux bords de la mer. Ils sont transportés à Lazkié à l'aide d'un bateau. Après le pillage, Kessab et les campagnes d'alentour ont été la proie des flammes. La perte est de plus de 200.000 livres. Quels sont les responsables? Personne ne le sait.

Des troubles (le 6 avril) ont éclaté à Antakié, et le 9 du même mois, dans Kessab. Le 2 avril un Mutessarif (gouverneur) arrive de Constantinople. Dans le temps ce même gouverneur était destitué à cause de sa vie déréglée ; et maintenant il est arrêté à Alep. Tout porte à croire que cet impie est la seule cause des événements affreux. Tandis que Husni Agha, un des notables d'Antakié excitait bon nombre d'hommes à massacrer les arméniens, et dans cette intention, il circulait dans le voisinage d'Antakié, d'un autre côté Haledj agha Vahid, Béreketzadé Refèt et Rachid Agha, tous trois notables d'Antakié formaient un programme pour faciliter l'exécution du plan des massacres, poussaient les soldats de réserve à se munir d'armes et quand ils finirent de persuader le ministre local et les officiers, ils firent appel à ces soldats et donnèrent le signal de la lutte, lundi le 6 avril, à 9 heures 30. Au même moment, Husni Agha, appelant les vagabonds et les assassins, arrive à Antakié. Le plus curieux est

que ce corps de réserve sans uniforme de soldat, entre dans les casernes, s'approprie les armes et se mêlant à la populace turque, pénètre dans les quartiers arméniens et tous ensemble commencent à massacrer cruellement. Les arméniens, ignorant tout à fait l'intention infernale, se laissent égorger comme des moutons. Presque 1.000 arméniens qui vivaient libres et heureux sous la constitution, furent massacrés à Antakié, Kessab et dans les campagnes avoisinantes.

Quel cœur pourrait rester insensible à ces sinistres nouvelles? Le pauvre peuple qui avait pu échapper aux terribles massacres de Kessab (6.000 personnes environ) était conduit à Lazkié. Le bon gouverneur de Lazkié en vrai patriote, leur fit parvenir des secours par l'entremise du père Movsès, et lorsque peu à peu le calme et la liberté revinrent, il les reconduisit à Kessab. Impossible de décrire la joie, le contentement de cette malheureuse population. A 6 heures de distance d'Antakié, se trouvent 6 ou 7 villages arméniens; tandis que les dits persécuteurs faisaient tout leur possible pour faire un massacre terrible dans ces endroits, le Mudir de Suéydié, Halid Effendi, tenant ferme, travaillait de son côté à protéger 11.000 arméniens et il réussit admirablement. J'envoie mes plus empressés remerciements au nom de tous les arméniens. En parlant d'Antakié il est à remarquer que sans la coopération de l'intérieur de la ville, personne n'aurait pu faire autant de mal et causer de si tristes événements. A vrai dire, les massacreurs d'Antakié, de Kessab et des alentours avaient pour but d'accomplir mot à mot les ordres de Yildiz, donc s'ils ne sont pas punis comme de juste, il y a toujours à craindre que ces événements

puissent se renouveler. La situation d'Antakié, de Kessab et des alentours offre un spectacle navrant. Nous y invitons l'attention et la bonté de nos chers lecteurs et nous demandons leur intervention pour atténuer les conséquences de tels malheurs.

Signé : H. K.

Après la tragédie d'Adana

DANS LES RUINES DE LA VILLE — LA CAUSE DES MASSACRES — LA BEAUTÉ D'UNE ARMÉNIENNE

Moniteur Oriental des 14 et 15 juillet

Adana, 30 juin.

Me voici devant les ruines d'Adana. Mes regards ne se posent que sur des ruines.

C'est le quartier arménien qui fut en entier la proie des flammes. Quoiqu'il se soit passé bien des jours depuis l'incendie, je sens encore l'odeur qui se dégage des débris enfumés.

Des murs restent debout, ici et là, parmi l'effondrement des maisons avoisinantes, des murs tout noirs qui ajoutent à l'horreur du milieu.

J'avance parmi les décombres, m'arrêtant à chaque pas. J'éprouve cette lassitude spéciale qui étreint les membres de ceux qui se sentent poursuivis en rêve et dont les jambes ne peuvent bouger. Au-dessus de cet amas de ruines, dont émergent par endroits des poutrelles de fer, j'aperçois une croix et une cloche, seuls vestiges de l'église arménienne et de son clocher

en fer. A la vue de ce quartier détruit, dont le soleil couchant souligne le tragique aspect, l'esprit s'égare, le corps se crispe, la bouche se tait et le cœur pleure !...

Il est 7 heures du soir. Les passants sont rares, que l'on voit traverser les rues déjà désertes de ces quartiers dévastés.

La tristesse et la désillusion marquent leur front. A chaque pas on rencontre un soldat, baïonnette au canon, chargé probablement de surveiller les ruines.

L'atmosphère est lourde. Il semble que la nature même soit en deuil. Rien de vivant ne paraît à mes yeux, en dehors d'un journaliste anglais occupé à photographier l'amoncellement des pierres et des poutres.

Il règne autour de nous une solennité effrayante que magnifie encore la nuit descendue.

Et la nuit avance.

Il est neuf heures.

Peu ou pas de passants dans les rues. Soudain, l'on entend de l'une des extrémités de la ville sonner le clairon. Et l'écho prolonge cette sonnerie jusque sur les hauteurs neigeuses du Taurus tandis qu'une autre retentit à l'autre bout de la ville sonnant le signal de l'état de siège.

L'hôtel où je demeure constitue la frontière du quartier en ruines. Quelques pas m'en séparent, que j'ai vite fait de franchir.

Après le repas, nous nous installons avec le journaliste anglais sur le seuil de la porte. La tranquillité est complète. Il règne sur la ville un silence de mort, sous un ciel sombre. Les rues sont à peine éclairées par des lanternes vacillantes.

On n'entend rien sauf l'aboiement lointain de quelques chiens et le susurrement plus lointain encore des ruisseaux pleureurs. Mon compagnon me propose soudain de sortir, car il désirait avoir des aventures.

J'eus un instant d'angoisse à la pensée qu'il n'était guère propice de faire le courageux, et que les circonstances prêtaient à cette proposition originale un caractère de folle témérité. Mais mon ami ignorant les langues du pays aurait pu s'exposer à des mécomptes s'il ne comprenait par exemple l'ordre de s'arrêter à l'appel du soldat. Et j'acceptai de l'accompagner.

A peine étions nous sortis de l'hôtel, et avions-nous franchi quelques jardins, évitant la grand'rue, que nous entendîmes le bruit des bottes d'un soldat venant derrière nous. Et aussitôt une voix s'élève :

— *Dourr !!* (arrête).

Je retins par la main mon compagnon qui s'obstinait à continuer son chemin.

— *Kim o ?* crie le soldat d'une voix vibrante que l'écho répète.

Et il vient vers nous, baïonnette au clair.

Nous lui expliquons que nous sommes des étrangers. Après s'être rendu compte que nous n'étions pas des agitateurs, il nous fit avancer sous sa garde et nous confia plus loin à un autre soldat, lequel à notre vue s'était également empressé d'épauler son fusil en criant :

— *Dour ! Kim o ?*

Et rentrés à l'hôtel, nous passâmes la nuit sur le seuil de la porte, à écouter le récit que nous faisait un témoin oculaire des horreurs sanglantes et de tous



Missak Kassajian

Boucher arménien, accusé, sans la moindre preuve, du meurtre de 50 musulmans et pendu au pont d'Adana, malgré son innocence. Au moment de monter à la potence, il a improvisé un poème qui fait le plus grand honneur à son imagination.

les détails de la tragédie rouge d'Adana, cependant que le corps frissonnait, que nos lèvres se taisaient et que pleurait notre cœur. C'est à Constantinople que l'historien désireux de connaître la vraie raison des massacres d'Adana, devra aller chercher.

Si Constantinople n'avait pas été le théâtre du coup d'État du 30 avril, rien ne serait arrivé à Adana. Les tristes héros de ces sanglants événements ont reçu les encouragements de la capitale avant de commettre ce qu'ils ont commis.

Il a fallu pourtant qu'il y ait un motif, et ce motif était tout trouvé. Une arménienne d'une rare beauté, mariée à un jeune homme également beau, était depuis un certain temps en butte aux galanteries de deux turcs qu'elle s'empressa de dénoncer à son époux. Ces galanteries se répétant avec instance, la colère du mari devint telle que dans les derniers jours du mois d'avril dernier, surprenant les deux turcs il fit feu sur eux de son revolver tuant l'un, et blessant grièvement l'autre.

L'incident propagé dans la ville excita la foule des musulmans qui manifesta diversement la nature de ses intentions ; un groupe d'entre eux se rendit auprès du gouverneur demandant instamment l'arrestation immédiate et la punition du coupable en fuite.

— Où a-t-on vu un arménien tuer des turcs sur un territoire ottoman ? s'écriait la populace.

Le gouverneur promit l'arrestation, mais les journées passaient sans amener de résultat, et pour cause, puisque le mari et sa femme s'étaient enfuis d'Adana.

— Non, l'assassin est dans la ville, criait-on parmi

les manifestants. Et la haine et la colère allaient en grandissant contre les arméniens.

Sur ces entrefaites survint le meurtre d'un arménien qui fut trouvé une nuit assassiné en pleine rue.

Cela suffit.

Les arméniens ayant considéré cet assassinat comme le signal des troubles, se sont de bonne heure barricadés chez eux, et le lendemain le marché d'Adana resta fermé ainsi que tous les magasins. La circulation dans les rues s'en ressentit. Les plus braves des arméniens s'occupèrent à protéger le quartier arménien. Au nombre d'une cinquantaine, des jeunes gens furent postés à l'entrée de ce quartier prêts à livrer bataille.

Il est vraisemblable que les choses en seraient restées là, que l'ordre eût pu vite être rétabli si le bruit ne s'était pas répandu à Adana des désordres révolutionnaires qui venaient d'éclater dans la capitale.

Mardi est un jour de marché à Adana.

Les villageois des environs s'y rendent en foule dès le matin, et ne regagnent leur foyer que la nuit venue. Ce mardi-là, les villageois ne quittèrent pas Adana. Le lendemain, à l'aube, des coups de feu espacés se firent entendre ; tous les magasins fermèrent et dans la rue, les arméniens étaient massacrés sans pitié.

Le martyre des massacrés d'Adana, tel qu'il me fut conté, dépasse en horreur l'Inquisition du moyen âge.

Un témoin de ces scènes sanglantes me conta qu'une arménienne s'étant trouvée dans les rues, cou-

rait affolée avec ses deux enfants dans les bras, pour échapper à la fureur de ses assaillants.

Déposant soudain son précieux fardeau à terre, elle s'agenouilla implorant la pitié des bourreaux, suppliant qu'on épargnât au moins ses enfants.

Les assassins imaginèrent alors une exécution dont l'horreur est sans pareille.

Après avoir supplicié les malheureux enfants et les avoir découpé en morceaux sous les yeux de la mère, ils s'attaquèrent à celle-ci.

Ils lui découpèrent les seins, puis les doigts des mains, enfin l'enfermant vivante dans un sac arrosé de pétrole ils y mirent le feu qui compléta leur besogne.

Ceux qui cachés derrière les fenêtres assistaient à ce carnage sans nom frémissaient d'épouvante.

On raconte encore la scène suivante : Un jeune arménien, poursuivi par quelques individus courait se réfugier dans la maison de sa fiancée. Celle-ci prévoyant par la fenêtre le danger qui menaçait le jeune homme, vers lequel allait s'abattre la main du bourreau, sans perdre sa présence d'esprit, et n'écoutant que son cœur, sortit aussitôt dans la rue et fut assez heureuse pour mettre en fuite les assassins, pour sauver celui qui allait être son mari.

Il y aurait des volumes à écrire avec les anecdotes et tous les épisodes qui furent narrés à propos de la tragédie d'Adana. Mais il faudrait avant tout une plume d'écrivain adroit pour décrire fidèlement le martyre des victimes et l'angoisse des suppliciés, une plume qui n'est pas la mienne.

La catastrophe. — Les hommes qu'on brûle.

Si la situation décrite se bornait aux détails donnés, la ville d'Adana n'aurait pas subi tout ce qu'elle a subi.

A l'annonce des premiers troubles, le consul d'Angleterre est arrivé de Mersine. Celui-ci se promenant en uniforme à travers les rues réussit à calmer les esprits et à encourager les chrétiens. De cette façon les massacres n'ont duré qu'une seule journée, pendant laquelle les arméniens n'ont pas été seuls à déplorer des pertes; plusieurs musulmans ont été également tués, car le quartier arménien, gardé par la troupe de 50 jeunes gens dont il a été parlé a opposé une sérieuse résistance.

Un calme relatif s'est rétabli en ville. Les coups de feu ont cessé. Les arméniens qui se réfugièrent dans les différents établissements grecs sont rentrés chez eux. Mais le marché est resté fermé. C'est à Mersine qu'il faut se fournir de vivres.

Cette situation a duré une semaine. Chacun espérait que c'était la fin de la crise.

Mais quelques jours plus tard de nouveaux coups de feu se firent entendre à l'aube. La foule armée se précipita vers le fleuve où le bruit avait rapidement, et l'on ne sait comment, couru que 15.000 arméniens s'étaient réunis, venant de tous les villages environnants et ayant à leur tête un arménien très connu et dont le nom m'échappe (1).

Les esprits furent surexcités à un tel point que la

(1) Il s'agit de Gueukdérélian.

haine de l'arménien s'accrut encore. La panique gagna toute la ville. Les arméniens qui s'étaient la première fois réfugiés dans les maisons grecques, convaincus que le quartier arménien était bien gardé, se sont précipités en masse dans les maisons, les églises et les écoles de ce quartier.

Plusieurs d'entre eux ont été accueillis chez les frères Tripani et Siméonoglou ainsi que dans la fabrique de tabacs, et plus de 1.000 ont trouvé asile chez Husséïne Danim Bey, commandant d'Adana dont la conduite fut au-dessus de tout éloge.

La journée s'écoula sans incident. Au coucher du soleil, ceux qui l'arme au poing s'étaient réunis devant le fleuve pour empêcher la prétendue invasion des Arméniens, des environs, ne les voyant pas venir, se dirigèrent vers le dépôt de pétrole dont ils enfoncèrent les portes. Après s'être muni d'une grande quantité de bidons, ils se rendirent au quartier arménien, et ayant arrosé de pétrole toutes les maisons ils y mirent le feu.

Qui pourra jamais décrire l'horreur tragique d'une telle scène !

Le quartier arménien était en flammes.

Des milliers de femmes et d'enfants clamaient leur angoisse devant le péril imprévu. Les cris montaient vers le ciel en même temps que les flammes, épaisses et rouges, que l'on pouvait apercevoir d'une distance de plusieurs heures.

Les uns, parmi la foule condamnée à périr par le feu, se jetaient par la fenêtre pour être fusillés, les autres devenus fous finissaient dans le brasier.

Tous devenaient la proie des flammes.

. . . . . .

L'incendie dura plusieurs jours.

Plus de 4.000 femmes et enfants purent cependant trouver un refuge chez M. Artémis, commerçant grec dont la mère, pour permettre plus facilement l'accès de la maison à la multitude groupée à la porte, jeta bas une partie du mur du jardin.

Le lendemain, les pillards entrèrent en scène. Ils brisaient les devantures des magasins sans distinction, emportaient les marchandises, enfonçaient les coffres-forts, faisaient main basse sur tout, mettant la ville à sac. L'on dit même que des querelles surgirent entre eux, quant au partage du butin, au cours desquelles il y eut des centaines de tués.

D'après une statistique très sérieuse il y a eu 17.600 arméniens tués à Adana et environs, 1.900 musulmans, et, dans la ville d'Adana, 99 grecs.

L'état de siège a rétabli l'ordre. Chacun vaque à ses affaires.

Les éprouvés et les orphelins s'abritent sous des tentes non loin de la gare. Les blessés sont guéris. Et les secours affluent pour soulager la misère de toutes ces victimes; les autorités s'occupent, de la part du gouvernement, d'installer et de les protéger.

Néanmoins, la ville donne en général l'impression d'une maison mortuaire, au moment où les intimes reviennent du cimetière.

DÉPÊCHES OFFICIELLES

du

GOUVERNEMENT OTTOMAN

Dépêche du vali d'Adana
à la présidence de l'Assemblée Nationale.

Les troubles qui ont éclaté le 1er avril 1325 au chef-lieu du vilayet entre les musulmans et les arméniens ont continué trois jours. Ils ont pu être apaisés grâce à la force armée disponible en ce moment après de longues difficultés supportées nuit et jour et avec l'aide du commandant. Jusqu'à hier l'ordre et la tranquillité continuaient. Hier vers midi, de nouvelles détonations se firent entendre dans le quartier arménien, ce qui a semé l'émoi et le trouble parmi la population musulmane qui a commencé à courir au konak gouvernemental. La force armée fut aussitôt envoyée et le quartier d'où étaient partis les coups de feu fut cerné.

Nous avons été authentiquement informé que c'étaient quelques *fédaïs* (personnes décidées à se sacrifier) arméniens qui venaient d'agir.

Dans la nuit, un incendie s'est déclaré dans deux endroits de la ville. Malgré les efforts déployés pour maîtriser d'un côté le feu, l'œuvre présentait de grandes difficultés, par suite du désordre et du manque de moyens suffisants pour éteindre de suite l'incendie.

Seulement grâce à l'arrivée de quelques bataillons de Nizams, venus hier matin et répartis en patrouilles, ainsi qu'aux diverses mesures militaires prises, la situation a pu être, pour le moment, apaisée.

La population, les quartiers, *les établissements étrangers sont protégés*. L'inquiétude à Hadjïne, ainsi que sur plusieurs points des dépendances du vilayet, continue.

L'on prévoit, pourtant, que la paix sera rétablie à Hadjïne dans quelques jours, étant donné que le bataillon de rédifs de Sis, ainsi qu'une commission chargée de donner des conseils, y ont été expédiées, il y a quelques jours. Un bataillon *Nizamié* a été envoyé pour dissiper les inquiétudes de la population de Deurt Yol et de Djébéli Béréket.

Ces troupes étaient capables de rétablir l'ordre à Deurt Yol, de même que des Djémiets de Hama et d'Islahié. Des ordres en conséquence ont été envoyés.

Le fait que la situation a provoqué, au début, une grande panique, que seulement un bataillon *Nizamié* de 300 soldats était disponible, que les *rédifs* appelés sous les armes étaient indigènes, qu'ils n'étaient pas en régularité, n'ayant pas d'habits, a fait naître de grandes difficultés.

L'apaisement en 3 jours du pays dont la population de 50 à 60.000 hommes était en butte à des attaques de part et d'autre, n'est dû qu'au résultat des mesures prises, de même que de l'ordre donné à la troupe de tirer sur les fauteurs à quelque côté qu'ils appartinssent.

Il est évident que si nous disposions de la force armée réclamée à plusieurs reprises au début des événements, l'ordre et la tranquillité auraient été rétablis plus tôt.

13 avril 1325.

Le vali d'Adana : DJÉVAD.

Dépêche du sous-secrétaire d'État, Adil Bey.

Les événements d'Adana sont regrettables, pénibles, et les auteurs méritent la malédiction et le dégoût. Le premier avril, arriva d'Adana un télégramme indiquant qu'une révolution y avait éclaté et qu'on s'y livrait au pillage. Dès que le ministère reçut ce télégramme, il donna télégraphiquement les instructions nécessaires au vilayet. Ces instructions disaient : mettez en mouvement toutes les patrouilles dont vous disposez, soldats, gendarmes, agents de police, envoyez-les partout, donnez des conseils aux deux partis. Maintenez absolument la tranquillité. Empêchez toute perturbation de l'ordre. Nous écrivons au Ministère de la Guerre. Les troupes nécessaires les plus proches seront expédiées. Jusque-là employez tous les moyens. Evitez les rencontres. Que les diverses classes de la population ne s'attaquent pas, *qu'on n'inquiète pas les étrangers* (1).

En même temps le Ministère de la Guerre fût invité par écrit à envoyer sur les lieux des forces suffisantes de l'endroit le plus proche, ajoutait le sous-secrétaire d'État, parlant à la Chambre. On s'adressa également au grand vézirat. Les télégrammes et les *tezkerés* du ministère disaient tous de hâter l'expédition de troupes et les instructions se renouvelèrent le lendemain, le surlendemain et le jour suivant.

Entre autres, c'est le mercredi que le conseil des ministres se réunit. Je demandai à Edhem pacha qui

(1) Cette phrase en langue hamidienne se traduit par *massacrer les chrétiens* sans toucher aux étrangers, pour ne pas s'attirer des ennuis par l'intervention des gouvernements européens.

était au Ministère de la Guerre : « Effendin, les forces militaires locales sont-elles suffisantes ? » Il répondit que non. Voyant cela je lui demandai d'où il avait l'intention d'envoyer des troupes. Il dit qu'il préparait deux bataillons du deuxième corps d'armée.

Tandis que d'après les informations du vilayet, les troubles prenaient de l'extension et avaient commencé à gagner d'autres endroits. Deux bataillons ne pouvaient donc pas suffire. Par conséquent, je demandai au Ministère de la Guerre d'envoyer d'urgence le régiment de Séléfké que réclamait le gouverneur. Il répondit qu'il allait envoyer le régiment de Séléfké, mais que dans ce cas les deux bataillons étaient inutiles.

Si, dis-je, envoyez le régiment de Séléfké, mais expédiez néanmoins les deux bataillons, même s'il est possible que des troupes soient dirigées d'autres endroits. Qu'il n'y ait pas de troubles. Que l'affaire ne se prolonge pas. De toutes parts on organisa toutes les forces disponibles et on les envoya.

Malheureusement, les navires n'ayant pas été prêts à temps l'armée subit un retard, elle arriva lorsqu'il n'était plus temps d'empêcher les troubles. Il y a un dernier télégramme du gouverneur.

Si l'Assemblée le désire, les télégrammes et les *tezkérés* que nous avons écrits sont à sa disposition. Je les lirai l'un après l'autre.

Dépêche au Ministère de l'Intérieur.

Les patrouilles de gendarmes, de police et de réguliers parcourent depuis hier soir les divers

points de la ville. Nonobstant, la panique n'est pas tout à fait dissipée. Il a été constaté que sur des nouvelles arrivées de l'église, les Arméniens ont fermé leurs magasins qu'ils avaient ouverts dans la matinée. En voyant cela les musulmans les ont imités. Des conseils et des recommandations nécessaires ont été données en présence du commandant et des notables musulmans. D'autre part les notables chrétiens ont été à leur tour invités à venir. On attend leur arrivée pour leur faire les mêmes recommandations nécessaires (1).

1er avril 1325.

Le vali d'Adana : DJÉVAD.

Dépêche au Ministère de l'Intérieur.

Les troubles qui ont continué depuis le matin ont cessé, en quelque sorte, le soir.

L'on ne manque pas de prendre des mesures pour l'apaisement. Les bataillons de rédifs du régiment sont appelés graduellement sous les armes pour assurer l'ordre dans les *mutessarifats* dépendants. Avec l'arrivée des 150 rédifs attendus de Sis et de Tarsous, les patrouilles seront encore renforcées.

1er avril 1325.

Le vali d'Adana : DJÉVAD.

---

(1) Les dépêches officieuses et les actes d'enquête établiront la fausseté du contenu de ces dépêches officielles.

Dépêche au Ministère de l'Intérieur.

Des troubles ayant éclaté à Hamidié aussi, les massacres et le pillage y ont commencé. Des ordres ont été donnés à qui de droit pour l'envoi sur place des soldats du bataillon de rédifs de Yarpouz.

Nous avons écrit de faire tout le possible pour l'apaisement de la situation, en donnant des conseils nécessaires.

Les bruits de fusillade continuent ici.

1er avril 1325.

Le vali d'Adana : DJÉVAD.

Le *mustéchar,* en réponse, a écrit au Vali d'augmenter le nombre des patrouilles, de prendre les mesures nécessaires, de mettre la population et *les etablissements étrangers à l'abri de toute attaque.*

Dépêche au Ministère de l'Intérieur. (*Urgent.*)

Les troubles dans l'intérieur du vilayet ayant pris de grandes proportions il a été jugé nécessaire de maintenir les bataillons sur place. Ayant été constaté que l'effectif de la force existant ne répond pas tout à fait à la situation, le commandant a été invité d'appeler immédiatement sous les armes les régi-

ments de rédifs de Séléfké attaché au 2e Çorps et de le renvoyer par voie de Mersine à Adana.

1er avril 1325.

Le vali d'Adana : DJÉVAD.

Dépêche au Ministère de l'Intérieur. (Important et urgent.)

On annonce que des troubles ont éclaté aussi à Hamidié et à Mersine. On a communiqué aux troupes appelées de s'employer à ramener l'ordre. Au chef-lieu, ce matin, la surexcitation et les attaques ont commencé. Quoiqu'on s'efforce de calmer l'effervercence au moyen de forces qui augmentent peu à peu, elle n'a pas encore diminué, car la mobilisation rapide des bataillons de rédifs de la division est difficile et subit des retards. Il serait très opportun d'envoyer d'urgence de Beyrouth un ou deux bataillons de *nizams* pour renforcer les troupes d'ici et de Mersine qui est le centre de réunion des étrangers et des consuls.

2 avril 1325.

Le Gouverneur d'Adana : DJÉVAD.

3e *Télégramme au Ministère de l'Intérieur.*

Le Consul d'Angleterre à Mersine arrivé hier soir à Adana, par le chemin de fer, a dit qu'il allait parcourir la ville, quoique le commandant de la division

l'ait averti que par suite de l'état de révolution dans lequel se trouve la ville, une pareille démarche est dangereuse. Il a persisté dans son projet et est parti accompagné d'un officier et de 10 hommes. Ce matin il est revenu et prenant en plus de son escorte précédente le commandant de gendarmerie, il est parti de nouveau à l'intérieur de la ville. Il n'est pas encore de retour. Dans plusieurs quartiers de la ville, des incendies ont éclaté et les moyens d'extinction font défaut actuellement (1).

Le 2 avril 1325.

Le vali d'Adana : DJÉVAD.

Au Ministère de l'Intérieur.

Le *caïmakam* fait savoir que les événements de Bagtché sont considérablement aggravés, que la population est en effervescence, pousse des clameurs, et qu'il faudrait y envoyer des troupes. Comme il est impossible d'en expédier d'ici, il faudrait, s'il est possible, envoyer des renforts des *cazas* de Islahié et de Osmanié. Les musulmans s'attroupent. Il a été recommandé au caïmakam qu'ils n'aient qu'à se défendre ; mais comme Votre Excellence le sait, les habitants ne pouvant remplir cette mission, il est évident que de graves événements se passeront. Des troupes sont nécessaires.

Le 3 avril 1325.

Le mutessarif de Djébel-Béréket : ASSAF ESSAD.

---

(1) Ces incendies ont été allumés avec du pétrole dont on aspergeait les maisons à l'aide de lances de pompiers.

Il se comprend que les habitants étant incapables de se défendre eux-mêmes, le mustéchar demande l'envoi de soldats. Voici un télégramme urgent et très significatif du *mutessarif* de Djébel-Béréket.

Dépêche au ministère de l'intérieur (très urgent).

Une vive fusillade s'entend de ce côté : Comme les habitants et les soldats sont tout au plus 200 pour défendre la localité si l'attaque commence, je serai obligé avec ma famille et la population de me réfugier à Osmanié. Le *sandjak* est en flammes, il faut absolument envoyer trois ou quatre bataillons.

Le 3 avril 1325.

Le mutessarif de Djébel-Béréket : ASSAF-ESSAD.

Voici encore un autre télégramme du mutessarifat de Djébel-Béréket, en date du 3 avril.

Au ministère de l'intérieur (urgent).

Aujourd'hui, près de 400 arméniens des environs de Deurt-Yol, armés de fusils Martini, se sont rassemblés, se fortifient autour du village, coupent des arbres, les brûlent et construisent des barricades. Nous apprenons que les musulmans des villages environnants s'assemblent sur leurs confins. Le commissaire de police, le commandant de la gendarmerie et quelques notables ont été envoyés au village d'Odjakli

pour donner aux partis des conseils salutaires et empêcher les meurtres jusqu'à l'arrivée des troupes.

Le 3 avril 1325.

Le mutessarif : ASSAF-ESSAD (1).

Au ministère de l'Intérieur. Télégramme chiffré.

La population musulmane du *caza* de Kars, ainsi que les Tcherkess, les Tchétchens et autres tribus nomades des environs, surexcités à la nouvelle des événements qui ont surgi entre les musulmans et les arméniens d'Adana et de Hamidié, ont formé le projet d'attaquer les arméniens du *caza* de Kars. Les chrétiens en apprenant cette intention se sont armés, réunis, barricadés et fortifiés dans leurs quartiers, dans leurs églises. Ces préparatifs n'ont fait qu'augmenter l'effervescence de la population musulmane qui, hier, s'est assemblée dans les environs de la ville. Immédiatement les Ulémas et les notables lui ont prodigué les conseils nécessaires et ont réussi à la calmer quelque peu. En même temps vingt-cinq rédifs de la localité, appelés et armés à la hâte ont été dirigés sur Kars hier la nuit, sous le commandement de l'adjudant-major Emin-effendi. Le détachement voyant que les Arméniens ne voulaient pas sortir de leurs retranchements, que la population des environs s'attroupait de plus en plus nombreuse sans vouloir écouter de conseils et qu'il était impossible

(1) Ces dépêches ont été reproduites par le Journal *La Turquie* du 15 mai 1909.

de disperser les adversaires, a dû aujourd'hui recourir aux armes. Des deux côtés il y a eu des blessés. On annonce aussi des incendies sur plusieurs points.

Les forces militaires disponibles viennent de nouveau d'être expédiées sur les lieux. Mais les villages et les fermes situés à quelques heures du chef-lieu du *sandjak* ont été cernés, incendiés, les bestiaux et les biens ont été pillés et enlevés, paraît-il. Ces faits ont causé une violente impression sur l'opinion publique. Aussi il est fort probable qu'il en résultera de regrettables événements entre les musulmans et les chrétiens d'ici. Pour empêcher l'extension des troubles, les plus grands efforts sont faits ; mais il est impossible d'y réussir complètement, n'ayant d'autres forces que quelques gendarmes et éprouvant de grandes difficultés à mobiliser les rédifs. Le vilayet sera informé de la situation. Au moins, de grâce, que l'on envoie à la hâte un bataillon ici.

Le 3 avril 1325.

Le mutessarif de Kozan : HASSAN.

Dépêche au gouverneur d'Adana.

Les instructions données à qui de droit pour rassembler des forces suffisantes et les expédier avec la plus grande rapidité ont été exécutées. Des conseils ont en outre été donnés à la population musulmane par une délégation d'Adana envoyée par le patriarche arménien. Enfin, on a recouru à tous les moyens pour attendre l'arrivée des troupes demandées au chef-lieu du vilayet. Quelques-uns des chefs les plus influents

des deux partis ont été convoqués et ont reçu les remontrances les plus pressantes du *Chéïkh* et du patriarcat. Il leur a été représenté que de telles attaques, de telles violations sont défendues par les lois civiles aussi bien que par le *chériat*, que nous devons vivre en bon accord et en paix conformément aux principes d'union, de justice et d'égalité, établis par la constitution, nous aimer les uns les autres et respecter réciproquement nos droits, qu'il faut mettre fin aux luttes immédiatement, que chacun doit vaquer à ses occupations comme auparavant et s'abstenir de tout acte capable de troubler la tranquillité. Il est donc à désirer que tous les efforts soient tentés pour empêcher les rencontres, rétablir complètement l'ordre et la sécurité.

Le 3 avril 1325.

Le mutessarif de Kozan : HASSAN.

Au gouverneur d'Adana.

Dans la ville de Kars, les luttes entre la population ont commencé; les fermes des environs du chef-lieu sont attaquées, pillées.

A Kozan même, toutes les forces ont été expédiées et on éprouve une grande difficulté dans la mobilisation des rédifs; aussi le mutessarif de Kozan demande-t-il l'envoi d'urgence d'un bataillon. La réunion de forces et leur envoi rapide ont bien été décidés; mais jusqu'à leur arrivée, il est nécessaire de recourir à tous les moyens possibles. Le mutessarif a été invité à appeler quelques-uns des meneurs les

plus influents et à leur faire donner des conseils par le *chéikh* et la délégation du patriarcat arménien, en un mot de conjurer toute rencontre et toute attaque. Vous voudrez bien aussi prendre les mesures les plus urgentes et les plus efficaces pour rétablir le plus tôt possible le calme et la tranquillité (1).

GRAND-VÉZIRAT.

Officiel. — *Le Takvim-Vékaï* publiait en date du 24 mai 1909 six longs rapports signés par le gouverneur d'Adana, Moustapha Zihni, par le commandant militaire et par des officiers, réfutant énergiquement la nouvelle selon laquelle deux régiments envoyés à Adana aient participé au second événement du 12 avril. Le commandant dit que, l'armée avait fait son entrée à Adana le 12 avril, le dimanche matin et qu'elle avait campé au lieu dit *Kichla Meydani*. Le soir, suivant l'usage les troupes étaient alignées sur la zone militaire devant le campement, d'où on a entendu une fusillade du côté de la ville vers les 10 heures à la turque. Un peu plus tard, les balles ont sifflé à droite et à gauche des soldats et les musulmans qui s'étaient groupés dans les passes criaient *que les arméniens ont recommencé leur attaque*. Cependant comme les soldats n'avaient pas reçu de l'autorité militaire, l'ordre de bouger, ils restèrent ainsi sous les armes en attendant des ordres (2). Le commandant connaissant le dévouement

(1) Reproduit dans *La Turquie* du 20 mai 1909.

(2) Si l'armée était là depuis le matin du 12, pourquoi est-elle restée immobile, pourquoi a-t-elle laissé continuer les massacres

des soldats réfute avec véhémence l'assertion ayant trait à leur participation à la fusillade et au pillage, l'examen qui se ferait au dépôt des munitions démontrerait que les soldats n'ont pas tiré. — Tout le corps militaire d'Adana prie le gouvernement de traduire au tribunal le correspondant de l'*Osmanischer Lloyd* à Mersine, pour avoir accusé les soldats d'avoir participé au second massacre, d'avoir pillé et brûlé les immeubles. Le gouverneur déclare aussi qu'aucune vierge n'a été souillée par des Turcs. Une seule a été déflorée par un certain Khalil qui a été traduit par devant la cour martiale (1).

Officiel. — Le journal *La Turquie* publie que suivant une dépêche officielle, il y a 1000 massacrés à Adana, dont 250 Islams.

Par dépêche du gouverneur d'Adana du 1er mai, il y a dans le Vilayet d'Adana, 533 blessés et 1,924 Islams morts;

1455 Arméniens morts et 383 blessés.

La population entière du Vilayet est de 350,000 âmes, dont 48,447 arméniens (2).

quand elle pouvait mettre le holà et couper court en faisant cesser la fusillade, en incarcérant les fauteurs des troubles? Etait-elle donc envoyée là pour la forme?

(1 Il résulte de la lecture de ces pièces que tout ce qu'on a écrit et publié au sujet de ces massacres et de leurs conséquences est fantaisiste. Quelques signatures de militaires suffisent-elles donc pour changer des faits universellement constatés et connus?

Après des rapports pareils il ne reste plus qu'à s'incliner et croire que les femmes et les filles ont été respectées dans leur vertu, et même qu'aucun massacre n'a eu lieu et que l'histoire des massacres d'Adana et d'Alep n'est qu'un mythe.

(2) Ces chiffres et appréciations du nombre et de la nationalité des victimes sont à retenir, ce sont des données officielles. — On verra par la suite qu'ils sont tout à fait faux.

Adana, le 21 avril 1909.

Au Ministère de l'Intérieur.

Depuis quatre jours la tranquillité règne dans la ville principale du Vilayet. — Aussi, les magasins fermés jusqu'à présent sont ouverts, la population et les commerçants vaquent à leurs affaires (1).

Signé : DJÉVAD BEY.

Dépêche officielle du gouverneur d'Adana au Ministère de l'Intérieur.

C'est faux que les Islams soient laissés libres. J'énumère tous les jours le nombre des détenus musulmans et non musulmans, et par là même, il faut réfuter ce chapitre. Le but des correspondants des journaux *Djéridéï Charkié, Manzouméï Efkiar* et autres est de faire croire que les notables arméniens sont arrêtés et que les musulmans se promènent libres (2) ; cependant à la suite des enquêtes faites *on n'a rien trouvé de probant contre les notables musulmans* : peut-être que dans les enquêtes futures on trouvera quelque chose à leur reprocher. Nous avons dit aux arméniens, au clergé ainsi qu'aux délégués envoyés par le patriarcat arménien (l'abbé Arslanian

(1) Très probablement, Djévad Bey ne veut parler que de la population musulmane, car il n'y a pas d'arméniens indemnes; leurs maisons et boutiques sont dévalisées et incendiées. Ces derniers pleurent sur leurs ruines fumantes et portent le deuil trop récent de leurs chers morts, pour pouvoir s'occuper de quoi que ce soit.

(2) La suite prouvera et établira l'inexactitude de ces assertions.

et Sarkis Souine Eff.) qu'ils pouvaient sans crainte nous indiquer ceux des notables islams qui avaient participé aux troubles, mais jusqu'à présent on ne nous a rien prouvé. Quelques-uns ont adressé des rapports anonymes à la Cour Martiale, qui a répondu qu'une enquête sérieuse aurait lieu pour dénicher les fauteurs et organisateurs de troubles. On ne peut pas accuser la Cour Martiale sans vraie accusation de la part du Procureur Impérial et sans le nom de l'accusateur, et dénoncer le gouvernement comme fautif.

Que les accusateurs mettent des noms, que des poursuites aient lieu, nous verrons alors si les accusations sont véridiques.

Pour ce qui est des témoignages forcés contre les arméniens de Tarsous, quand j'aurai une réponse à ma dépêche je vous répondrai. Les autorités ignorent si tous les arméniens de Kerek-Khan ont été massacrés, car ce dernier village dépend du vilayet d'Alep. C'est une calomnie, quand on évalue le nombre des victimes à 30.000 ce nombre n'étant qu'*au-dessous de 10.000* (1). Malgré tous mes efforts je n'ai pas pu préciser le vrai chiffre ; mais en tous cas il faut réfuter le nombre de 30.000. C'est encore une calomnie quand on dit qu'on menace ceux qui adressent des dépêches émouvantes à Constantinople ou ailleurs (2).

(1) La dépêche du 1er Mai n'accusait que 4,000 victimes, le nombre des musulmans *morts étant comparativement supérieur à celui des chrétiens*. La présente dépêche évalue les victimes à plus du double, puisqu'elle parle de 10,000 environ, sans distinguer non plus le chiffre des islams tués ou blessés. C'est déjà un aveu tacite des massacres.

(2) Après des chiffres dérisoires, le vali insinue que le nombre des victimes approchait 10.000. — Il ose prétendre qu'on n'a pas

Mes rapports suffisent pour réfuter les publications des journaux.

Le nouveau gouverneur d'Adana: MOUSTAFA-ZIHNI.

Dépêche de Rifat-Pacha au Comité Arménien Tachnaktzoutioun.

Extrait du journal *Stamboul* du 28 mai 1909.

Rifat-Pacha, Ministre des Affaires Étrangères, a fait parvenir une communication officielle, par l'entremise du Consul ottoman de Genève, au comité arménien *Tachnaktzoutioun*.

Dans ce document le ministre déclare que : « *Les « arméniens ne sont aucunement fautifs dans les derniers troubles*, qu'il aurait été possible de prévenir les massacres, si les troupes avaient pu arriver à temps et qu'enfin on peut avoir pleine confiance dans le gouvernement actuel, qui a pris des mesures sévères pour punir les fauteurs des troubles (1).

eu recours à des témoignages forcés et qu'on n'a pas arrêté ou détourné des dépêches. — Cependant les lecteurs verront dans cet ouvrage que la présente dépêche du vali n'est qu'une calomnie.

(1) La suite a démontré comment on a puni les fauteurs principaux. — Ceux-ci, grands personnages, Vali, commandant militaire et gens notables se promènent tranquillement sans être inquiétés. Tandis que des personnes sans nom, qui n'étaient pas les principales coupables des massacres d'Adana, ont été pendues sur les places publiques. Comme première preuve de justice intègre, la cour martiale d'Adana a fait pendre six bouchers arméniens. Sur l'écriteau de condamnation il était marqué que chacun d'eux avait tué 50 musulmans.

Or, six personnes ayant pu tuer 300 islams sans recevoir aucune blessure, pourquoi les 30,000 arméniens massacrés n'ont-ils pu

Du Lloyd Ottoman du 19 mai 1909.

Le vali d'Adana mande par dépêche *qu'il refuse les Arméniennes qui demandent à se convertir à l'islamisme*, afin qu'on ne puisse pas supposer qu'elles ont obéi à la peur. Il s'agit des femmes et jeunes filles arméniennes qui ont été enlevées par les pillards et qui ont été mariées par force (1).

Une dépêche de Djébel-Béréket adressée *à Adil Bey, secrétaire du Ministre de l'Intérieur*, annonçait que la tranquillité était rétablie.

Or, c'était le jour même du télégramme (samedi) que le village de *Hassan-Beyli* était dévasté par la horde et que le sang arménien coulait à flots dans le Djébel-Béréket. (Cherchez la Vérité !)

Sis. — *Une dépêche lancée le 7 avril à 8 heures*, à M. Mourad, dit :

« Sis est tranquille, la populace a été écrasée. —

tuer 1,500,000 turcs, — à raison de cinquante personnes par tête ? L'exécution de ces condamnés innocents démontre clairement la délicatesse de la justice ottomane. — Le Patriarcat arménien avait protesté énergiquement contre le jugement de la cour martiale, mais on a passé outre et la pendaison des six innocents a eu lieu à Adana même.

(1) Celles qui auraient désiré embrasser l'islamisme n'auraient pas choisi un moment aussi critique, aussi inopportun ; elles étaient libres de se convertir quand elles voudraient. Cette dépêche démontre au contraire qu'on les a islamisées par peur, par force, en les séquestrant, en les enlevant.

« J'ai donné des détails aujourd'hui même au Minis-
« tère de l'Intérieur. »

Le gouverneur de Sis :

HASSAN-FEHMI.

La Turquie, du 19 mai 1909.

Télégrammes officiels communiqués à la Chambre par Adil bey, sous-secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur.

Quoique les troubles d'Adana paraissent un peu calmés cette nuit, dans divers points de la ville, de terribles incendies continuent et les localités du vilayet, outre le sandjak, sont en pleine révolution. Le ministère sait dans quel état se trouvent les gendarmes et la police du vilayet. Il est absolument impossible de déplacer un seul agent de la sûreté d'un endroit à l'autre.

Depuis quatre nuits, je me trouve avec le commandant des troupes au quartier militaire. Non seulement nous n'avons pu dormir par suite des occupations incessantes, mais nous n'avons même pas eu le temps de manger le pain sec que nous avons réussi à nous procurer difficilement. La situation est très dangereuse. Les hommes des bataillons des rédifs de Kara-Issalu et de Tarsous, appelés sous les armes pour maintenir l'ordre, sous prétexte que leurs villages étaient attaqués, se sont dispersés avec leurs armes, et les troupes de Tarsous, montant par force dans le train, sont parties également. Le

bataillon de rédifs d'Alexandrette n'envoie pas plus de soixante hommes à Djébéli-Béréket, car là aussi la surexcitation et l'agitation ont commencé.

Les trois cents hommes du bataillon de nizamiés sont répartis depuis quatre jours, non pas en sentinelles, mais comme des *bekdjis*, dans les nombreux points où la surveillance est nécessaire. Si dans quelques jours, demain peut-être, ils sont exténués, il ne nous restera aucune force disponible. La situation de Mersine est également inquiétante. Depuis trois jours, les habitants, par groupes, assiègent le gouvernement en réclamant des armes. L'envoi sans retard des deux bataillons est donc maintenant devenu de la plus grande urgence et de la plus impérieuse nécessité.

Le 3 avril 1325.

Le vali d'Adana : DJÉVAD.

Au ministère de l'Intérieur.

La situation devient de plus en plus mauvaise. A Baghtché, on n'est même plus sûr de la police. A Deurt-Yol, il y a près de cinq mille Arméniens armés de Martinis. Ils ont entouré le village de fortifications et cernent de plus en plus les villages environnants. Le chef-lieu du sandjak est terriblement menacé. Les femmes pleurent. Le sandjak retentit de plaintes. (1)

De grâce, qu'on expédie à la hâte ne fut-ce qu'un bataillon de nizamiés et qu'on fasse partir dès cette nuit les rédifs d'Alexandrette. Le caïmakam de Bagh-

(1) Lire le récit de Deurt-Yol pour mettre à jour la fausseté de cette dépêche gouvernementale.

tché annonce qu'un grand nombre d'Arméniens de Zéitoun et de Marache brûleront le caza. Nous prions qu'il soit donné des ordres urgents à Alep pour prévenir ce danger.

Le 3 avril 1325.

Le mutessarif de Djébél-Bérékel : ASSAF.

Au ministère de l'Intérieur.

Les chrétiens de Deurt-Yol sont au nombre de plus de cinq mille. Le major et ceux qui l'accompagnent, que j'ai envoyés pour leur donner des conseils, sont revenus sans avoir pu s'entretenir avec eux. Les Arméniens ont commencé une terrible fusillade contre la population. Les musulmans n'ont pour ainsi dire que des bâtons tandis que les autres sont parfaitement armés. La population est la moitié moins nombreuse que les Arméniens.

Si cette nuit ils ont le dessus et, à Dieu ne plaise, s'ils entrent au chef-lieu, il ne restera pas une âme vivante. Tout en envoyant immédiatement ici les hommes d'Alexandrette et le bataillon qui doit venir, il serait désirable d'expédier également un détachement du bataillon de Misis. Les minutes deviennent de plus en plus précieuses et les plaintes comme les lamentations s'élèvent jusqu'aux cieux. (1)

Le 3 avril 1325.

Le mutessarif de Djébél-Béréket : ASSAF.

(1) Plus de 15.000 hommes envoyés par le fameux Assaf cernai Deurt-Yol avec armes et canons et coupaient l'eau de la ville. — Quelle contradiction avec sa dépêche !

DÉPÊCHES OFFICIEUSES

PLAINTES — LAMENTATIONS

DEMANDES DE SECOURS

CRIS DE DÉTRESSE

Dépêches officieuses

Latakié. — *1er/14 avril 1909.*

Aux environs de Kessab les Turcs et les Turkmens ont incendié et pillé 1.500 maisons. Environ 1.000 familles sont éprouvées, la moitié est réfugiée à la Paroisse. Depuis trois jours on est affamé et presque nu. Quoique le Gouvernement ait envoyé des secours, celà est insuffisant. Nous appelons l'attention du Patriarcat (1) et vous prions de faire parvenir un secours important au plus tôt. Détails par lettre.

Père Movsès Osgueritchian (*Curé*).

Latakié, *le 1er/14 avril 1909, au Patriarcat arménien.*

Le nombre des éprouvés par les incendies arrive à 3.000. Les paquebots transportent incessamment les rescapés des montagnes. Ils sont extrêmement malheureux et ont besoin de votre secours et de votre pitié.

Père Movsès (*Curé*).

(1) Il s'agit du Patriarcat arménien de Constantinople.

LIBNAN, *le 13/26.*

Parmi les villages de Guiavour Dagh (*Amanus*), Bahdjé, Djébeli-Béréket, Kharni, Lapatchli, Kichnez, Entelli, Keller ont disparu complètement, en dehors, de Hassanbeyli qui a résisté deux jours aux bandes innombrables qui devenaient de plus en plus nombreuses, et qui sait s'il résiste encore? Il ne reste plus d'Arméniens à Guiavour Dagh (1).

KRIKOR GUEUVDJÉAN.

Un rescapé de Bahdjé.

Monsieur le Dr Chambers, directeur des Missionnaires américains d'Adana, a adressé la dépêche suivante à l'Agence Reuter de Londres, en date de Mersine, le 1er mai 1909.

Un massacre effroyable a commencé le 1er/14 avril, il s'est ralenti le 16, mais il a continué dans les environs. La semaine suivante on s'est organisé pour porter secours à 15.000 éprouvés. On a reçu dans un hôpital improvisé plus de 300 blessés. Le massacre a recommencé furieusement le 12/25 avril, *les soldats* et les *bachibozouk* (irréguliers) ont commencé une fusillade terrible sur l'école arménienne où s'était réfugiée une foule de 2.000 personnes. Alors l'édifice a pris feu, et quand les réfugiés essayaient de se sauver et paraissaient dehors, ils étaient fusillés; plusieurs ont péri dans les flammes. Le feu destructeur a con-

(1) Le lendemain, jour de la fameuse dépêche du gouverneur de Djébel-Béréket, Hassanbeyli était entièrement détruit.

tinué jusqu'à mardi matin. Ont été brûlés quatre églises et les écoles attenantes, des centaines de maisons dans les quartiers les plus populeux de la ville ; à la suite de cet incendie des milliers de personnes sont restées sans gîte et dans la pire misère. Les meubles et les biens épargnés par les flammes ont été pillés.

Lundi le consul anglais, le bras bandé, a travaillé énormément à convaincre le gouvernement local à mettre enfin de l'ordre et à organiser un service pour secourir ceux qui se trouvaient près des ruines fumantes. L'établissement des missionnaires américains et leur école, l'école des sœurs jésuites, étaient également en danger, maintenant ils sont indemnes. Le feu a détruit l'église des jésuites ainsi que leur école des garçons. Plus de 20.000 personnes ont trouvé l'hospitalité dans deux grandes usines. Mercredi matin on a distribué des provisions, c'est-à-dire 45 drams (1) de riz et 35 drams de pain à cette multitude qui n'avait pas mangé depuis trois jours. Les secours du Gouvernement sont absolument insuffisants et les mesures prises pour la sauvegarde des biens et des personnes sont tout à fait dérisoires. *Une partie des soldats s'occupe de butins.* Il faut plus de 250 livres sterling par jour pour pouvoir nourrir la population de la ville qui meurt de faim (2).

(1) Un dram = gr. 3.20. Soit 45 drams = 145 gr., et 35 drams = 112 gr.

(2) Cette dépêche détruit entièrement le rapport du gouverneur d'Adana, Moustapha Zihni, qui prétend que les soldats n'ont pas bougé.

ALEXANDRETTE, *le 10 mai 1909, au Patriarcat arménien.*

Des centaines d'innocents ont été tués, nos maisons et fermes ont été incendiées et tous nos biens et meubles pillés. Notre classe aisée est descendue au niveau des pauvres, des milliers de personnes nues et affamées, des veuves et des orphelines dans un état pitoyable déambulent dans les rues. *Dieu est témoin que nous avons toujours servi le gouvernement et la patrie et que nous n'avons jamais eu d'autre objectif.* Nous sommes réduits à cet état de misère pour avoir commis le péché de défendre notre vie et notre honneur. Nos campagnes et nos champs sont réduits en cendres. Quoique nous avions de larges provisions, nous sommes devenus des indigents miséreux; personne n'a pitié de nous, on ne fait pas cas de nos pétitions. La force armée nous est hostile, fait des enquêtes sévères, *elle fait prisonniers les nôtres, comme si nous étions nous mêmes les vrais auteurs de ces événements.*

Pour ne pas devenir les victimes de la calomnie, nous prions qu'on envoie une commission judiciaire bien impartiale pour que les assassins, les pillards et les incendiaires soient punis.

Nous sommes entassés très nombreux dans des champs, sans nourriture et sans abri. Les moissons approchent, nous vous prions de nous envoyer le nécessaire pour dresser des tentes et des cabanes, pour pouvoir au moins sauvegarder notre vie et nos moissons.

Le gouvernement a octroyé un secours de 5.000 pias-

tres (1.150 francs). Au nom de 12.000 malheureux affamés, nous vous supplions d'intervenir en notre faveur.

Abbé Sahag,
Curé de Deurt-Yol, Payas et environs.

Arapguir, *le 9 mai 1909, au Patriarcat arménien.*

Nous avons été avisé qu'on attaquerait les villages arméniens. Nous avons eu recours au gouverneur, on a fait venir des soldats en nombre suffisant et des inspecteurs nous sont envoyés d'Eguine. La tyrannie continue par suite de l'incurie des *mudirs* des villages. Par ordre du mudir Hadjï Mehmed et à l'instigation du mudir de Yachar, les arméniens sont molestés et battus publiquement. Nonobstant leur tyrannie, le commissaire d'Eguine recueille par force, des signatures arméniennes en faveur de ces mudirs. Prière de chercher les moyens de faire cesser cet état de choses.

Le Vicaire Kévork.

Hadjine. — *Dépêche adressée le 9 avril 1909 à M. Boyadjian, député de Kozan.*

Par suite des troubles d'Adana, de Sis et de Kars et à la suite de la déclaration d'un certain Hassan d'Albistan qui du haut d'un toit criait : *Eh ! Islams armez-vous, le jour est arrivé pour le massacre des chrétiens,* la population a été émotionnée et la ville a pris toutes les mesures possibles pour empêcher

l'entrée des malfaiteurs, ainsi que pour sa protection et défense. Trois jours avant on a massacré les chrétiens du village *Roumli,* on a pillé et l'on a assiégé même l'hôpital. Le même jour des chrétiens qui venaient de Kozan ont subi des assauts ; ils ont été pillés, dépouillés, une femme a été blessée au sein. La ville est assiégée de tous côtés, environ 200 hameaux des vignobles d'alentour ont été brûlés. Ce matin, des Islams ont assailli la ville, ils ont tué une ou deux personnes à coups de fusil. Il y a beaucoup de dommages et de pertes de personnes. La ville sera détruite si des secours n'arrivent pas à temps ; déjà la mortalité a augmenté par suite de maladies et de faim. Pour l'amour de la patrie, veuillez vous adresser à qui de droit pour éviter les dangers et les pertes.

Le Curé de Hadjine,
NERSÈS.

MERSINE. — *Dépêche du 10/23 avril 1909 (dans le Manzoumé).*

Les arméniens d'ici sont réduits à la misère et ont besoin de commisération immédiate.

LARNACA *(Chypre).* — *Dépêche au Patriarcat arménien, le 9 avril 1909.*

5 à 600 arméniens d'Adana sont arrivés ici dans un état de dénuement complet et affamés, ils ne savent où donner de la tête. Envoyez secours.

ADANA. — *Dépêche du 17 avril, au Patriarcat arménien.*

De tous les côtés, massacre général, feu et pillage, la situation continue de même jusqu'à présent. On craint également un assaut sur Sis, l'émotion est terrible. Prière de faire des démarches auprès du Gouvernement pour se dépêcher de rétablir la tranquillité et de garantir la vie du peuple.

Le Catholicos de Sis,
SAHAG.

ADANA. — *Dépêche du 17 avril 1909, au Patriarcat arménien catholique.*

Pendant trois jours consécutifs la population chrétienne a été massacrée en martyre ; pillage, incendie immense, beaucoup de pertes de personnes. Les habitants de la paroisse sont effrayés et ont faim ; le village de notre ferme du couvent a été anéanti. Notre état général est désespérant, envoyez secours immédiats. Même situation effrayante à Tarsous, Sis et dans toute la Province.

Monseigneur TERZIAN.

MERSINE. — *Dépêche du 19 avril 1909 au Patriarcat arménien.*

Les dépêches d'Adana font la description d'une misère atroce. Les moyens de secours sont insuffi-

sants. Il faut que vous arriviez télégraphiquement à l'aide des affamés.

L'Abbé Ohannès.

Adana. — *Dépêche du 19 avril 1909 au Patriarcat arménien.*

Le massacre a cessé dans la ville. Nous ignorons ce qui se passe dehors. Les pertes sont immenses, nous ne pouvons les préciser quant à présent. Nous implorons la protection des besogneux et des émigrés. Il faut que les secours arrivent sans retard, sans cela la salubrité peut être en danger.

Le Vicaire,

Arsène.

Hadjine.— *Dépêche du 6/19 avril 1909 au Patriarcat arménien.*

Par suite des troubles et des émotions les habitants ne sortent pas de la ville. — Nous apprenons que la population musulmane des villages voisins attaqueraient la ville. — La famine menace sérieusement. Nous sommes en danger. Nous vous prions d'arriver à notre secours.

Le Curé,

Nersès.

KOZAN. — *Dépêche du 20 avril au Patriarcat arménien.*

La Ville est à feu et à sang, elle est assiégée de tous côtés. La population s'est réfugiée au Couvent. — Si l'on ne protège pas efficacement la vie des habitants, nous serons bientôt tous morts.

Le Catholicos de Cilicie,

SAHAG.

ALEP. — *Dépêche du 20 avril 1909 au Llyod Ottoman de Constantinople.*

La persécution contre les chrétiens prend des proportions gigantesques en Cilicie et en Syrie. — Les chrétiens ont été massacrés par les Turcs à Marache. De nombreux arméniens ont été tués et plusieurs autres blessés. La situation est très grave.

ADANA. — *Du 20 avril, au Patriarcat arménien catholique.*

Nous et les Sœurs d'Adana et Hadjine sommes sains et saufs. — Attendons anxieusement que vous fassiez des démarches sérieuses et pressées pour le rétablissement de la paix.

Mgr TERZIAN : *(Evêque).*

ADANA. — *Dépêche du 16/29 avril au Bible House de Constantinople.*

M. S. Lévonian, qui était envoyé d'Aïntab, comme député au conseil annuel des arméniens protestants a été massacré par la populace armée. La populace a fait aussi un assaut sur Késsab ; la plupart des habitants ont émigré à Latakié.

A Osmanié, 15 personnes ont été brûlées dans l'église protestante. — On suppose que ce sont d'honorables pasteurs qui s'y étaient rendus pour une réunion.

MERSINE. — *Du 18 avril au Lloyd Ottoman.*

La situation reste la même à Adana, — Tarsous a subi le même sort depuis hier. Un grand désespoir règne, malgré les assertions des autorités.

MARACHE. — *Dépêche du 20 avril 1909, au Patriarcat arménien.*

On a attaqué *Déré Keuy,* village de 500 âmes dépendant de Marache. Nous nous sommes sauvés à Candia (!). Tous nos biens et récoltes ont été pillés et saccagés. Nous mourons de faim. Nous vous prions instamment de nous faire parvenir des secours.

Père VARTAN MARDIROSSIAN.

ALEP. — *Dépêche du 19 avril, au Patriarcat arménien.*

C'est l'incapacité du gouverneur et du commandant d'Adana qui est la cause de tous ces événements. Le chef du dernier mouvement est le sergent de gendarmerie Serhan-Agha, qui se mettant à la tête de toute la populace armée, fait piller et massacrer impitoyablement. Il y a 5.000 éprouvés à Lattakié qui demandent du pain. Ils réclament leurs biens et la punition sévère des fauteurs des derniers événements.

ALEXANDRETTE. — *Dépêche du 20 avril 1909 au Patriarcat arménien.*

Le *Mutessarif* de Djébel-Béréket, bien connu par ses œuvres de tyrannie, *Assaf Bey*, s'est joint à 30.000 individus de la pire espèce en leur distribuant des fusils et cartouches. Ils se sont élancés sur les villages et sur la petite ville d'*Ayas*, ils ont massacré la plupart des habitants, ils ont enlevé nos biens et le bétail, ils ont incendié nos fermes et nos maisons; c'est à peine si nous avons pu arriver à Deurt-Yol. (1)

Aussitôt que nous y étions, la ville a été assiégée aussi, nous avons dû pour la sainteté de nos familles et notre honneur rester treize jours enfermés presque sans une goutte d'eau. Une partie de la population est morte par la soif et par l'émotion causée par les balles et les boulets de canons qui tombaient comme la pluie. Enfin, grâce aux vaillants soldats de la deuxième division de l'armée de la Constitution, la

(1) Voir la dépêche contradictoire d'Assaf, page 109.

ceinture du siège a été rompue, on nous a laissé venir notre eau qu'on avait coupée et nous avons pu respirer un peu. — Le *mutessarif* nous ordonne de rentrer chez nous, quand nous n'osons même pas nous aventurer pour nos affaires; nous n'avons pas encore une garantie complète sur la vie. Si une commission d'enquête ne vient pas ici et ne donne pas au mutessarif la punition qu'il mérite, il est très probable que les événements recommenceront et que nous serons tués. — Pour l'amour de Dieu, faites le nécessaire pour rétablir l'ordre et la tranquillité. — Faites rendre le montant de nos biens gaspillés, envoyez-nous des secours pour ne pas mourir de faim. Nous sommes 12.000 malheureux hommes, femmes, et enfants qui avons besoin d'un morceau de pain et de votre charité pour ne pas mourir.

(Suivent des signatures).

N.-B.— Voyez à l'article Condamnation, pour la punition accordée à Assaf Bey (Où est la justice ?) (1).

Aïntab. — *Dépêche du 20 avril 1909, au Patriarcat arménien.*

Suivant nos renseignements exacts, l'insécurité et la misère règnent dans les lieux ruinés par les événements; les nombreux enfants de la Patrie, dont les maisons ont été brûlées et les récoltes anéanties, déambulent nus et affamés. En outre, des femmes

(1) On a vu Assaf à Constantinople en Mai 1910, se promener librement et même plaider des causes pour compte de divers clients, devant les tribunaux locaux.

vertueuses et des vierges sont emprisonnées chez des personnes ayant la charge de maintenir l'ordre et la tranquillité, et elles sont obligées de se convertir par force. Le pays tombe en ruine ; pour l'amour de la Patrie nous désirons qu'on mette fin à cet état anormal et nuisible en tout.

Le Vicaire,

L'Abbé Haroutioun.

Dépêche reçue par M. Denys Cochin, député à Paris. (Publiée dans le Journal Officiel le 18 mai 1909).

Toutes nos informations d'accord avec celles de la presse européenne, constatent *la complicité des troupes dans les effroyables boucheries d'Adana et de la province. Le second massacre du 25 avril fut opéré par les troupes mêmes envoyées de Dédéagatch pour réprimer les désordres* (1). Des scènes d'atrocités inénarrables se sont produites. Toute la Cilicie est ruinée, en proie à la famine et à la misère.

La présence des navires européens n'a pas empêché les tueries.

La vigilance de l'Europe est indispensable pour châtier les auteurs des massacres.

Partout, à Erzeroum, à Van, à Mouche les autorités et les troupes sont arménophobes et hamidiennes.

(1) La protestation des officiers militaires d'Adana, soutenant que les troupes n'avaient pas participé aux massacres et pillages des 12, 13 et 14 avril, reste sans aucun effet. C'est un assemblage de mensonges qui ne sert qu'à ridiculiser ses signataires.

Dans ces conditions un avertissement énergique, donné par les Chambres, pourrait seul conjurer ces immenses hécatombes.

Nous vous adjurons au nom de l'humanité, de faire le nécessaire dans ce moment tragique. Le moyen le plus efficace serait d'engager la responsabilité des gouverneurs et des chefs militaires des provinces arméniennes.

Féké. — *Dépêche du 7 mai 1909 au Patriarcat arménien.*

Pendant l'attaque de notre village, il y a eu 14 tués dehors et 2 en dedans, tombés sous les balles ennemies. Nous sommes sains et saufs, grâce aux efforts de notre *caïmakam*. Les habitants de 150 maisons sont réduits à la misère. Envoyez secours.

Krikor, *mouktar* de Yéré Bakan.

Kozan. — *Dépêche du 7 mai 1909.*

Des misérables ont assassiné impitoyablement nos époux et nos bébés, ils ont violenté nos filles, ils ont enlevé notre bétail, nos objets ménagers et tous nos biens, ils ont incendié nos fermes. Nous qui restons vivants, malheureux et blessés, retirés dans des endroits sauvages, nous avons été transportés par les soins du gouvernement à notre petite ville de Sis.

Une commission d'enquête prit note de nos déclarations, quelques-uns des assassins furent arrêtés.

Mais le juge assesseur de Kozan, qui fait partie de la commission, est un tyran ; servant sa cause il cherche, par tous les moyens, à relâcher les coupables. Il menace même les employés du gouvernement et la police qui nous aident et nous protègent ; il dit qu'il relâchera les détenus, en brisant les portes de la prison. Dans ces conditions, l'état des malheureux éprouvés va s'aggraver. On dit qu'on nous enverra à Adana pour être jugés. Pour l'amour de Dieu, nous sommes loqueteux et affamés, comment irons-nous à Adana ? Pour garder nos récoltes nous n'avons que les cadavres de nos chers massacrés. Prière d'envoyer ici même une commission impartiale d'enquête pour nous faire juger sur place.

Alep, *29 avril 1909, au patriarcat arménien.*

Nous avons réclamé et fait des démarches officielles pour obtenir l'envoi de trois commissions d'enquête, afin d'arrêter les fauteurs des troubles, des massacres, les instigateurs, les pillards et les incendiaires, les satyres qui ont enlevé nos filles et nos épouses, ainsi que ceux qui ont emporté notre bétail.

Ces commissions devaient s'occuper dans trois directions :

1° Beylan-Iskenderoun ; 2° Antioche-Kessab ; 3° Marache. Ces commissions ont été envoyées mais *elles ne comprennent que des musulmans, le gouverneur n'admet pas la participation des arméniens à aucun prix.*

Le curé d'Alep,

Chahé.

MARACHE. — *Dépêche, 16 avril 1909 au Patriarcat arménien.*

Sur la population de 13 villages incendiés (de 1.000 maisons) il y a à peine 400 rescapés qui sont à *Fendedjak* près de Marache. Toutes les femmes et enfants de *Hassanbeyli* (400 maisons) se trouvent prisonniers de la populace. La misère est affreuse, le gouvernement ne se soucie pas de venir en aide; par contre des ordres sévères des autorités locales sont arrivés *pour encaisser les taxes arriérées.*

Sur un millier d'habitants de la ville, qui se trouvaient aux champs, 300 sont massacrés, nous avons fait des constatations. La tranquillité n'est pas rétablie. La populace turque est contre les autorités qui ont fait arrêter douze turcs comme organisateurs des derniers massacres; on fait tous les jours des démonstrations et l'on réclame leur liberté; si les troubles recommençaient ce seraient pis que la première fois, les autorités n'ayant point la force voulue pour réprimer.

Nous voulons que les fauteurs des derniers troubles soient punis comme ils le méritent. Nous pouvons prouver franchement et mettre à l'index les organisateurs, savoir: Khourchid du village Keferdiz, Emirzé de Eloglou, Hadji Fakini de Yéchil Déré, Hadji Mestil de Eunsé. Ce sont ceux-là qui ont excité les turcs de leurs villages et les ont dirigés sur les arméniens. Nous désirons qu'ils soient immédiatement incarcérés et punis, car le Nouveau Sultan a le droit de leur accorder l'amnistie.

Le Vicaire,

SAHAG DER BÉDROSSIAN.

Le Catholicos arménien de Cilicie télégraphie au Patriarcat que les arméniens de Kars, sans abri et affamés sont malmenés et battus par des militaires.

Par contre, le gouverneur d'Adana télégraphie au gouvernement central que cette nouvelle est fausse et sans fondement. De quel côté est la vérité ?

ALEXANDRETTE. — *Dépêche publiée par le Djéridé-Charkié, à propos de la situation de Tchok-Marzouan, en date du 21 mai au 3 juin 1909.*

Les intrigues diverses et la tyrannie des réactionnaires nous brisent le cœur. Nous méritons un peu plus de pitié après tous les malheurs qui nous sont arrivés. On veut nous écraser de nouveau par d'autres procédés. Quoique nous avions nommé les fauteurs des événements survenus, on continue à accuser nos notables et à les emprisonner. Ayant eu connaissance des plaintes formulées par notre dépêche télégraphique du 9 mai, le major du 2e bataillon, ainsi que le commandant des troupes, devenus furieux, ont de nouveau commencé à surexciter les esprits. A leur instigation, les troupes se sont mis à nous maltraiter, à nous adresser des propos injurieux, à battre les pauvres arméniens, à causer toutes sortes de déprédations, en arrachant et coupant les arbres fruitiers. On considère coupables les arméniens, parce qu'ils sont restés vivants, en défendant, avec leurs armes, la vie et l'honneur de leurs familles. Nous sommes continuellement sur le qui-vive et Dieu seul est témoin de nos souffrances. Nous sommes toujours dans l'émotion et dans un effarement continuel ; nous

ne savons pas à qui avoir recours, pour implorer du secours. Le major et le commandant susmentionnés ont convoqué nos notables à la caserne, et leur ont accordé vingt-quatre heures pour leur livrer cinq cents fusils de Mauser et de Martiny, sous la menace de leur sécher le sang et de leur causer des malheurs plus terribles encore, au cas où ils n'acquiesceraient pas à leur ordre. Sachant très bien que nous ne possédions pas ces sortes de fusils, ils cherchent ains un prétexte, pour nous exterminer complètement.

Pour l'amour de Dieu, ayez pitié de nous. Entendez au moins les cris et les sanglots de nos familles et de nos nouveaux-nés innocents, pour mettre fin à ces persécutions et à ces tourments qu'ils veulent nous faire subir si injustement.

Nous venons, en conséquence, réitérer nos supplications adressées déjà précédemment, pour envoyer ici une commission spéciale, afin d'effectuer l'enquête nécessaire selon la justice et l'équité et préserver ainsi notre vie et notre réputation, qui courent aujourd'hui un grand danger.

La Situation à Adana (du Journal *La Turquie*)

D'après une dépêche transmise à un confrère arménien, des 26.000 éprouvés, 6.000 veuves et 12.000 hommes sont réduits à une extrême nécessité. Aux environs de Bahdjé 800, à Deurt-Yol 900, à Kessab 1.000 et à Kozan 400 familles séjournent en plein air sans tentes; 300 familles massées aux environs d'Adana et d'autres localités, sont dépourvues de vivres. Pendant les trois derniers mois le nombre

des morts a pris des proportions considérables. L'émigration continue. Jusqu'à présent 4.000 personnes ont émigré.

Le *Temps* de Paris dit avoir reçu une dépêche du Patriarcat arménien (le 30 juin) avisant que 532 orphelins sont décédés par suite de privations et de manque de gîte et de substance, dans Adana même.

MARACHE, *le 7/20 avril.*

Le massacre de cette ville a commencé dimanche. Jusqu'à hier soir il y a eu 450 victimes. Cet état continue. Voir le *Puzantion*.

ADANA, *le 5/18 avril.*

Nous sommes vivants. — La grande maison aussi a été incendiée. Les pertes d'hommes sont considérables. — Les destructions et la misère sont indescriptibles.

(*Signé*, TERZIAN).

(Voir le *Puzantion*).

ADANA, *le 23 avril. — Dépêche adressée à une feuille anglaise, par l'agence Reuter.*

Les massacres ont produit une misère terrible dans ce Vilayet. Presque 15.000 personnes n'ont pas d'abri, restent sans refuge et sont affamées ; il y a des

milliers de veuves et d'orphelins à soigner. On a formé une commission de secours, composée de chrétiens et d'islams sous la présidence du missionnaire canadien M. Chambers, qui a beaucoup d'expérience depuis les premiers massacres d'Adana.

HADJINE, *16/29 avril 1909. — Une dépêche adressée au Bible House de Constantinople.*

Par l'arrivée du bataillon de Missis l'ordre a été rétabli dans notre ville, maintenant nous sommes tous bien portants et tranquilles.

TOUZLA, (*par voie d'Alep*) *le 18 avril 1909, samedi à 9 h. 30 à la turque.*

Quand les soldats envoyés de Salonique sont arrivés, dimanche, le 12 avril à Adana, les massacres ont recommencé (1). — Cette fois-ci, nos écoles, nos églises et biens nationaux arméniens ont été entièremeut brûlés. — On ne permet pas aux arméniens d'émigrer. Ceux qui avaient pu se sauver du premier massacre jusqu'à Mersine ont réussi à émigrer à Chypre. La fin des troubles est incertaine.

Signé pour les émigrés arméniens de Chypre,

LÉON PAPAZIAN.

(1) Trompée par la populace qui criait que les Arméniens avaient tiré de nouveaux coups d'armes, la troupe s'est lancée le 12 Avril sur ces derniers, a brisé, brûlé et tiré sur tout ce qu'elle a trouvé dans les quartiers arméniens. Ce fût pire qu'aux massacres du 1/14 Avril 1910. Voyez le rapport des enquêteurs gouvernementaux.

ADANA. — *Dépêche Reuter du 27 avril 1909, par le missionnaire M. Gibbons.*

Après le commencement du massacre d'Adana, vendredi soir, 250 Rédifs volontaires, sans officiers à leur tête, se sont installés dans un convoi à la gare et ont forcé le mécanicien de les conduire à Tarsous. Là ils ont aidé à ruiner et détruire le quartier arménien qui formait la meilleure partie de la ville. La grandiose cathédrale historique arménienne a été dévalisée, les statues en marbre ont été mutilées, les autels de valeur historique ont été mis en morceaux, et tout a été détruit; cependant l'édifice a résisté aux essais faits pour l'incendier.

Heureusement le nombre des morts n'est pas élevé, grâce à la proximité du Collège américain qui a offert un refuge certain à plus de 4.000 rescapés, dans un état miséreux et sans abri.

ALEXANDRETTE, *le 28 avril. — Le missionnaire Kennedy télégraphie comme suit :*

Les arméniens ont été massacrés à Antioche. — Il y a des centaines de veuves et d'orphelins. Dr Martine et sa famille sont sains et saufs. — Ici la situation est très grave. — Les églises sont pleines de refugiés. J'ai chez moi plus de 200 personnes à garder. Les sujets étrangers trouvent refuge chez le gouverneur.

FEKKÉ, (*Valga*) *dépêche du 11 mai 1909 au Patriarcat arménien.*

200 hommes de l'*Achiret* qui ont pillé Adana, sont

arrivés ici chargés d'un riche butin. Ils ont attaqué deux villages des environs et ils menacent de massacrer tous les arméniens *si on ne leur fournit pas immédiatement douze des plus belles arméniennes de la localité.*

N.-B. — « Cette dépêche a été remise par le *locum tenens*, du Patriarcat au Président des Ministres ottomans à Constantinople. »

ALEP. — *Dépêche adressée au Puzantion, le 11 mai 1909.*

Il y a eu 1.500 massacrés dans notre district, à Antioche, Kerek-Khan, Sueïdié, Beylan et Alexandrette. Leurs maisons sont incendiées, leurs biens entièrement pillés. Plus de 12.000 veuves et orphelins restent à la belle étoile, loqueteux, affamés et dans un état maladif et sans soins. Ils sont dans un état misérable et à faire pitié. La plus grande partie de cette agglomération ne reçoit pas de secours de la part du gouvernement et ce qu'on procure est pusillanime et approche *d'un rien.* J'ai adressé plusieurs dépêches et lettres, malheureusement je n'ai reçu aucune réponse. — La souscription ouverte ici ne sert pas même pour acheter du sel à ces malheureux, je ne sais plus où m'adresser, de quel côté me tourner, — Au nom de Dieu et par amour de l'humanité je vous prie de nous faire envoyer des secours immédiats. — Nous attendons impatiemment que le gouvernement prenne des mesures efficaces pour nous faire arriver rapidement les secours attendus et désirés.

Nous le supplions également avec instance pour

qu'il fasse rendre à notre métropolite, nos femmes et filles qui pendant les événements ont été, par force islamisées et arrachées violemment à leurs époux et parents.

Le Métropolite arménien,

Abbé Chahé Casparian.

UN AN APRÈS

Mai 1910

Un an après les massacres de triste mémoire, on crie toujours famine de tous les côtés, de Zeytoun, Hadjine, Adana, Beylan, Deurt-Yol, Alexandrette, Latakié, Aïntab, etc., etc., etc., ce qui prouve l'insuffisance des secours ou leur distribution défectueuse.

Voici quelques dépêches prises au hasard dans le tas et datées de mars et avril 1910. Savoir :

Beylan.

Une pétition portant plusieurs signatures et adressée directement au Patriarcat arménien, explique la misère atroce qui y règne et implore des secours.

Bahdjé.

Les dames arméniennes de cette localité ont adressé la dépêche suivante à l'Assemblée nationale ottomane, au Ministère de l'Intérieur, ainsi qu'au Patriarcat :

« Pendant les événements, nos maris et frères ont

été tous abominablement massacrés. Les veuves sont restées incapables de se procurer de l'ouvrage, entourées misérablement par des centaines d'orphelines. Nous restons pauvres et affamées, car nous n'avons presque rien obtenu des secours à nous destinés par le Gouvernement.

« Pour ne pas succomber à la faim, nous avons encore une fois recours à la commisération et à la pitié du Gouvernement constitutionnel. »

ZEYTOUN.

Il y a eu quelques cas de décès par suite de faim; des souscriptions arméniennes ont été organisées par les journaux de Constantinople pour les affamés de Zeytoun et de Hadjine.

HADJINE.

On crie famine, on expédie dépêches sur dépêches en demandant de quoi ne pas mourir.

Par contre l'honorable nouveau Vali d'Adana, Djémal Bey qui a fait une tournée dans la Province envoie une dépêche à Constantinople disant. « Dans ma tournée je n'ai pas rencontré un seul besogneux à Hadjine pour remettre des secours; voilà pourquoi les 1.000 livres turques (23.000 francs) que j'avais prises avec moi pour distribution aux pauvres, ont été employées par mes ordres à la réfection et à la réparation des égouts de la ville. »

Voilà une anomalie très agréable. D'un côté on meurt littéralement de faim, parce qu'on n'a pas le sou dans la poche; d'un autre côté le Vali qui se rend dans cette ville, ne trouve personne ayant besoin de secours et préfère dépenser pour des pavés et des

égoûts, l'argent destiné aux pauvres affamés ! (Sans doute le Vali cherchait la disette et le manque de blé et de céréales il ne les a pas trouvés, mais n'a-t-il pas pensé que les pauvres dévalisés, pillés et dépossédés, n'avaient pas de quoi s'acheter des vivres pour passer la journée ? Cela s'appellerait l'*Excessivisme de la clairvoyance*.

En plein régime constitutionnel, la censure turque recommande aux journalistes de lui soumettre les dépêches reçues et qu'on veut insérer. Ceci pour qu'il n'y ait rien qui puisse blesser la *fraternité* entre les éléments musulmans et chrétiens. N'est-ce pas que c'est dérisoire et ridicule ? Tandis que *contrairement* aux promesses données au Patriarche Tourian de réviser les sentences de la Cour Martiale d'Adana, on lui a répondu *finalement* que ces sentences restaient incassables parce qu'elles étaient sanctionnées par S. M. le Sultan.

DEURT-YOL.

Le Vicaire de cette localité télégraphie le 4 avril 1910 au Patriarcat arménien, que plus de 2.000 personnes sont vouées à la misère noire. Il sollicite l'envoi immédiat de secours et de vêtements pour cette ville.

NADJARLI.

On télégraphie au Patriarcat, que 600 personnes affamées implorent des secours.

ODJAKLI.

En exposant la misère atroce on demande la continuation des secours par les autorités.

TARSOUS.

Malgré nos plaintes et réclamations réitérées presque aucun secours ne nous a été accordé, 600 familles sont dans une misère affreuse.

DOCUMENTS

Copie de la dépêche dressée en date du 6 avril, c'est-à-dire trois jours après les événements d'Adana, pour être lancée à la Chambre Ottomane. (Cette dépêche a été remise par suite de l'incertitude de la situation et des circonstances politiques.)

S. E. Moustafa Nourri Bey, président de la Chambre Ottomane.

Nous venons d'être l'objet d'actes de violence et d'atrocité tels qu'il ne s'en est même pas produit du temps de Timour-Leng et de Djinghiz-Khan. Une population tranquille et soumise a été abandonnée sans mesure et sans justice à des férocités indescriptibles.

Le pillage, l'incendie et le massacre ont complété la ruine. Le Vilayet d'Adana, dévasté par les ravages, est devenu un tombeau pour la population non musulmane. Nous doutons fort qu'un gouvernement qui a permis aux musulmans d'attaquer impitoyablement les chrétiens et qui les a secondés même dans l'ac-

complissement de leur tâche, soit digne de ce nom.

Nous vous prions donc instamment, au nom de l'humanité, de la justice et de l'équité, d'envoyer à Adana, sans perdre de temps, une commission chargée d'étudier notre situation actuelle, de nous indemniser pour les pertes que nous avons subies et de condamner à mort les fonctionnaires responsables.

A la Cour Martiale d'Adana

Nous avons l'honneur de vous porter ci-après notre témoignage et de vous faire part de nos observations au sujet des regrettables événements d'Adana.

Le 1er avril 1909, à l'heure où une partie de la population chrétienne se trouvait déjà dans les fermes et vignes pour s'y occuper des travaux coutumiers, une autre partie des habitants, qui se rendaient au bazar pour ouvrir les boutiques, s'aperçurent que les musulmans étaient armés et qu'ils étaient munis de gourdins. Cette constatation les ayant effrayés, ils se retirèrent chez eux.

Sur quoi, l'ex-gouverneur Djevad Bey, me faisant appeler auprès de lui, me dit qu'il n'y avait rien à craindre et que les chrétiens devaient ouvrir leurs boutiques pour vaquer à leurs occupations. Je crus bon d'attirer l'attention du vali sur la foule armée, à l'aspect effrayant, qui se rassemblait sur la place du marché.

Ce n'est rien, reprit le vali; ils se disperseront dès que les magasins seront ouverts.

Me basant sur la parole et les promesses du vali, je me rendis au bazar et j'y recommandai aux chré-

tiens que je rencontrai d'ouvrir leurs boutiques conformément aux ordres du gouverneur. En ce moment, deux chrétiens blessés furent transportés au *Konak*, tandis qu'on semblait ne point se préoccuper des musulmans qui les avaient blessés.

Cette situation se prolongea pendant quelque temps. Puis, dans différents endroits de la ville et au même moment vers les 5 heures à la turque, commencèrent la fusillade, les massacres et le pillage. David effendi Ourfalian, membre de la Cour d'Appel, qui travaillait par ordre du vali à faire ouvrir les boutiques, et Artin effendi Chadrikian, membre du Conseil municipal, furent massacrés les premiers, l'un sur la place du marché et l'autre dans le local même de la Municipalité. Ensuite commencèrent le massacre général, le pillage des biens et l'incendie.

1° Le fait de marquer les magasins des chrétiens pour pouvoir les discerner au cours du pillage de ceux des musulmans, nous fait supposer que les événements étaient préparés d'avance.

2° Le port du turban blanc, comme signe distinctif pendant toute la durée des massacres, par les fonctionnaires civils et judiciaires ainsi que par toute la population, nous étonna fort au premier abord, mais nous comprîmes plus tard que c'était dans un but intentionnel.

3° Le pillage, l'incendie et les massacres qui ont duré du 1er au 3 avril avaient déjà presque ruiné, tant en biens qu'en hommes, la population chrétienne d'Adana. A la suite de notre intervention et de nos démarches auprès des autorités locales, le gouverneur Djévad Bey, le général de division Moustafa Remzi Pacha, ainsi que les ulémas et les notables de

la ville, nous promirent *sur serment* que rien ne surviendrait plus et que les incendies seraient éteints. Cependant, les agissements de ces personnages, contrairement à leur promesse formelle et à leur serment, ainsi que le renouvellement des massacres inquiétèrent beaucoup les malheureux chrétiens qui ne savaient plus à qui s'adresser.

4° Quelques jours après les événements, Hatib eff., beau-fils de Cazazzadé et Bochakzadé Abdul Rahman eff. qui demeuraient parmi les chrétiens, firent évacuer leurs maisons et se transférèrent au quartier musulman. Ce fait ne prouve-t-il pas que ces gens-là étaient au courant des événements qui se préparaient pour la seconde fois parmi les musulmans?

5° Encouragés par les promesses et les assurances données par le Gouvernement, le 12 avril, tandis que nous célébrions la messe dans nos églises, le deuxième massacre commença par une fusillade bien fournie dans les différents endroits de la ville et entraîna des désastres encore plus effrayants: Les massacres et l'incendie durèrent jusqu'au lundi matin et transformèrent la ville en un cimetière ravagé. Les Autorités locales avaient installé la population chrétienne dans les vastes jardins contigus au Konak et avaient promis de faire cesser les massacres et les incendies.

Mais, tout au contraire, les incendies ayant augmenté d'intensité balayèrent complètement le restant de nos églises, boutiques et habitations. Ce fait également ne laisse plus aucun doute sur l'origine et le but des événements.

6° Le monument commémoratif de la Constitution, élevé neuf mois auparavant, moyennant une sous-

cription populaire et par les efforts de nos frères soldats, a été détruit à coups de fusil et de hache, en présence des fonctionnaires de l'Etat, des soldats et de la population musulmane. Les cris de : « *Vive le Sultan* » et « *A bas la Constitution* » qui s'élevaient jusqu'au ciel prouvaient ainsi le but auquel tendaient ces événements.

7° Les calomniateurs qui, par un tas de mensonges et de fausses accusations, trompèrent intentionnellement la population musulmane lors des regrettables événements et l'agitèrent contre les chrétiens, ces calomniateurs, disons-nous, sont non seulement les principaux ennemis du pays et de la nation, mais aussi la cause de leur ruine complète. A ce propos, nous attirâmes la sérieuse attention de l'ex-gouverneur Djévad Bey, sur les articles mensongers et provocants du journal *Ittidal*. Le vali nous affirma qu'il ferait fermer l'imprimerie dudit journal et qu'il en ferait cesser la publication. Cependant, il ne fit rien à cet effet, il lui permit au contraire de jouer son ancien rôle, ce qui a excessivement augmenté nos malheurs.

8° Ruinés par les pillages, les incendies, les massacres et par d'autres atrocités, les pauvres chrétiens sont emprisonnés à la suite de fausses accusations ; ils deviennent l'objet de toutes sortes de supplices. Il leur est encore défendu de voyager dans l'intérieur même du vilayet et cette mesure est exclusivement réservée aux chrétiens. Or, tous ces malheurs qui viennent se greffer sur tant d'autres, nous les soumettons à votre sérieuse attention.

9° Privés de tous moyens de vivre, manquant de leur pain quotidien, les habitants chrétiens ne possèdent

ni vêtements, ni habitations, non plus de meubles. Une telle situation montre clairement l'importance des pertes qu'ils subirent et la profondeur de leur misère, et justifie amplement la répugnance qu'ils éprouvent pour la vie. Dans quel but ont-elles été commises, toutes ces atrocités? Nous référons le cas à l'Honorable Cour Martiale pour qu'elle en fasse l'objet de ses mûres réflexions.

10° Pendant nos visites au Conak, où nous étions invités par les Autorités, nous y rencontrâmes à plusieurs reprises les notables et les Ulémas de la ville en train de délibérer; ceci n'indique-t-il pas que ces gens-là avaient agi d'accord avec les autorités locales lors de l'organisation des événements?

11° Après tant de calamités et de souffrances, nous avions tout lieu d'espérer que nous serions défendus par les soldats libéraux, protecteurs de la Constitution, qui est après Dieu notre seul et unique refuge. Mais malheureusement les soldats furent également trompés et agités par la population musulmane et prirent part aux pillages, incendies et massacres, ce qui accrut davantage nos malheurs.

12° Etant donné que ces regrettables événements commencèrent au même moment et sur le même système, tant à Adana que dans ses dépendances, et qu'ils durèrent dans les mêmes conditions, nous sommes amenés à penser qu'ils ont été organisés dans une intention malveillante. D'autant plus que la coïncidence des événements de Constantinople dans les mêmes journées, relève qu'il existe un rapport entre eux.

13° Pendant les premiers événements regrettables, les habitants des villages environnants furent tous

massacrés et leurs fermes, d'une valeur de quelques milliers de livres, ainsi que les instruments et machines agricoles, avec tous les accessoires, furent saccagés et brûlés ; les pertes entraînées de ce chef furent énormes. En outre, les manœuvres venus à Adana de divers endroits pour travailler aux champs, furent massacrés sans pitié, ce qu'aucune conscience ne saurait tolérer.

14° Nous sommes fermement persuadés que le but de ces organisations criminelles tendait à exterminer les chrétiens de notre région. Nous aimons à espérer que l'Honorable Cour fera preuve de justice en allouant aux chrétiens endommagés quelque indemnité convenable.

15° En terminant, nous nous permettons de vous dire que nous ne voyons aucun motif sérieux et suffisant qui puisse justifier ces irréparables ravages, et nous espérons qu'on voudra bien procéder au nécessaire pour effacer la tache portée, au nom de l'humanité à l'islamisme et par l'ottomanisme.

Dans le cas où vous désireriez avoir des renseignements complémentaires au sujet des faits que nous venons de citer, nous vous les fournirons volontiers.

Veuillez agréer, etc., etc.

(*Signé par Monseigneur Terzian,*
Évêque arméno-catholique d'Adana.)

Copie de la dépêche envoyée immédiatement après la première exécution, aux autorités ci-après.

Au palais impérial, au Grandvizirat, au Sénat, à la Chambre Ottomane, aux Ministères de la Guerre et de la Justice, ainsi qu'aux patriarcats.

Les chrétiens d'Adana et de ses dépendances ayant subi de grosses pertes tant en hommes qu'en biens, la possibilité de leur séjour dans ces parages et la sécurité de leur vie étaient subordonnées aux procédés loyaux et aux actes de justice de la Cour Martiale. Mais nous regrettons fort que sa première action nous ait enlevé tout espoir et nous ait vivement attristés. Car, au lieu de chercher les organisateurs des massacres et des ravages pour leur infliger un châtiment exemplaire, on se préoccupe des assassins ordinaires. Parmi les musulmans un tas d'ignorants villageois qui, sans être même très au courant des événements, n'ont fait qu'obéir à des ordres donnés, et parmi les chrétiens nombre d'innocents citadins, condamnés à la suite des faux témoignages de certains rancuniers, ou pour avoir recouru à leur défense légitime, sont morts sur la potence. La Cour Martiale a une tendance à trouver toujours coupables les chrétiens. Dans ces conditions, à qui pourrons-nous soumettre nos doléances? Comment pourrons-nous consoler et rassurer nos pitoyables communautés? Ayez pitié de nous, pour l'amour de Dieu.

Le 4-17 juin 325-1909.

Question adressée par Youssouf Kémal bey aux chefs spirituels d'Adana.

A S. Eminence Monseigneur Paul, évêque des Arméniens Catholiques d'Adana.

Veuillez nous faire savoir, avec des arguments convaincants et un exposé de motifs, quels sont les agitateurs des événements sinistres d'Adana, dont vous parlez dans votre dépêche adressée au Grand-vizirat, en date du 4 Haziran 325 (17 Juin 1909).

Le 7 Haziran 325.
Le 20 Juin 1909.

(L. S.) Youssouf Kémal,
de la Commission d'Enquête.

Réponse au tezkéré de Youssouf Kémal bey, membre de la Commission d'enquête.

Par votre communication en date du 7/20 Juin 1909, vous me demandez de vous relever les fauteurs des sinistres événements d'Adana.

En réponse, je vous informe que dans les paragraphes 7 et 10 de notre précédent rapport adressé à la Haute Commission d'enquête, les provocateurs des regrettables événements sont déjà signalés.

En vous priant donc de recourir à cet effet aux dits paragraphes, nous vous adressons les quelques lignes ci-après pour vous expliquer notre point de vue à ce sujet :

1° Ceux qui massacrèrent sans pitié des milliers

d'innocents chrétiens, doivent connaître les provocateurs des dits événements. C'est donc à ces massacreurs qu'il faut demander de qui ils en reçurent l'ordre.

2° Ceux qui pillèrent les biens et meubles d'une valeur de quelques centaines de mille livres, existant dans les maisons et boutiques des chrétiens; ceux, disons-nous, chez qui sont découverts actuellement les biens et meubles volés, connaissent probablement les auteurs des massacres et d'autres atrocités. Il est certain que ces pilleurs vous diront facilement de qui ils obtinrent une pareille autorisation.

3° Ceux qui incendièrent, en se servant du pétrole les maisons, les boutiques, les écoles et les églises de la population chrétienne, d'une valeur de quelques millions de livres, doivent se rappeler par qui ils furent incités à commettre ces ravages. Il y a donc lieu d'interroger ces pétroleurs.

4° Les provocateurs de ces événements destructifs sont bien les ulémas et les hauts fonctionnaires musulmans, propagateurs des idées compromettantes du Gouverneur Djévad bey et du Général de division Moustafa Remzi pacha, qui permirent aux musulmans de saccager, incendier, ravager, et de causer de grosses pertes d'hommes et de biens.

5° Si les exécuteurs de ces massacres, pillages et tant d'autres atrocités, ont agi de leur propre initiative, ils en sont directement responsables. Mais s'ils ont commis ces actes criminels sur les instigations des autres, il est évident que dans ce cas là les responsabilités en incombent aux deux côtés.

6° Nous sommes fermement convaincus que dans le cas où la Cour Martiale voudrait presser un peu les

Musulmans, ceux-ci avoueraient facilement tout et que la vérité et la justice seraient ainsi établies.

Il est à noter que les populations musulmanes et chrétiennes de notre ville et de ses dépendances vivaient depuis des années dans la tranquillité et dans la sécurité, et même pendant les ravages et les massacres survenus quatorze ans auparavant et qui livrèrent le pays entier au sang et au feu, la ville d'Adana entièrement et ses dépendances en partie en furent exemptes.

Or, la seule chose que nous attendons humblement de votre bienveillance, c'est qu'au lieu de punir les assassins et voleurs ordinaires, il soit procédé, (afin de leur infliger un châtiment exemplaire), à la recherche des principaux agitateurs qui poussèrent les premiers à commettre ces outrances. Celà faisant, il n'y aurait plus lieu de condamner à mort par milliers, ceux de nos compatriotes musulmans qui ont été assez naïfs pour être dupes des intrigues de quelques traîtres de la patrie et de la nation. Qu'on condamne seulement les vrais assassins et les principaux provocateurs, fussent-ils employés ou hauts fonctionnaires, notables ou ulémas ; que la justice soit faite pour tous, et que la terre sacrée de la patrie ne soit pas tachée du sang des innocents.

Le 10 Haziran 325.
Le 23 Juin 1909.

Déclarations des Chefs Spirituels d'Adana.

A la Cour Martiale d'Adana, à S. E. Moustapha Zihni pacha, Gouverneur d'Adana, à la Commission d'enquête, au siège central de Salonique, au siège central de Constantinople, et au Grandvizirat.

En vous faisant part du profond regret de la population chrétienne pour les pertes énormes qu'elle subit ces derniers temps, ainsi que pour les imputations portées contre elle, nous venons citer les quelques faits suivants qui relèvent leur vraie position dans les événements.

Nous, habitants chrétiens d'Adana et de ses dépendances, fûmes fidèles, dès le commencement à la Constitution, et travaillâmes par parole et par acte pour en assurer la durée et sa prospérité. Comme de véritables ottomans, notre désir et notre but furent de protéger la Constitution, de lui rendre toujours service et d'être comptés parmi ses partisans.

Nous protestons vivement contre toute idée de soulèvement qu'on veut nous attribuer. Nous ne nous révoltâmes jamais, et nous n'y pensâmes pas même. Etant des sujets fidèles et soumis, nous fûmes victimes de la jalousie et des intrigues de quelques partisans de l'ancien régime et de certains fanatiques.

Surpris par une organisation perfide qui étonna le ciel et la terre, nous fîmes toujours preuve de notre fidélité envers le Gouvernement, par nos démarches auprès de lui lors du commencement des événements et en nous soumettant à ses décisions.

En répétant encore une fois que même actuellement

nous sommes fidèles à la Constitution, nous nous déclarons tout disposés à remplir ce qu'exige de nous la patrie. Nous ne nourrissons aucune idée de vengeance pour les calamités dont nous venons d'être l'objet.

Nous attendons de nos compatriotes musulmans que le Gouvernement Ottoman agisse d'accord avec les différents éléments qui le composent ; que les sentiments de fraternité manifestés lors de la proclamation de la Constitution soient exprimés à nouveau ; que la justice soit faite pour tous ; que les plaies dangereuses ouvertes au cœur de la patrie soient guéries, et que son présent et son avenir soient pour toujours assurés ; en un mot, que l'union et la fraternité ainsi que l'égalité et la justice soient définitivement établies. Nous sommes réellement ottomans et nous désirons sincèrement le bonheur et la prospérité de la patrie. Nous nourrissons une affection cordiale envers notre Magnanime Souverain qui travaille à la réalisation de ce but ; nous aimons nos frères jeunes-turcs, la glorieuse armée d'opération, le Comité « Union et Progrès », ainsi que tous les Ottomans fidèles à la Constitution.

Le 6-19 Juin 1909.

Dépêche de félicitation à l'occasion de la fête nationale.

A S. M. I. le Sultan.

Nous venons humblement transmettre à Votre Majesté nos félicitations à l'occasion de la fête natio-

nale qui a occasionné notre bonheur et notre gloire. Nous sommes heureux de voir en la personne de Votre Majesté, le premier Sultan constitutionnel, et nous souhaitons de tout notre cœur que le régime actuel dure éternellement. et que nous soyions toujours l'objet des sympathies et de l'estime de Votre Majesté Impériale.

(Signatures)

Le Vicaire patriarcal des Syriens et des Grecs Catholiques,

Le Chef spirituel des Arméniens protestants d'Adana,

Le Vicaire patriarcal des Arméniens Grégoriens d'Adana,

L'évêque des Arméniens Catholiques d'Adana,

Le Vicaire patriarcal des Chaldéens d'Adana,

Le Vicaire patriarcal des Syriens Melkites d'Adana,

Le Vicaire patriarcal des Grecs d'Adana.

Les 9-22 Juillet 1909.

Même dépêche à la Chambre Ottomane.

Nous vous transmettons nos sincères félicitations à l'occasion de la fête Nationale, ainsi que nos meilleurs vœux pour la continuation du régime Constitutionnel.

(*Signé des mêmes*).

A S. Ex. Ismaïl Fazil pacha, président de la Cour Martiale d'Adana.

Nous avons l'honneur de vous porter ci-après notre témoignage et de vous faire part de nos observations au sujet des regrettables événements d'Adana.

1° Peu de temps après la proclamation de la Constitution, certains partisans de l'ancien régime et un tas de fanatiques, mécontents de ce changement, essayèrent, en vue de renverser le régime constitutionnel, de semer la discorde parmi la population, en déclarant que la constitution n'est pas compatible avec les principes de l'islamisme et que d'après le *Chéri* la fraternisation des musulmans et des chrétiens est matériellement impossible. Ce fait peut être aussi relevé par voie judiciaire.

2° Nul n'ignore que les massacres éventuels des chrétiens pendant le *Ramazan* et le *Courban baïram*, dont on faisait circuler les bruits, furent prévenus et empêchés, grâce à la grande vigilance dont on fit preuve et aux mesures de précaution prises à cet effet.

3° Quelques mois avant les sinistres événements, le Comité « Union et Progrès » ayant appris qu'un

massacre général se préparait à *Tchaïli* et à *Ovadjik* envoya sur les lieux quelques-uns de ses membres lesquels, en vérifiant les dits bruits, constatèrent leur véracité absolue.

4° Tous ces incidents ont été complétés par les agissements de certains calomniateurs et de quelques méchants hommes, ennemis du pays et de la nation, qui consacrèrent tous leurs efforts à produire un massacre général, en surexcitant les esprits de la population musulmane par un tas de faux bruits, tels que le percement par les chrétiens d'une voie souterraine conduisant au dépôt, et l'achat d'armes par ces derniers dans une intention malveillante. En outre, ces gens-là incitèrent sur nous la haine et l'animosité ainsi que la jalousie des musulmans, en leur faisant croire que nous avions l'intention de fonder une principauté dans les environs d'Adana.

5° A ce moment-là, nous n'étions pas assez au courant des plans qui se préparaient en cachette. Toutefois, nous nous apercevions du changement survenu dans la manière de se comporter des musulmans envers les chrétiens.

Le Vali Djévad bey s'étant rendu à *Hamidié,* avait fait empêcher à son retour, dans le but de créer des difficultés, de sonner les cloches des églises. Les jeunes gens musulmans cherchaient quelque prétexte pour soulever des désordres. Un incident de moindre importance survenu dans le quartier Tosbaghi leur fournit l'occasion de réaliser le but qu'ils se proposaient. Au cours d'une dispute engagée entre un jeune homme chrétien et des jeunes gens musulmans, deux mahométans furent blessés et l'un d'eux succomba plus tard des suites de ses blessures. Ce fait

servit de prétexte à certains perturbateurs afin d'agiter toute la population musulmane contre les chrétiens.

6° Après cet incident, les musulmans se rassemblaient toutes les nuits et se promenaient en foule dans les rues en répandant la terreur parmi la population chrétienne.

Dans la nuit du 30 mars 1325 (12 avril 1909), Me Chambers et le pasteur Hampartzoum Achdjian, se rendirent, en compagnie du Dr Hampartzoum Salébian, chez le gouverneur Djevad bey, pour attirer son attention sur ces faits et pour lui demander que des mesures de précaution soient prises à cet effet. Le Vali les rassura en disant : « N'ayez pas peur, il n'y a rien » ; mais il n'entreprit aucune mesure pour le maintien de l'ordre.

7° Dans la soirée du 31 mars 1325 (13 avril 1909) une nombreuse portion de la population musulmane s'était réunie devant le Konak pour délibérer au sujet de l'organisation d'un massacre des chrétiens et d'un grand ravage. Dans cette multitude d'hommes se trouvaient le Vali Djevad bey ; le général de division Moustafa Remzi pacha, Bagdadi zadé Abd-ul-Kader, Guerguerli zadé Ali, le directeur de la police Cadri bey, le commissaire de police d'Adana, Dabbaghzadé Hadji Ali eff., Hamali zadé Mouhammet eff., etc., etc., Quelques-uns de la foule excitaient par des calomnies et des mensonges la population musulmane. « Il faut massacrer les *guiavours*, criaient-ils, parce qu'ils ont assassiné dans les vignes deux musulmans et ont commis d'autres méfaits ».

Et tandis que le directeur de la police, Cadri bey,

tâchait d'arrêter ces provocateurs, le Vali Djevad, tout en sachant même que les bruits répandus étaient absolument faux, ne faisait aucun effort pour les démentir et pour en réprimander les auteurs.

Encouragée de cette indifférence du Vali, la horde se mit en marche et massacra devant la tour de l'horloge le nommé Loutfik, ouvrier maçon. Ensuite, elle fit des démonstrations, contre lesquelles le Gouverneur ne montra aucune activité.

8° Dans la matinée du mercredi 1/14 avril 1909, les chrétiens étaient dans l'hésitation pour ouvrir leur boutiques, parce qu'ils voyaient que les musulmans, tant au marché que dans les rues, portaient le turban blanc et qu'ils étaient armés et munis de gourdins. Djevad bey au lieu de faire disperser ces attroupements, fit appeler chez lui les chefs spirituels et leur recommanda de faire ouvrir aux chrétiens leurs boutiques. Cela relève clairement le but auquel tendait les agissements du Vali : 2° A ce moment là on avait demandé à Djévad bey d'envoyer un détachement de soldats pour disperser la foule. Le Vali tout en affirmant que cette proposition était juste et logique renonça à son exécution ; 3° Les sentinelles placées dans la matinée du même jour par Rifaat bey, major de la gendarmerie, pour la sûreté du marché, furent enlevées par l'ancien Alay bey. Il est inutile d'expliquer le but auquel tendait cette mesure ; 4° Le même jour, au moment où Abd-ul-Kader eff. et son fils Abd-ul-Rahman eff. ainsi que Guerguerli zadé, Ali eff. et David eff. Ourfalian travaillaient, conformément aux ordres du Vali, à faire ouvrir aux chrétiens leurs boutiques, le dit David eff., à peine qu'il avait quitté ses compagnons musulmans, fut mas-

sacré sur la place (1). Comment pourrait-on expliquer ce meurtre? 5° Au même moment, quand on forçait la première boutique pour la mettre au pillage, le Vali Djevad bey et Moustafa Remzi pacha regardaient la scène avec une indifférence complète, ce qui redoublait le courage des pilleurs ; 6° Encore le même jour, on massacra en présence même du Vali le nommé Artin eff. Chadrikian, membre de la Municipalité, ainsi qu'un autre employé du bureau des cadastres, Mazoub eff., sans que Djévad bey s'y soit opposé en quelque sorte ; 7° Le même jour, Khatib eff., gendre de Cazaz zadé, Muchteba eff., Dabbagh zadé Ali eff., et une grande foule de bachi-bouzoucks accoururent vers le Konak en s'écriant. « L'Islamisme n'existe plus ; les Guiavours assassinent nos femmes et nos filles ; donnez-nous des armes. » Ils demandèrent au Vali, à Moustafa Remzi pacha des fusils Martini. Leur volonté fut exécutée immédiatement et les mêmes facilités furent accordées pour les dépendances d'Adana.

9° Les pauvres chrétiens qui s'efforçaient à éteindre les incendies dont leurs maisons devenaient la proie, furent atteints des balles de Maüser lancées par les hauteurs des minarets, par la tour de l'horloge, par les hautes maisons des musulmans, ainsi qu'à travers des tuiles couvrant le toit de l'école des Arts et Métiers, et cela dirigé par Guerguerlizadé. Ce fait constitue non seulement un acte d'injustice, mais aussi un argument convaincant au sujet des provocateurs des événements funestes.

(1) *N.-B.* — David Effendi Ourfalian, fut la première victime des événements d'Adana. Il a été assommé par ordre supérieur.

10° Dans le cas où l'on procèderait à la recherche des auteurs des dépêches compromettantes lancées aux dépendances d'Adana, on parviendrait, sans nul doute, à obtenir des renseignements suffisants au sujet des agitateurs des événements d'Adana. A ce propos, nous attirons votre sérieuse attention sur l'attitude néfaste du directeur du journal *Ittidal* d'Adana avant et après les événements.

11° Pendant les jours des massacres et des pillages, lorsque nous nous adressions aux autorités, nous y voyions souvent des notables musulmans en train de délibérer : C'étaient Bagdadi zadé Abd-ul Kader eff., son fils Abd-ul-Rahman, et son beau-fils Bekir, Guerguerli zadé Ali eff., Bochnak zadé Salih eff., Abdal Kiahyassi Kérim, l'Uléma Mufti zadé Muchtebi eff., Batoumli-zadé Osman eff., Dabbagh-zadé Hadji Ali eff., etc. etc.

12° Le 12 avril 1325 (25 avril 1909) date à laquelle recommencèrent les événements pour la seconde fois, les nommés Kybrizli Oglou Suléiman, et It-ouyoutmaz Ali, de Saldjilar, accouraient vers le Konak en s'écriant « les guiavours ont tué des soldats et n'ont laissé aucun musulman dans le quartier Saldjilar. » Sans avoir procédé à la vérification de ces renseignements dénués de fondement, Moustafa Remzi pacha donna à ses soldats, au son de la trompette, l'ordre d'attaquer.

13° Les personnages précités qui ne se contentaient pas des massacres, pillages et incendies ayant duré du 1er au 3 avril, essayaient d'en organiser d'autres et de cacher leurs fautes. Mais comment pourrait-on réaliser ce but ; sinon en exécutant un massacre plus fort et un ravage plus désastreux que les précédents.

Effectivement les soldats rouméliotes connus par leur libéralisme et par leurs services rendus à la patrie, qui ignoraient jusqu'alors les événements antérieurs, furent assaillis, au moment où ils dressaient les tentes, par des coups de fusils tirés intentionnellement par quelques musulmans qui s'écriaient. « Les Guiavours tirent sur les soldats ; ils ne restent pas encore tranquilles ». Les soldats reçurent alors de Moustafa Remzi pacha l'ordre d'attaquer et commirent des ravages terribles (1). Croyant réprimer une insurrection ils tuaient un grand nombre de chrétiens et brûlaient, en se servant du pétrole, les églises, maisons et boutiques représentant une grande valeur ; tandis que les vrais dévastateurs, les traîtres de la patrie étaient émerveillés de la réussite de leur projet. Quelle est maintenant la Cour martiale qui pourrait les réprimander ? Quel est celui qui oserait condamner ces actes d'atrocité pour sauver l'honneur du soldat ?

14° Dans le cas où la Cour Martiale voudrait presser un peu les musulmans qui massacrèrent les chrétiens, pillèrent leurs biens et meubles et incendièrent leurs maisons, ceux-là avoueraient facilement et désigneraient les personnes de qui ils en reçurent l'ordre, et la vérité et la justice seraient ainsi établies.

Les populations musulmanes et chrétiennes d'Adana et de ses dépendances vivaient depuis des années dans la paix et la sécurité, et même lors des événements survenus quatorze ans auparavant, qui livrèrent l'Asie-Mineure au feu et au sang, la ville d'Adana en entier, et ses dépendances en partie furent exemptes des massacres et des ravages.

(1) Ce qui n'empêche pas une pièce officielle de soutenir que les soldats arrivés le 12 avril n'ont pas bougé !

Or, ce que nous attendons de l'honorable Cour Martiale c'est qu'au lieu de punir les assassins ordinaires, il soit procédé, afin de leur infliger un châtiment exemplaire, à la recherche des principaux provocateurs qui incitèrent les premiers à commettre ces ravages ; qu'on ne condamne plus à mort des milliers de nos compatriotes musulmans, qui furent assez naïfs pour être dupes des calomnies des ennemis du pays et de la nation ; que seulement les auteurs des événements, fussent-ils fonctionnaires supérieurs ou employés, notables ou ulémas, soient condamnés équitablement ; que le peuple innocent soit sauvé ; que la justice soit faite pour tous et que la terre sacrée de la patrie ne soit pas tachée du sang des innocents.

(*Mêmes signatures des Chefs spirituels d'Adana.*)

A la présidence de la Chambre Ottomane.

(Copie a été remise au Patriarcat Arménien).

Les sentiments de compassion manifestés par la Chambre Ottomane envers nous et le concours qu'elle nous a prêté lors des calamités dont nous avons été les victimes et à la suite des grosses pertes que nous avons subies pendant les événements funestes d'Adana, nous occasionnèrent une joie infinie et une grande satisfaction. Nous vous prions instamment de vouloir bien procéder, (avant que notre déplorable situation soit encore aggravée par l'approche de la saison d'hiver), à la reconstruction de nos églises, écoles,

maisons et boutiques qui se trouvent complètement détruites, ruinées et brûlées.

Nous vous avisons en outre qu'il est absolument indispensable de continuer pour quelque temps encore le secours pécuniaire, accordé depuis deux mois à titre de pension alimentaire, à la population chrétienne, privée de tous moyens d'existence et ne possédant rien pour se vêtir.

En vous informant que faute de ces mesures de précaution, un grand nombre de pauvres citoyens chrétiens mourront encore d'inanition, nous faisons instamment appel à vos sentiments d'humanité et de patriotisme.

Le 23 Témouze 1325.
Le 5 Août 1909.

Acte portant les signatures suivantes :

Le Vicaire patriarcal
des Syriens d'Adana.

Le Vicaire patriarcal des Syriens et Grecs
Catholiques d'Adana.

Le pasteur des Arméniens
protestants d'Adana.

Le Vicaire épiscopal
des arméniens d'Adana.

L'évêque des Arméniens
catholiques d'Adana.

Le vicaire patriarcal
des Chaldéens d'Adana.

A Sa Majesté Impériale le Sultan

(Copies ont été remises au Grand Vézirat. A la Chambre Ottomane, au patriarcat œcuménique, au Patriarcat arménien. Au Chef spirituel des Arméniens protestants, au Patriarcat des Syriens, au Vicariat Patriarcal des Syriens catholiques, au Vicariat patriarcal des Chaldéens, au Vicariat patriarcal des grecs Catholiques et au Patriarcat arménien catholique.)

Nos communautés paisibles furent privées de tout moyen de vivre : nos biens et meubles furent saccagés, et nos églises, écoles, maisons et boutiques ont été complètement brûlées, réduites en cendres, la plupart de nos citoyens ont été massacrés.

— Nous voulons du pain pour vivre, des logis pour habiter, des églises pour dire nos prières, des écoles pour élever nos enfants, des capitaux pour travailler et enfin de la justice pour nous assurer la sécurité de la vie.

La saison d'hiver approchant à grands pas les nécessités augmentent et notre misère s'accroît.

Nous regrettons fort que la noble nation ottomane se trouve (et se trouvera encore pour longtemps) dans la fâcheuse obligation de supporter le poids accablant des charges de secours, alors que toute la richesse et les meubles de nos communautés se trouvent cachés dans les maisons et boutiques et même dans les poches des pilleurs et des hauts fonctionnaires dirigeants.

Nous prions donc Votre Majesté de vouloir bien donner à qui de droit les ordres immédiats et voulus,

pour qu'un accueil favorable soit réservé à nos demandes sus-mentionnées.

Le 3 Agoustos 1325, (le 16 Août 1909).

Signé par :

Le Vicaire épiscopal
des Arméniens d'Adana.

L'Évêque des Arméniens
catholiques d'Adana.

Le Vicaire patriarcal
des Syriens d'Adana.

Le vicaire patriarcal des Grecs
et Syriens catholiques d'Adana.

Le pasteur des Arméniens
protestants d'Adana.

Acte adressé conjointement aux patriarcats et aux vicariats des différents cultes chrétiens à Constantinople et au chef spirituel des protestants de Constantinople.

Nous avons l'honneur de vous exposer ce qui suit :

La Cour Martiale d'Adana se montre hésitante, indulgente dans ses actions et se montre incapable dans l'application de la justice et de l'équité. Elle professe une tendance marquée à cacher les événements criminels, ou s'il est même possible, elle tâche d'en até-

nuer la gravité ou bien d'en changer le caractère véritable. Elle s'efforce de fermer les yeux pour ne pas voir la vérité ou défigure les faits complètement. Elle tâche d'innocenter tout à fait l'ex-Vali Djévad bey et le Général de division Moustafa Remzi pacha, sous prétexte que le premier était un incapable et le second un ramolli. Cependant le Vali n'était pas un incapable; et nous sommes tous fermement convaincus qu'il permit volontairement ces actes d'atrocité en manquant de s'acquitter des devoirs d'un Vali. Le Général de Division Moustafa Remzi pacha n'était pas non plus un ramolli, mais c'était un organisateur d'événements de ce genre, même dans le passé. La preuve c'est qu'il conduisit lui-même les événements de Marache. Est-ce dans un but politique de vouloir qualifier ces gens-là, l'un *de ramolli* et l'autre *d'incapable?* Nous craignons fort que la Cour Martiale, poussée par de pareils raisonnements, ne veuille bénévolement les innocenter complètement ou bien qu'elle ne se borne à leur infliger une peine insignifiante. — Et d'après ce que nous venons d'apprendre ce châtiment consisterait à ne plus les appeler au service du Gouvernement pendant quelques années. — Cependant il est à noter que les susdites personnes sont non seulement les provocateurs en chef et les organisateurs principaux des événements d'Adana, mais aussi la cause absolue de l'extension du mouvement criminel dans les autres parties du Vilayet par les dépêches compromettantes et excitantes qu'ils lancèrent partout. Seulement le Mutessarif de Mersine et le lieutenant-colonel de Sélefké n'obéirent pas à leurs ordres. Lorsque le Mutessarif de Sélefké a montré au susdit colonel les trois dépêches qu'il avait reçues du

Vali d'Adana, lui intimant l'ordre du massacre général, le lieutenant-colonel lui répondit : *Cet ordre émane de l'infâme Hamid; montrez-moi un ordre de l'armée, je l'exécuterai immédiatement...* et comme un vrai patriote il défendit énergiquement les chrétiens de Sélefké et ne toléra point que des crimes se commettent dans la ville.

Nous sommes fermement convaincus que tous les actes précités furent commis par le gouverneur Djévad bey, avec la connivence du général de division Moustafa Remzi pacha. D'autant plus que les massacres commencèrent par un commandement *tirez* et prirent fin par un autre *cessez,* donnés tous les deux par le Vali soi-disant incapable et par le ramolli Moustafa Remzi Pacha! Ce sont là, pensons-nous, des actes ourdis et prémédités, plutôt que des preuves d'incapacité et de ramollissement.

La cour martiale se comporte avec une indulgence inouïe et avec clémence envers les malfaiteurs et les coupables avérés ; tandis qu'elle agit avec violence, mépris et emportement envers les malheureuses victimes, les veuves et les orphelins. Quand l'assistance du Gouvernement devrait en de pareilles circonstances être réservée exclusivement aux malheureux sinistrés, c'est tout le contraire qui se passe ici, et cela encourage les malfaiteurs, en causant une grande affliction et de la consternation aux malheureux éprouvés.

Les personnes chrétiennes qui sont appelées par la Commission d'enquête de la Cour Martiale pour y porter leur déposition ou pour être interrogées sur les événements, sont menacées et insultées avec un langage inconvenable et vulgaire : « *La faute n'est pas*

à vous, leur dit-on, mais bien au Gouvernement qui vous a gâtés à ce point-là. Vous voulez que les plus honnêtes et les plus pieux, les Hadji et les Hodja musulmans soient condamnés à mort? cela vous ferait plaisir. » Si telle est la façon de procéder de la Cour Martiale d'Adana, on peut juger celle des Commissions d'enquête fonctionnant sous ses ordres dans les diverses villes du Vilayet. La Cour Martiale est en relation intime avec les musulmans indigènes ; elle ne veut pas avoir de rapports avec nous chrétiens. Il ne lui serait pas possible d'établir la vraie justice, car elle fait reposer ses jugements sur les anciennes pièces d'enquête dressées par l'ancienne Cour Martiale, laquelle était composée de partisans de l'absolutisme, et sur de faux témoignages portés par un grand nombre d'anciens mouchards et par certains témoins chrétiens qui déposèrent sous pression et menaces ; à cause de ces faux témoignages, nombre d'innocents chrétiens furent condamnés à la potence ou aux travaux forcés. D'autres chrétiens condamnés à la détention pourraient succomber dans les cachots du fort de Payas ; d'autres sont incarcérés à Adana. Prises de peur, nos communautés vivent dans un état d'âme bien perplexe. Aujourd'hui l'innocence des arméniens est claire comme le jour ; et bien que cela soit déjà affirmé aussi par le Gouvernement impérial, les arméniens restent toujours accusés de provocation et de désordre ; et l'on voudrait que les procès des notables prévenus arméniens aient lieu partant de ce principe.

Les nommés Kibar Oglou Mohamet et Ismaïl, Azmi gendre de ce dernier, Abdulkerim et sa sœur sanguinaire Sinem, massacrèrent et firent massacrer tous

les hommes virils des villages d'Abdi-Oglou et de Missis et du bourg de Ghayirli, ainsi que ceux demeurant dans les fermes des environs d'Adana. Or, nous venons d'apprendre qu'au lieu de condamner ces gens à mort on se contenterait de leur infliger provisoirement la peine des travaux forcés.

Si cette nouvelle se réalise, le séjour des chrétiens, tant à Adana que dans ses dépendances, deviendrait impossible ; ils se trouveraient alors dans la triste obligation de quitter leur pays. Des musulmans ayant massacré 40-50 chrétiens à la fois sont punis très légèrement.

Des scélérats dont les crimes se trouvent amplement prouvés, constatés par les dépositions de nombreux témoins honorables, sont laissés libres de toutes poursuites. Des assassins qui massacrèrent et ruinèrent complètement les chrétiens dans les dépendances d'Adana, sont mis petit à petit en liberté.

Ce serait jeter de la poudre aux yeux que d'exposer, dans la cour du Konak, quelques lambeaux de vieilles hardes et de misérables morceaux de cuivre brûlés, fondus, pour faire croire qu'on retourne les objets trouvés, alors que les biens saccagés des chrétiens sont gardés par les musulmans. Des islams, qui mendiaient dix paras dans la rue, sont devenus possesseurs de grands magasins de commerce et vivent aisément ; par contre, les riches commerçants et les banquiers chrétiens sont restés sans abri, sans maison, sur la paille, et vivent moyennant des secours et la charité publique.

Pour dénicher les auteurs des massacres et les vrais agitateurs, la Cour Martiale aurait dû recourir à d'autres moyens que celui de réclamer des témoins

aux chrétiens qui, dans l'intention de sauver leur vie, s'étaient cachés dans des trous pendant les tristes événements.

Les nommés Bochnak Salih, Guerguerli Ali, Pamoukdji Mestelli, Kassab Déli Mehmet et son fils Husseïn, Dabbagh Zadé Hadji Ali effendi, Ismaïl Séfa, Dibbanzadé Mouhammed, et d'autres notables et des Ulémas, non seulement n'ont pas été inquiétés, mais de plus, aucune poursuite judiciaire n'a été intentée contre ces grands coupables.

Nous faisons tous nos efforts actuellement pour la délivrance des innocents chrétiens emprisonnés à Adana et dans ses dépendances et nous attendons anxieusement le résultat de nos démarches.

La Cour Martiale s'abstient systématiquement d'examiner minutieusement la question, de crainte que la vérité ne soit complétement découverte. Le salut de la patrie ne saurait admettre en aucune façon une pareille attitude de la part de la Cour Martiale. Ces actions-là sont absolument incompatibles avec la gloire de l'ottomanisme. Le salut de la patrie exige l'application stricte de la justice et la mise en œuvre de châtiments exemplaires.

Le 5 Aghoustos 1325.
Le 18 Août 1909.

(Acte signé par tous les chefs spirituels chrétiens d'Adana.)

A Son Altesse le Grand Vizir

(Copies remises aux patriarcats arménien et arménien catholique)

Bien que l'innocence des chrétiens dans les événements funestes d'Adana soit aujourd'hui définitivement établie et que la circulaire-déclaration du Gouvernement y relative soit publiée dans le journal officiel, les chrétiens accusés de provocation et de troubles se trouvent encore détenus dans les prisons ; ce qui occasionne une vive affliction et un désespoir parmi nous.

Les dispositions de la dite déclaration n'ont pas été encore appliquées à l'égard des chrétiens qui sont toujours l'objet des poursuites judiciaires et par suite infiniment tristes et accablés.

Par conséquent, nous prions Votre Altesse, au nom du Gouvernement constitutionnel, de vouloir bien transmettre le plus tôt possible et à la plus grande satisfaction de tous les ottomans, les ordres nécessaires pour l'élargissement des prévenus chrétiens et la mise en liberté de tous les prisonniers innocents.

Le 20 Aghoustos 1325.
Le 2 Septembre 1909.

(Signé par tous les chefs spirituels d'Adana.)

A Sa Majesté Impériale le Sultan

(Copies remises : Au Grandvézirat, à la présidence du Sénat, au Ministère de l'Intérieur et aux patriarcats arménien et arménien catholique.)

Nous venons humblement attirer la plus sérieuse attention de Votre Majesté Impériale sur les faits suivants :

1° La divergence existant entre le rapport dressé par la Cour Martiale et celui de la Commission d'enquête, relatifs aux événements funestes d'Adana.

2° La non découverte des fauteurs des horribles événements, qui occupent en ce moment tout le monde civilisé.

3° La non application des dispositions édictées par le Gouvernement dans sa circulaire officielle.

Or, ce serait agir contrairement à la justice et à l'équité que de soumettre aux décisions et aux résolutions d'une pareille cour martiale (partiale), une question aussi importante qui a rapport avec le présent et l'avenir du régime constitutionnel ; que de condamner à la détention les innocents chrétiens et à la potence quelques-uns d'entre eux, ainsi que nous venons de l'apprendre.

Aucune conscience, aucune justice ne saurait tolérer qu'après avoir subi tant de calamités, on soit encore l'objet de telles condamnations.

Nous prions donc instamment Votre Majesté Impériale de vouloir bien transmettre à qui de droit les ordres voulus afin qu'il soit procédé à la recherche des vrais coupables fauteurs des regrettables événements, ainsi qu'à la formation d'un tribunal mixte à

Constantinople, avec débats publics, ayant mission d'examiner minutieusement et dans tous ses détails cette question vitale ; que la justice et l'équité soient définitivement établies, et qu'enfin l'exécution des sentences injustes soit remise jusqu'à l'issue des enquêtes.

Le 24 Aghoustos 1325.
Le 6 Septembre 1909.

(Signé par tous les chefs spirituels d'Adana.)

(Communication adressée au Grandvézirat, au Ministère de la Guerre, au Ministère de la Justice et aux patriarcats au sujet du fonctionnement de la Cour Martiale.)

C'est avec un vif regret et avec un grand désespoir que nous avons pris connaissance des jugements et sentences rendus par la Cour Martiale et de l'attitude adoptée par elle à l'égard des provocateurs et des fauteurs des regrettables événements d'Adana. Cela nous a jeté le désespoir dans l'âme et nous a surpris étonnamment.

Cette attitude inattendue de la Cour Martiale et la tactique incorrecte suivie par elle dans cette question nous paraissent trop étranges et inopportunes ; à savoir :

1° Toute accusation mensongère ou toute plainte calomnieuse portée envers les malheureux chrétiens souffreteux, a été acceptée, poursuivie avec une fié-

vreuse activité et une grande énergie, tandis que toutes les doléances et les justes plaintes formulées par les chrétiens contre les malfaiteurs, criminels ou assassins musulmans ont été reçues avec dédain et avec une indulgence apparente et sans borne envers ces accusés. Nous croyions que l'institution d'une cour martiale, à la suite d'événements aussi graves que monstrueux, aurait eu pour but d'appliquer la justice partout en protégeant les malheureux, les souffreteux et les personnes sans soutien, sans aide, les victimes. Malheureusement, nous avons été déçus dans notre attente et dans notre espoir de voir appliquer impartialement la justice.

2° Les dépositions dignes de foi et consciencieuses portées contre les musulmans, auteurs des massacres et compromis dans les événements désastreux ont été rejetées sans examen; par contre, les faux témoignages des mercenaires déposés en faveur de ces hauts criminels ont été admis d'emblée sans objection aucune.

Toutes les fois que les chrétiens sont parvenus à prouver que tel musulman a massacré des chrétiens dans un lieu quelconque, à chaque occasion on s'est empressé d'acquitter l'accusé en établissant un alibi par deux faux témoins (1). Citons par exemple entre mille le cas de Tchénéssize Kévork, lequel, pour avoir tué un nègre en se défendant contre une attaque dirigée sur sa personne, a été exécuté et pendu sur

(1) On sait qu'en Turquie le témoignage des chrétiens n'est pas valable. Tandis que le témoignage de deux islams, deux passants de la rue qu'on appellerait au hasard pour faire un faux témoignage (contre la remise de 3 ou 4 francs), peut faire crouler le meilleur procès d'un chrétien. O Thémis!

l'unique témoignage du Moukhtar Yonouz. Tandis que ce dernier contre qui un procès avait été intenté, sous l'inculpation de massacre d'un grand nombre de chrétiens, a été complètement acquitté, ayant réussi à prouver par les faux témoignages de certaines personnes louches, que pendant les événements funestes, le susdit Moukhar, musulman, était absent d'Adana. Or, ne trouvez-vous pas étonnant que le susdit Kévork soit condamné à mort sur la déposition du Moukhtar et que, plus tard, la prétendue absence de la ville de ce dernier soit admise par la Cour Martiale, lorsqu'il s'agissait cette fois-ci d'une plainte portée contre le Moukhtar?

3° Alors qu'on condamnait les chrétiens en se basant sur des conjonctures et sur de faux témoignages, il n'en était pas de même pour les musulmans qui n'étaient pas condamnés, malgré l'existence de plusieurs témoins sérieux. Citons, par exemple, le fait suivant :

Le nommé Assadour, orfèvre arménien, a été condamné à 15 ans de prison parce qu'on avait trouvé le cadavre d'un musulman dans un lieu assez distant de sa maison. Par contre, les femmes qui s'étaient présentées pour établir l'identité des assassins qui avaient tué la femme et les enfants du malheureux Assadour, ont été chassées de la Cour Martiale. « *Qu'est-ce que vous cherchez ici ? leur disait-on; voulez-vous que nous condamnions à mort des musulmans à cause de vos maris et de vos enfants ? Allez vous occuper de vos affaires. La faute n'est pas à vous, mais bien au Gouvernement qui vous a tellement gâtées.* » Quelle jolie réponse et quel loyal tribunal !

4° Au cours des recherches et des constatations faites en vue d'établir les faits criminels, tandis qu'on interrogeait minutieusement les chrétiens et qu'on les accablait afin de relever des contradictions dans leurs dépositions, on faisait par contre subir aux musulmans un interrogatoire superficiel pour la forme et ridicule dans le but de les innocenter et de les élargir. Citons quelques exemples :

A une femme qui prétendait être menée par force dans une chambre où l'on avait massacré son mari, on adressait les questions suivantes : Combien de fenêtres avait-elle la chambre où l'on vous a conduite ? Avait-elle de plafond ? De quel côté se trouvait la porte ? Combien de marches comptait-il l'escalier ? etc., etc. En un pareil moment, est-ce admissible de remarquer comme il faut les dispositions des lieux, le nombre des fenêtres, le côté de la porte ou de se rappeler du nombre des marches de l'escalier, etc., etc. ?

Quelle absurdité dans les questions posées. Etait-ce le moment d'examiner les côtés Est ou Ouest d'une maison ? Jugez-le vous-même, s'il vous plaît.

5° Quelques cadavres de musulmans ayant été trouvés dans les *Hans* (auberges) dénommés Menzil et Ohan-Oglou, sis à Tarsous-Capou (à Adana), les nommés Kassab Missak, Khatcho, Artine, Ohanès et Garabet, tous bouchers de leur métier, ont immédiatement trouvé la mort sur la potence. Tandis qu'aucune poursuite judiciaire n'a été exercée contre Saad-ed-dine et ses compagnons qui ont massacré nombre d'innocents chrétiens dans des quartiers commerçants de la ville, comme ceux de Yéni-Han et

d'Adjem-Han, situés dans le centre commercial de la ville. Ils n'ont pas été inquiétés du tout.

6° Les musulmans, qui avaient attaqué à Tarsous le dépôt militaire et s'étaient emparés des fusils Martini, ont été condamnés de 5 à 6 ans de prison, sans qu'il soit tenu compte des massacres de chrétiens exécutés au moyen de ces armes. A Hadjine, au contraire, les chrétiens qui avaient échangé leurs fusils de chasse avec ceux des gendarmes, par le consentement même de ces derniers, ont été condamnés de 10 à 15 ans de détention.

7° A la suite d'une déposition fondée sur d'improbables soupçons, un chrétien a été condamné à 15 ans de prison, sous l'inculpation d'avoir tué un religieux musulman ; tandis qu'aucune décision n'a été prise au sujet de l'assassinat des 20 notables et instruits pasteurs protestants, qui ont été massacrés sans merci et avec une sauvagerie exemplaire à Osmanieh et à Sagh-Guétchid, d'une manière farouche et sans pitié.

8° Les massacres commis à Abd-Oglou et à Missis par les fils de Kibar (Mehmet et Suleiman) et par son gendre Azmi, étaient terribles et pleins de cruautés.

Les actes de férocité commis à Ghayirli et dans les fermes environnantes par Abdal Kéhyassi Kérim, sa sœur Sinem et par ses basses créatures, sont à faire boucher les oreilles et sont de nature à souiller l'humanité. Ils ont coupé en morceaux les hommes et les ont achevés par des tortures inouïes et par des drogues diverses ; ils ont brûlé les femmes et noyé des enfants dans le fleuve. Aucune poursuite judiciaire n'a été exercée contre eux, comme d'ailleurs aucune

mesure pénale n'a été prise à l'égard des assassins qui ont massacré plus de 200 personnes dans les villages Tanghri-Verdi et Mihmandar. A quoi pourrait-on attribuer cet état de choses et d'autres semblables ? Nous n'avons pu éclaircir ce mystère.

9° Rien que dans la ville d'Adana, 6 églises, 2 écoles et des milliers de maisons et boutiques de chrétiens ont été incendiées, enduites de pétrole par les soins et par les ordres de Husseïn eff., qui garde encore ses fonctions d'architecte de la municipalité. Aucune enquête n'a été ouverte à ce sujet.

Les islams dont les maisons pullulent de meubles et objets volés aux chrétiens ne sont pas encore arrêtés et l'on ne fait aucune remarque aux islams qui font ouvertement le commerce de bric-à-brac avec les meubles, biens et objets de valeur enlevés aux chrétiens.

10° Djévad bey, ex-gouverneur d'Adana, qui avait permis le massacre des milliers de chrétiens, l'incendie des édifices d'une valeur de quelques centaines de milles livres turques, et le pillage des meubles et biens de la valeur de quelques millions de livres turques, a été mis, comme châtiment de ses crimes, en disponibilité par retrait d'emploi pour 5 ou 6 ans (1).

(1) Nous venons d'apprendre qu'on a accordé au fameux ex-vali d'Adana, Djévad Bey, trente livres turques (700 fr. environ) par mois, puisqu'il a été condamné à ne pas remplir ses fonctions pendant 6 ans. — Être bien payé pour avoir fait tuer 30.000 chrétiens, pour avoir ruiné une belle province de l'Empire Ottoman, et pour avoir même porté un préjudice moral d'une part et pécuniaire de l'autre au gouvernement ottoman, car les revenus de ladite province ont diminué sensiblement ! Voilà une punition vraiment sévère !

Quant au général de division Moustafa Remzi pacha qui disposait d'une force militaire suffisante pour réprimer l'insurrection, il a été condamné à 3 mois de prison seulement.

11° Ihsan Fikri, le rédacteur en chef du journal *Ittidal*, qui par ses publications compromettantes avait agité les musulmans contre les chrétiens, a été frappé d'interdiction de séjour à Adana (1) et son collègue Ismaïl Séfa, qui par son article intitulé : *Une terrible insurrection*, avait provoqué le deuxième mouvement d'Adana qui a été encore plus terrible que le précédent, n'a été condamné qu'à un mois de prison.

12° Bagdadi-zadé Abdulkader et ses basses créatures, qui ont eu une part très sérieuse dans l'organisation et l'exécution des massacres, n'ont été l'objet d'aucune poursuite ou ont été reconnus innocents. Lors des premiers événements, Abdulkader, assis devant la fenêtre de sa maison, donnait des ordres tels que : « *Tuez les hommes, leurs femmes et leurs biens vous appartiendront...* » Ce fait ayant été constaté par les dépositions de plusieurs témoins, nous ne pouvons nous expliquer pour quelle raison il a été acquitté et comment ses créatures n'ont pas été soumises à aucun interrogatoire ?

13° Assaf Bey, le Mutéssarif d'Erzine, qui par ses dépêches compromettantes avait provoqué les ravages et meurtres commis dans le Sandjak de Djébéli-Béréket, ainsi qu'il est déjà explicitement exposé dans

(1) Ihsan Fikri, est mort à Beyrouth en 1910, emporté par la phtisie. a trouvé dans cette mort rapide la punition de ses horrib forfaits.

le rapport officiel de la Commission d'enquête ; le dit Assaf, disons-nous, a été complètement acquitté, comme d'ailleurs ont été successivement mis en liberté la plupart des gens qui avaient exécuté ces massacres et crimes dans le ferme espoir d'exterminer la partie mâle de la population chrétienne tant à Adana que dans toutes ses dépendances.

14° Est-ce que les faits que nous venons de citer sont bien au-dessous des faits ordinaires, pour qu'on n'y attache aucune importance sérieuse? La Cour martiale professe visiblement une tendance à acquitter absolument les grands coupables ou à ne les condamner qu'à l'interdiction de séjour ou bien à un emprisonnement de courte durée.

Nous venons donc humblement rappeler à Votre Excellence, que les châtiments infligés ne sont pas à la hauteur des crimes commis. Votre Excellence n'ignore pas que cet état de choses servirait à encourager l'audace des malfaiteurs et assassins, au grand malheur de la population chrétienne dont il rendrait le séjour impossible en cette contrée.

15° En résumé, les jugements précités sont non seulement incompatibles avec la gloire et la dignité du gouvernement ottoman, mais ils sont aussi préjudiciables pour l'avenir de la patrie. Et comme nous craignons fort, d'autre part, qu'ils ne provoquent le renouvellement de crimes et massacres de même genre et comme nous désirons le salut et le bonheur de notre pays, nous protestons énergiquement contre lesdits jugements, et nous prions Votre Excellence, au nom de l'ottomanisme et du réel patriotisme, de vouloir bien faire procéder à la formation d'un tribunal mixte extraordinaire chargé de reviser les sen-

tences sus-mentionnées afin d'établir définitivement la justice et l'équité.

(Signé par tous les chefs spirituels d'Adana.)

Le 8 Eiloul, 1325.
Le 21 septembre 1909.

Cet acte a été envoyé à Constantinople, le 11/24 septembre 1909.

Takrir adressé à la Chambre des Députés, aux représentants de la noble nation ottomane.

Messieurs,

La population chrétienne d'Adana a été, à deux différentes reprises, abandonnée au feu, au pillage et aux massacres pendant 5 jours entiers, au commencement du mois d'avril dernier.

Des milliers de personnes de nos communautés ont été massacrées sans aucun motif plausible; leurs meubles et objets valant quelques centaines de mille livres turques ont été pillés, saccagés et leurs maisons, boutiques, églises et écoles ainsi que leurs fermes et vignes ont été incendiées exprès au moyen du pétrole. Le vilayet d'Adana, ravagé complètement, est devenu un cimetière pour la population chrétienne. Comme vous le savez déjà, honorables Messieurs, chaque effet doit avoir sa cause, et cette cause doit être en proportion de l'effet. Cependant, nous ne voyons aucune cause plausible pouvant justifier les tristes évé-

nements d'Adana. La seule chose qui aura pu attirer ces malheurs sur nous chrétiens, serait supposons-nous, notre religion d'abord, notre tendance au progrès, notre joie excessive lors de la proclamation de la Constitution; mais ce ne sont pas là des fautes. Certains fonctionnaires de l'Etat veulent attribuer ces événements à la volonté divine, ou au hasard, ou bien à un mouvement fortuit, soudainement éclaté ; mais ces idées nous paraissent absurdes. Car nous ne pouvons pas nous imaginer que des actions aussi éminemment criminelles comme celles d'Adana soient ordonnées ou tolérées par le Tout-Puissant créateur, qui est la source même de bonté et de miséricorde. Cela est absolument impossible. Ces événements ne sont pas non plus l'effet du hasard, ni le résultat d'un mouvement imprévu. Ce n'est pas le hasard, disons-nous, parce qu'on y remarque certains indices graves de préméditation. Ce n'est pas non plus un mouvement imprévu, spontané, parce qu'on ne voit ce cas que dans des phénomènes d'ordre physique, tel le tremblement de terre.

D'autres, plus intelligents, en attribuent la cause aux ennemis de la Constitution, ou à l'ignorance complète de la basse classe, ou bien au fanatisme de la race. Pour ce qui est de la marche contre la Constitution, celle-ci, disons-nous, n'était pas une question concernant les chrétiens. La cause du nouveau régime ottoman intéresse au même degré les Jeunes-Turcs, le comité *Union et Progrès,* l'armée d'opération, ainsi que tout vrai ottoman. Il ne serait donc pas juste que nous périssions nous seuls chrétiens, pour la défense de la Constitution Quant aux autres motifs invoqués, tels que l'ignorance du peuple et le fana-

tisme de la race, ils ont effectivement existé de tout temps dans ces parages, sans toutefois, qu'un pareil ravage en soit jamais résulté.

Quelques agitateurs s'efforcent de présenter ces événements sous la forme d'un mouvement révolutionnaire ou d'une insurrection ou émeute, ou bien sous celle d'une aspiration d'indépendance. Cependant, il n'y a rien de plus absurde et insensé que de qualifier les chrétiens de révolutionnaires; toute personne raisonnable ne saurait l'admettre. Car, méconnaître les bienfaits et les avantages du régime constitutionnel serait le comble de l'absurdité de la part des chrétiens.

En ce qui concerne l'insurrection et l'aspiration à l'indépendance, nul n'ignore que ce sont là des prétentions irréalisables, des utopies tant au point de vue moral que politique. Or, toute action vile tentée dans ce but par les chrétiens est inadmissible, comme d'ailleurs il est ridicule de leur imputer une calomnie mensongère. Nous sommes heureux de voir que ces calomnies ont été démenties aussi par la déclaration circulaire du gouvernement même.

Dans ces conditions, la vraie cause de ces événements constitue un mystère impénétrable pour nous et nous espérons que les députés de la nation voudront bien résoudre cette question et établir ainsi les vrais motifs des massacres d'Adana.

Nous prenons la liberté de vous exposer ci-après, Messieurs, nos observations et nos convictions personnelles au sujet de cette question, dans l'espoir qu'elles pourraient servir de base aux délibérations qui seraient entreprises par la Chambre à l'effet d'éclairer et d'établir les vraies causes de la situation.

1° Pour pouvoir commettre des ravages et déprédations aussi colossales que terribles à Adana et dans ses dépendances, les autorités locales et la plupart des notables musulmans se sont entendus pour agir d'accord.

2° Un tas de traîtres qui sont les ennemis acharnés du pays et de la nation et les adversaires terribles des chrétiens, ont lancé des dépêches calomnieuses à l'égard des Arméniens, au Gouvernement central de Constantinople.

3° La coïncidence des événements funestes d'Adana avec le mouvement réactionnaire de Constantinople prouverait l'existence d'un rapport entre les deux.

4° Au commencement des regrettables événements d'Adana, le concours et l'intervention absolue des autorités locales ont été tout à fait en faveur des pilleurs et des massacreurs en général.

5° Le fait que les massacres et les ravages et pillages ont commencé en même temps par tout le vilayet et qu'ils ont été exécutés dans les mêmes circonstances, prouve amplement que les événements étaient organisés et étudiés d'après un plan conçu d'avance.

6° Les massacres et désordres renouvelés les 12 et 13 avril à Adana, ont été commis, en majeure partie, par des soldats turcs intentionnellement trompés, et abusés par la populace de la ville (1).

7° Les Autorités locales n'ont fait preuve d'aucune énergie dans la recherche des objets et meubles pillés

(1) Voilà encore une preuve établissant que les soldats arrivés le 12 avril à Adana ont tiré sur la population chrétienne et qu'ils ont commis des désordres. C'était l'armée de la Constitution même, arrivée pour réprimer les massacres et pour rétablir l'ordre public.

aux chrétiens dans leurs magasins et dans leurs demeures ; et pour le retour des biens à leurs propriétaires.

8° Les Cours Martiales n'ont pas agi sévèrement et avec la vigilance nécessaire pour trouver et punir comme ils le méritent les coupables, les criminels et les assassins ; par conséquent, elles n'ont pas été à la hauteur et se sont montrées incapables et injustes mêmes.

9° Les fonctionnaires qui avaient protégé les chrétiens se trouvant dans leurs quartiers, ont été destitués et remerciés.

10° Aucune populace n'oserait exécuter des désastres aussi monstrueux que ceux d'Adana et de ses dépendances, sans qu'elle soit adossée à une force supérieure, la garantissant contre toutes les éventualités.

Etant donné toutes ces circonstances, nous nous demandons quelles peuvent être les causes des massacres d'Adana et quels en sont les facteurs et les organisateurs ? Nous vous soumettons tous les détails qui précèdent, pour qu'ils soient l'objet de vos mûres réflexions.

Bien qu'à la suite des évènements d'Adana, nombre de Cours Martiales se soient constituées un peu partout dans la province, elles ont été toutes imparfaites, incapables, et ont péché au point de vue de l'énergie et de l'équité... Elles se sont occupées de quelques assassins ordinaires, sans se livrer à la recherche des causes et des fauteurs principaux des événements. Elles ont condamné des innocents chrétiens et acquitté des musulmans coupables avérés. Elles ont, ou acquitté complètement ou puni légère-

ment, l'ex-gouverneur Djévad bey, le Général de division Moustafa Remzi pacha, le Mutéssarif d'Erzine Assaf bey, Ihsan Fikri le rédacteur en chef du journal *Ittidal*, Bagdadizadé Abdulkader, ainsi que ses acolytes. Les Cours Martiales n'ont pas réfléchi qu'en protégeant les assassins et les criminels elles entraîneraient la ruine du pays et mettraient en danger l'avenir de la Constitution. Il serait agir contrairement à l'équité et à la justice que de passer si légèrement sur les évènements criminels d'Adana qui ont souillé la Constitution ottomane et qui sont devenus pour elle une tâche accablante. Cet état de choses encouragerait l'audace des musulmans, au détriment de la population chrétienne désespérée. L'attention de tous les vilayets ottomans est fixée sur Adana. Tout le monde veut voir des actes justes à Adana. Le Tout-Puissant demande que la justice soit pleinement appliquée. Nous aimons à croire que tous nos espoirs ne seront pas déçus, et que nos demandes ne resteront pas lettres mortes.

En France, l'affaire de Dreyfus a duré des années entières. Le fils de feu Midhat pacha tâche de prouver l'innocence de feu son père. Pourquoi ne pourrait-on pas procéder à la revision de la question d'Adana en vue d'établir définitivement la vérité et la justice? Cette revision s'impose surtout pour que les différents éléments qui composent l'Empire Ottoman, puissent vivre en bonne intelligence et dans l'union désirée. Il faut attacher une grande importance à ces évènements afin d'assurer le présent et l'avenir de la patrie. Le seul moyen de faire oublier les conséquences de cette fâcheuse question serait d'appliquer largement la justice et de faire preuve d'énergie. L'application de

la justice à Adana produirait son effet dans tout l'Empire, ainsi que toute injustice commise ici servirait à corrompre et ruiner tout notre avenir. L'événement criminel d'Adana met au front de la Constitution ottomane un stigmate persistant et une plaie incurable ouverte au cœur de notre chère patrie. Le seul remède efficace, c'est l'application de la justice et l'impartialité. Aucun autre moyen ne pourrait amener le résultat tant désiré. Nous demandons par conséquent, au nom de l'ottomanisme, qu'on applique l'équité et la justice pour tous et qu'on fasse preuve d'activité dans son exécution. Bref, nous supplions et nous attendons de la loyauté intègre de la Haute Chambre, l'adoption des mesures suivantes :

1° L'institution d'un tribunal mixte extraordinaire ayant mission de reviser minutieusement la question d'Adana et d'établir la vérité et l'équité et d'appliquer la justice dans toute son étendue.

2° La pendaison (pour servir d'exemple aux autres), de 40, 50 agitateurs principaux pendant les événements funestes d'Adana.

3° L'indemnisation des pertes subies par les chrétiens, moyennant le produit des amendes à infliger à tout musulman ayant participé en personne aux massacres, pillages et incendies, ou ayant permis les dits ravages par son indifférence ou par son influence.

4° La création des moyens nécessaires à l'alimentation et pour pourvoir à la sûreté des milliers de sinistrés, veuves ou orphelins, restés sans soutien à la suite des événements cruels d'Adana.

5° La prise en considération de la situation déplorable de nos commerçants et de nos fermiers, et l'a-

doption des mesures efficaces et convenables à leur égard, pour que tout le Vilayet d'Adana ne tombe pas dans une inextricable situation économique dont la réparation serait impossible plus tard.

6° L'élaboration d'une loi, frappant de la peine de mort tout fonctionnaire civil ou militaire qui permettrait ou qui ne s'efforcerait pas à réprimer, comme l'ex-gouverneur Djévad bey et Moustafa Remzi pacha, tout massacre et pillage pouvant se produire dans le ressort de ses attributions. Cette mesure servirait à ce que les Valis, les Généraux, les Mutessarifs et Caïmakams connaissent et apprennent qu'ils ne sont pas seulement là pour toucher des allocations, mais qu'ils sont aussi des employés responsables prêts à servir le pays et la nation et même à sacrifier leur vie en cas de besoin.

D'après nos informations, l'ex-Vali Djévad bey et le Général de division Moustafa Remzi pacha, ont profité de l'absence d'une pareille loi pour s'échapper. Nous ne voulons pas que d'autres périssent comme nous. Le Vilayet d'Adana a été détruit, il ne faut pas que d'autres vilayets aient le même sort.

7° Nous nous faisons un devoir de vous exprimer notre excessif contentement et de vous faire parvenir nos remerciements infinis pour le concours prêté jusqu'à ce jour par la Chambre Ottomane, et nous vous prions instamment de vouloir bien nous faire parvenir le plus tôt possible, le montant nécessaire pour la reconstruction de nos églises et écoles, et pour pourvoir aux besoins des malheureux sinistrés, pendant la saison d'hiver; étant donné que les secours déjà accordés ne suffisent même pas aux strictes nécessités.

En soumettant toutes ces observations et ces demandes à vos décisions loyales, nous avons le ferme espoir que vous voudrez bien étudier et élucider toutes ces questions d'une manière conforme à l'Ottomanisme, à l'équité et à la justice, et nous combler ainsi, en même temps que tous les Ottomans, d'une reconnaissance infinie.

Le 13-25 novembre 1909.

Au nom de toute la population chrétienne douée d'un patriotisme ardent et désirant le bonheur et la prospérité de la patrie, et de la part de tous les chefs spirituels d'Adana.

(Signé par tous les chefs spirituels d'Adana.)

RAPPORTS — ENQUÊTES

Rapport de l'ancien vali d'Adana : Djévad Bey.
Rapport de la Cour martiale d'Adana.
Rapport de la Commission envoyée par le Gouvernement central.
Rapport de la Commission d'enquête envoyée par la Chambre des Députés.
Conclusions publiées par le Journal officiel du Gouvernement ottoman.
L'innocence des Arméniens est officiellement reconnue par le Gouvernement ottoman, etc., etc. etc.
Fauteurs principaux. — Condamnations dérisoires. — Démissions du catholicos de Cilicie et du Patriarche Tourian. — Banquet offert par le nouveau Vali Djémal Bey.

Enquête sur les événements d'Adana

Le gouvernement ottoman a envoyé une commission d'enquête à Adana, composée de Faïk Bey et d'un arménien, Haroutioun Eff. Mostidjian, avocat, juge au tribunal de Monastir (Macédoine).

La Chambre des députés a également envoyé de son côté une commission composée de Youssouf Kémal Bey, député, et d'un arménien Hagop Eff. Babiguian, député de Rodosto, afin d'enquêter et d'apprendre sur les lieux, l'origine des événements, tous les faits et gestes des musulmans et des arméniens, de trouver et de désigner les coupables, de juger et déterminer les dégâts, les dommages.

Comme il y avait un parti-pris bien sérieux pour faire tomber toutes les responsabilités sur les arméniens, pour prouver qu'ils avaient tiré le premier coup, qu'ils avaient lancé des bombes à la dynamite, qu'ils avaient tué beaucoup plus de musulmans, que ces derniers avaient massacré moins d'arméniens, que les musulmans étaient plus à plaindre, bien plus besoigneux que les arméniens ; il a fallu envoyer ces commissions pour enquêter sur place et dresser leur rapport, afin d'établir la vérité. Après un travail opiniâtre et impartial, il a été enfin prouvé et reconnu que les Arméniens n'étaient pas les organisateurs des massacres, qu'ils n'avaient aucune idée

séparatrice et qu'ils ne cherchaient pas à établir un royaume en Cilicie... La vérité s'est fait jour — un peu tard, hélas! Enfin, mieux vaut tard que jamais (1).

Suivant les déclarations formelles de Babiguian Eff. au reporter du journal *Taswir-Efkiar* il est constaté par lui :

1° Par les pièces et documents authentiques qu'il possède, il est absolument faux que les Arméniens

(1) Comment incriminerait-on les Arméniens pour leurs réjouissances à Adana après la proclamation de la Constitution, comment les accuserait-on d'avoir cherché le séparatisme ou un royaume en Cilicie, quand ils n'ont fait que ce que les autres, grecs, israélites, etc, etc., ont fait dans tout l'Empire Ottoman, c'est-à-dire des démonstrations de satisfaction pour avoir obtenu la liberté si chèrement acquise et pour laquelle tant de sang arménien avait été versé pendant le règne de terreur d'Abdul-Hamid.

Pourquoi les Arméniens de Cilicie seraient-ils voués à des calomnies et condamnés à être impitoyablement massacrés et livrés au carnage sous les yeux des autorités locales, passives ? quand, à Constantinople, capitale de l'Empire, Turcs, Grecs, Arméniens et autres sujets ottomans se réjouissaient au même titre à partir du 24 juillet 1908. Fêtes, festins, meetings, réunions, discours chaleureux, théâtres, comédies, réjouissances, dîners, déjeuners, drapeaux déployés, excursions ; des visites en masse de la part des Turcs aux églises et écoles arméniennes, des accolades fraternelles, des applaudissements frénétiques, des processions, les louanges des Arméniens comme champions de la Liberté, des visites de la part des Turcs avec la fanfare militaire aux cimetières arméniens pour pleurer sur la tombe des martyrs de la Liberté, la vente de nouveaux journaux turcs faisant l'apologie des Arméniens, la réception des proscrits politiques venant des extrémités de l'Empire (Damas, Tripoli, etc., etc.) par des groupes de 30 à 50.000 personnes ; la réception de Monseigneur Izmir-lian (exilé à Jérusalem) avec un défilé sublime, des quais de Galata jusqu'au patriarcat arménien de Coum-Capou, des prêtres à cheval, des drapeaux, des illuminations a giorno, une foule arménienne des plus compactes où l'on distinguait également des personnages civils turcs et des militaires en uniforme ; la vente des chansons populaires nationales arméniennes, des illustrations, avec les images des anciens généraux et autres personnages distingués arméniens, etc., etc., etc. — tout cela avait été toléré dans la capi-

soient cause des événements, et tout ce qui a été publié jusqu'ici dans les journaux n'émane pas d'une enquête minutieuse, ou bien sert à cacher la vérité, autant que possible.

2° Mgr Mouchegh (1), métropolitain arménien d'Adana n'a pris aucune part aux événements, il a eu même la clairvoyance d'aviser le vali Djévad Bey, que l'attitude du peuple lui faisait craindre des troubles prochains, mais le gouverneur ne fit aucun cas de ces avis et ne prit aucune mesure pour contrecarrer ce mouvement éventuel.

3° Le chiffre des victimes, suivant le nouveau vali Babanzadé Zihni Pacha, s'élève au nombre de 20.008. De ce nombre rien que 620 sont islams, le reste, 19.400, sont non-islams, dont 418 vieux syriens, 163 chaldéens, 210 arméniens catholiques, 655 arméniens protestants, 99 grecs et le reste, des arméniens grégoriens (2).

4° Officiellement, on reconnaîtra dans quelques jours, que la Cour martiale, n'a pas été infaillible dans ses décisions. Je vais vous citer, dit Babiguian Eff., le cas d'un certain arménien, Guiragoss Kéchi-

tale même où Abdul-Hamid régnait encore à Yldiz. Les mêmes gestes, les mêmes actes, en Cilicie,, ont été la condamnation des Arméniens de deux provinces, ils ont payé de leur sang l'amour de la Liberté. Ce qui était très bien dans la capitale et partout ailleurs devenait un crime pendable en Cilicie ? Ces agissements ne s'expliquent que par de profondes haines ethniques et l'éternel axiome : « La raison du plus fort est toujours la meilleure. »

(1) Mgr Mouchegh, a été condamné à 10 ans de travaux forcés ; heureusement qu'il se trouve au-delà des frontières de Turquie.

(2) Les chiffres officiels des victimes d'Adana ont monté graduellement de 4.000 à 10.000 et de 10.000 à 20.000 toujours en chiffres officiels, tandis qu'il n'y a que 620 islams officiellement !

chian, qui avait touché 400 livres turques à la Banque Ottomane d'Adana, contre un dépôt de sésame. A ce moment-là même la fusillade éclate et cet homme n'ayant pu sortir, se cache pendant trois jours consécutifs dans le local de la banque. Mais, mis à l'index par des mouchards, il est traduit devant la Cour martiale qui le condamne à mort, comme un des fauteurs des massacres.

5° Les dommages causés, sont évalués par Zihni Pacha aux deux tiers de la richesse de la province, et comme habitations incendiées ou détruites le nombre s'évalue au 1/6e des constructions.

6° M. Babiguian ajoute : « que tout ce que les journaux européens ont inséré, est encore *beaucoup au-dessous de la vérité* et de ce que j'ai vu moi-même. »

En effet, que d'efforts les journaux turcs n'ont-ils pas employés pour faire croire au monde européen que les Arméniens étaient les principaux coupables des massacres d'Adana ; que de flots d'encre ont été versés à l'usage des mensonges aussi criminels pour étouffer la vérité ; que de prisons ont été engorgées par de pauvres survivants arméniens, qui ont déjà perdu la plupart des membres de leurs familles, que de pauvres innocents ont été condamnés par la Cour martiale d'Adana aux galères à perpétuité, ou aux travaux forcés de 10 à 15 ans ; combien d'autres malheureux ont été condamnés à la pendaison par des jugements stupides de la même Cour martiale ! Tous ces faits furent reconnus par les députés enquêteurs et par le gouvernement même quoique un peu tardivement, vers le 27 juillet 1909, en faisant insérer la reconnaissance *d'innocence des Arméniens* dans le Journal Officiel par une circulaire grand-vizirielle.

Nous avons eu déjà l'occasion de relater quelques passages du discours de Babiguian, démontrant les faux jugements de la Cour martiale d'Adana, en donnant comme exemple une sentence contre un certain arménien Kéchichian.

Voici encore un autre exemple, qui prouve une fois de plus comment les sentences étaient rendues à tort et à travers contre les innocents arméniens.

(Extrait d'un article de l'*Azatamart*, du 13/26 juillet 1909). *Procès de Samuel Avedissian.* M. Avedissian était une des notabilités d'Adana, un des membres les plus influents de la Cour correctionnelle locale, directeur-propriétaire du magasin : *Au bon Marché*, d'Adana. Cet homme a subi les conséquences affreuses des massacres, comme suit :

Dans le but de se reposer loin des affaires, il avait fait construire une belle villa au quartier dit Yéni Mahallé hors de la ville, près de la gare, où il demeurait déjà depuis deux ans.

Quand les massacres ont commencé, le 1/13 avril, M. Avedissian se trouvait dans sa villa et était assiégé par des fellahs turcs.

Ce jour-là, des ouvriers agriculteurs arméniens traqués se sauvant des vignes et des fermes, avaient pu avoir la chance de se réfugier dans sa villa. A 4 heures à la turque, avait lieu la première attaque contre la demeure de M. Avedissian, de nombreux fellahs turcs et arabes avaient tiré sur cette maison pendant quelques heures, et les fuyards arméniens qui se trouvaient à l'intérieur, avaient riposté avec leurs fusils de chasse. La populace barbare voyant que cela va traîner longtemps, court à la garnison près de la gare et déclare que les *giaours* ont l'audace

de décharger des armes et demandent des secours immédiats. Les soldats arabes qui étaient déjà tout prêts marchent contre la maison de M. Samuel et la criblent de balles.

Pendant la défense acharnée de la place où tant d'Arméniens devinrent des victimes innocentes, un certain soldat d'Alep, Mehmed Tchaouche, reçoit une balle à son tour. Voilà la cause unique et simple de la condamnation de M. Samuel.

Aussitôt que ce soldat tombait, la populace mettait le feu à la villa Samuel. Les flammes carbonisèrent des centaines d'Arméniens qui s'y étaient réfugiés venant des alentours, ainsi que Mme Avedissian et trois de ses enfants. Quant à M. Avedissian, il avait pu se sauver par miracle avec une de ses filles, à travers les balles et les flammes. En route la demoiselle avait été enlevée par des turcs ; quant à M. Samuel, ce malheureux, en fuyant les balles, avait dû errer pendant huit jours, à travers monts et vallons et il était tombé enfin dans une fosse, à demi-mort de faim. On le trouva dans cet état et on l'amena à Adana.

Voilà l'histoire de M. Avedissian et voilà pourquoi il fut emprisonné et condamné..... — Tout est admissible, après une pareille sentence.....

En outre, on a fait endurer beaucoup de souffrances à M. Avedissian. Au moment de son arrestation, on lui a lié les deux mains au dos avec une corde forte, ensuite on lui a passé la chaîne. Ce qui est le plus curieux, c'est qu'il est accusé d'avoir tué un soldat, lui qui n'a jamais touché à une arme durant toute sa vie ; et voilà pourquoi il disait justement dans sa prison : « Plût à Dieu que je fusse la proie des flammes comme ma femme et mes enfants et que

je n'endurasse pas ces tortures ». Voilà en résumé le procès retentissant d'Avedissian.

Ce peuple arménien, qui souffre et endure toutes sortes d'avanies et d'injustices, en est outré et ne prend aucun goût à la vie. Il souffre et on ne le comprend pas, ou plutôt ses misères font plaisir au vainqueur qui se prélasse à crier fraternité et égalité d'un autre côté.

Ajoutons aussi quelques autres sentences injustifiées de la cour martiale à l'appui de notre cause, prouvant ses errements judiciaires. D'ailleurs, cette cour martiale d'Adana, accusée de partialité par la nation arménienne, qui démontrait carrément ses injustices, fut reconnue finalement par le gouvernement même pour ses décisions malheureuses et elle donna sa démission.

Voici quelques condamnations par la branche d'Erzine, de la Cour Martiale d'Adana. Savoir :

1°	Karékine Adjémian	de Hadjine,	24 ans
2°	Zadig Tchekrekdjian	»	28 —
3°	Sarkis » »	»	32 —
4°	Assadour Panosoglou	»	
5°	Hagop » »	»	

Condamnés à la pendaison

Le grand crime de ces arméniens condamnés est d'avoir tiré sur les agresseurs de la ville de Hadjine, en cas de légitime défense, pendant les événements. Un Tcherkez et un certain effendi, qui avaient soulevé la populace rurale contre la ville, ont été tués par la défense, en voulant pénétrer par force dans la ville. Voilà la grande faute de ces arméniens condamnés à la pendaison.

Des jugements analogues pour de pareils cas de

légitime défense ont été publiés par les journaux de Constantinople en juillet, août, septembre, octobre et novembre 1909.

Deux arméniens de la ville d'Adana ont été condamnés par contumace pour avoir tiré de la fenêtre de leur maison sur la populace menaçante qui voulait brûler, piller leur demeure et les massacrer en même temps. — Est-ce que ce n'était pas un cas de légitime défense? Fallait-il se laisser égorger par des assassins ?

Parmi les sentences rendues par la Cour Martiale d'Erzine, il y en a une qui condamne à la pendaison un dentiste arménien de Tarsous, M. Mekhitarian, accusé d'avoir tiré contre des musulmans pendant les événements.

Le journal *Ittidal* avait écrit, en ce temps-là, que le vendredi, jour des événements, Mekhitarian se rendait à la gare avec une caissette sous ses vêtements. Les Turcs le soupçonnèrent, se jetèrent sur lui, voulant arracher coûte que coûte la caissette. Mekhitarian ne consentit pas à la leur livrer et, sur leurs menaces réitérées, il tira des coups de fusil contre la bande agressive et se sauva à Mersine. Voilà comment il a été le prétendu provocateur des troubles de Tarsous.

Pourtant, voici la vérité pure sur cette fausse histoire tissée par l'*Ittidal:* Le susdit Mekhitarian, quelques jours auparavant, prévoyant la certitude d'un massacre et craignant pour sa famille, désira la transporter à Mersine et fit part de sa décision à ses voisins avec une grande émotion. Le lendemain, il s'en fut à la gare du chemin de fer avec sa famille. Là-bas, cinq arméniens étaient déjà tombés sous des

balles ou par le sabre, dont deux dans la salle d'attente même. Ce sont des témoins oculaires qui nous écrivent cela pour établir la vérité. Mekhitarian se trouve actuellement à New-York où il exerce son métier de dentiste.

Une autre sentence de la même cour a été rendue contre un certain tailleur, Agop Casparian ; il a été condamné à la pendaison. Malheureusement celui-ci, moins heureux que Mekhitarian, était tombé sous les balles des agresseurs turcs dans la gare même. Au moins la Cour Martiale aurait dû avoir la délicatesse de laisser les mânes de ce martyr dormir leur sommeil éternel, au lieu d'appeler un mort à la peine de la potence. (Ce dernier article émane du Collège américain de Tarsous, du 28 novembre 1909.)

Condamnation de Garabet Effendi Gueukdérélian d'Adana

Gueukdérélian est une des figures le plus en vogue de la ville d'Adana. C'est un type des plus intéressants et c'est précisément cela qui l'a perdu. Il a été incarcéré et condamné ensuite à trois ans d'exil.

Homme frisant la cinquantaine, de haute taille, d'une superbe stature, c'est un Goliath ; son intelligence est à la hauteur de sa force physique qui est formidable.

C'est un avocat distingué d'Adana, en même temps qu'un agronome. Il a un air qui subjugue ses adversaires ; il les fait trembler, ce qui lui a valu des ini-

mitiés. Né pour la lutte, il ne craint ni la parole ni les disputes. S'il fallait venir aux mains, oh! alors, il faudrait une douzaine d'hommes bien bâtis vis-à-vis de lui. Il est terriblement fort au physique, il soulève un homme par l'index seul ; à la prison il jonglait avec les codétenus et les amusait bien.

Assaf Bey, le fameux gouverneur de Djebel-Bereket, avait inventé une fausse nouvelle et avait particulièrement télégraphié à une centaine de villages de sa circonscription « *que Gueukdérélian arrive, arrivait* ou *arrivera*, etc., etc., *avec 1.500, 2.000, 3.000 cavaliers pour détruire les villages* » et avait ainsi fomenté une sédition, un soulèvement parmi l'islam contre les arméniens, *qui devaient arriver* (dans l'imagination même de ces gens) *sous les ordres du général en chef Gueukdérélian*. C'est ainsi qu'Assaf Bey a armé les villageois et a fait mettre en ruines une contrée aussi fertile que prospère ; il n'a pas laissé un seul arménien vivant, sauf ceux qui ont pu s'échapper par miracle vers Sueïdié et le Liban ou bien se réfugier à bord des navires étrangers. Ce grand fauteur Assaf Bey s'est vu légèrement condamné tout au plus à 4 ans de repos sans emploi gouvernemental (et ce après plusieurs réclamations et protestations du Patriarcat arménien), il s'amuse actuellement en Europe ou ailleurs. Tandis que Gueukdérélian est condamné de son côté à trois ans d'exil, sous l'allégation mensongère d'avoir été l'une des causes principales des tristes événements d'Adana.

Tout le monde est d'accord en Cilicie pour confirmer avec le Catholicos arménien, que Gueukdérélian avait quitté Adana deux jours avant le commencement des premiers massacres (1er avril) et qu'il se

trouvait près du Catholicos à Sis, où il s'était rendu pour affaires personnelles. Il n'est pas sorti du couvent une seule fois. Quinze jours après la fin des événements, il a été conduit bien enchaîné à la prison d'Adana, où il a passé presque un an. Il ignore lui-même la raison de cette injuste incarcération. Toutes ses protestations d'innocence, toutes ses dépêches adressées à Constantinople n'ont pas pu le faire libérer. (Voilà encore une preuve indubitable de la Justice turque. Le malfaiteur s'amuse librement, tandis que l'innocent est accusé et exilé de sa ville natale, sans preuves certaines.)

Comme Gueukdérélian était taillé en hercule et ne craignait rien, étant un véritable colosse, la légende imaginée par Assaf Bey était prise à la lettre par la classe ignorante de l'Islam aveuglé par le fanatisme. Assaf Bey avait agi savamment et malicieusement en la créant ; il cherchait absolument à faire verser le sang arménien, en connaissance de cause, c'est-à-dire pour l'anéantissement d'une race par l'Islam et il a réussi dans son rôle.

(Voir le rapport Mostidjïan et Faïk Bey.)

Incarcération des arméniens innocents

Non satisfaits de la mise à mort d'une trentaine de mille arméniens, victimes de la jalousie islame, les turcs ont tourné les yeux du côté de ceux qui avaient pu échapper par miracle aux massacres. Pour créer un bon prétexte aux atrocités commises ou à commettre, pour inventer surtout une raison plausible

devant l'Europe spectatrice, les turcs ont créé un gros mensonge, lourd dans ses conséquences :

Les arméniens se sont insurgés

ont-ils affirmé pour donner les apparences de réalité à ce mensonge, il fallait absolument jeter de suite à la prison de nombreux rescapés arméniens ; c'est ce qu'ils ont fait sans perdre un instant. Des centaines de malheureux pères de famille, qui avaient eu la chance d'échapper au fer et au feu, ont langui dans des cachots et ont subi des tortures inouïes. Un tas de tigres furieux, de bêtes sans logique, sans raisonnement, ont donné, pour l'amour de l'argent, de faux témoignages contre tel ou tel arménien innocent, en les accusant comme des *fédaï*, comme des criminels, et ils se sont conformés à la diction de leur prophète qui déclare : « Celui qui témoigne contre le guiavour, quand même son témoignage serait faux, méritera le paradis ».

Un musulman a massacré plusieurs arméniens, on n'a pas même senti le besoin de l'arrêter ; par contre, quand, au moment de la légitime défense, un turc a été tué par les arméniens, des centaines de ces derniers ont été jetés à la prison, martyrisés, il y en a même de pendus...

C'est dans cet ordre de faits et d'idées que de malheureux bouchers ont payé de leur vie les accusations mensongères de la basse canaille (1). Voici leurs noms :

(1) Un arménien, du nom de Boghos Agha, réfugié, pendant les événements, dans la maison de Zia Effendi, aide-trésorier de Bahdjé, a été assassiné par un turc. Ce dernier a été grâcié par S. M. le Sultan à cause de son état de santé. (Voir le *Jamanak* du 27 janvier 1910.)

1° Missak Kassapian (28 ans), belle structure, taille de géant, homme courageux et plein d'abnégation.

2° Les trois frères Bouldoukian (bouchers) :

1° Ohannès Bouldoukian (40 ans) ;

2° Haroutioun Bouldoukian (26 ans) ;

3° Garabet Bouldoukian (24 ans).

3° Kévork Tchénessizian (50 ans), beau-frère de Garabet. Ce dernier a été pendu sous l'accusation d'avoir débité de la viande de porc — article défendu, paraît-il.

Tous ces malheureux pendus ont laissé de pauvres orphelins dans la misère noire.

Nous avons déjà signalé quelques autres pendus innocents. D'autres arméniens ont été condamnés à passer leur vie aux bagnes et ont été expédiés au fort terrible de Payas, de Bodroum ou bien ailleurs.

Histoire officielle des Evénements d'Adana

Rapport de l'ancien vali d'Adana (Djévad Bey), présenté a la Sublime-Porte et publié par le *Tanine* sous toutes réserves.

Le 12/25 mai 1909.

1° *Tendances arméniennes.* — Pendant la dernière semaine de mars, deux jeunes gens musulmans, Esfendiar et Rahime, ont été blessés par un arménien au moyen d'une arme à feu. On sut plus tard qu'une question de femme existait entre Ohannès et ces derniers. Esfendiar mourut à la suite de ses

blessures. L'assassin n'ayant pas pu être déniché et arrêté, le bruit courut qu'il fut sauvé par Garabet Gueukdérélian et caché par les arméniens. Les autorités employèrent toutes leurs ressources pour arrêter le criminel et n'attachèrent aucune importance au bruit courant, elles travaillèrent pour donner des assurances. Là-dessus, les fêtes de Pâques arrivèrent. Comme depuis quelque temps une froideur existait entre turcs et arméniens, il eût été plus convenable et prudent de ne pas tirer des coups de feu à cette occasion, mais loin d'écouter les ordres donnés, plusieurs armes furent déchargées, troublant les islams. Les autorités plantèrent des patrouilles autour des églises pour éviter les incidents fâcheux.

2° *Le faux bruit.* — Le 31 mars (v. s.), une nouvelle s'ébruita qu'une femme turque et quelques hommes avaient été tués par des arméniens dans les vignobles. Cette nouvelle se répandit très rapidement dans la ville et pour des motifs que nous expliquerons ultérieurement, la populace turque, déjà indisposée à l'égard des arméniens, se réunit dans les quartiers, dans les cafés autour du palais du gouverneur, faisant des signaux et des démonstrations.

Là-dessus, nous fîmes faire une enquête à la police et ayant constaté que la nouvelle était fausse, nous donnâmes l'ordre de rétablir le calme, en répandant la vérité. La nuit, je fis moi-même une ronde, accompagné du pacha commandant militaire, nous donnâmes des conseils et je m'efforçai de faire entendre partout que la nouvelle était erronnée et qu'il ne fallait pas ajouter foi à des racontars ; d'un autre côté, nous essayâmes de dénicher ceux qui ébruitaient des mensonges et nous fîmes circuler des patrouilles

dans la ville. Nous avons appris que, pendant la même nuit, vers quatre heures, un maçon arménien, Loutfik, avait été tué près du palais, par des musulmans qui y étaient amassés. Un examen médical a été pratiqué et la police a ouvert une enquête pour savoir la cause de cet assassinat et la façon dont il s'était perpétré. Toute la nuit se passa à conférer avec le commandant militaire pour établir des rondes militaires et pour prendre les mesures que la situation comportait.

Le 1er avril. — Le matin, de bonne heure, nous avons invité les notables et les ulémas au palais gouvernemental pour renouveler les bons conseils. Ayant appris que les arméniens fermaient leurs boutiques et que les musulmans les imitaient, nous avons aussi invité les notables arméniens à venir au palais et nous les avons chargé d'aller donner de bons conseils à leurs camarades pour que la situation ne s'aigrît pas davantage. A ce même moment, nous apprîmes que des troubles recommençaient ; nous nous rendîmes du côté du marché pour faire circuler la foule qui encombrait les rues.

A cause de la saison printanière, 10 à 15.000 ouvriers agriculteurs étaient venus du dehors et avaient envahi les hans, augmentant la population de la ville ; de sorte que ce qui était chassé d'un côté allait se grouper plus loin et la ronde les suivait.

Le premier coup de feu. — Quand nous retournâmes au palais, on entendait les premiers coups de feu. Nous avons ouvert une enquête au sujet des troubles. Ce rapport, que je joins au mien, est signé par l'enquêteur en chef de la province, le commandant de la police, le commissaire de police, le com-

mandant des soldats Nizamiés, le commissaire de la police centrale, etc., etc.; cette pièce contient beaucoup de détails. Il y est dit qu'au moment des troubles une voiture passait dans le marché, conduisant deux arméniens chargés de fusils et de munitions, qui ont été séquestrés et remis aux autorités militaires ; au même moment, un cavalier arménien galopait vers le pont, *blasphémant la religion musulmane*, c'est lui qui aurait tiré le premier coup ; presque en même temps un coup partait de la maison d'Avédis Sislian, ancien drogman de la province (1), en tuant un certain Tcherkez Mehmed ; ainsi les troubles ont commencé sur différents points à la fois. Les troubles se répandant, la population ouvrière s'est jointe à la populace et a commencé à piller, saccager et l'incendie a commencé pendant la nuit.

Massacres, pillages, incendie. — Aussitôt après le commencement des événements, en conférant avec le commandant militaire, nous avons décidé d'établir l'état de siège et nous avons avisé la Sublime Porte.

Cependant il était impossible de maintenir l'ordre public avec 400 soldats quand 10 à 15.000 étrangers se mettaient contre les 40 à 50.000 habitants de la ville, d'arrêter, de refréner la populace pleine de haine, de rancune, adonnée au pillage ; nous n'avons pas pu décider l'état de siège et les événements ont duré 3 jours consécutifs. Entre temps nous avons pris toutes les mesures possibles avec le commandant militaire pour mettre fin aux troubles, mais pour des raisons déjà énumérées nous n'avons pas réussi à les arrêter ; nous avons fait venir deux

(1) Un fameux espion du règne d'Abdul Hamid.

batallons, des Rédifs de Tarsous et de Karaïssalu nous avons pu les armer, mais comme ils étaient irréguliers et sans uniforme, étant indigènes, ils se dispersèrent, sous prétexte d'aller défendre leurs villages et nous n'avons pu profiter de leurs services. Nous eûmes recours au bataillon de rédifs de Missis, qui fut plus tard envoyé à Hadjine, où il réussit à assurer la tranquillité.

Le Consul anglais. — Le consul qui venait de Mersine à Adana le soir du premier jour des événements, a voulu circuler dans la ville, affrontant le danger. On a mis à sa disposition des policiers et des soldats réguliers, il est allé visiter plusieurs quartiers. Le second jour des troubles, on a déchargé sur lui une arme à feu d'une maison arménienne et un tchaouche tomba. — Le consul, leva le bras pour faire un signal de paix ; une balle le toucha au bras et le blessa.

Après les troubles, d'autres événements eurent lieu dans les environs de la ville.

Nous y envoyâmes des soldats et prîmes toutes les mesures pour contrecarrer les assauts de la populace, nous avons adressé des avis, des conseils, mais rien ne produisit de l'effet.

Les mesures prises. — Pendant les événements et les jours suivants, des mesures militaires immédiates ont été prises ; on a envoyé tous les jours, par ici et par là, des notables et des *ulémas* pour prêcher le calme et assurer la tranquillité, nous avons établi une Commission pour soigner les blessés et les nourrir. — Nous avons pris des mesures pour trouver et rendre à leurs propriétaires les objets et les bêtes volés et pillés, emportés dans les environs et

dans les provinces voisines. Les autorités, par l'entremise de la même Commission, faisaient retour aux propriétaires des marchandises et autres trouvées dans les villages. Cependant, par suite de l'insuffisance des soldats, il n'a pas été possible de faire des recherches sérieuses des objets pillés jusqu'au 12 avril. Dès le commencement des événements, nous demandions sérieusement des renforts militaires télégraphiquement. Ce n'est que le 11 avril que 850 soldats Nizamiés nous arrivèrent enfin. Le lendemain, on a tenu conseil, on a décidé d'envoyer partout des commis et des soldats pour bien fouiller et dénicher les objets pillés. — Entre temps, vers les dix heures du soir, les troubles ont commencé, la population effrayée courait dans toutes les directions. Immédiatement le nombre des corps de garde a été augmenté et la surveillance est devenue très sévère.

Ces troubles ont recommencé parce que, à dix heures, dans le quartier Saldjilar et au corps de garde, les Arméniens avaient tué un soldat ; à Kalé-Capou un autre Arménien avait tiré sur un soldat du corps de garde de la gare. — Le lendemain le calme était rétabli.

Ce qu'on a trouvé dans les maisons arméniennes. — D'énormes bombes et des explosifs ont éclaté dans les maisons arméniennes incendiées, dans d'autres maisons on a découvert des armoiries et des drapeaux d'Arménie, des gravures représentant des hommes armés de fusils, des capsules de dynamite et des bombes inusitées. On a trouvé également dans un village arménien deux canons construits avec des conduits d'eau, recouverts de bois retenus par des cercles en fer, qui ont été usités pendant les trou-

bles (1). Ils ont été livrés aux autorités militaires. — Un rapport détaillé sur la situation de Djebel-Bereket a été expédié directement au ministère de l'Intérieur.

Dans Hamidié, Kozan et Tarsous. — Il paraît que les troubles de Hamidié ont eu lieu le 2 avril. — Suivant un témoin oculaire sujet français, M. Pons, inspecteur de la Régie, un prêtre arménien a tiré trois coups de revolver sur Arslan Bey de la Régie qui était assis au café en face du gouvernorat ; ce dernier riposta et le prêtre fut blessé, tous les deux moururent à la suite de leurs blessures. Nous avons acquis la certitude que les troubles naquirent de ce fait.

A Sis, chef-lieu du district de Kozan, on était dans l'émotion. Des alentours un tas de cavaliers Tcherkez, Evchar et Tchétchen, après une rencontre avec les *rédifs* et les agents de police et après avoir laissé sur le terrain quelques-uns des leurs, se sont dispersés, de sorte que rien d'étonnant ne s'est produit dans la ville (2). Malgré cela nous y avons envoyé plus tard deux bataillons de soldats.

Dans la ville de Hadjine, les Arméniens barricadés chez eux ont déchargé des armes vers la rue, ils ont coupé la circulation et n'ont pas même laissé entrer dans la ville le renfort envoyé par Féké pour rétablir l'ordre (3). Des Tcherkez et des Achirets d'Azizié et

(1) Il s'agit du village arménien de Deurt-Yol, mais cette histoire de canons construits avec des conduites d'eau est un tissu de mensonges, pour faire croire que les arméniens possédaient des canons et des munitions de guerre.

(2) Ce sont les Arméniens mêmes de la ville de Sis qui ont organisé une défense en règle et n'ont pas permis à la horde assaillante de pénétrer dans la ville.

(3) On sait par la lecture de lettres de Hadjine le rôle de ce commandant de Féké qui était réactionnaire au plus haut degré.

d'autres villages se sont réunis près de la ville et ont commencé à menacer Hadjine. — Les autorités centrales ont envoyé une Commission pour conseiller l'obéissance et le calme, mais cette Commission non plus n'a pas été reçue et elle est retournée bredouille. — Entre temps le bataillon de Missis, composé de 400 soldats, a été envoyé, son commandant a réussi à pénétrer dans la ville et la horde envahissante s'est dispersée.

Pendant les troubles de Tarsous, des incendies, des tueries et des pertes ont eu lieu, mais grâce aux bonnes mesures prises, cela n'a pas duré. Dans Mersine également l'émotion était grande, mais grâce aux bonnes mesures prises rien n'a eu lieu ; le district d'Itchili également a été indemne.

Motifs des massacres. — La cause primitive des événements est l'ignorance des classes musulmanes et chrétiennes résultat d'une époque de tyrannie, le manque de fusion dans les divers éléments, ainsi que dans l'insuffisance de sentiments envers l'union. Comme partout ailleurs, dans Adana également à partir de la proclamation de la Constitution, tout le monde depuis les enfants, se munissait d'armes à feu et les déchargeait à droite et à gauche, sans qu'on ait pu empêcher cela.

Le monde était sous le coup d'une émotion profonde, provoquée par les publications des journaux qui disaient que les Islams allaient attaquer les chrétiens, ou bien que les Islams allaient tomber sous les coups des chrétiens (1). Les Arméniens de basse classe excitaient le peuple par des phrases comme

(1) On y fait allusion aux articles de l'*Ittidal* d'Adana.

suit : « Depuis la Constitution, l'importance des musulmans a diminué, nous allons passer à votre cou vos turbans et nous vous traînerons ainsi ». Cela provoquait des colères. Il est vrai qu'on arrêtait et livrait à la justice les gens de ce calibre et que d'un autre côté on donnait de bons conseils au peuple par l'entremise de personnages influents turcs et chrétiens ; mais des journaux arméniens de Constantinople, comme l'*Arevelk* (1) et tant d'autres publications de ce genre, surexcitaient les Islams et les Arméniens et amortissaient l'effet de nos réfutations. (On avait appelé l'attention du ministère de l'Intérieur sur cet article.) D'un autre côté le métropolitain Mgr Mouchegh conseillait aux Arméniens d'outrepasser les lois du gouvernement et envenimait leurs esprits. Nous avions demandé son changement, au ministère de l'Intérieur, aux dates du 16 janvier et du 17 février. Ses paroles excitaient les Arméniens contre les musulmans et contre le gouvernement même.

L'insuffisance des forces militaires et policières.— Nos forces policières et le nombre de nos agents de de police était très petit en comparaison de l'étendue de la province ; le besoin s'imposait de la renforcer. Combien de fois nous avons eu recours au ministère de l'Intérieur, ainsi qu'aux ministères de la police et de la guerre. — Le 11 novembre 1324, il était dit qu'on fasse le nécessaire ; le 21 janvier 1324, il est encore question de l'organisation et de l'augmentation de la police à 150 agents, pour pouvoir

(1) *Les Mouvements généraux*, article reproduit par l'*Ikdam*, n° 324 du 28 février.

maintenir la tranquillité de la Province; par notre demande du 28 février 1324 et du 2 mars il est dit que si l'on ne fait pas l'organisation projetée, des événements pourraient se produire. Dans notre requête du 5 mars 1325, il est écrit qu'on déchargeait des armes dans la ville; ceci tournant à une mauvaise habitude, les auteurs sont livrés à la police, mais la punition qu'on leur applique était dérisoire, il faudrait en prescrire une plus sérieuse et augmenter le nombre des agents.

Par la nôtre du 11 mars 1325, nous avons avisé que par suite de la saison, 10 à 15.000 cultivateurs arrivent ici dès provinces avoisinantes et que un peu plus tard, à l'intérieur et à l'extérieur de la ville, il y aura 50.000 à 60.000 personnes nomades, pensant

(1) Mgr Mouchegh qui est accusé dans ce rapport par le Vali Djevad, se trouvait en Égypte avant et pendant les événements. Il a essayé de rentrer à Adana mais on lui a interdit le débarquement à Mersine par ordre des autorités. Il a donc été obligé de retourner en Égypte.

On sait que plus tard la Cour martiale l'a condamné en son absence aux travaux forcés à perpétuité.

Mgr Mouchegh s'est défendu des accusations de Djévad, par une brochure imprimée en Egypte, où il l'accuse nettement à son tour.

Nous avons vu aussi que M. Babiguian innocentait complètement Mgr Mouchegh dans son rapport sur les événements d'Adana. On prétend que ce rapport a été brûlé au grand incendie du Palais de Tcheraghan sur le Bosphore, affecté depuis peu au Parlement ottoman. Ce palais a été complètement détruit le 19 janvier 1909. Ce chef-d'œuvre de style arabe tout en marbre avait coûté plus de huit millions de livres turques, soit environ 190 millions de francs. Il avait été construit sous le règne du sultan Abdul-Aziz entre 1864-1869, par deux frères arméniens, es architectes Agop Bey et Serkis Bey Balian, originaires de Belenkeuy en Cilicie. La copie du rapport Babiguian se trouve dans les archives du Patriarcat arménien de Coum-Capou (Constantinople).

autrement, et que pour ce motif il fallait augmenter les policiers.

A part tous ces avis préalables et ultérieurs aux divers ministères nous avons demandé pour le maintien de l'ordre à Mersine et pour la garde des détenus de Payas un envoi de soldats pour remplacer les cent soldats qu'on avait expédiés sur Deurt-Yol, pendant les événements.

Le Gouverneur général d'Adana,

DJÉVAD.

Rapport officiel de la Commission d'enquête d'Adana.

Nous sommes allés à Adana pour apprendre les motifs des douloureux événements d'Adana, pour étudier ses origines, ainsi que pour examiner les moyens à employer pour qu'une pareille chose ne se reproduise plus à l'avenir.

Nous avons visité personnellement les districts de Deurt-Yol, Osmanié, Bahdjé, Hamidié, Tarsous, les villages de Hassan beyli et Kharni ; quant aux districts de Khassa, Islahié et de Hadjine, nous avons obtenu les informations nécessaires par correspondance. Nous présentons ci-dessous notre opinion sur les enquêtes opérées dans les susdits districts, ainsi que dans la ville même d'Adana.

Presque un mois après l'arrivée à Adana de l'ancien gouverneur Djévad Bey, Guerguerli Ali Eff, directeur de l'école des beaux-arts, et Ihsan Fikri

Bey rédacteur du journal *Ittidal*, formèrent deux partis et fondèrent deux sociétés.

Le parti de Ihsan Fikri Bey était contre l'ancien gouverneur Djévad Bey, tandis que le parti de Guerguerli Ali Effendi où se trouvait aussi le fameux Gueukdérélian (1), était pour le gouverneur. La collection des derniers mois du journal *Ittidal* démontre clairement l'opposition des deux partis. Il s'y publiait des articles bien graves à propos du gouverneur ; des meetings également ont été organisés par les partis opposés. Par les soins de Djévad Bey, ces meetings ont été empêchés, parce qu'ils pouvaient provoquer des disputes entre les deux partis. Cependant sans perdre de temps, le parti qui était contre Djévad Bey a employé tous ses atouts et n'a pas craint de malmener le gouverneur pour l'obliger à donner sa démission. En même temps des bruits étaient répandus que, dans la province même d'Adana les Arméniens devaient massacrer les musulmans et par contre que les musulmans devaient massacrer les Arméniens dans une autre partie de la province. Cette affaire fut confiée aux autorités judiciaires mais le gouvernement local ne montra ni empressement ni activité, et naturellement les bruits se répandirent davantage.

Les autorités n'agirent qu'avec mollesse, pour punir ceux qui ébruitaient de fausses nouvelles au lieu d'enquêter sévèrement pour découvrir les sources de ces contradictions qui tendaient à effrayer les deux éléments. A cause de cette faiblesse des autorités locales, les partisans de la décentralisation parmi les

(1) Ce Gueukdérélian a été accusé de culpabilité et emprisonné pendant de longs mois à Adana malgré ses protestations d'innocence

jeunes gens arméniens (ce qui est incroyable), ainsi que des musulmans ignorants qui par intérêt étaient partisans de la détestable tyrannie, avaient augmenté leur audace. Ceux qui cherchaient à annihiler l'influence des autorités pour servir des buts particuliers à eux-mêmes ont voulu profiter de la méfiance de l'opinion publique ; de là provient l'irrégularité administrative d'où pouvait découler toute sorte de mal, et voici comment le 27 mars, un vendredi, un Arménien tue deux musulmans en les blessant, pour une question de femme. Les autorités ne s'inquiètent pas de trouver le coupable. Les parents et alliés des victimes vont au gouverneur et le menacent en disant : « Si vous ne pouvez pas dénicher l'assassin, laissez-nous agir, nous ferons le nécessaire. » Le gouverneur par sa patience et son silence démontre son incapacité. Les musulmans invitent en l'insultant le gouverneur pour qu'il remplisse son devoir ; par ces moyens on espérait surexciter le parti qui était contre le gouverneur et obliger Djévad Bey à se retirer.

La faiblesse du gouverneur allant crescendo. l'émotion augmenta encore et la populace s'arma. Cet état dura trois jours dans la ville ; le lundi 10 mars, un certain Karakeussé Oglou Mahmoud, avec quelques acolytes déchargent plusieurs coups d'armes dans les quartiers. Quand la police arrive pour les arrêter, on lui répond qu'un arménien avait tué deux islams. Là-dessus les tireurs se retirent dans leurs maisons et déchargent encore leurs armes. Le 31 mars, mardi, vers deux heures du soir (à la turque), la populace s'amasse autour du palais du gouverneur et fait des démonstrations, en prétextant que du côté des vignobles quatre islams ont été tués

par les Arméniens, dont deux hommes et deux femmes. L'enquête prouve l'inanité de ces bruits, et la police arrête celui qui avait inventé ce mensonge: la populace l'arrache des mains de la police elle-même. Un peu plus tard, devant le gouvernorat, à l'endroit même où se tiennent des soldats, un arménien du nom de Loutfik, est assassiné comme espion.

Le commissaire de police arrête aussi un individu qui avait parlé d'assassinat ; mais le peuple l'arrache aussi des mains du commissaire. Mercredi 1er avril, de bonne heure, Karakeussé Oglou Mahmoud est arrêté, mais il est repris à son tour par la populace. Dans un moment aussi critique, les autorités civiles et militaires ne donnent aucun signe de vie et de force, de sorte que, le même matin, tout étant sens dessus dessous, la populace se promenait avec des armes et des gourdins.

Tandis que le gouverneur et le commandant, en compagnie d'officiers publics et de notables de la ville, parcouraient le marché pour faire ouvrir les boutiques des chrétiens et disperser la classe ouvrière islame: Une nouvelle arrive tout à coup, les Arméniens attaquaient le quartier *Tosbaghi*.

Des ouvriers se mêlent aux islams qui courent de ce côté pour sauver leurs familles et leurs maisons. Quand les Arméniens voient cette foule, ils croient qu'on vient attaquer leurs demeures et commencent à décharger leurs armes. Au bruit des détonations, l'émotion du public va en augmentant ; c'est le début des événements. L'intensité des troubles provient de ce que le nombre des ouvriers journaliers se montait à 20.000 environ à ce moment à Adana.

Les Islams et Arméniens, enfants de la même patrie, qui avaient vécu côte à côte pendant des siècles, ces Ottomans commencent malheureusement à s'entretuer. Ils tuent même Haroutioun Effendi Chadriguian, membre du Conseil municipal, et brûlent toutes les maisons et les magasins des Arméniens. Des milliers d'ouvriers journaliers venus de Van, Diarbékir et Kharpert commencent à piller. — Cet état, tout en diminuant pendant la nuit, continue pendant trois jours consécutifs. Finalement le calme se rétablit. On ramasse les armes des chrétiens, on disperse la foule envahissante. Cette situation a duré pendant 10 jours ; malheureusement, comme il ressort, d'un recueil particulier, le 13 avril les troubles recommencent par suite de l'inertie absolue des autorités, et cette fois dans des proportions très vastes, sur une grande étendue et d'une façon excessivement déplorable. Le premier jour des événements, l'ancien gouverneur, Djévad Bey, lance des dépêches aux environs de la ville dans le sens ci-après : « *Des troubles ont éclaté dans Adana, il est probable qu'ils vont se répandre, convoquez les rédifs.* » Le mot *trouble* a fait supposer que les Arméniens en général s'étaient révoltés ; d'autre part des voyageurs de l'intérieur aussi, ayant répandu de fausses nouvelles, les habitations des Arméniens des alentours ont été incendiées, leurs biens pillés et les Arméniens furent massacrés.

La cause principale des douloureux massacres dans le *Djébel Béréket* est le mutessarif (gouverneur) Assaf Bey, qui par ses dépêches lancées follement a provoqué des troubles. En même temps, un tas de malfaiteurs qui avaient leurs profits dans le pillage et le

massacre, ont excité la classe ignorante en disant: *Il y a des ordres de massacre de la part du gouvernement, mais les fonctionnaires nous cachent ces ordres.* Les faits suivants ont été également la cause de la fureur des massacres; les détenus de la prison d'Erzine et des cachots de Payas furent mis en liberté et leurs attaques n'ont pas été repoussées par la force armée, laissant ainsi au bas peuple, le temps de s'armer; le mutessarif aussi a été très peureux, il a fait distribuer des armes et des munitions à la populace et partout les fonctionnaires militaires sont restés neutres et inertes.

Pendant les événements le nombre total des massacrés de la province entière d'Adana s'élève à 5.683 personnes, dont 1.487 islams en y comptant la police et les soldats tués, et 4.196 non-islams, comme il ressort des écrits de l'administration de la statistique. Cependant il est à supposer qu'il y avait des non-inscrits et des tout à fait inconnus, étrangers à la province et dont on ignorait l'origine; il est impossible de donner un chiffre exact, mais on croit que le nombre des massacrés s'élève à 15.000, musulmans et non-musulmans réunis. Une chose qui mérite une mention spéciale, est que, une trentaine de mille femmes, enfants adultes et bébés restent sans gîte, sans nourriture, dépourvus de tous moyens d'existence. Le chiffre des habitations, magasins, églises, écoles, etc,, etc... incendiés se monte à 4.823 dont 386 aux musulmans et le reste aux chrétiens.

Les souscriptions ont produit depuis le commencement des troubles jusqu'au 6 juin, 1.376.177 piastres, qui ont été distribuées et dépensées par des commissions; d'autre part les Banques agricoles ont avancé

contre garantie 32.000 livres turques, comme il apparaît dans le livre des comptes.

Une partie des éprouvés d'Adana et des environs se nourrissent des distributions gouvernementales, et une autre partie grâce à la commission internationale de secours, ainsi qu'à la générosité et l'envoi d'argent des pays étrangers.

Par notre enquête nous avons déterminé que le premier devoir de la nation et du gouvernement est de commencer : 1° par offrir des maisonnettes aux rescapés ; 2° de prendre soin et de nourrir les orphelins ; 3° de garantir l'avenir des veuves et orphelins ; 4° de fournir des instruments et outils aux industriels pour qu'ils puissent assurer leur gain journalier ; de procurer à l'*esnaf* (classe moyenne) un petit capital, pour qu'il puisse gagner son pain, et de prêter une somme aux agriculteurs pour qu'ils puissent faire produire les terres, récolter et s'occuper des travaux de culture, enfin leur offrir toutes sortes de protections et de facilités, ainsi que de faire reconstruire aux frais du gouvernement les lieux de dévotion et les écoles. Pour la cicatrisation de la plaie d'Adana et de ses environs, suivant des calculs approximatifs, il faut en outre des 30.000 livres destinées, au moins une autre somme de 100.000 livres à dépenser suivant les vues du gouvernement. Il faut aussi donner aux négociants commerçants ruinés par les événements, une somme de 50.000 livres, par l'entremise d'une banque agricole (Ceci a même été avisé télégraphiquement). Désormais, pour rendre impossibles de pareilles émeutes, il faut d'abord confier l'autorité entre les mains de personnes capables et énergiques ; il faut aussi que l'instruction des

islams et non-islams, enfants d'une même patrie, soit propagée afin qu'ils s'habituent à vivre en bons rapports dès leur enfance. De même, quand les chrétiens accompliront efficacement leur service militaire, cela contribuera grandement à raffermir la fraternité ottomane qui existe déjà entre les divers éléments. Pour que ces douloureux événements ne puissent pas se répéter, nous proposons les moyens suivants :

1° Comme nous l'avons expliqué ci-haut, tout d'abord il faut confier les affaires du gouvernement, entre des mains capables et expérimentées ;

2° Au moins, pour le moment, comme aux trois provinces (Macédoine) former avec grande célérité pour Adana et ses alentours, un corps judiciaire fondamental, en choisissant sérieusement les personnes qui le composeraient ;

3° Augmenter le nombre des commissaires et des agents de police, et augmenter aussi leurs appointements, y appeler des personnes honnêtes et capables, et créer pour eux des écoles spéciales comme celà a été fait aux trois provinces ;

4° Garder des soldats réguliers qui resteraient continuellement dans des endroits à désigner par les autorités civiles et militaires de la province ;

5° Créer des corps de garde et des commissariats de police dans un tas de villes, faubourgs et villages et autres endroits propices ;

6° Le village *Deurt-Yol* qui est composé de 700 maisons (dont 15 seulement musulmanes et le restant arméniennes), étant près du littoral et sa population étant apte à l'agriculture et capable de faire prospérer le sol, le nommer centre de district et chef-lieu ; au bord de la mer, qui est à une heure de distance, créer

un hameau. Ce serait encore plus juste de choisir de nouveau le centre des *livas,* districts et villages, dans toute la province pour les réformer et les changer. Pour cela, il faut prendre en considération les groupements et les mouvements civils et militaires, mais pour la réussite de ce que nous avançons, il faut qu'une commission spéciale civile et militaire fasse une tournée dans toute la province. Ainsi, Mersine qui est le port le plus important et le plus fréquenté de la province d'Adana, devrait à cause de sa position et de son importance être détaché d'Adana et être une autorité indépendante, ce qui ferait d'elle une ville très importante dans l'avenir.

A la suite de nos propositions, nous ajoutons que les personnes ayant participé aux événements de la province d'Adana et punies comme telles, ressemblent à une balle partie d'une arme à feu. Si au lieu de punir des individus aussi ignorants, enclins à suivre tous les courants sans discernement, l'on punissait les 3 ou 4 principaux fauteurs responsables pour donner l'exemple aux autres, nous pensons que ce serait plus conforme à la justice. La tranquillité se rétablirait et le retour de pareils événements deviendrait impossible.

Le 27 juin 1325.

Signé : *Les membres de la Commission d'enquête d'Adana.*

Le Président du Tribunal de Première Instance du Conseil d'État :

FAÏK.

L'Inspecteur judiciaire de la Province de Salonique :

HAROUTIOUN MOSTIDJIAN.

(*J'ajoute que la plupart des faits signalés dans le susdit rapport sont l'œuvre des réactionnaires.*)

HAROUTIOUN MOSTIDJIAN.

Signé : *Le Gouverneur* (*Mutessarif de Mersine*) :

ESSAD.

Rapport officiel de la Commission d'enquête d'Adana, limitant et désignant catégoriquement le degré de responsabilité et de culpabilité des organisateurs des Massacres.

Par notre dépêche du 30 mai 1325 nous avions signalé que par suite de l'enquête effectuée par notre commission dans le Djebel-i-Bereket l'ancien gouverneur (Mutessarif) dudit district, Assaf bey, avait fait connaître au peuple le contenu de la dépêche qu'il avait reçue de l'ancien gouverneur d'Adana, Djevad bey. Celui-là annonçait qu'il avait libéré les prisonniers d'Erzine, et les forçats de Payas, qu'il avait distribué des armes et des munitions à ces détenus libérés ainsi qu'aux paysans. D'autre part, alors que les habitants de Deurt-Yol, assiégés, lui demandaient du secours, il envoya contre eux la populace armée; cet ancien Mutessarif de Djebel-i-Bereket est le seul et principal coupable, ayant donné libre cours dans son district aux assassinats, aux pillages et aux incendies; il a ruiné la population en laissant les massacres s'étendre.

Nous vous adressons ci-inclus une pièce de l'in-

struction, composée de 15 pages, et contenant nos interrogatoires, avec les réponses autographes d'Assaf bey; ainsi que les copies des télégrammes que le susdit sous-gouverneur a lancés au gouverneur d'Adana, au Ministère de l'Intérieur, aux Caïmakams de Hamidié, Bahdjé et Iskenderoun, à quelques autres Mudirs, aux divers commissariats, aux commandants des Rédifs, au directeur du fort de Payas, au commandant de la Gendarmerie de ce même fort, aux autres commandants de Gendarmerie des différents arrondissements. Des écrits de même sens furent également adressés par lui aux environs de la province même.

La lecture de ces copies vous prouvera d'une façon éclatante qu'Assaf bey est le principal coupable et qu'il faut le rendre responsable des pillages, incendies et massacres survenus dans le sandjak de Djebel-i-Béreket.

Attendu que :

Assaf bey n'a pas pris en considération les pièces officielles qu'il avait confiées lui-même, avec son autographe, au procureur du Tribunal de première instance d'Erzine. Les dites pièces exposaient qu'au commencement du mois de septembre 1908, un certain Nouh, boucher à Payas, parlant aux chrétiens, leur avait dit : « Vous n'avez plus que trois jours à vivre » ; de même un certain Silo, de la ville de Tchemechgadzak, disait : « Aiguisons nos haches ! ». Là-dessus, les chrétiens commencèrent à se sauver de tous côtés.

Attendu que :

Assaf bey n'a pas non plus pris en considération la

lettre que lui avait adressée en date du 18 février 1324 le Caïmakam de Bahdjé, et qu'Assaf, à son tour, envoya au gouverneur d'Adana, avec une lettre datée du 19 février 1324 (1909). La lettre de ce Caïmakam de Bahdjé contenait des menaces de massacre contre les chrétiens de la part des musulmans.

Attendu que :

Quatre ou cinq jours avant les événements, Assaf bey envoya au gouvernorat général d'Adana une dépêche chiffrée faisant la description préalable des événements déplorables ultérieurs, ces événements n'ayant pas encore eu lieu : et portant en même temps des plaintes contre Ilmi effendi, chef de la correspondance, accusant celui-ci de fomenter une révolution entre musulmans et chrétiens.

Attendu que :

Tout en connaissant, comme le montre la susdite dépêche, les mauvaises intentions d'Ilmi, il l'a envoyé à Deurt-Yol le jour même des événements.

Attendu que :

Assaf lança partout des dépêches tendencieuses et émotionnantes, accusant les Arméniens de Deurt-Yol d'avoir, pendant une sortie, tué une foule de musulmans, et pillé tant de villages islams, que l'on n'arrivait pas à envoyer à tous des secours immédiats ; et disant que si on ne les arrêtait pas, ils marcheraient sur la ville d'Adana. Or ces pauvres arméniens de Deurt-Yol, loin de pouvoir tenter pareille sortie, étaient pendant ce temps assiégés par quinze à vingt mille pillards. Assaf aurait bien dû au contraire se souvenir qu'en réponse à la lettre du Caïmakam d'Osmanié, lui indiquant les arméniens de Deurt-Yol comme

suspects et dangereux, il avait lui-même écrit, quelques jours auparavant, après une enquête sérieuse opérée à cet effet, que ces arméniens étaient entièrement innocents des accusations qu'on leur imputait !

Attendu que :

Assaf, faisant pleuvoir de tous côtés les dépêches demandant des secours urgents, a ainsi, par ses cris lamentables de « Au secours ! », surexcité les musulmans.

Attendu que :

Il donna l'ordre de relâcher les prisonniers d'Erzine et les forçats de Payas, et leur fit distribuer des armes.

Attendu que :

Il fit également distribuer des armes à la population musulmane, et démontra par son télégramme N° 123 du 4 avril 1325, la nécessité de fournir aux émigrés des fusils Mauser.

Attendu que :

Il avoue, par son télégramme N° 87, qu'il a fait marcher sur Odjakli, 50 à 60 hommes armés (1), et au nom des habitants d'Erzine et sous les signatures de Khatib Ali, Hadji Mehmed Agha Zadé Ali, Kara Moutapha Zadé Moustapha et Mufti Zadé Moustapha, il a adressé des dépêches fausses et tendancieuses à Hadji Husseïn effendi, notable d'Osmanié, et à la population musulmane de cette ville, en faisant dire que depuis deux jours toute la population a été envoyée à Deurt-Yol pour résister à l'attaque des

(1) Odjakli est un village entièrement pillé et incendié.

arméniens et que les pertes subies de ce chef sont très nombreuses, que les arméniens de Hassan-Beyli se réunissent à ceux de Deurt-Yol. « Arrivez, dès le matin, à notre secours. »

Attendu que :

Par sa dépêche du 3 avril 1325, sub. N° 115, adressée au gouverneur et au commandant de Marache, et au gouverneur général d'Alep, il dit que tout le district de Djebel-i-Béreket étant sous le feu de la révolution, la province d'Adana se trouve également menacée ; dépêche qui servit à propager les troubles dans ces localités aussi.

Attendu que :

Il a demandé par dépêche au Caïmakam et au commandant d'Osmanié, ainsi qu'à Hadji Husseïn, notable de cette localité, l'envoi à Erzine de troupes de 2 à 300 hommes chaque, prises à Osmanié, à Harounié et à Hamidié.

Attendu que :

Par sa dépêche du 2 avril, N° 85, adressée aux Caïmakams d'Osmanié, de Hamidié et de Khassa, il a demandé l'envoi, de chacun de ces endroits, de 3 à 400 hommes de secours, et par son télégramme au Caïmakam de Khassa, du 4 avril, N° 121, il demande d'une manière urgente un secours de 4 à 500 hommes ; par un autre télégramme N° 122, du même jour, il dit : « Nous n'avons pas le temps de convoquer les *rédifs*, armez tous ceux que vous rencontrerez et envoyez-les nous d'urgence ».

Attendu que :

En date du 4 avril 1325, sub. N° 126, il a télégraphié au commandant militaire et au Caïmakam d'Os-

manié, en disant : « Les munitions sont épuisées, expédiez-nous de suite toutes celles que vous avez en dépôt ».

Attendu que :

Une autre dépêche N° 132, datée du 4 avril, aux autorités d'Adana et au Caïmakam d'Alexandrette, dit : « Les munitions des musulmans d'Odjakli, Uzeïtli et des autres villages environnant Deurt-Yol, sont épuisées : expédiez-en vite d'Alexandrette pour fusils *Capakli, Martiny* et *Winchester* ». Il avoue donc ainsi quelle était la destination des armes et des munitions.

Attendu que :

Le 4 avril 1325, une dépêche N° 127 au Caïmakam et au commandant d'Osmanié dit : « D'après les ordres du commandant militaire du Vilayet (Moustapha Remzi pacha), je vous ordonne de distribuer des fusils Mauser à la population ».

Attendu que :

Une autre du même jour, portant le N° 131, demande au Ministère de l'Intérieur et au Vali d'Adana de donner des ordres à qui de droit pour faire distribuer à la populace des fusils, qui se trouvent au nombre de plus de 400 au dépôt d'armes d'Osmanié.

Attendu que :

Par une dépêche du 4 avril, N° 133, adressée au Vali d'Adana, ainsi qu'au Ministère de l'Intérieur, il disait indispensable de faire évacuer le fort de Payas, sous prétexte que les soldats préposés à la garde de ce fort n'avaient plus de munitions.

Attendu que :

Ce même jour, une dépêche N° 134, adressée au

Vali d'Adana et au Ministère de l'Intérieur, propose de faire distribuer des armes et des munitions aux condamnés se trouvant dans ce fort de Payas, et d'en former ainsi un bataillon important.

Attendu que :

Le 8 avril un télégramme N° 138 communiquait au commandant militaire d'Alexandrette que les notables islams des villages ont reçu des munitions de guerre. Par contre, l'officier Mahmoud Hamdi effendi télégraphiait le même jour (N° 143) au commandant des réservistes d'Alexandrette, que cinq caisses de munitions ont été livrées à Kozetchli, cinq à Tchaïli, cinq à Odjakli, et cinq autres à Erzine : d'où il appert que ces munitions ont été distribuées aux villageois par les ordres mêmes d'Assaf.

Attendu que :

Par une dépêche N° 162 du 7 avril, Fuad bey, commandant de Yarpouz, a déclaré au commandant militaire d'Adana que des hommes armés et envoyés à Erzine se sont sauvés : et que onze de ceux qui étaient expédiés à Bahdjé se sont également sauvés ; d'où il découle que toutes les armes et les munitions ont été livrées aux pillards. Des faits semblables et cette conduite coupable démontrent qu'il est la cause des pillages, des massacres et incendies survenus dans le district de Djebel-i Bereket.

Dans la dépêche mentionnée ci-haut, N° 85 du 2 avril, par laquelle il demandait à certaines localités un contingent de 3 à 400 hommes, on trouve quelques mentions dignes d'attention, et qui ne laissent aucun doute sur l'influence que les fonctionnaires avaient sur la populace, soit pour faire commencer les atrocités,

soit pour les faire cesser ; car Assaf bey invitait, par cette dépêche, les Caïmakams de Hamidié, Osmanié et Khassa à donner l'ordre à la populace armée, de ne rien entreprendre sans instructions préalables des autorités ; de même que le 3 avril il a télégraphié sub. N° 109 au Caïmakam et au commandant d'Osmanié de préparer la populace et de la faire attendre ainsi armée et groupée.

Par ces derniers télégrammes on comprend à quel point les ordres des fonctionnaires officiels étaient influents, et voilà pourquoi le dit Assaf bey est si responsable.

Attendu que :

L'ancien gouverneur d'Adana, Djevad bey, n'a pas attaché d'importance à la dépêche d'Assaf bey qui l'avertissait que le chef de la correspondance, Ilmi effendi, tâchait de mettre en révolution les populations chrétiennes et islams, alors que cette dépêche était digne d'être prise en considération.

Attendu que :

Il a de même considéré comme sans importance une dépêche du susdit Ilmi effendi l'avisant qu'Assaf bey formait un groupe de révolutionnaires. En outre le gouverneur général n'a pris aucune mesure pour empêcher les troubles, et s'étant rendu personnellement au district de Hamidié, il a ordonné au caïmacam d'empêcher la sonnerie des cloches de l'église arménienne, quand ce qu'il appelait « cloche » n'était qu'une lame de fer mince, de 10 à 12 centimètres de long sur 50 à 60 de large, que l'on faisait résonner en la frappant avec un marteau de bois (gotchnag), au moment des cérémonies religieuses. Lancer une

pareille interdiction pendant les fêtes de Pâques, indique que le gouverneur nourrissait de mauvaises intentions.

Attendu que :

Le gouverneur général n'a pas pris en considération les procès-verbaux et les pièces d'instructions que le Caïmacam de Hadjine avait envoyés au gouverneur de Kozan, lequel les avait remis à son tour au gouverneur général d'Adana, des mains duquel ils sont passés, avec une mention autographique, au substitut du procureur d'Adana (1).

Les dits procès-verbaux et pièces d'instructions constatent qu'après la proclamation de la liberté, Ahmet et Izzet, les deux fils de l'ancien mufti de Hadjine et Sabri effendi, juge d'instruction de cette ville, ont excité la populace et lancé des écrits séditieux, disant : Nous ne pouvons fraterniser avec les guiaours, nous ne serons jamais leurs égaux : la liberté n'est que pour eux. Ibrahim pacha, chef des Achirets Hamidiés, n'admet pas la Constitution ; massacrons les guiaours !

Attendu que :

La provocation de ces hommes est constatée par les dispositions et les témoignages d'Ali Ilmi effendi, mufti actuel de Hadjine, et de Caïtandji zade Moustapha Faïk effendi, de Yarpouzi zadé Moustapha effendi, et de Caïtandji zadé Mursel effendi, en date du 2 septembre 1324.

Attendu que :

Cette affaire est bien prouvée par une dépêche du

(1) Le gouverneur général ne peu prétendre avoir ignoré lesdits procès-verbaux !

Gouverneur général, datée du 13 octobre 1324, adressée au gouverneur de Kozan, ainsi que par la dépêche du 18 octobre, de l'Union et Progrès de Hadjine, adressée au comité de ce club à Adana.

Malgré que, de tous les côtés de la province, ainsi que du gouvernorat de Djebeli-Bereket, arrivaient sans cesse des dépêches et des lettres annonçant à l'avance les événements déplorables qui allaient se produire, le gouverneur général n'a cependant pris aucune mesure efficace pour prévenir la réalisation de ces projets sinistres et empêcher le mal en l'étouffant quand il en était encore temps.

Attendu que :

Il n'a pas fait arrêter non plus Arab Mahmoud, qui était condamné pour assassinat d'un arménien. Cet homme avait un passé odieux et s'était évadé de la prison d'Adana; il fut arrêté ultérieurement à Tarsous. (2) Djevad bey a provoqué les Islams en ne faisant pas arrêter un certain Ohannès qui au quartier Tosbaghi, avait, pour sa défense légitime, blessé deux Islams devant sa maison (l'un en est mort plus tard). Il n'a pas non plus agi officiellement contre le rédacteur du journal *Ittidal*, Ihsan Fikri effendi, qui avait prononcé le 31 mars un discours provocateur.

Attendu que :

Le bruit ayant couru, ainsi qu'il est déclaré dans le rapport défensif de Djevad bey, que les Arméniens avaient tué deux hommes et deux femmes Islams, le vali aurait dû, au moins par la voix des crieurs

(1) Il parait que, pendant que l'on instruisait son procès à propos de l'assassinat de cet arménien, on l'a laissé partir un mois et demi avant les massacres, en pleine Constitution.

publics, réfuter ces fausses nouvelles qui n'étaient lancées que pour augmenter l'émotion déjà existante, et qui étaient absolument dénuées de fondement.

C'est à ce moment-là que Cadri bey, commissaire en chef et actuellement président de la municipalité d'Adana, arrêtait plusieurs individus qui avaient ébruité de fausses nouvelles et que la populace arracha des mains de la police. Cadri bey ayant déclaré dans cette circonstance à Djevad bey que l'honneur et l'autorité du gouvernement doivent rester intacts, il n'attacha aucune importance à des observations si justes.

Attendu que :

La même chose se voit dans la réponse écrite de Chakir effendi, ancien président de la Cour d'appel d'Adana.

Attendu que :

Quelques chefs religieux s'étant réunis, allèrent la nuit chez le gouverneur, l'avertirent qu'une excitation dangereuse régnait parmi la population musulmane et le prièrent instamment de prendre à cet effet toutes les mesures nécessaires et d'une manière énergique. Djevad répondit qu'il avait déjà donné des ordres ; mais non seulement il n'a pris aucune mesure, mais encore il laissa la populace se réunir et pénétrer même dans le palais du gouverneur général. Il n'arrêta pas non plus les assassins de l'arménien Loutfik tué devant le gouvernorat. Il ne songea pas que cette situation était dangereuse et pouvait prendre de plus grandes proportions, ainsi qu'il arriva le mercredi suivant.

Attendu que :

Le mercredi matin, tous les fonctionnaires civils,

judiciaires, financiers ou autres jusqu'aux employés subalternes, s'étant coiffés d'un linge ou d'un mouchoir blanc, il ne fit aucune attention à la signification de cet acte. Les chrétiens, voyant cette foule coiffée de blanc et armée de gourdins, comprirent qu'un danger les menaçait, et fermèrent leurs boutiques.

Attendu que :

Le gouverneur Djévad bey et le commandant militaire Moustapha Remzi pacha, au lieu de faire leur devoir en essayant de disperser la foule par la force armée, entreprirent au contraire de faire ouvrir les magasins des chrétiens et envoyèrent dans ce but vers le marché Abdulkader effendi et David effendi Ourfalian, membre de la Cour d'appel d'Adana. Quand ce dernier fut assassiné, ils ne recoururent pas aux moyens sévères ; il en fut de même pour le meurtre de Haroutioun effendi Chadriguian, membre de la municipalité, tué à la même heure dans le palais même du gouvernement, c'est-à-dire sous leurs yeux ; ainsi que pour les inscriptions placées sur les magasins du marché, et qui portaient les mentions « *magasin islam* » ou « *magasin de guiaour* », permettant ainsi de distinguer la religion du propriétaire.

L'ancien gouverneur général, Djevad bey et le commandant militaire d'Adana, ont donné une importance particulière aux dépêches tumultueuses de Djebel-i-Béreket, dont nous avons expliqué la teneur. Ils ont accepté comme vraies les dépêches qu'on leur lançait le même jour de plusieurs côtés, d'endroits distants les uns des autres d'un ou deux jours, et comme il est évident qu'une même personne ne pourrait se trouver en même temps dans plusieurs

lieux différents, il n'y a aucun doute que ces dépêches n'aient été dénuées de fondement et sans aucune importance. Il y était dit que : « Gueukdérélian arrive, est arrivé, à notre village, à notre ville, avec 1.500, 2.000, 3.000 cavaliers ; il a attaqué notre ville, les pertes sont nombreuses. »

Le gouverneur général et le commandant militaire n'ont pas eu assez de clairvoyance pour prendre des mesures efficaces et empêcher la répercussion des événements d'Adana, au moins dans les autres parties de la province.

Attendu que :

Malgré plusieurs dépêches formelles, par lesquelles le gouverneur de Mersine télégraphiait d'interrompre d'urgence la circulation des trains d'Adana à destination de Tarsous et de Mersine, en vue d'empêcher les pillards et les malfaiteurs de saccager la localité ; le vali et le commandant n'ont pas fait cesser le mouvement des trains et ont été par conséquent la cause des désordres qui ont eu lieu à Tarsous.

Attendu que :

Ils ont montré une négligence blâmable, en ne refusant pas et ne rejetant pas, après réprimande, le projet et la proposition insensée du gouverneur de Djebel-i-Béreket, d'armer la populace. Il est incontestable que disperser les groupements aurait été en effet bien efficace, quand bien même quelques individus seraient tués, parmi ceux qui attaquèrent les dépôts et enlevèrent les armes qui s'y trouvaient. L'honneur du gouvernement et la discipline militaire réclamaient un châtiment exemplaire, il ressort donc qu'en cette occasion, on a fermé les yeux



Haroutioun Effendi Mostidjian

Signataire du rapport sur les évènements d'Adana.

surtout, pendant que la foule dévalisait les dépôts d'armes.

Attendu que :

Ainsi qu'il est écrit dans la dépêche du gouverneur de Djebel-i-Béreket, n° 127, adressée le 4 avril au caïmacam et au commandant d'Osmanié, la distribution des fusils Mauser à la populace s'est effectuée sur les ordres du commandant militaire.

Attendu que :

Les soldats ottomans venus à Adana le 12 avril, dans le but d'y assurer la tranquillité, ont été trompés par le gouverneur et le commandant militaire, qui leur ont fait croire que les arméniens avaient déchargé des armes sur le campement militaire du haut du clocher de leur église. Ils ont ainsi provoqué un second massacre, plus terrible encore que le précédent. Nous étant rendu sur les lieux, en compagnie des effendis députés, envoyés par la Chambre, nous sommes montés au point culminant du clocher de cette église et après longue vérification, nous avons constaté qu'entre le campement militaire et l'église se trouvait le quartier musulman établi sur la plus haute colline de la ville; il était donc impossible d'apercevoir du clocher le campement des soldats, et vice versa.

Attendu que :

En poursuivant notre enquête à cet effet, nous sommes allés au campement militaire et nous y avons interrogé, en présence même du commandant en chef, Mehmed Ali bey, les officiers des soldats arrivés le 12 avril à Adana. En réponse à nos questions, ils nous ont montré la fenêtre d'une maison musulmane

d'où l'on avait tiré plusieurs coups de revolver sur le campement des soldats venus le 12 avril.

Cela prouve que le bruit des coups de feu tirés par les arméniens du haut du clocher sur le campement, était répandu dans un mauvais but, pour tromper et exciter les soldats. C'était le devoir du gouverneur général et du commandant militaire de rectifier la fausse nouvelle et de calmer la surexcitation nerveuse des soldats, conséquence naturelle de ces propos. Ils n'ont cependant rien essayé, ni rien fait.

Attendu que :

On a constaté, au compte-rendu du n° 33 du journal *Ittidal* d'Adana, en date du 7 avril, un article qui excitait les Islams contre les arméniens sous le titre « *Une terrible révolution* » et portant la signature d'Ismaïl Séfa, et d'autres articles avec l'entête « *Les troubles* », signés Ihsan Fikri. Le gouverneur général et le commandant militaire auraient dû publier de suite une déclaration détruisant l'influence pernicieuse de ces articles ; mais ils n'ont rien fait du tout.

Attendu que :

L'ancien commandant de la police d'Adana, Hussein Daïm bey (1), qui n'a plus de situation officielle et dont le mauvais passé est connu, soit par humanité, soit plutôt pour empêcher que ses immeubles ne soient atteints, a protégé à lui seul tout son quartier et a réussi ainsi à sauvegarder la vie et les biens des ha-

(1) Du temps de Nazim pacha, ex-ministre de la Police à Constantinople, Husseïn Daïm bey avait été nommé inspecteur des corps de garde (Caracols) et collait des accusations mensongères sur les murs de la ville pour faire arrêter les passants innocents et les conduire en prison. A la suite des démarches faites par M. Cambon, ambassadeur de France, il a été exilé avec plusieurs de ses pareils.

bitants. Cela prouve que si le gouverneur général et le commandant militaire avaient eu quelque velléité d'empêcher les troubles, ceux-ci ne se seraient pas produits; mais c'est justement ce qu'ils n'ont pas fait.

Attendu que :

Le gouverneur général, dans ses nombreuses dépêches aux faubourgs et aux divers districts de la province, a ordonné « *qu'il était nécessaire de protéger les sujets étrangers.* »

Par toutes ces considérations sus-mentionnées, il est impossible de ne pas reconnaître comme responsables des douloureux événements d'Adana et de ses alentours, le Gouverneur général, le Commandant militaire, Ismaïl Sefa effendi et Ihsan Fikri effendi. Les copies des télégrammes du gouverneur général et du commandant militaire, ci-incluses, sont déjà une preuve éclatante de leur responsabilité et culpabilité.

Bagdadizadé Abdulkader effendi, qui a été amené de Bagdad à Adana par Mahmoud Nedim pacha, a avancé en grade grâce à la protection de Tahsine effendi, premier secrétaire de l'ex-sultan et du chambellan Faïk effendi; son fils Mehmed effendi, toujours grâce à la protection des mêmes personnages, a été promu à Constantinople au grade de président du cercle municipal de Canlidja; un des rédacteurs du journal *Ittihad-i-Osmanié* de Beyrouth, Ahmed Adil Arslan bey, a été amené à Adana pour rédiger des articles contre les arméniens, leur attribuant la responsabilité des évènements : et il a reçu pour cela une livre turque par jour. Il a également publié des articles dans le même sens dans le journal *Le Réveil,* imprimé en langue française, et a touché de ce chef

une somme de 50 livres des mains de Bochnak Salih effendi.

Salih effendi et Abdulkader effendi ont entouré leur tête d'un turban avant les événements, ce qui est prouvé par le témoignage de Sava effendi, employé de la suite du gouverneur général d'Adana, malgré qu'il ait reçu son diplôme à l'Ecole Civile.

Les susdits Abdulkader et Bochnak Salih, circulaient à travers la ville, à cheval, en compagnie de leurs complices, tous armés, et ils sont regardés comme les meneurs de ces terribles massacres, ainsi qu'il est confirmé par tous les chefs religieux, et par des gens de nationalités étrangères et absolument impartiaux.

La solution à donner aux circonstances relatées dans le présent compte-rendu dépendent de la volonté de votre Altesse.

Le 22 Djemazi-ul-Akher 1327 et 27 juin 1325.

Les Membres de la Commission d'Enquête d'Adana :

L'Inspecteur judiciaire de Salonique,

HAROUTIOUN MOSTIDJIAN.

Le président du Tribunal de Première Instance du Conseil d'Etat,

FAÏK.

Extrait du rapport de Babiguian Effendi, député

Nous avons eu le bonheur d'obtenir, par l'entremise d'un de nos correspondants de Constantinople, un extrait du rapport de l'honorable député M. Hagop Babiguian, envoyé à Adana par la Chambre Ottomane en mai 1909.

Nous donnons ci-dessous la traduction des principaux passages de ce rapport :

« Chacun est libre d'avoir une opinion, de montrer le fond de sa pensée et de ne rien cacher de la vérité. Je dirai donc toute la vérité, et répéterai franchement, audacieusement même, ce que j'ai vu et appris...

Dès l'âge de dix-huit ans, je me suis trouvé mêlé à divers troubles en Bulgarie et en Herzegovine, j'ai vu bien des choses, j'ai assisté aux massacres de Kirk-Kilissé, près d'Andrinople ; mais je n'ai jamais rien vu de pareil aux massacres et aux dépradations qui ont eu lieu dans le vilayet d'Adana. Ils ont surpassé en horreur tout ce qui a pu se produire au temps d'Abdul-Hamid ; car sous le régime de celui-ci on suivait au moins un certain ordre, on ne touchait pas aux vieillards, aux infirmes, aux femmes et aux enfants, le pillage n'atteignait pas ce degré extrême, et les pertes n'étaient point si énormes. Tandis qu'à Adana, on a brûlé les malades et les blessés ; tout ce qui était du sexe masculin et au-dessus de 12 ans a été exterminé, à Missis, Hamidié, Bahdjé, Osmanié,

Hassan Beyli. Tout a été brûlé ; des femmes, des enfants de six ans ont été blessés ; toutes sortes d'actes immondes ont été commis. Ainsi à Tarsous, deux vieilles femmes de 60 ans m'ont elles-mêmes affirmé avoir été violentées, ainsi que quatre petites fillettes de 8 à 10 ans ! En présence d'Essad bey, mutessarif de Mersine, et d'autres personnages officiels, nous avons obtenu d'une sage-femme un rapport établissant que ces femmes et fillettes ont été cruellement violentées. Dans la salle d'hôpital établie par la femme du consul d'Angleterre, se trouvaient de nombreux petits enfants horriblement blessés et nous avons pu les entendre gémir.

On nous a assuré que le lendemain du début des événements, avis a été donné à la populace de ne pas toucher aux Grecs ; mais il y a eu tout de même des massacrés parmi ceux-ci. . . . . .

Pertes. — D'après les résultats de mon enquête, les pertes d'hommes se sont élevées à 25 ou 30000. Le gouvernement donnait officiellement les chiffres de 1500 chrétiens et 1900 musulmans ; mais il a fini par reconnaître 6000 victimes pour la ville seule d'Adana. On a eu recours à tous les moyens pour cacher le nombre des chrétiens massacrés : les prêtres, curés et *moukhtars* des diverses localités, qui seuls auraient pu en donner une idée exacte, ont tous été tués. A Hamidié, d'après les rapports des consuls et des correspondants de journaux, les victimes se sont élevées à 2000 ; mais là aussi les prêtres ayant été massacrés, on ne peut évaluer exactement le chiffre des morts ; beaucoup de terrassiers et de journaliers, qui étaient venus de diverses localités pour y trouver du travail, ont disparu aussi dans la tourmente.

50000 paysans, pour le moins, étaient venus de Mossoul et d'ailleurs pour le labourage ; et l'enquête a établi qu'au minimum les 20000 étaient des arméniens.

Au cours d'une conversation, le vali actuel d'Adana, Zihni pacha, m'a dit qu'il existait 13500 arméniens dans la ville, et que par conséquent il ne pouvait y avoir 15000 victimes. Il oubliait qu'un jour auparavant, il m'avait avancé que des 12000 ouvriers arméniens campés sous des tentes du côté de la gare, il en avait déjà congédié 10000 et les avait renvoyés dans leurs foyers. Quand je lui rappelai cela, il cessa la conversation : car il est avéré que 10000 au moins de ces colons, attaqués en route, à l'improviste, et se trouvant sans défense, ont été tués et assommés.

Trois mille habitants de Hadjine, venus également du côté d'Adana pour y gagner leur pain, ont disparu à jamais.

D'après moi, les victimes sont sûrement supérieures à 20000 ; pour avoir un chiffre plus exact il faudrait une enquête minutieuse qui demanderait beaucoup de temps et de recherches...

Les pertes matérielles, exposées par Zihni pacha, s'élèvent à 96000 livres, mais je suis persuadé que même en ajoutant un zéro à la droite de ce chiffre, on se trouverait encore au-dessous de la vérité. Le notable syrien Ilias Turcmène à lui seul a perdu pour plus de 30000 livres d'immeubles ! Dans le caza de Bahdjé, s'il fallait reconstruire les mille maisonnettes détruites, à raison de 25 livres (575 frs) seulement pour chacune, il faudrait déjà 25000 autres ivres : et en réalité ces maisons valaient de 250 à 500 livres chacune, pour le moins. Ce qui démontre

le peu d'exactitude de la statistique soumise. Les immeubles incendiés, rien que dans la ville d'Adana, étaient assurés pour 750000 livres, ce qui confirme en moi la certitude que la totalité des pertes éprouvées ne serait pas en réalité inférieure à trois millions de livres turques.

Les massacres ont commencé le mercredi 1/13 avril et leur durée a été de trois jours consécutifs ; le dimanche 12/25 ils ont repris à 10 heures du soir à l'arrivée des soldats de Roumélie, et n'ont pris fin que le mardi suivant. . . . . .

Les Turcs ont attaqué les quartiers des arméniens ; ceux-ci n'ont donc tué des turcs que pour se défendre contre leurs attaques : ce qui prouve que les arméniens ne se sont pas insurgés et ne sont pas allés attaquer les turcs dans leurs quartiers ! Ceci montre d'une manière certaine qu'il s'agissait d'une organisation armée préméditée, pour massacrer les chrétiens sans merci. . . . . .

Djevad bey a prétendu ne pas avoir une milice suffisante pour arrêter ce mouvement populaire ; mais cela n'est point vrai, car avec de la bonne volonté il aurait bel et bien pu empêcher ces scènes sanguinaires. Comment se fait-il en effet qu'un certain Osman bey, habitant le quartier arménien, ayant envoyé au Vali Djévad bey uue lettre cachetée, les massacres cessèrent immédiatement dans ce quartier ? Cela prouve que les autorités étaient de connivence avec la populace et qu'elles pouvaient arrêter le mouvement aussitôt qu'elles le voulaient ! . . . . .

Le prétexte du second massacre du 12/25 avril fut une prétendue attaque, par les arméniens, des soldats arrivés de Roumélie. Ceux-ci se ruèrent sur le quar-

tier arménien, le feu et le pillage recommencèrent de plus belle. Notre enquête nous a prouvé que du quartier arménien, le camp des soldats était absolument invisible; les coups de feu tirés sur celui-ci sont partis d'une maison turque située sur une colline, et le bruit d'une attaque faite par les arméniens, faussement répandu par des séditieux, n'était qu'un stratagème pour laisser retomber sur ces arméniens inoffensifs la responsabilité des événements... Nous ne sommes pas tombés d'accord sur ce point avec mon collègue Youssouf Kemal bey ; il penchait plutôt à croire que les arméniens avaient tiré de ce quartier sur les soldats, tandis qu'il est prouvé qu'à cet endroit il n'existait plus d'arméniens depuis les premiers massacres du 1/13 avril. . . . . .

Il est avéré que les arméniens ne possédaient ni bombes, ni dynamite, et que c'est là une calomnie lancée par le Vali Djévad bey (1) à la face de cette nation, pour cacher toutes les atrocités commises par ses hordes sauvages... Des femmes, des enfants furent mutilés, transportés dans des édifices où on les brûlaient tout vivants ; on éventra des femmes enceintes pour en arracher le fœtus... Pure invention également, l'existence à Nadjarli (2) de deux canons fabriqués par les arméniens à l'aide de conduits d'eau, etc. etc. Tout cela est destiné à faire croire à l'insurrection des arméniens, et à justifier autant que possible les actes sauvages de la populace, encouragée par les autorités... Djévad bey prétend que 12000 armes ont été introduites à Adana et achetées par les arméniens. Certes ceux-ci aussi se sont servis

(1) Voir le rapport de Djévad Bey.

(2) Nadjarli, petit village tout près de Deurt-Yol.

d'armes, mais la plus grande partie de celles qui ont été introduites, a été distribuée à la basse classe musulmane (1)...

Les arméniens avaient-ils le droit de porter des armes ? Je pense que cela est hors de doute, tout homme pouvant être armé pour sa défense. Aussi bien que les islams, les arméniens pouvaient l'être ; et cette race, tant de fois massacrée et décimée, avait même plus que toute autre, le droit suprême de s'armer pour sa défense... Si le gouvernement désarmait tous les éléments du peuple, l'arménien le serait naturellement aussi ; mais malheureusement, il est seul à être désarmé, afin de pouvoir être facilement attaqué par les autres et égorgé comme un mouton ! . . .

Il n'existe rien qui puisse prouver ni même faire naître l'idée d'une insurrection de la part des Arméniens d'Adana ; Ils ont au contraire été sacrifiés aux manœuvres des réactionnaires. . . . . .

Les massacres d'Osmanié, Hamidié, Tarsous, Deurt-Yol, Hadjine et des autres localités sont les corrolaires et l'image en raccourci, du mouvement d'Adana. Le même commandement les a tous fait naître ; et ce mouvement populaire artificiel, dirigé partout par le même chef, s'est produit à la suite d'un faux bruit répandu : « Les arméniens vont nous massacrer ». En voici une preuve : Le gouverneur de Djébel-i-Bereket, Assaf bey, télégraphiait le 2/15 avril : « Deurt-Yol marcherait sur Adana et Osmanié », mais cette nouvelle est controuvée ; alors que par une dépêche de même date il avisait Osmanié et le vilayet, que l'Achiret de Tadjirli marchait sur Deurt-Yol. Les

(1) Etudier le rapport du consul anglais M. Doughty-Wylie et les lettres de Mme Doughty-Wylie.

télégrammes lancés d'Adana à Osmanié et à Hamidiê disent que les événements furent accomplis par des islams non originaires du vilayet; Assaf bey, par une dépêche du 3/16 avril au Ministère de l'Intérieur, disait : « Les fedaï (volontaires) de Hassan Beyli et de Zeitoun réunis, menacent de venir jusqu'à Adana en dévastant tout le Liva », et aussitôt après il télégraphiait de nouveau au Ministère et au Vilayet, le 4/17 avril, pour demander la permission de licencier les 400 condamnés enfermés dans le fort de Payas, et de les armer, à l'aide d'armes et de munitions venues des dépôts d'Alexandrette, afin d'en former un bon bataillon. Il ressort de cela que son but était de lancer tous ces forçats au massacre contre les arméniens. . . . . .

On racontait à Hamidié qu'un prélat arménien avait tiré sur un certain Arslan bey et que ce fût le commencement des massacres. Mais notre enquête nous a prouvé que cette nouvelle aussi était fausse : car ce prélat s'était rendu tout seul auprès des autorités, pour l'achat d'un terrain de quarante livres turques, et c'est là qu'il fut assommé. Nous avons appris cela de témoins dignes de foi, tels que M. Sabatier, industriel français, et Abdul-Khalik, honorable musulman de Hamidié même (1). . . . . .

Je tâcherai de prouver par ce qui suit, que le but du massacre était l'anéantissement des arméniens et des chrétiens.

(1) Justement Djévad Bey écrivait tout à fait le contraire, en accusant ce prêtre d'avoir tiré le premier coup de feu, et comme preuve il apportait le témoignage d'un français M. Pons. Est-ce vrai que ce français ait pu témoigner ainsi, quand M. Sabatier et d'autres personnes dignes de foi établissent le contraire ?

Le soir du 14/27 avril, après les seconds massacres, des gendarmes conduisaient les rescapés arméniens en dehors de la ville pour les caser sous des tentes, en plein air; à ce moment, l'arc de triomphe de la Constitution, élevé devant le palais du gouverneur, fut brisé à coups de hache par les soldats et les gendarmes, aux cris de « *Vive le Sultan Abdul-Hamid* », « *A bas la Constitution* », aux applaudissements frénétiques de la foule, et en présence de toutes les autorités civiles et militaires. . . . . .

CONCLUSION. — J'ai hésité longtemps avant d'écrire tout ce que j'avais vu et appris, craignant de froisser les sentiments d'amour-propre des islams; mais après mûre réflexion, je me suis décidé à dire toute la vérité, pensant que les actes commis par la populace ne peuvent blesser une nation dans son essence même, parce qu'elle n'est pas responsable des menées de gens pervers; de plus, la religion musulmane même prescrit de dire toujours la vérité en toutes choses. C'est pourquoi je me suis décidé à ne rien cacher des vérités qui m'ont été révélées par mon enquête, et à ne dissimuler en rien mes convictions personnelles sur le mouvement sanguinaire d'Adana.

Je ne pense pas que la publication de mon rapport soit de nature à troubler la confraternité entre les divers éléments, et je suis pleinement convaincu que cette folie meurtrière ne peut se renouveler. Il était naturel sous le régime tyrannique, de cacher toute vérité, et c'est en laissant ainsi les plaies ouvertes et sans soins, que l'on a provoqué la gangrène. Le

temps est venu de les montrer au grand jour et de penser à les cicatriser (1).

(*Signé :* HAGOP BABIGUIAN.)

Constantinople, le 25 mai 1909.

Rapport présenté par la Cour Martiale d'Adana en juillet 1909.

On doit chercher les causes et les mobiles des événements d'Adana dans le passé. Bahri effendi (ex-pacha), ancien gouverneur général de ce vilayet, n'a jamais cessé ses persécutions et les hobereaux du pays, gens ignorants en général, non seulement n'ont jamais protesté contre la conduite de ce tyranneau, mais par contre ils ont trouvé leur compte pour s'enrichir.

Les arméniens se soumettaient bon gré mal gré sous l'ancien régime à toutes les exigences de leurs tyrans. Un certain nombre d'Arméniens qui nourrissent des idées séparatistes, avaient cependant facilité l'installation d'un grand nombre de leurs corréligionnaires dans cette ville qui présentait des conditions propres à faciliter leur but, d'autant plus qu'Adana peut être considérée comme une ville presque maritime.

(1) Le député H. Babiguian est mort subitement à Constantinople quelque temps après son retour d'Adana, avant d'avoir pu faire la lecture de son rapport devant la Chambre ottomane. Son rapport n'a pas été lu et celui de son collègue Youssouf Kemal Bey n'a pas vu le jour non plus. Pourquoi les avait-on envoyés enquêter à Adana, si l'on ne devait pas donner suite à leurs rapports ?

La quantité d'armes introduites par les Arméniens après la proclamation de la Liberté est extraordinaire. La ville de Beyrouth avait l'aspect d'un grand dépôt d'armes. On en expédiait continuellement à Adana et environs.

Les arméniens séparatistes avaient éprouvé un peu de déception en voyant le rapprochement des Anglais et des Turcs.

Bien que les musulmans aient commencé après le mois de juillet 1908 à fraterniser avec les non-musulmans, ils ont méprisé les comités *Hintchak, Trochak* et *Tachnak*. Ils croyaient que ceux-ci poursuivaient un but spécial en créant des clubs dans toutes les villes de la province.

Mais l'une des causes principales des troubles a été sans contredit la mollesse des autorités.

Après les premières lueurs de la liberté, les comités arméniens d'Europe de leur côté commencèrent à réveiller dans l'esprit des arméniens l'idée de l'autonomie et dans ce but ils distribuèrent des anecdotes, des gravures et des armoiries se rapportant à l'histoire arménienne.

Le principal instigateur de tout cela était l'évêque Mouchegh, actuellement en fuite.

Ainsi s'accentua de plus en plus la tension entre les arméniens et les musulmans et des incidents se produisirent de temps à autre, qui devaient aboutir aux événements douloureux d'Adana.

Ihsan Fikri, exilé sous l'ancien régime à Diarbékir, transféré plus tard à la forteresse de Payas et finalement installé à Adana, où il s'est marié, avait travaillé par tous les moyens à devenir un fonctionnaire du gouvernement et finalement avait réussi à se faire

nommer directeur de l'école des Arts et Métiers d'Adana.

Ayant été destitué après quelque temps, Ihsan Fikri s'est livré à l'exécution de toutes sortes de machinations contre ceux qui n'avaient pas servi ses intérêts, en même temps pour ébranler la situation du gouverneur général Djéval Bey, qui en ce temps là ne lui faisait pas bon accueil. Ihsan Fikri a fait même placarder des affiches accusant le Vali d'incapacité. Il entreprit d'organiser un meeting pour protester contre la conduite du gouvernement local.

Mais une contre partie s'organisa avec l'intention de déjouer le plan d'Ihsan Fikri et de ses acolytes. Cette contre partie était composée de Bekdji-Bachi Mehmed, Khalil Tchaouche, etc. Plus tard, les deux partis craignant des suites fâcheuses abandonnèrent l'idée des meetings.

Dans toutes ces affaires et surtout dans celle des coups de revolvers et de fusils, les autorités ont montré une faiblesse extraordinaire et impardonnable. Cependant les arméniens arrêtés pour avoir tiré des coups de feu en l'air (à l'occasion des fêtes de Pâques) étaient libérés rapidement, tandis que les turcs arrêtés pour le même motif étaient emprisonnés. Entre temps les marchands d'armes, dans leur intérêt personnel, racontaient aux arméniens et aux musulmans séparément, qu'ils allaient être massacrés.

Sans compter ce qui passait en contrebande, on a introduit ainsi à Adana par les ports de Mersine et d'Alexandrette 12.800 fusils.

Entre temps un musulman était tué par un arménien et celui-ci était caché par ses coreligionnaires.

Le gouvernement réclame le criminel, mais les

arméniens le refusent, en disant qu'ils ne pourraient livrer l'arménien sans qu'on leur remette aussi un musulman qui précédemment avait tué un arménien.

Le soir du 31 mars (13 avril) un certain Mahmoud tire un coup de revolver à Tépé baghi.

La ronde militaire veut l'arrêter. Elle en est empêchée par une foule de 500 musulmans qui se ruent sur la patrouille, en demandant pourquoi on ne veut pas également arrêter les arméniens.

Le lendemain d'autres musulmans emprisonnés sont libérés par la populace et par le directeur de la police.

Après ces incidents les musulmans armés commencent à se promener dans les rues et à organiser des manifestations anti-gouvernementales ; un musulman est alors tué par un arménien. Pendant toute cette effervescence les arméniens qui étaient déjà excités par des représentations, sortent également armés dans les rues.

Le gouvernement avait appelé sous les armes les rédifs et comme les soldats sortant des dépôts militaires, faute d'uniforme, portaient toujours leur costume civil on ne parvenait pas à distinguer les soldats des civils. Là dessus la population en général croyant que le gouvernement avait autorisé officiellement les massacres des Arméniens, se rue sur le dépôt, s'empare des armes et des munitions et *elle exécute des atrocités qui font frémir et pleurer la cour martiale. Les autorités pendant ce temps n'ont cherché qu'à sauver leur propre vie ; tous se sont éclipsés ; on a emprisonné une foule d'arméniens comme étant des perturbateurs.*

Voilà quelle fut l'attitude du gouvernement. Quant

à la cour martiale elle a jugé et condamné quinze personnes musulmanes ou non musulmanes dont la culpabilité a été établie et elles ont été exécutées (1).

Il existe encore 7 à 800 personnes qui sont aussi criminelles que celles pendues. Aussi, si l'on doit punir tous ceux qui se sont rendus coupables de viols et de toutes sortes de crimes ordinaires, il faut juger encore 10 à 15.000 individus. Et s'il faut punir tous les crimes, on doit punir tous les habitants du vilayet.

Les Arméniens et le Gouvernement

CIRCULAIRE GRAND-VÉZIRIELLE ADRESSÉE AUX AUTORITÉS PROVINCIALES A PROPOS DES ÉVÉNEMENTS D'ADANA

On connaît les efforts déployés par une partie de la communauté arménienne lorsque des actes d'oppression et de tyrannie se pratiquaient dans l'administration gouvernementale. Ces efforts, de quelque façon qu'ils se soient déployés, ne sauraient en principe être blâmables, puisqu'ils étaient accomplis dans l'unique but de se délivrer d'un joug devenu insupportable et d'un gouvernement despotique. Bien au contraire les Arméniens ont donné des preuves de leur attachement sincère à la patrie ottomane en contribuant de fait aux efforts déployés par la nation pour obtenir la Constitution.

C'est surtout après l'octroi de la Constitution que, convaincus que ce serait folie de suivre toute autre tendance politique, ils ont concentré leurs efforts pour

(1) Lire l'ouvrage très intéressant « *Arméniens et Jeunes Turcs* », massacres de Cilicie, par M. A. Adossidès, édition P.-V. Stock, Paris. Parcourir surtout les pages 30 à 93.

travailler d'un commun accord au bien-être de la nation, en reconnaissant que le salut et le bonheur qu'ils désiraient, ne sauraient être obtenus que par un attachement fidèle et dévoué au gouvernement constitutionnel ottoman. En conséquence, *la mauvaise opinion conçue par ceux qui ignorent la vérité, et d'après laquelle la communauté arménienne entretiendrait des visées politiques blâmables, n'a certainement pas sa raison d'être.*

Pour ce qui est de l'origine des événements déplorables d'Adana, les conclusions des enquêtes effectuées à ce sujet par des commissions spéciales et les circonstances dans lesquelles ces faits déplorables se sont déroulés ont démontré que la nation arménienne constatant que, même après l'octroi de la constitution des efforts avaient lieu, comme au temps de l'absolutisme, pour détruire les sentiments de fraternité, a formulé des plaintes qui ont été l'objet d'une fausse interprétation de la part des naïfs. Et la populace qui, jusqu'alors ignorait le nom et le programme des comités *Tachnaktzoutioun* et *Hintchak,* voyant leurs membres se montrer spontanément au grand jour s'est fait des illusions et a formé des suppositions sans fondement, a provoqué des interprétations erronées. Le contre-coup de ces interprétations a fait répandre la terreur parmi les arméniens, ce qui a donné lieu à des méfiances et malentendus mutuels.

Dans de telles circonstances le devoir des autorités locales était de découvrir l'origine de ces malentendus, de rapprocher les différents éléments, de supprimer la méfiance mutuelle et de rétablir et d'assurer l'union et la fraternité.

Malheureusement, les hauts fonctionnaires de l'Etat,

par une inertie déplorable ont gardé le silence, ce qui a d'un côté aggravé la situation et les malentendus, et de l'autre côté a donné à la populace l'occasion de prendre une attitude irrespectueuse vis-à-vis de la force gouvernementale. C'est ainsi que les événements déplorables ont éclaté pour la seule raison que les fonctionnaires n'ont pas accompli, dès le début, leur devoir avec dévouement et abnégation. *Autrement, il est incontestablement établi que la nation arménienne ne s'est point écartée du dévouement dont elle a toujours fait preuve, vis-à-vis de l'Empire Ottoman.*

En jugeant d'après cet état de choses, les vrais instigateurs et ceux des fonctionnaires qui ont manqué à leur devoir seront naturellement punis conformément aux lois. Seulement dans certains endroits on s'aperçoit avec un vif regret que des hypothèses imaginaires et sans fondement se produisent ; hypothèses qui sont contraires aux relations séculaires et à la sincérité des sentiments fraternels, nécessaires au maintien de la bonne entente des différentes races qui sont unies par des liens d'intérêts naturels.

Afin de supprimer toutes ces suppositions et ces doutes vous devez arrêter toutes les mesures nécessaires pour amener le bien-être et le bon accord parmi tous les sujets ottomans sans aucune distinction de race et tâcher de renforcer la sincérité du patriotisme qui est une nécessité absolue de la Constitution.

Le 8 août 1909.

22 Rédjeb 1327 de l'Hégire.

Le grand-vizir : Husseïn Hilmi. (1)

---

(1) Le grand-vizir Husseïn Hilmi Pacha a donné sa démission vers la fin de décembre 1909 et il a été remplacé par S. E. Hakki Pacha, ex-ambassadeur de Turquie auprès de la Cour Royale d'Italie.

FAUTEURS PRINCIPAUX MIS A L'INDEX PAR UNE LISTE ADRESSÉE OFFICIELLEMENT AU PATRIARCAT ARMÉNIEN, PAR LES ENQUÊTEURS, L'ABBÉ KÉVORK ARSLANIAN ET SARKIS EFFENDI SOUINE, ENVOYÉS EXPRESSÉMENT A ADANA.

Assaf Bey, le gouverneur de Djébel Bereket.

L'Ancien gouverneur d'Adana, Djévad Bey.

L'Ancien commandant militaire d'Adana, Moustapha Remzi Pacha.

Babanzadé Abdulkader et son fils Abdulrahman.

Guerguerli Ali Effendi.

Ihsan Fikri, rédacteur du journal *Ittidal* d'Adana.

Dabbaghzadé Hadji Ali et son fils Raghib.

Déli Mahmoud Oglou Hassan.

Zor Ali, commissaire de Police d'Adana.

Husseïn Daïm, ancien colonel à Adana.

Bosnali Salih et Mehmed.

Pamoukdji Murtéza et son fils.

Baïrakdarzadé Echraf Bey (officier de Santé).

Yazmadji Khatibi (Hodja).

Karamehmed.

Moustapha (1er secrétaire de la mairie d'Adana), et enfin divers autres noms plus ou moins secondaires à la suite de cette liste.

— Après trois mois et demi d'attente dans l'anxiété troublante, enfin le 16 juillet 1909 ces personnages ont été arrêtés et jugés par devant la Cour martiale d'Adana. Il y a eu différentes sentences plus ou moins légères à leur sujet, ce qui a provoqué une surprise générale parmi les pauvres arméniens si éprouvés et si persécutés jusqu'au bout. Les puni-

tions de ces grands coupables étaient dérisoires et ne pouvaient donner aucune satisfaction à la nation arménienne qui demandait une justice sévère pour ces principaux fauteurs. Cependant pour obtenir ce résultat aussi mince que ridicule et contre le bon sens, il a fallu des flots d'encre et des récriminations sensationnelles par les divers patriarcats de Constantinople.

Notons en passant un aperçu de quelques condamnations par la Cour martiale d'Adana.

Condamnations sensationnelles par la Cour martiale d'Adana.

On a constaté par la lecture des rapports officiels des commissions d'enquête envoyées à Adana que Djevad Bey par son inertie et son incapacité, Moustapha Remzi par son insouciance et par son manque d'énergie, Assaf Bey par sa poltronnerie et par ses multiples dépêches fallacieuses dans toutes les directions de la Province d'Adana et du district de Djebel-Béréket, Ihsan Fikri par la publication des articles séditieux, avaient excité, la populace islam de la campagne à marcher contre les chrétiens, à les piller et les exterminer à tout jamais.

Qu'on lise ci-dessous les jugements de la Cour martiale d'Adana contre ces hauts coupables, fauteurs principaux des événements qui ont ruiné deux belles provinces de l'Empire Ottoman.

Savoir : CONDAMNATIONS

1° *Djévad-Bey.* — Ex-gouverneur général de la Province d'Adana, à six ans de repos, sans fonctions dans les emplois du gouvernement et sans honoraires.

2° *Moustapha Remzi Pacha,* ancien commandant militaire d'Adana, à trois mois de prison.

3° *Assaf Bey,* gouverneur de Djébel-Béréket, laissé libre, reconnu non coupable. (Plus tard condamné à 4 ans de repos).

4° *Ihsan Fikri,* rédacteur de l'*Ittidal* d'Adana, auteur des articles excitant la populace turque contre les arméniens. (Voir surtout son fameux article du 5 avril V. S. 1909), à séjourner en dehors d'Adana et à ne pas faire paraître de journal dans la même Province.

5° *Ismaïl Séfa,* collaborateur d'Ihsan Fikri, à un mois d'emprisonnement.

6° *Osman Bey,* commandant militaire central d'Adana, à 3 mois de prison.

7° *Abdullah Effendi,* vice-commandant central d'Adana, à 3 mois de la même peine.

8° *Bechir Agha,* Officier à Adana, à 2 mois de prtson.

9° *Bagdadizadé Abdulkader Effendi,* est reconnu innocent, mais il doit rester deux ans à Hidjaz.

Ces sentences ne pouvaient pas donner satisfaction aux récriminations arméniennes qui réclamaient une justice sévère contre les principaux coupables des événements.

Démissions

La nation arménienne fut déçue dans ses espérances ; les promesses multiples du gouvernement ottoman de punir les coupables restèrent lettres mortes et le *takrir* du patriarcat sans effet. La Cour martiale d'Adana rendit des sentences dérisoires condamnant à des peines aussi légères que ridicules les fauteurs principaux des événements d'avril 1909 et à de lourdes peines et au bagne les rescapés arméniens innocents.

A la suite de quoi le Patriarche arménien de *Coumcapou* (Constantinople), S.B. Monseigneur Elie Tourian présenta sa démission à la Sublime-Porte ; quelques jours plus tard, S.B. Monseigneur Sahag, Catholicos de Cilicie, siégeant à Sis, fit de même, en protestant comme le premier, que justice et satisfaction morale n'étaient pas accordées à la nation arménienne si patiente. — Le Patriarche, S.B. Monseigneur Tourian ajoutait qu'il lui serait impossible de retourner à Coumcapou, tant que les principaux fauteurs des événements d'Adana ne seraient pas punis d'une façon exemplaire.

L'évêque arménien de Césarée, ainsi que d'autres prélats ont également présenté leur démission.

Le Patriarche est resté démissionnaire, retiré chez lui pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'on le mette dans l'obligation de reprendre son poste, par le changement du grand vizir Husseïn-Hilmi Pacha.

Pacte forcé de réconciliation entre les éléments islams et les arméniens de Cilicie. — Banquet officiel offert par le nouveau vali d'Adana Djémal bey. — Comédie jouée par le Gouvernement Ottoman.

C'est en février 1910 que l'idée lumineuse de réunir en un banquet les éléments divers de Cilicie a germé dans l'imagination des dirigeants de la politique ottomane.

Depuis sa nouvelle nomination au poste de Grand-Vizir, S.E. Hakki Pacha faisait entendre aux arméniens qu'il fallait que le Patriarche Tourian vienne à Coumcapou réoccuper son fauteuil patriarcal et que lui-même désirait voir Sa Béatitude et tâcherait de toutes les manières de donner satisfaction aux revendications des arméniens. — Cependant ces belles promesses ne se réalisaient pas ; on piétinait donc sur place et l'on ne faisait pas un bon mouvement pour rendre justice aux exigences légitimes du Patriarche.

Monseigneur Tourian a réintégré son poste au commencement de Février et a repris la direction des affaires du Patriarcat; il a présenté au gouvernement ottoman un *takrir* bien motivé en lui rappelant toutes les promesses qu'on lui a faites s'il revenait à son poste sans insister davantage sur sa démission.

Cependant toutes ces belles promesses se sont évanouies comme les nuages éphémères dans un beau ciel radieux, le gouvernement a même oublié qu'il avait conseillé au Patriarche de renoncer à sa

démission, au prix de diverses compensations qu'il accorderait à la nation arménienne.

Au contraire, sans aucun souci des revendications de la nation arménienne qui exigeait la punition des principaux fauteurs des événements sanglants d'Adana, le gouvernement ottoman a laissé ces grands coupables se promener jusque dans les rues de Constantinople, en se moquant de tous ceux qui pleuraient et exigeaient une punition méritée. — Comme si cette insouciance de l'exécution de la justice n'était point suffisante, un incendie sciemment mis au Palais de Justice d'Adana où la Cour martiale avait siégé l'a consumé entièrement. Toutes les pièces de Procès, les preuves, les jugements et sentences de la dite Cour martiale ont été réduits en cendres et rien ne reste pour qu'on puisse retrouver les accusations, les témoignages et autres pièces établissant la grande culpabilité de ces gens. Or, le Patriarche arménien demandait la revision absolue du procès, car les sentences rendues par la Cour martiale étaient dérisoires et disproportionnées aux crimes commis. — Voilà donc encore un espoir perdu, une vraie déception pour les arméniens victimes d'une nouvelle manœuvre du gouvernement. Il faut avouer que le jeu était bien combiné pour laisser en plan les doléances du Patriarche.

Non content de tout cela, le nouveau Vali, Djémal Bey, par ordre du gouvernement, a offert un banquet forcé de 300 couverts où il a réuni tous les chefs religieux d'Adana, à partir du catholicos de Cilicie et de Mgr. P. Terzian évêque arméno-catholique, le haut clergé, les notables musulmans, le mufti, les imams, les fonctionnaires civils et militaires du Vilayet. les

notables commerçants et industriels de la ville, islams et chrétiens pour célébrer un pacte de réconciliation entre les divers éléments et faire oublier le passé par un morceau de pain mangé à la table du gouverneur.

Nous savons pertinemment, de source autorisée que tous les arméniens à partir du Catholicos de Cilicie s'y sont présentés à contre-cœur, sur les instances réitérées des consuls étrangers qui avaient reçu des ordres précis de leurs ambassadeurs respectifs de Constantinople.

Mais ce pacte était tout de façade, il n'y a pas d'union possible entre un peuple au cœur meurtri et le peuple meurtrier, insconscient des vilenies commises. Peut-il exister une affinité quelconque entre deux races qui n'ont jamais pu s'entendre, surtout après d'aussi pénibles événements? En tout cas, il est pénible de constater l'injustice d'un gouvernement qui semblait vouloir s'inspirer de la devise républicaine : Liberté, Égalité, Fraternité.

DÉVOUEMENTS
et
BIENFAISANCES

Actes de bienfaisance et de dévouement inspirant la reconnaissance éternelle des éprouvés d'Adana et d'Alep.

Sans les refuges et secours accordés spontanément par des établissements publics étrangers, églises françaises, écoles, qui ont ouvert tout grand les battants de leurs portes ; sans les généreux consuls et vice-consuls des puissances européennes qui ont protégé et sauvé des milliers d'arméniens poursuivis ; sans les honorables missionnaires américains et anglais, les prêtres, frères et sœurs chrétiens qui ont rivalisé d'ardeur, pour cacher, nourrir et soigner des fugitifs et des blessés ; sans ces nobles particuliers qui ont ouvert leurs maisons, usines et fermes en y hissant leurs drapeaux pour que les hordes nomades n'y pénètrent pas; sans la Cie de Mersine-Adana qui a rendu d'immenses services et où des milliers de malheureux ont couru pour avoir la vie sauve ; sans la facilité que des transports maritimes et des cuirassés européens ont accordé, en transportant des milliers et des milliers d'éprouvés, vers les rives de la Syrie et de l'Egypte, ainsi qu'à l'Ile de Chypre ; enfin, sans le sang-froid et le dévouement particulier de quelques bons patriotes musulmans qui ont offert l'hospitalité et le gîte aux infortunés, on aurait eu à déplorer la mort de 100.000 arméniens, au minimum au

lieu des 30.000, massacrés pour le bon plaisir d'Abdul-Hamid, de triste mémoire. — Soyons reconnaissants à tous ces bienfaiteurs modestes dont les noms devraient être gravés pour perpétuer la mémoire de leur acte humanitaire. — Ci dessous quelques détails recueillis au hasard, en demandant l'indulgence des lecteurs pour les omissions involontaires.

Acte valeureux d'un Mutessarif arménophile.

Résumé d'un article paru dans le Manzoumé, *le 9/22 Mai.*

Je vous avais adressé une lettre relatant l'état de *Kessab* et de ses environs, possédant quinze cents maisons arméniennes ; tout a été massacré et réduit en cendres, par 15.000 turcs de trente-cinq villages réunis.... L'événement d'Adana est arrivé jusqu'à Antioche et Kessab, comme une traînée de poudre... A Antioche, soixante-dix maisons arméniennes ont été détruites, les habitants passés au fil de l'épée, deux ont été brûlés vivants, des enfants ont été étouffés et jetés à la rivière ; on n'a laissé qu'une quinzaine de vieilles femmes, *au nom de l'humanité* parait-il.

Kessab qui provoquait la jalousie des villages turcs voisins, et où les cloches sonnaient aux églises des trois croyances, est aujourd'hui un monceau de ruines. Les rues, les champs, les jardins qui étaient des édens entre les mains des cultivateurs arméniens,

sont aujourd'hui des nids d'hiboux et des abris pour bêtes féroces.

L'arménien qui par son argent, sa médecine, sa science, son commerce, arrivait au secours de tous, et faisait vivre toute la paresseuse populace des alentours, a disparu ; tout ce qu'il avait ramassé par son labeur, par la sueur de son front, pendant des siècles, a été complètement détruit en vingt-quatre heures.

Ces quinze cents maisons qui payaient annuellement au gouvernement au moins dix mille livres (230.000 francs) de taxes, dîmes et autres, n'existent plus... les jeunes vierges à la beauté naturelle, résultat du bon air, de la bonne eau et de l'excellente nourriture des champs, sont aujourd'hui atrocement souillées par de viles créatures. Ces beaux jeunes gars, ces gaillards qui devaient s'inscrire soldats et servir loyalement la patrie ottomane, sont tombés aujourd'hui sous les balles dirigées sur eux par des lâches qu'on avait pris pour des frères. Et par ordre de qui? par la permission de qui?... par l'ordre du Vali d'Alep, cet arménophobe qui a encouragé toutes ces basses œuvres...

Oui, les quinze cents maisons de Kessab sont en ruines, et tous les habitants devaient être supprimés, quand le mutessarif vraiment constitutionnel, Mehmed Ali Bey est arrivé au secours de la ville et l'a sauvée..... Quand il eut appris qu'on avait attaqué Kessab, il envoya immédiatement de la force militaire, malheureusement, il était trop tard, tout était consommé. Cependant il a sauvé la vie à 7.000 arméniens qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, mourant de faim et de soif, et qui dénués de tout s'étaient

échappés du village, pour éviter les balles, le sabre et le feu. Il eut la bonté de les ramasser, de les réunir en ville et de leur préparer lui-même des abris. En faisant venir d'abord 1.000 émigrés d'une distance de quatre à cinq heures, il alla à leur rencontre et à la vue de leur misère immense, des larmes mouillèrent ses paupières... il essuyait les larmes qui descendaient le long des joues des pauvres petits enfants, il enlevait les épines qui étaient entrées à leurs pieds nus ; il distribuait des limonades et des cigarettes aux grands.

Tout le monde pleurait comme lui, on était émotionné par son dévouement et son attitude généreuse. Il a installé ces 1.000 émigrés, moitié au monastère arménien, moitié à la garnison.

Pour ceux qu'il restait à sauver, ce bon mutessarif eut recours au consul de France.

Ils se consultèrent, télégraphièrent à Beyrouth, aux Messageries maritimes. Un grand paquebot vint le lendemain se mettre sous les ordres du consul qui embarqua 3.000 émigrés ; plus tard arrivèrent des cuirassés français, anglais et italiens qui prirent à leur tour 2.000 autres émigrés ; ce qui fait environ 7.000 âmes sauvées. Il en restait encore d'autres disséminés dans les villages.

C'est ici que commence la vraie grandeur d'âme et l'œuvre très appréciable du bey Mutessarif. Supposez une petite ville composée de quatre à cinq mille maisons, dont la population soit composée en grande partie, de turcs et d'arabes barbares et fanatiques. Des bruits et des racontars avaient excité ces individus à exterminer les chrétiens.

Est-il possible d'installer des arméniens dans

une ville si indisposée contre les chrétiens ? Cependant le bon mutessarif ne se laissa pas décourager, il aplanit toutes difficultés, en ayant toujours en vue la sauvegarde des émigrés dans la ville. Il veillait même la nuit, se rendant chez les notables pour les exhorter à des sentiments d'humanité, il tâchait de calmer les esprits surexcités ; pendant le jour, il disposait des employés du gouvernement et des soldats ; laissant de côté ses affaires particulières, il faisait distribuer des secours aux malheureux par l'entremise d'une commission mixte.

Enfin cet homme de bien fut une seconde providence pour les malheureux incendiés..... Trois jours avant, le croiseur français *Jules-Ferry* transporta 5.000 émigrés à *Bassit* (à 7 heures de là), un port qui dépend de Lattakié ; ils seront hébergés dans une quinzaine de villages turcs, jusqu'à nouvel ordre, c'est le mutessarif qui s'occupe de tout cela en personne ; il fait le va-et-vient.

Je ne puis énumérer tous les bienfaits de ce bon Mutessarif, il a pourvu aux nécessités de tant de milliers d'hommes, il a fait soigner plus de deux cents malades et blessés..... Nous lui devons beaucoup de remerciements, nous devons aussi une reconnaissance sans bornes au consul de France, M. Edgar, ainsi qu'aux religieux carmélites et au docteur américain M. Belfy et aux quelques notables grecs, qui ont accompli de vrais actes de dévouement en secourant dans la mesure du possible ces malheureux émigrés. Le commandant du cuirassé français est descendu en ville et a distribué lui-même huit grands sacs de biscuits aux émigrés.

VAHAN OUZOUNIAN.

Alexandrette, le 13/27 Avril 1909.

Pendant la résistance et la défense héroïque de Tchork Marzevan, Arsonizadé Derviche effendi membre de la mairie (Medjlissi Idaré) d'ici, a logé dans sa ferme quarante-trois hommes et femmes et des enfants des deux sexes, tous arméniens, il les a protégés ; il les soigne et les nourrit encore aujourd'hui.

Les sacrifices qu'ils ont consentis, lui et sa femme, et le sentiment d'humanité dont ils ont fait preuve, sont racontés par les réfugiés avec des larmes d'attendrissement aux yeux et des élans de paroles reconnaissantes à Arsus (Arché).

(Pièce signée par tous ces réfugiés, le 25 Avril à Arsus et dont copies ont été remises aux consuls de France et de la Grande-Bretagne).

A *Nadjarti*, à trois heures de Missis, un turc du nom de Kieur Ahmed a sauvé la vie de trente-deux arméniens originaires de Hadjine au moment des massacres, en courant lui-même au devant du danger. La populace armée a essayé même d'incendier sa maison, mais il a résisté opiniâtrement et très courageusement, il a été cause de la délivrance des dits arméniens.

On doit une reconnaissance éternelle à un homme pareil, nous souhaitons longue vie à cet ami de l'humanité.

A *Hamidié,* des deux cents familles arméniennes, il ne reste que huit personnes. Des journaliers, également au nombre d'environ trois cents sont tous massacrés impitoyablement.

Pendant ces massacres un fabricant français, M. Sabatier et son fils Charles, ont rendu d'immenses services humanitaires aux malheureux en les cachant, nourrissant et en les protégeant contre les émeutiers féroces.

A noter également les noms de M. *Fernand Roque-Ferrier,* consul de France à Alep, qui visita toute la région dévastée et porta partout des secours (1), le commandant du cuirassé français *Victor-Hugo* qui s'est multiplié à Adana, aidé par ses officiers et qui a rendu de notables services pour la sauvegarde des missionnaires et établissements français — refuges des arméniens.

M. le docteur Christy, directeur du collège américain de Tarsous, a gardé et hébergé cinq mille arméniens dans son établissement. Il a fourni plusieurs rapports détaillés aux journaux américains et anglais, sur les malheurs et les souffrances des arméniens.

Plus tard il a été en Angleterre où il a donné des conférences, ainsi qu'en Irlande pour recueillir de l'argent pour ses protégés.

On écrit de Malatia que la ville a esquivé un grand massacre, grâce aux efforts multipliés du *bine bachi* Cadri Bey.

(1) Ce brave consul est mort trois mois après les événements, emporté par la dysenterie.

Il a fait tout son possible pour arrêter les pillards avec leurs caravanes de butin qu'ils apportaient d'Adana même.

Le caïmacan de *Kara-issalou,* un brave vieillard de soixante-dix ans, a sauvé la vie à cent quarante arméniens, en les garantissant contre les attaques réitérées de trois mille nomades armés.

A Adana, un certain Khalil Agha de la carrière à chaux et ses fils Osman, Moustafa, Ali et Chukri ont gardé, nourri et protégé pendant des jours, quarante cinq arméniens, après les avoir sauvés des mains d'une populace furibonde.

Le métropolitain arménien de Marache, Mgr Meguerditch, dans une lettre officielle, a adressé les remerciements de ses ouailles, au vice-consul de France à Marache, M. Maurice Grappin, pour l'aide et la protection qu'il leur a accordés pendant les tristes événements d'Avril 1909.

De chaleureux remerciements au commandant du croiseur italien *Pedemonte* qui a transporté de nombreux émigrés arméniens, en les embarquant à Latakié, le 27 Avril et en les débarquant à Jaffa. C'est un acte humanitaire notable qui mérite d'être mentionné, parce qu'il a épargné la vie de milliers d'hommes recherchés par le cimeterre des fanatiques.

De même le cuirassé italien *Francesco Ferrucio* a embarqué et soigné plusieurs arméniens blessés à Alexandrette. Le commandant a fait des démarches bien énergiques auprès des autorités locales pour délivrer les chrétiens assiégés dans leurs villages, il les a sauvés d'une mort certaine.

Les services rendus par ces commandants de

vaisseaux ont soulevé la reconnaissance éternelle de tous les émigrés arméniens, qui par l'entremise des patriarcats arménien et arméno-catholique ont fait transmettre à l'ambassade d'Italie à Constantinople, l'expression de leur très profonde sympathie.

Les commandants français des cuirassés *Victor-Hugo, Jules-Ferry* et du paquebot *Niger,* des Messageries Maritimes, ont leurs mentions spéciales dans le cours des différentes correspondances d'Adana, dans notre recueil.

Le gouverneur de Vahga, *Noury bey,* en apprenant la nouvelle des massacres d'Adana, conseilla aux arméniens de ne pas s'écarter de la ville; en même temps il appela le chef des émeutiers, le menaça sérieusement et lui ordonna de ne pas imiter l'exemple d'Adana. Ainsi un seul homme de mérite a suffi pour sauver Vahga, en créant des moyens pour garantir ses subordonnés.

Trait de courage d'une famille française.

Adana, 12 mai.

Les désordres d'Adana éclatèrent violemment dans la matinée du 1er avril, vers les 3 h. 1/2 à la turque, livrant au carnage cette ville infortunée. Coups de fusils Mauser et de revolvers retentirent de tous côtés de la ville. Les balles se mirent à pleuvoir sur les habitants, faisant des centaines de victimes en un clin d'œil, formant des ruisseaux de sang dans les rues.

La plupart des hommes ne sont plus dans leurs foyers ; ils étaient partis de bonne heure à la campagne pour labourer leurs champs. Quelle ne fut pas leur surprise, lorsqu'ils entendirent se propager cette nouvelle alarmante : les Arméniens allaient être tous massacrés! Epouvantés, ils quittent leurs travaux et commencent à accourir vers la ville pour trouver au moins un refuge aux environs du chemin de fer ; à peine ont-ils fait la moitié du chemin qu'une foule de paysans sauvages les surprennent sur la route et commencent à les fusiller et à les poignarder. Ces malheureux, laissant plusieurs victimes, s'enfuient vers le refuge. Mais la horde barbare ne peut se rassasier ; enflammée de colère, elle les poursuit, semant la terreur sur son passage. Les survivants, au nombre de mille, hommes, femmes et enfants, arrivent enfin à la gare, mais nul ne les accueille. Chassés de toutes parts, ils se jettent dans un quartier nommé *Deuchémé-Zokaghu*, où habitait une noble famille française dont le père s'appelle M. C. Chartier, ingénieur en chef des travaux d'irrigation. Il accueille ces malheureux paternellement et leur donne refuge dans sa maison trois jours et trois nuits, partageant même ses provisions avec ces pauvres gens.

Dans l'intervalle, un second massacre commence avec des incendies terribles aux quatre coins de la ville. La flamme impitoyable dévorait tout ce qu'elle rencontrait sur son passage et ne laissait des établissements gigantesques que des amas de ruines fumantes, une crainte générale régnait ; les survivants désespérés imploraient secours. Les pères Jésuites même, ces courageux et infatigables religieux, après

avoir sauvé la vie à des milliers d'innocents, assiégés par le feu dévorant, en face d'une mort certaine, se décidèrent à quitter leur monastère pour ne pas être la proie des flammes.

Quant à M. Chartier, il subit le même danger.

Mais cet homme de courage, le drapeau français à la main, méprisant mille dangers, refuse de sortir devant les menaces et les sommations et de laisser massacrer tous les innocents réfugiés sous son toit. Il préfère mourir avec ceux-ci que de se sauver seul ; ainsi cet homme généreux a réussi à sauver la vie de nombreux chrétiens qui ont quitté sains et saufs cette noble famille, en priant Dieu de lui accorder tous les bonheurs.

D. P. Agop Merdjimékian.
M. B. Khégham Allahverdian.

Extrait d'une lettre d'Adana, du 6 août 1909, publiée dans le « Jamanak » *du 26 août 1909.*

La nuit du vendredi, 3 avril, la populace avait accompli sa triste besogne dans Hamidié, il ne restait plus qu'à détruire la maison de M. Ohannès Tchorbadjian, notable de l'endroit, où 80-90 arméniens avaient trouvé refuge. La populace, composée de 15.000 individus des deux sexes, a mis aveuglement le feu à cette maison en la badigeonnant de pétrole. — Ceux qui se trouvaient dans la bâtisse ont préféré mourir par le feu, que d'être outragés par les balles dans la rue. — Une femme seulement, Madame Tchorbadjïan en prenant courageusement

ses deux petits bébés, sous les bras, se jette dehors de la maison, les cheveux en flammes, et blessée par cinq coups de balles. — Malheureuse mère! Ismaïl et Kamo, fils de Faris Agha l'y attendaient. — Ismaïl jette les enfants dans la fournaise, comme des pommes, piétine et dévalise la pauvre femme et se sauve avec les 90 livres turques, fruit de sa rapine.

La Providence conduit la malheureuse femme blessée, jusqu'à la maison du bienfaiteur français Charles Sabatier, vers l'extrémité de la ville, où 6 à 700 femmes arméniennes avaient trouvé l'hospitalité... L'histoire de cette pauvre femme est terrible, sa situation épouvantable; son mari et ses deux enfants avaient été brûlés vifs, avec les 80 hommes qui se trouvaient dans la maison incendiée, les deux mille livres turques, formant la fortune de son mari, avaient été confisquées...

Je l'ai rencontrée dans Hamidié; elle s'approcha de moi pour me faire comprendre qu'elle était venue là pour protester auprès de l'officier Ali-Haïdar-Bey, un fonctionnaire militaire très intègre et très humain.

Après des recherches, qui ont duré six jours, Ali-Kaïdar Bey a réussi à dénicher les coupables, ainsi que l'argent de cette dame. — En racontant cette histoire, nous voulons conclure que si tous les fonctionnaires du gouvernement agissaient avec les mêmes sentiments que Ali Haïdar Bey, la justice triompherait et personne n'aurait le droit de se plaindre...

LÉON PAPAZIAN.

Monsieur Florimond Falanga, chef de gare



Hag-ter

Ce jeune reporter, en compagnie du frère Marc, a sauvé plus de 2.000 personnes réunies dans l'Église Saint-Étienne d'Adana, au moment où elles allaient être brûlées vives. En outre, bravant les évènements, il n'a jamais cessé de transmettre les nouvelles au journal dont il était le correspondant. Sa conduite fut des plus héroïques.

d'Adana, a son rang bien mérité parmi les bienfaiteurs ; le brave homme malgré ses revenus modiques a hébergé et nourri longtemps des centaines de malheureux. Que son bon exemple serve de leçon de charité et d'humanité à d'autres plus aisés que lui !

Voici une lettre relative à M. F. Falanga, publiée dans le *Jamanak* du 18 mai 1909.

« En causant avec un sujet anglais j'ai appris l'histoire intéressante suivante, qui démontre la sympathie des Européens pour des malheureux arméniens.

« Le frère de mon ami, qui est chef de gare à Adana, a gardé sous son toit une quarantaine de pauvres familles arméniennes, en hissant le drapeau anglais et les a sauvées des mains des sanguinaires.

En outre de cet acte de bienveillance, il a résisté longtemps à une populace furieuse composée de 2000 individus, qui avait envahi la gare, demandant la formation d'un train exprès pour la conduire dans des villages qu'elle voulait brûler et massacrer. Cet homme de bien a refusé longtemps, mais sous des menaces de mort et à la vue des armes braquées sur lui, il pensa qu'après sa mort son acte resterait inutile, il céda à la sommation. C'est ainsi qu'il a donné à regret les ordres de préparer un convoi, il s'est résigné à laisser s'accomplir ce qu'il ne pouvait pas empêcher lui-même, malgré ses bonnes dispositions envers les malheureux. En retardant la formation des convois et de leurs départs, il avisait télégraphiquement les villageois des diverses stations, d'avoir à déguerpir avant l'arrivée de la populace sanguinaire que le train devait y amener.

BÉDAZN.

Les Pères Jésuites, les trappistes, lazaristes, carmélites, les frères maristes, les sœurs françaises se sont distingués dans plusieurs circonstances et sont au-dessus de tout éloge. Ils ont été endommagés et blessés et ils ont couru des dangers réels en secourant les sinistrés réfugiés chez eux.

A signaler parmi ces religieux les Pères Etienne, Rigal, Benoit, Tambet, Jouve, Louis Xavico, le Frère Marc Sabatier ; les franciscains et parmi eux le Père Sabatino (1) supérieur de la mission à Kessab, le Père Herménegilde Silvestri et le Père Hilaire d'Alexandrette.

Notons en passant le bon mutessarif (gouverneur) d'Osmanié, Ahmed Bey, qui a sauvé pendant les massacres, environ 600 chrétiens.

Monseigneur P. Terzian, évèque arméno-catholique, s'est signalé pendant les événements d'Adana (ville) : il s'est prodigué partout, il a fait des efforts et des démarches inouis, auprès du vali Djevad Bey, pour mettre fin au carnage, aux massacres et à l'incendie.

C'est bien grâce à son intervention énergique, aidée du consul anglais, que des milliers de personnes blotties dans l'Eglise arméno-catholique ont eu la vie sauve, bien que les édifices, écoles et église, n'eussent

(1) Le Père Sabatino de Kessab a sauvé la vie de 6000 arméniens de cette ville, en se mettant à leur tête et les conduisant au port de Bassit.

Voir *Les missions catholiques*, année 1909, page 375 (Kessab est une ville de 14000 arméniens).

pas été épargnés et fussent quand même la proie des flammes.

Rien que dans la ferme de Monseigneur Terzian, 160 ouvriers journaliers ont été massacrés.

Cependant, Monseigneur Terzian, cet évêque modeste, traîne aujourd'hui la misère, ayant perdu église, presbytère, écoles, maison, meubles et vêtements ; il habite sous une tente, comme le dernier des malheureux. Pourtant il n'a pas abandonné ses ouailles, qui ont besoin, plus que jamais, d'entendre ses bonnes paroles et ses consolations.

(Voir ci-après dans la biographie de Monseigneur Terzian, écrite par l'abbé Nersès Papazian de Constantinople, ancien élève du couvent Saint-Louis de la même ville.)

S'il y avait dans le Vilayet d'Adana, dix agents consciencieux comme l'officier de gendarmerie Toplama oglou Hadji Hassan agha, les massacres auraient pu être évités.

Cet officier a sauvé 2000 chrétiens à Nadjarli, en courant toutes sortes de dangers, en allant au devant de la mort, vaillamment. Il mériterait d'être nommé commandant, puisqu'il est valeureux, humain et juste.

Essad Agha du quartier Tekké à Tarsous, a sauvé des fers et d'une mort certaine plusieurs arméniens.

Cet homme de bien, quoique sans fortune, a conduit des hommes, des femmes et des enfants chez lui et les a nourris plusieurs jours. Il a le droit d'être cité comme un bienfaiteur intègre, qui n'a voulu

toucher aucune récompense pécuniaire pour son acte.

Les héros de Kars Pazari ont été l'officier de cavalerie Ahmed Effendi et l'agent de Police Ahmed Bechir Effendi qui ont fait une résistance bien organisée et acharnée.

A Bahdjé, Poyraz oglou Keussé Mehmed Effendi a gardé chez lui et nourri 168 arméniens affolés par la terreur.

Le héros Mahmoud Effendi. — Au village Nurpède, dépendant du Caza de Kars, le héros Hodja Mahmoud Effendi a sauvé 200 chrétiens, du massacre qui devait y avoir lieu.

Le deuxième jour d'avril, Mahmoud Effendi ayant appris les événements tragiques d'Adana, a fait armer la population musulmane de Nurpède ; pour protéger les chrétiens, il a passé deux jours et deux nuits consécutifs au milieu d'eux.

Se privant de nourriture et de sommeil, il a empêché les habitants des villages voisins d'entrer à Nurpède.

Voyant, à la fin, qu'il ne pourra résister aux attaques des bandes qui revenaient de Kars, après y avoir tout massacré, il installa tous les chrétiens dans des maisons turques et jura qu'il risquerait sa tête plutôt que leur voir arriver rien de fâcheux. Effectivement, il a tenu sa promesse, en restant fidèle à son serment. Grâce à lui, personne n'a encouru aucun danger, sauf deux individus qui s'étaient évadés du village ; ils seraient vivants, s'ils y étaient restés. Des milliers de rôdeurs, composés de Circassiens, turcs et autres islams enragés attaquant Nurpède ont essayé de convaincre Mahmoud Effendi, ainsi

que Nouri Agha en disant *qu'ils gardaient rancune contre les chrétiens et qu'eux aussi ils pouvaient se perdre dans la bagarre ;* cependant ils n'ont pas réussi dans leur tentative. Ces bandes sauvages ayant pillé les maisons chrétiennes, brûlé et réduit en cendres l'église et une vingtaine de maisons, ont continué de nouveau à envahir le village. Mais ils ont travaillé en vain, pour décider Mahmoud Effendi, à imiter leur exemple. Celui-ci, malgré leur exhortation, a conservé toute son énergie et sa fermeté de caractère, il a refusé toutes leurs propositions.

Nous ne sommes pas capables de décrire les jurons et les outrages, dont il a été l'objet, rien que pour nous secourir. Il leur déclarait hautement que *si c'est notre souverain qui vous a donné cet ordre, il a été induit en erreur. Car Dieu et notre Prophète ne consentiraient jamais à ce qu'on tue ainsi des gens tout à fait innocents.* Se munissant ensuite de ses armes, il s'est élancé sur ces enragés, les apostrophant. *Je n'avais pas encore juré, mais au nom de Dieu,* VALLAHI, BILLAHI, *je frapperai quatre de vous autres, alors vous m'aurez tué et vous égorgerez après tous ces gens!* Parmi ces diables enragés, quelques-uns ont tiré sur lui, cependant les musulmans de Nurpède, parant les coups, tombèrent sur eux et après les avoir battus à plate couture, ils se sont emparés de leurs armes. Mahmoud Effendi était épuisé de fatigue, mais il se battait encore comme un jeune héros, sans se décourager. Cette lutte a duré jusqu'à l'arrivée des gendarmes et des troupes de la ville de Kars ; ils ont rétabli l'ordre et la tranquillité.

Je suis un professeur de Nurpède ; mon cœur

battait fort, en entendant les chrétiens dire, au milieu des attaques de ces sauvages, *nous deviendrons musulmans*. Cependant, Mahmoud Effendi m'a donné raison, lorsque je lui ai déclaré que le Coran n'admettait pas une conversion forcée. Il a dit alors aux chrétiens *ne devenez pas de suite musulmans, restez chrétiens, je vous protégerai quand même, si plus tard vous jugez avec calme et sang-froid, que la religion mahométane est meilleure, vous deviendrez alors musulmans.* Tout en disant ces paroles, il les consolait. Les chrétiens ont gardé leur religion ; Mahmoud Effendi est devenu ainsi un véritable héros.

Marache, 18/31 mai 1909.

(Signé : PANOS TOURNAYAN.)

A *Hakim-Kan*, le *mudir* (le maire du village) Garibagazadé, a sauvé la vie pendant les événements de la province d'Adana, à 62 familles arméniennes sans armes, ni protection. La vile populace avait menacé le village et elle aurait tout balayé et massacré, sans la vaillance de ce mudir et de Kadi Effendi, directeur des Postes du même village.

La fille de M. Christine, Miss Radgers qui a assisté avec les arméniens au feu, au pillage et aux massacres, a appris la mort de son mari à Adana. Mais malgré sa douleur et sa tristesse, elle s'est occupée quand même de ces malheureux et blessés ; le devoir de solidarité et de fraternité l'emportait sur son deuil si récent et profond.

Abedinzadé Chiski Effendi du quartier Kizil Mourad

à Tarsous, a réussi à sauver 200 arméniens. Il a pu confier une partie de ces malheureux, aux bons soins du directeur du Collège américain, gardant chez lui le reste, avec plusieurs orphelins de père et de mère, qui furent l'objet de ses soins particuliers.

Cet acte d'humanité est expressément signalé dans une lettre particulière adressée au Patriarcat arménien et signée par le Directeur du collège américain, ainsi que d'autres notabilités de la ville de Tarsous.

Le gouvernement ottoman a récompensé les personnes suivantes pour avoir protégé les arméniens pendant les massacres d'Adana. Savoir :

1° Hodja Moustapha Effendi du village Eyri Bodjon a reçu la médaille de 5e classe de l'ordre de Medjidié ;

2° Ibrahim Effendi, officier de police de Tekké ;

3° Molla Ahmed Effendi du village Osmanié ont reçu la médaille d'Iftikhar.

Le Caïmacam d'Aïntab, Kémal Bey, a protégé au moment des massacres les arméniens contre la populace armée pendant une vingtaine de jours. La nation arménienne lui a témoigné ses sentiments de reconnaissance, par l'entremise de S. B. le Patriarche Tourian.

Miss Rose Lamberd mérite une mention toute

spéciale pour avoir protégé les arméniens contre les attaques de la populace à Fekké et ses environs, pendant les événements, ainsi que pour les avoir hébergés après les douloureux moments des troubles. — Le métropolite arménien de Hadjine a demandé par écrit la bénédiction patriarcale pour elle.

Kessab. — Ce village a été visité par la populace sanguinaire et a été incendié, mais il n'y a pas eu de pertes d'hommes à déplorer, grâce au vice-consul de France, M. Pothon, qui est arrivé au secours de la population effarée. Il a perdu lui-même 6.000 livres turques (138.000 francs) au pillage ; mais il a hébergé quand même pendant fort longtemps les vieux impotents, les femmes et les enfants arméniens, en dépensant de ses deniers 500 francs par jour. Les actes humanitaires de ce vice-consul sont au dessus de tout éloge.

Les villages arméniens de Kheder-keny, Pitias, Hadji-Abla et Yoghoun-Olouk, aux environs de Suéidié, ont été épargnés du pillage par l'intervention de M. Pothon.

A Adana. — Le directeur de la succursale de la Banque Impériale Ottomane mérite un éloge particulier pour avoir aidé et sauvé d'une mort certaine de nombreux arméniens, ainsi que pour avoir fait rentrer dans leurs foyers plusieurs autres arméniens émigrés en Egypte ou à l'Ile de Chypre. M. Grabowsky mérite par conséquent la reconnaissance la plus chaleureuse pour son zèle et pour ses sentiments nobles et humanitaires.

A Tarsous. — Un ancien repris de justice, laissé libre à la proclamation de la Constitution, un certain turc nommé Kurkitlili-Zadé-Essad, a sauvé du

milieu des flammes les arméniens jetés pêle-mêle dans la maison du coiffeur Sérop et a offert l'hospitalité chez lui à une trentaine de femmes et enfants blessés. — Il se jette une seconde fois dans les flammes et réussit à délivrer cinq femmes originaires d'Adana, des émigrés, des portefaix et même plusieurs originaires de Tarsous même. — Des dames d'Adana voulaient lui offrir une bague en or en souvenir de sa vaillance, mais il refusa énergiquement le cadeau, disant qu'il n'avait fait que son devoir. Cet homme, par cet acte de dévouement, a racheté les mauvais actes commis dans son passé. — Il existe un témoignage écrit, signé par de nombreuses notabilités de la ville de Tarsous.

A Adana. — Guvendzadé (moukhtar) a gardé chez lui vingt-trois arméniens et le turc Mémodja a sauvé la vie à cinquante autres arméniens.

Biographie de Monseigneur Paul Terzian, Evêque arméno-catholique d'Adana.

L'homme qui depuis vingt-cinq ans a gagné la sympathie de tous les arméniens-catholiques, grégoriens et protestants, et qui a rendu des services inappréciables à toute la nation arménienne sans distinction de culte, c'est bien l'Evêque d'Adana, Mgr. Paul Terzian. Prêtre sans tache, évêque incomparable, apôtre infatigable de Jésus-Christ, il s'est oublié, s'est sacrifié partout pour le bien des âmes.

Il est né à Keutahia (ville d'Asie mineure), en 1854,

de parents de modeste condition, mais qui étaient d'excellents chrétiens et d'honorables citoyens.

Après avoir fait de brillantes études au Collège de la Propagande à Rome, il fut envoyé à Brousse où il s'est attiré l'affection et le respect général par l'exemple de toutes les vertus sacerdotales. — Il a montré de bonne heure que s'il s'était revêtu des livrées de Jésus-Christ, ce n'était ni pour son bien-être, ni pour son ambition, mais bien pour souffrir et s'immoler à la suite de son divin Maître. — Il choisit donc pour lui-même les postes les plus périlleux et toujours ce qu'il y a de plus pénible dans le saint ministère. — Persuadé qu'un missionnaire se rend d'autant plus utile qu'il connaît plus de langues, il a étudié tout seul le français et perfectionné l'arménien et le turc ; et comme la science d'un prêtre sert peu sans la piété, il s'est appliqué à des exercices spirituels avec la plus évangélique ferveur. — Le diocèse de Brousse n'a point oublié, après vingt-cinq ans, la sublime éloquence du jeune prêtre, qui, à trente ans, remportait des victoires oratoires, arrachait des larmes à tous les yeux et élevait les âmes aux bontés du monde surnaturel. — Son activité n'était pas moins étonnante, partout où il y avait une peine à soulager, un cœur à consoler, un malheur à prévenir ou un mal à réparer, on y voyait l'abbé Paul. — Les insultes des ingrats, les critiques des paresseux et les persécutions des méchants ne surent attiédir son zèle, quand le devoir ou le salut d'une âme étaient en jeu. Il agissait avec un esprit tellement droit que les supérieurs en furent ravis d'admiration ; et lorsque Mgr. Garabed Aslanian, vicaire patriarcal de Mgr. Azarian, dût choisir un successeur

pour Adana, il n'est pas allé chercher son candidat parmi les prélats du diocèse de Constantinople. — Toutes les sympathies du vénérable archevêque étaient pour le jeune et modeste abbé Paul, qui était tout à fait inconnu à la capitale et à Adana.

Le vertueux prêtre qui ne pensait qu'à se sanctifier et à sanctifier les autres dans la vie la plus obscure, fut étonné d'un pareil choix ; il hésita à accepter une charge qu'il croyait trop lourde pour ses épaules. Heureusement pour la nation, son confesseur était un homme de bon conseil, il lui a persuadé de ne point résister à la volonté de Dieu, qui nous donne toujours la grâce d'occuper dignement un poste éminent, quand nous ne l'avons nullement convoité...

A peine la Cilicie a-t-elle connu son premier pasteur qu'elle a été enchantée. On a bien vu alors que cette élection n'était pas celle des hommes, mais celle de l'Esprit Saint.

Depuis près de dix ans il gouvernait admirablement son vaste diocèse, lorsque Mgr. Etienne-Pierre Azarian vint à mourir. — Les yeux de toute la nation se tournèrent naturellement vers lui ; n'avait-il pas tout ce qu'il fallait pour être un excellent patriarche ? doctrine romaine, amour patriotique, vie irréprochable, dévouement à toute épreuve, ardeur apostolique, éloquence entraînante, intelligence à la hauteur des besoins du siècle, zèle pour la discipline ecclésiastique ? — Avec tout cela, il était aussi *persona grata* à Léon XIII et à la France. — Le conseil mixte arméno-catholique le choisit donc pour premier candidat, mais le Synode a trouvé que Mgr. Paul Emmanuélian était plus digne et il a eu

le courage de le choisir comme Patriarche... ce qui a eu des conséquences bien tristes et pour les évêques et pour la nation en général.

Au bout de cinq ans, à la mort de Mgr. Emmanuelian, les évêques aussi étaient d'accord sur le mérite exceptionnel de Mgr. P. Terzian, mais le *veto* du malheureux Abdul Hamid vint cette fois-ci rayer tyranniquement le nom de l'admirable évêque de la liste des candidats.

Pendant les massacres de la province d'Adana en 1909, Mgr. P. Terzian s'est montré comme toujours à la hauteur des circonstances. — Avant le désastre il avait exhorté ses ouailles à ne pas suivre les arméniens grégoriens dans leurs exagérations de joie et de démonstrations ; mais quand l'effusion du sang a commencé, il a été le premier à inspirer courage et confiance à tous les chrétiens de Cilicie. — Des milliers de grégoriens se sont réfugiés dans ses églises, écoles, couvents, etc., etc.

Son rôle a été prépondérant, il a su sauver des milliers d'arméniens voués à une mort certaine, grâce à son énergie et à son activité.

Par ses exhortations enflammées, il les a préparés au plus généreux martyre ; il s'est multiplié dans ces jours néfastes pour mettre à l'abri l'honneur des vierges et la vie des innocents. — On a voulu même le tuer, et c'est par un miracle qu'il a pu échapper à la mort.

Les R.R. P.P. Jésuites d'Adana, qui l'ont vu de près, lui ont rendu ce témoignage, qu'il a agi et souffert comme un évêque des premiers siècles du Christianisme.

Un très vertueux religieux, le R. P. Benoit, a dit

en particulier : « Monseigneur Paul Terzian, a été « admirable de courage et de magnanimité ». Aussi la nation arménienne et la Jeune Turquie lui doivent-elles une reconnaissance éternelle.

De même, le délégué du partriarcat arménien, Monsieur Sarkis Souine, qui fut pendant plus de deux mois à Adana et qui a fréquenté tous les jours Mgr. P. Terzian, ne tarit pas de faire son éloge et s'extasie devant la simplicité de sa vie pastorale et son aménité vis-à-vis de tous les malheureux (1).

(Signé) L'ABBÉ NERSÈS PAPAZIAN.

(1) Vers le milieu de l'année 1909, Mgr. Sabbaghian, patriarche des arméno-catholiques, a donné sa démission. — La nation a de suite tourné les yeux du côté d'Adana, vers Mgr Terzian. — S. B. a été élue en Avril 1910, à l'unanimité des voix des députés de la nation arméno-catholique et du St. Synode, Patriarche et catholicos, sous le nom de Pierre-Paul XIII. Voici comment Mgr. Terzian, a été récompensé pour ses vertus et sa modestie. Il a été appelé aux plus hautes fonctions dont une nation puisse l'honorer.

INONDATIONS D'ADANA EN 1909

Inondations ciliciennes. — Les inondations de la ville d'Adana et d'une partie de la province se trouvant sur le parcours des fleuves Sihoun et Djihoun, au commencement de novembre 1909, ont eu une influence néfaste sur une population déjà éprouvée par le massacre, le pillage et le feu ; il ne lui manquait que ce dernier malheur pour la secouer de fond en comble et achever la ruine du pays.

En effet les dépêches dépeignent la situation bien navrante des inondés et demandent des secours immédiats et urgents car les municipalités des villes et villages précédemment éprouvés par les tristes événements d'avril 1909, sont dépourvues de tous fonds et ne peuvent venir en aide efficacement. Par une carte géographique où l'on trouverait les pays inondés on saisirait bien la vaste étendue du malheur, on dit qu'il y a bien une centaine de villages submergés et détruits en dehors de la ville principale d'Adana, pour laquelle le gouverneur Djémal Bey donnait journellement des détails télégraphiques.

L'un des fleuves, le *Sihoun* prend sa source aux monts Taurus, le second fleuve le *Djihoun* vient du côté d'Albistan, à trois journées de distance à l'intérieur de la ville de Zeïtoun. Le premier se déverse dans la Méditerranée près de la ville de Tarsous,

tandis que le Djihoun se prolonge jusqu'à Youmourtalik, au golfe du même nom, non loin d'Alexandrette.

Ces deux fleuves ne forment donc pas de confluent, mais dans le cas d'un fort débordement ils se joignent vers *Gourdilli*. C'est dans ces vastes contrées qu'une centaine de villages sont éparpillés dont deux seulement habités par les arméniens — comme *Chéïkh Mourad* et *Abdoglou* qui ont été déjà incendiés et pillés pendant les événements d'avril 1909; tout le reste des villages signalés sont habités par des musulmans. Les arméniens ne possédaient dans ces parages que 5 ou 6 fermes qui ont été inondées. Dans la ville d'Adana également la position des quartiers arméniens est élevée, il est à présumer que ce dernier malheur les a épargnés. Les eaux ont dépassé un mètre de hauteur dans la ville, les vieillards même ne se rappellent pas avoir assisté à une inondation pareille. L'importance de ce malheur est provisoirement évaluée à un million de livres turques, sans connaître encore les détails succincts.

Ci-dessous quelques dépêches adressées par Djémal Bey vali d'Adana au ministère de l'Intérieur.

Adana le 1/14 novembre 1909.

Les eaux commencent à baisser mais la ville est toujours exposée aux ravages des torrents. Hier soir les quartiers Yéni Mahallé, Yerbachi et Tcharpek Mahallé se trouvant à proximité de la gare du che-

min de fer étaient en grand danger. Nous n'avions qu'à prier Dieu de nous préserver. Toute la nuit jusqu'au jour nous avons fait des efforts surhumains pour évacuer en voiture et à dos de mulets les habitations et effectuer le sauvetage. Les eaux avaient pris l'aspect de la mer par place, nous y avons fait fonctionner des radeaux pour déménager les meubles des maisons en péril et avons transporté les habitants en des lieux sûrs. Nous espérions que grâce à la digue en terre qui se trouve près de Yerbachi la ville pourrait éviter l'inondation ; pour caser les familles pauvres nous avons fait évacuer les maisons et fabriques. Nous avons acheté de suite du pain et l'avons fait distribuer aux éprouvés des quartiers qui avaient quelques craintes de submersion si la digue se démolissait. Les maisons de ces quartiers furent évacuées avant minuit. A huit heures à la turque le vent du Sud Ouest qui soufflait fort, redoubla et l'impétuosité du torrent qui battait la digue devint de plus en plus intense, tellement qu'il finit par la briser et l'eau bondit comme une bête furieuse sur la ville. Les environs de la gare du chemin de fer furent submergés, ainsi que la fabrique des frères Tripani si bien connue, et les quartiers Yéni Mahallé, Kara Keupru et Tcharpek Mahallé. Quoique la force des eaux ait diminué graduellement, les constructions et maisons qui se trouvent envahies par les torrents s'écroulent avec fracas les unes après les autres comme des châteaux de cartes. Les eaux, devant la gare, ont atteint une hauteur de deux mètres. Nous travaillons pour atténuer la misère des éprouvés. Quoique nous ayons pu sauver une partie des meubles, la grande partie est restée sous les eaux et le torrent les a

emportés. Quoiqu'il soit absolument impossible d'évaluer en détail les pertes, il est à présumer que la ville d'Adana éprouve à elle seule une perte minima de 100.000 livres. La ville et ses environs, à un rayon de dix heures environ, se trouvent entièrement submergés et dévastés. Les semences sont pourries et totalement détruites. Malgré notre envoi de gendarmes et de cavalerie aux villages et faubourgs voisins afin d'y porter secours et avoir en même temps des nouvelles de ces endroits, nos cavaliers ont dû rebrousser chemin et revenir faute de passage. Notre espoir est que la position des villages au delà d'Adana étant comparativement plus élevée, l'inondation n'y aurait pas fait autant de ravages qu'ici, mais nous en sommes sans aucune nouvelle. Nous croyons qu'il n'y aura pas de pertes d'hommes mais dans un malheur aussi grand il ne manque jamais de victimes. Actuellement la ville est submergée. Il ne reste personne dans les quartiers menacés. Trente radeaux, cent rameurs et agents de police sont occupés à transporter des malheureux. Les eaux baissent encore un peu. La municipalité d'Adana, étant très pauvre, est incapable de dépenser même 100 livres turques: voilà pourquoi je vous prie d'envoyer 5.000 livres turques pour acheter du pain aux éprouvés. Que le Dieu Tout-Puissant préserve les pays ottomans de grands malheurs pareils!

Le gouverneur d'Adana,

DJÉMAL.

Curfié (ancien Hamidié), le 1er novembre 1909.

Le fleuve Djihoun a débordé et inondé toute la ville. Les maisons construites avec de la chaux et de la terre, ne pouvant résister à l'effort des eaux, s'effondrent l'une après l'autre. Les quartiers bas de la ville forment de véritables lacs. Les communications avec les villages sont interrompues.

Adana, le 2 novembre 1909.

Les eaux baissent sensiblement; cependant elles ont formé des lacs un peu partout. La ville ressemble à un marais. Nous avons entrepris de déverser la boue dans le fleuve (Sihoun). Pour faire écouler les eaux lacustres, je fais ouvrir des tranchées, pour qu'elles aillent au fleuve; c'est ainsi que nous faisons également pour les eaux ramassées le long de la voie ferrée, car si elles restaient ainsi elles mineraient les fondations des maisons et la plupart s'écrouleraient. Les éprouvés ont été secourus activement et à temps, de sorte qu'il n'y a pas de pertes humaines.

Quant à présent le nombre des maisons écroulées dépasse 500. Celles qui sont encore inondées sont nombreuses et pourraient s'écrouler d'une minute à l'autre. Les maisons urbaines construites en chaux se démolissent l'une après l'autre. Par conséquent il y aura beaucoup plus d'écroulements qu'il n'y en a eu jusqu'à présent. Les maisons précédemment incendiées pendant les événements d'avril et reconstruites plus tard au village de Christian Keuy se sont aussi écroulées. Par ma dépêche d'hier, j'éva-

luais à près de 100.000 livres turques les biens et meubles brisés et emportés par le torrent ; malheureusement ce chiffre s'élèvera à quelques cent mille livres. Il faut au moins un mois pour que la boue et le limon amassés par les torrents sèchent et pour que la population puisse s'occuper à nouveau des travaux agricoles et de la culture. Pour atténuer les besoins des malheureux et tâcher de diminuer la misère, nous cherchons tous les moyens possibles et praticables. Nous avons aussi formé une commission de six membres sous la présidence de Suléïman Bey, commandant de la police, afin de visiter quartier par quartier, inscrire le nom des éprouvés dont les maisons ont été emportées et évaluer le chiffre des dégâts.

Remerciements pour le 5.000 Ltq. expédiées, nous les emploierons à acheter du pain.

Si une seconde inondation ne se produit pas dans l'intervalle, les eaux se retireraient dans trois jours et l'on pourrait entreprendre la réparation des digues. Je m'en vais de suite sur les bords du fleuve examiner en compagnie d'ingénieurs l'état des digues. Des agents de police et des gendarmes sont envoyés dans toutes les directions de la province pour qu'ils puissent secourir les inondés de ces parages.

Le gouverneur général,

DJÉMAL.

Adana, le 2 novembre.

Grâce à Dieu, les pluies torrentielles n'ont pas causé de dégâts à Sis. Une vingtaine de pauvres

familles d'Azizié ont été surprises par la pluie à trois heures de distance de Sis, mais grâce à la vigilance des agents de police, elles ont été délivrées de cette triste position, ont été transportées et installées dans la ville. Des inspecteurs sont partis pour s'informer de la situation des environs.

Adana, le 3/16 novembre 1909.

Les eaux se sont retirées. Je vous avais avisé de mon départ pour la réfection des digues. Je me suis occupé toute la journée, aidé de fonctionnaires compétents, pour passer en revue les dégâts et étudier les réparations à faire aux digues. Un mur d'une longueur de 2 kilomètres 1/2 et d'une hauteur de 1 mètre 1/2 qui pouvait résister à la poussée ordinaire des eaux et garantir la voie du chemin de fer, a été ébréché en 18 endroits différents, succombant à la force extraordinaire de l'inondation. L'enquête a établi que pour une réparation ordinaire et immédiate il fallait 20.000 piastres. Il est indispensable que cette somme se dépense de suite et qu'on nous autorise spécialement pour la réparation de la digue. Mais comment trouver cette somme, la municipalité étant incapable de fournir un liard? ensuite il n'est pas à présumer qu'après les ruines laissées par les troubles la municipalité puisse avoir de l'argent. Il n'est pas non plus logique de lui faire supporter à elle seule les frais d'une pareille entreprise. Par conséquent, nous avons jugé opportun de nous adresser au ministère des travaux publics pour exiger qu'il veuille bien nous offrir un crédit

de 3.000 livres turques. Ainsi en comptant le faire passer au budget des travaux publics comme frais extraordinaires, j'ai pu faire entreprendre des réparations.

A *Kara-Issalu* les dégâts n'ont pas été importants mais l'hôtel du gouvernorat et l'écurie des agents de police ont été emportés par les eaux.

Le gouverneur de *Iche-Il* télégraphie que par suite des pluies torrentielles de deux jours consécutifs la rivière Gueuk Son a débordé d'un façon extraordinaire. Toutes les maisons et le palais du gouverneur de *Selefké* sont inondés. Plusieurs maisons se sont écroulées, il y a beaucoup de pertes de paille, de céréales et de biens. Le vieux fort menaçant ruine, on a donné ordre de le démolir tout à fait.

Signé : DJÉMAL.

Adana, le 4/17 novembre 1909.

Une dépêche reçue du gouverneur de *Kozan* dit que « A *Fékké* les routes et les ponts sont abîmés et le gouvernorat est devenu inhabitable. Il n'y a pas de dégâts du côté de Hadjine et de ses environs, cependant l'édifice du gouvernement étant détruit il n'y a pas moyen de pénétrer dans les salles du tribunal, de la statistique, du juge d'instruction, de la caisse, des commissaires de police et même de la prison. Les papiers officiels sont perdus. Dans le district de Sis, les amandiers, mûriers, citronniers et grenadiers plantés dans les jardins et les vignobles sont détruits ainsi que les légumes potagers. Les semences des villages Arslanli, Ayvali, Tchavouche,

Azizli, Utche toute Hadjilar, Hamam, Sofou Tache sont restées sous les eaux, et l'on ne pourrait pas fixer les pertes avant leur retrait.

Le gouverneur de Djébel Béréket télégraphie que par suite des pluies torrentielles le gouvernorat d'Osmanié qui était déjà en décrépitude, s'est effondré avec une partie de la prison; il n'y a pas de pertes d'hommes. Les affaires des autorités sont traitées provisoirement dans une autre bâtisse louée exprès. Des 20.000 piastres destinées aux réparations des bâtisses menaçant ruines, une partie a été consacrée à l'achat des tuiles et aux frais y afférents. Cependant comme nous avons fait déjà pressentir le ministère des finances, dans des endroits où de petites réparations sont urgentes, les frais seront lourds à cause du mauvais temps, et il est indispensable qu'on nous ouvre un crédit minimum de 4 à 5 mille livres turques.

Le gouverneur général,

DJÉMAL.

Le 7/20 novembre 1909.

Une dépêche du gouverneur d'Adana dit qu'il y a dans la ville 278 maisons écroulées ; on en a également démoli 150 autres pour éviter des accidents.

Deux autres quartiers sont encore submergés. On évalue le nombre général des maisons écroulées à 600 environ. La dépêche du gouverneur présente la ville sous un aspect très lamentable. Djémal Bey accomplit des actes héroïques en faisant tout par lui

même et il arrive au secours des besogneux dans la mesure du possible.

— Comme il appert de tous ces télégrammes, on pourrait évaluer les dégâts et pertes par les inondations à un chiffre minimum de 25 millions de francs ; ce qui formerait, avec la ruine causée par les tristes événements d'avril 1909, une somme globale de 500 millions au bas mot, sans compter les frais de la conséquence des massacres, les pertes d'hommes et de biens qu'on n'a pu évaluer quant à présent.

SUPPLICES ET CRUAUTÉS

SCÈNES D'HORREUR

Récits extraits du livre de M. A. Adossidès :
« Arméniens et Jeunes-Turcs » (1).

A Adana, comme dans le reste de la province, le mot d'ordre est de ne frapper que les Arméniens. Dans plusieurs cas cette consigne est forcée et au tableau final figureront bien quelques centaines de Grecs et de Syriens, mais c'est par exception ou par méprise qu'ils auront été tués. Le mouvement est dirigé contre la race haïe, les Arméniens. Et parmi ceux-ci, l'on s'acharne surtout contre les hommes. Tout comme chez les peuplades primitives et chez les sauvages, c'est en quelque sorte de tradition, dans les guerres de l'islam et dans ces tueries collectives que l'on organise en pleine paix, d'exterminer les mâles ; quant aux femmes et aux enfants, on les réduit en esclavage et on les convertit à la foi du Prophète. On épargne surtout les jeunes filles, qui servent à peupler les harems. Sur ce point également, la règle a été violée dans le massacre d'Adana, et d'innombrables créatures, femmes, vierges, enfants en bas âge, ont été immolés avec une férocité inouïe, le plus souvent après avoir subi les derniers outrages.

D'une façon générale, ce qui frappe dans les

(1) Paris, Stock. 1910.

événements de Cilicie, c'est la cruauté, le cynisme incroyables que l'on a mis à anéantir tout un peuple.

On lit dans le rapport de la commission d'enquête turque :

Les musulmans, grisés par l'odeur de la poudre, ont commis des atrocités qui ont fait verser des larmes même à nous autres militaires.

Mme Doughty-Wylie écrit :

Les Turcs tuent les hommes à demi et pendant que les malheureux baignent dans le sang, leurs femmes sont violées sous leurs yeux...

Car on ne se contente pas de massacrer. On mutile, on supplicie :

Nous entendons, écrit sœur Marie-Sophie, les cris déchirants, les hurlements des malheureux qu'on éventre et qu'on torture.

Beaucoup de témoins racontent que des Arméniens furent attachés par les deux jambes, la tête en bas, et fendus à coups de hache, comme bêtes de boucherie. D'autres furent liés avec des cordes et étendus sur un lit de bois auquel on mit le feu ; d'autres encore furent cloués vivants sur les planchers, sur des portes, sur des tables.

Il y a aussi des jeux atroces, des farces sinistres. On prend des Arméniens, on les ligotte, et sur leurs genoux immobilisés on découpe en tranches ou on scie leurs enfants. Le Père Benoît, de la mission française, rapporte un autre trait :

Les bourreaux jongleaient avec des têtes fraîche-

ment coupées et même, sous les yeux des parents, ils lançaient en l'air des petits enfants qu'ils recevaient à la pointe de leurs coutelas.

Les supplices sont tour à tour grossiers ou savamment raffinés. On soumet certaines victimes à une série de tortures appliquées avec un art consommé, de manière à prolonger la vie dans la chair du martyr, afin de faire durer la fête : on les mutile lentement, méthodiquement, en leur arrachant les ongles, en leur écrasant les doigts, en leur tatouant le corps au moyen de fers incandescents, puis on leur scalpe le crâne, enfin on les réduit en bouillie que l'on jette en pâture aux chiens. A d'autres, on brise petit à petit les os, on les crucifie ou on les fait flamber comme des torches. Tout autour des patients, des groupes se forment qui se récréent à ces spectacles et applaudissent chaque geste des tortionnaires.

Parfois ce sont des abominations infernales, des orgies sadiques. On découpe à un Arménien les extrémités du corps, puis on l'oblige à mâcher ces morceaux de sa propre chair. On étouffe des mères en leur bourrant la bouche de la chair de leur propre enfant. A d'autres, on ouvre le ventre et dans la plaie béante, on enfonce, après l'avoir écartelé, le petit que tout à l'heure elles portaient dans leurs bras.

Le Père Joseph, supérieur de la mission des Carmes, écrit de son côté :

Des femmes, des enfants, des fillettes furent outragés, déshonorés, pendus aux arbres, écrasés sur les rochers... Quand les colliers des femmes ne pouvaient s'enlever facilement, on taillait la tête à coups

de couteau. Pour avoir les pendants d'oreilles, on arrachait les oreilles et, pour avoir les bracelets, on coupait la main aux jeunes filles et on les achevait dans les bras de leurs mères.

De M. Lawson Chambers :

On lançait des Arméniens dans la rivière, les mains liées, et on s'amusait à tirer sur la tête des malheureux comme sur une cible, chaque fois qu'ils remontaient à la surface...

Du Père Rigal, de la mission catholique :

A un *derder* (1), pour l'obliger d'apostasier, on troua les yeux avec un coutelas circassien à double tranchant, qu'on retournait dans l'orbite ensanglantée comme on creuse un morceau de bois avec une tarière. Avec ce même coutelas, on lui arracha la langue et on lui cassa les dents.

D'un rapport américain :

A un homme on a bourré la bouche de poudre et on y a mis le feu au moyen d'une allumette.

Certains détails peuvent seuls donner une idée de la sauvagerie de ces brutes. A Ayaz, un certain nombre d'Arméniens s'étant cachés dans l'église, les Turcs l'envahissent, s'emparent d'eux et, les faisant sortir un à un, ils les saignent tranquillement sur les dalles du préau, lorsqu'un vieillard s'avance parmi les assassins en se lamentant : aveugle, chargé d'années, il mourra sans avoir accompli ce devoir de conscience, cette œuvre pie aux yeux d'Allah,

(1) Prêtre arménien

d'immoler lui-même un chien de chrétien !... Qu'à cela ne tienne ! On lui amène un Arménien bien ficelé, on le couche à terre et, pendant que quatre hommes l'y maintiennent, l'aveugle, d'une main qui peut à peine retenir le couteau, s'escrime sur le cou de la victime.

Un grand nombre de jeunes filles de Missis ont été brûlées vives. Comme la maison où elles étaient réfugiées flambait, la plupart d'entre elles s'attachèrent ensemble par les cheveux, s'engageant ainsi à ne pas se séparer et à mourir plutôt que de tomber entre les mains des Turcs. Une d'elles qui cherchait à se dégager, un individu lui ayant promis la vie sauve, fut repoussée dans les flammes par sa propre mère. D'autres femmes poursuivies dans les rues échappèrent au déshonneur en se jetant dans la rivière. Ces derniers détails son rapportés dans six documents émanant de divers missionnaires.

Voici quelques passages d'une lettre écrite par la femme du pasteur arménien de Kharni, qui a été assassiné :

...Tozjian et son fils Samuel offrirent à un agha 80 L.t. pour avoir la vie sauve. Il prit l'argent et les hébergea pendant deux jours. Puis il essaya de les convertir. Ils refusèrent : il les tua. Pour le même motif, Agopian et son fils Avedis eurent le même sort... Pendant deux semaines nous avons dû errer dans la montagne, sans autre nourriture que des herbes et des racines. Enfin, le Dr H. Shepperd et des Allemands sont venus nous chercher et nous ont conduits à Marache. Durant le trajet, notre caravane devait à tout instant s'écarter de la route, obstruée de cadavres. C'étaient ceux de plusieurs centaines de

villageois venus de loin pour travailler dans la plaine... Dans les rues mêmes de Kharni, il y avait des tas de cadavres que les pillards avaient dépouillés et laissés tout nus. D'autres Turcs survenaient qui les frappaient du pied en jurant : « O giaours éhontés, comment osez-vous vous montrer ainsi ».

A Kharni, sur 190 Arméniens, hommes valides, 9 ont survécu. Six jours après la boucherie, 7 jeunes gens qui redescendirent de la montagne en toute confiance furent aussitôt arrêtés et décapités sur un billot.

Dans certains récits, on relève des passages d'un laconisme saisissant. Une jeune fille décrivant à une de ses amies la destruction de ce même village de Kharni, dit :

J'ai cherché en vain le corps de mon frère Manoug. Je n'ai trouvé que sa tête... Toute ma famille a péri, tous nos biens sont entre les mains des Turcs...

Nous nous précipitions dans les maisons des notables turcs, mais leurs femmes nous fermaient impitoyablement la porte.

Le missionnaire qui transmet cette lettre y joint la note suivante :

Ce qui est arrivé à Kharni s'est répété dans tous les villages voisins. Au sud-est, se trouvait un hameau arménien comptant en tout 27 âmes. Un brave homme de Turc — comme il y en a beaucoup — les recueillit tous pendant un jour. Mais la foule alla exiger qu'ils lui fussent livrés. Elle les fit sortir, et un à un les assomma sur une large dalle, devant la maison.

Quelques hommes organisent la défensive : armés de carabines de chasse, ils se battent pendant deux jours à l'abri de barricades improvisées et repoussent efficacement toutes les attaques. Mais le troisième jour, les musulmans arrivent par centaines. Le Père Labardin, supérieur de la Trappe d'Akbès, écrit à propos de l'investissement de Hassan-Beyli :

... Lorsque le mufti de Bagtché leur eut apporté d'Osmanié des armes et des munitions de guerre fournies par les magasins militaires, toute résistance devint impossible.

Les Arméniens décident de battre en retraite. Le rapport américain déjà cité continue :

... Sur les collines, ce furent des scènes déchirantes. Les maris ne pouvaient se détacher de leurs femmes..... Mais il était encore possible que les femmes et les enfants fussent épargnés, tandis que le seul espoir des hommes était dans la fuite. Ils s'en allèrent par groupes dans les montagnes, vers Marache et Islahié. Les femmes de leur côté cherchaient à s'éloigner le plus possible de leur village. Pour la plupart, ces malheureuses avaient autour d'elles toute une marmaille. Femmes et enfants errèrent, durant deux jours et deux nuits, sur les collines, craignant surtout pour les jeunes filles. Elles se barbouillèrent la figure de boue pour se donner un aspect répugnant. Enfin, sur la promesse d'être protégées, elles gagnèrent Bagtché avec leurs enfants. Là, on les enferma dans l'église, où elles étaient si serrées les unes contre les autres que, pendant plusieurs jours, elles durent se tenir debout. Elles étaient affamées. De temps en temps on leur donnait un peu de pain. Trois fois on tenta de mettre le feu à

l'église où elles étaient parquées, et la nuit les soldats rôdaient tout autour, cherchant à enlever les jeunes filles.

Quant aux hommes, plus de 300 furent abattus sur les collines, dans les bois, dans les grottes, où les Kurdes les avaient poursuivis pendant quinze jours. Il ne reste guère d'hommes valides à Hassan-Beyli.

La femme du prêtre arménien protestant a perdu son mari, ses deux fils, ses quatre frères et de nombreux autres parents... Hier 13 juin, les veuves et les orphelins ont gagné la montagne pour enterrer leurs morts. Ce furent des scènes de désespoir indescriptible. Une femme était là, entourée de ses quatre brus, toutes veuves, et de ses petits-enfants, tous orphelins, ses quatre fils ayant été tués. Une autre femme cherchait, pour les ensevelir, les restes de son père, de son mari, de ses trois frères, de ses deux beaux-frères et d'un sien neveu... Il n'y a aucun doute que les musulmans ont voulu exterminer la population arménienne pour s'établir dans ses propriétés.

Comme les maisons de Hassan-Beyli étaient disséminées dans des jardins, on a dû les brûler une à une, séparément, après les avoir pillées. On a mis douze jours pour achever ce travail. Ci : 416 maisons, 56 boutiques, 3 écoles, 2 églises.

A Bagtché, on opéra dans des conditions semblables : 113 tués, 115 maisons incendiées — sur un total de 127. Le primat turc Eukkech, fils de Hakk-Baba, tua à lui seul, à coups de hache, 45 Arméniens, que des hommes lui apportaient tout ligottés.

Dans ce village furent concentrés les sinistrés du district. Fonctionnaires et aghas s'étaient engagés à

les protéger : ils s'occupaient surtout d'en faire des prosélytes. Ils les laissaient d'ailleurs mourir de faim et de soif (1) :

Tous les puits, excepté celui du quartier turc, avaient été souillés. Trois puits étaient remplis de cadavres. Pendant les premiers jours, les sinistrés burent l'eau mêlée de sang d'un petit ruisseau, jusqu'à ce qu'un bon Turc eut obtenu qu'ils vinssent puiser l'eau dans le puits qui n'était pas infecté.

Dans un autre village proche de Bagtché, à Lapatchli, 120 maisons ont été livrées aux flammes ; 146 hommes exécutés. Vingt autres bourgs et villages du district du Djebel Beréket et des cazas limitrophes, Islahiè, Khassa, Yarpouz, Guev-Tchaïr, Euzerli — où 200 Arméniens se sont bravement défendus, — plus loin, Karatach, Ayaz, etc., sont mis à feu et à sang.

A Ayaz, bourgade située sur le littoral, on a opéré, dès le 15 avril, d'après une liste arrêtée d'avance : pas un Arménien adulte n'a été oublié. Ici, le massacre a été particulièrement vite mené : il dura quatre heures, accompagné et suivi de vol, de viol et d'incendie. Tués : 77 chrétiens, dont 71 Arméniens et 6 Grecs. Extrait des documents de la mission américaine :

... Une jeune femme nouvellement mariée, qui venait d'être enlevée par un Turc, suppliait son mari, un Grec, de lui tirer un coup de revolver pour lui épargner un déshonneur pire que la mort. Il la tua

(1) Rapport allemand au « Deutscher Hülsbund in Orient » de Francfort.

effectivement, et fut à son tour abattu par l'homme qui avait tenté de ravir sa femme.

... L'Arménien Artine fut laissé pour mort dans un coin parmi quelques cadavres. Comme peu après les meurtriers vinrent à repasser par-là, apercevant une femme toute éplorée à côté d'Artine, ils s'approchèrent et jetèrent des pierres sur l'homme. Puis ils s'en allèrent et revinrent avec des cordes. Artine fut alors traîné jusqu'au rivage, tout couvert de sang. « Il criait : « Je ne suis pas mort ; pour l'amour de Dieu, achevez-moi ! ». Son supplice dura longtemps. Enfin, il expira et on le jeta dans la mer.

Le Dr Martin écrit : (d'Antioche.)

L'évêque, son collègue et un curé avec 14 autres Arméniens furent assommés dans le sous-sol de l'église. Les ecclésiastiques ont été soumis à des traitements ignobles et à des tortures. Une bible fut fixée sur la poitrine de l'évêque et a été brûlée en même temps que sa barbe...

... Le lendemain matin, les chefs mahométans prirent de force possession des femmes... De jeunes personnes ont été emmenées dans la montagne par la pire racaille... On rapina toutes les maisons, on n'oublia même pas une épingle.

M. Léopold Favre, qui a visité Antioche en octobre, écrit :

Le quartier arménien est situé à une des extrémités de la ville, isolé du centre par un quartier turc, celui des égorgeurs. Il est formé de ruelles étroites, tortueuses, resserrées entre des murs. Dans ces murs sont percées de petites portes qui donnent entrée chacune dans une cour sur laquelle la maison est bâtie. Ces portes, enfoncées au moment du mas-

sacre, ont été refaites depuis et sont hermétiquement fermées. Nous nous en faisons ouvrir quelques-unes. Tout a été pillé, les maisons sont absolument vides, les volets arrachés et pendants. Par-ci, par-là, sur les planchers, une large tache brunâtre que l'on a recouverte de sable ; près d'une ouverture, dans un mur, la marque d'une main ensanglantée ; dans une maison, le sang a coulé à travers les planchers supérieurs ; cinq hommes ont été égorgés au premier étage et un au rez-de-chaussée ; leurs femmes et leurs enfants assistaient à la boucherie. Une femme qui nous accompagne a perdu en quelques minutes son père, sa mère, trois frères, sept cousins.

Nous arrivons au sommet du quartier à l'église arménienne. La cour est remplie de meubles brisés, de débris, de matelas, de chiffons, d'objets de toutes sortes. C'est ce que les Turcs ont rendu des objets pillés, rien que des choses sans valeur, des matelas dont ils ont gardé la laine pour eux, presque pas un objet utile n'a été restitué. Dans un angle de la cour se voit la maison du prêtre arménien. On lui a enduit la barbe de pétrole et on y a mis le feu, puis on l'a jeté du premier étage. Il y avait une masse de réfugiés dans le jardin et dans l'église même. L'intérieur a été criblé de coups de feu, on a sorti les hommes cachés entre la voûte et le toit et on les a égorgés. Le haut du jardin est fermé par un gros mur qui donne sur la campagne ; les collines rocheuses sont tout près ; les Arméniens adultes ont réussi à gravir ce mur et à sauter au dehors ; on les a poursuivis dans la montagne jusqu'à ce que le dernier homme ait été tué.

Les détails de la fuite de Kessab sont épouvantables, écrit M. Léopold Favre. Dans une des maisons un peu à l'écart, les habitants se sont vus entourés par les Turcs ; une jeune femme dit à son mari :

« Tue-moi, que je ne tombe pas entre leurs mains » ; et le malheureux à moitié fou la tue ; sa jeune sœur assistait à cette scène, et a été presque folle jusqu'à ces derniers temps. Dans une autre maison, un père resté auprès de sa fille malade fut brûlé avec elle... Un groupe de femmes qui avait erré toute la journée rencontrèrent le soir un vieux Turc et se jetèrent à genoux en criant : « Ne nous tuez pas.» Il les rassura et leur indiqua une grotte, où elles purent se cacher ; mais une bande de Turcs passa et s'arrêta tout près ; ils commencèrent à se disputer pour le butin. Un enfant d'une femme arménienne, âgé de dix jours, se mit à crier. Les autres femmes, affolées, lui disaient : « Fais-le taire ou nous sommes perdues ». Au bout d'un moment le petit s'était tu. Le lendemain matin, quand les Turcs se furent éloignés, les femmes dirent à la mère : « Comment l'as-tu fait taire ? Elle leur dit : « Regardez-le ! » Il était mort sur ses genoux, elle l'avait étranglé.

Voici, abrégés mais exactement transcrits, les passages d'un rapport de la mission protestante :

On les conduisit au tekké du cheikh Omar agha. Le vieillard, en les apercevant, de s'écrier : « N'amenez pas ici ces infidèles ». Ces paroles furent le signal d'un meurtre collectif qui fut consommé très rapidement... 99 hommes de Kerkhan furent ainsi égorgés, en deux fois...

Après quoi, les Kurdes enlevèrent les femmes les plus jeunes ; le reste des femmes et des enfants fut gardé chez le vieux cheikh qui les renvoya plus tard à Beïlan...

Quelques Turcs voulurent emmener une femme, Ekili Hosep, jeune mariée qu'ils venaient de rendre veuve ; à plusieurs reprises, ils l'attachèrent à la selle d'un cheval, mais en se débattant de toutes ses

forces elle réussissait à se dégager de ses liens. Les Turcs exaspérés finirent par lui enlever tous ses vêtements et après l'avoir ainsi exposée aux regards et aux insultes de nombreux assistants, ils la massacrèrent de la plus barbare façon.

Les atrocités d'Antioche

Le 6 avril, c'était un lundi, le ciel était couvert de nuages sombres et lourds, la terre était sous un linceul noirâtre, la nature semblait pressentir les événements qui devaient avoir lieu dans la journée.

Les Arméniens (60 maisons) de Kerek-Khan, sur la route d'Alep à Alexandrette, étaient massacrés d'emblée, les nouvelles d'Adana avaient déjà excité tous les nerfs, le massacre de ce village avait rendu furieuse la féroce populace. Quant aux malheureux arméniens, ils étaient en agonie et prévoyaient parfaitement que l'affreux moment d'être exterminés approchait de minute en minute. Mais celui qui vit ne cesse jamais d'espérer, comme dit le proverbe: « *Celui qui tombe dans la mer embrasse même le serpent* » ; ces malheureux n'avaient pas d'autre espoir, d'autre protection que le gouvernement ennemi des arméniens. Il fallait implorer les secours d'un caïmacam abruti et féroce, d'un colonel héros de la tyrannie, Rafal Agha, frère d'un député national Hadji Réfat Agha. Ainsi on avait décidé de leur envoyer en députation trois personnes de l'ordre religieux. Ces prélats, les yeux pleins de larmes et prosternés, avaient demandé l'aide des autorités locales, les-

quelles répondirent avec dédain : « Rentrez donc chez vous, rien n'aura lieu » et les renvoient. — Ces malheureux désespérés n'ont rien autre chose à faire pour leur salut que de retourner au Dieu séculaire et sanguinaire des arméniens. Ils implorent, ils supplient, ils se lamentent, ils pleurnichent, ils crient, ils prient avec ferveur dans les églises, mais en vain, qui est-ce qui exaucera ces prières, puisque Dieu les laisse impitoyablement massacrer depuis des années? Il arrive donc ce moment sinistre où des milliers de lâches féroces, assoiffés du sang arménien qui leur est doux comme du sucre, se ruent dans l'église, avec des sabres, des gourdins et des yatagans, et des baïonnettes ou fusils prêtés par le colonel (pour massacrer sûrement les arméniens), pour assommer une centaine de malheureux qui priaient le Créateur pour la protection de leur personne. — D'accord, ils brûlent la barbe du clergé, ensuite ils leur crèvent les yeux et plus tard ramassant dans l'église les évangiles et la croix, ils les déposent sur les poitrines de ces prêtres, ils y versent du pétrole, y mettent le feu, et brûlent ces pauvres êtres tous vivants ; avec des cris sataniques, démoniaques et sauvages, ils injurient et blasphèment la religion du Christ, l'évangile et la croix, en ricanant et disant : « *Qu'il vienne donc votre Christ, pour vous sauver...* » Imaginez-vous la situation des autres arméniens devant ce spectacle navrant. Dix minutes plus tard, tous les arméniens sont sacrifiés ; on n'entend plus que le ronflement d'agonie des personnes qui respirent encore dans les caillots de sang, que le bruit métallique des baïonnettes, des yatagans qui frappent affreusement comme dans

une boucherie ou à l'abattoir, que les plaintes étouffées qui vous arrachent le cœur, que le cri de rage de ces forcenés sauvages. — Les maisons, les marchés, les chambres, les jardins, sont explorés dans tous les coins; les fermes et vignobles où il peut se trouver un arménien sont visités un à un et ces canailles massacrent hideusement les pauvres hommes innocents.

Le tour est aux femmes et aux enfants de 2 à 10 ans qui attendent déjà à demi-morts et qui tremblent de tout leur corps. — Oh ! ce spectacle est affreusement terrifiant, ils attrapent tout ce qu'ils trouvent sous leur main. De pauvres mères serrant leurs petits enfants contre leur poitrine, pleurent, crient, supplient, se plaignent amèrement; mais c'est en vain, rien n'y fait, le sauvage est inexorable, la populace sanguinaire est sans cœur. Les misérables attrapent les pauvres créatures, ils leur mettent par force entre les mains des baïonnettes et des couteaux et les obligent à tuer elles-mêmes, leurs enfants chéris; le glaive est suspendu sur leur tête, il faut qu'elles passent par les fourches caudines. Enfin, ils font tuer un à un tous ces petits innocents; oh! ces atrocités n'ont pas de précédents. Comment pourrons-nous oublier cela? Cependant ces bêtes féroces ne sont pas encore rassasiées. Ils prennent ces enfants tout fraîchement tués et avant qu'ils soient tout à fait inanimés, ils arrachent sans pitié, des morceaux de leur chair frêle, la font rôtir sur le feu ; et les mères tremblantes doivent manger un morceau de leurs enfants. Mais ce n'est pas fini ; les femmes et les vierges sont souillées horriblement ; comme de vrais chiens, ils y passent là-dessus par 5 et 10, ensuite ils les mettent en morceaux et les jettent au fleuve. Quant aux enfants de 10 ans qui avaient

pu fuir entre temps, on va à leur chasse, on les attrape, on leur dit : « *Venez embrasser le bout du fusil pour qu'on vous accorde la vie sauve* », ces pauvres innocents les croient et tout bonnement ils ouvrent la bouche en effleurant le bout du fusil,comme si c'était l'évangile ou la croix, et alors *Poum !* le coup part, l'enfant est étendu par terre dans des tortures effroyables.

Laodicée, le 6 Mai 1909.

Traducteur, Israël Bedrossian,
Seul survivant d'une famille composée de 45 membres.

Miraculeusement sauvé des massacres

Un jeune garçon de 17 ans, nommé Mihcan H. Melconian, originaire de Karpert (Arménie), voyageait avec 35 compagnons vers Adana, quand à El-Oglou, il tomba au milieu des troubles. Il assista à l'assassinat de ses 35 amis. Ce jeune homme qui porte à son cou la trace du coup de *yatagan* a été sauvé miraculeusement et se trouve maintenant en Amérique. Ci-dessous le récit fait par lui-même à un journaliste. (Voir le « *Puzantion* » du 11 février 1910).

C'était au printemps, le jour du vendredi saint, la première caravane de l'année quittait Karpert pour Adana; c'était la première qui se formait depuis la

Constitution ottomane. — La Turquie était calme et les démonstrations de fraternité allaient leur train.

Nous avions marché huit jours sans nous arrêter dans aucune ville ni aucun village. Nous étions de malheureux voyageurs besogneux et cherchant fortune. Nous avançions, nos provisions sur le dos, sans souci, et nous ne pensions guère à l'affreuse destinée qui nous guettait.

Nous étions arrivés à l'auberge du village *El Oglou* à six heures de Marache, notre muletier avait une physionomie extraordinaire. Les voyageurs turcs qui s'y trouvaient chuchotaient entre eux, là ils se séparèrent des arméniens, en nous enfermant dans l'auberge. — Au bout de quelques minutes une bande nombreuse armée de haches et sabres, accompagnée de tambours et *zourno* (clarinette) s'avançait vers nous avec l'air d'aller à une fête.

Qu'est-ce qui se passait? Quelle était la raison et le but de ce mouvement imprévu? — Notre ignorance des faits doubla notre terreur et pressentant un grand malheur, nous nous confiâmes à notre destinée.

Nous étions 36 arméniens, infortunés et malheureux voyageurs, des jeunes hommes et même des adolescents. — Nous étions résolus à faire à pied des kilomètres de route, pour gagner notre pain par un dur travail dans une ville étrangère.

Il était sûr et certain que nous courions un grand danger et nous étions blottis dans un coin de l'auberge. Nous attendions avec un angoisse mortelle, la fin proche de notre mauvaise fortune !...

La bande furieuse s'approcha de nous, enfonça la porte, la voilà tout près de nous, cette sauvagerie armée avec les instruments destinés à nous égorger

comme dans un abattoir. Horreur! Terreur!...

La fuite fut générale, nous avions perdu toute notion des choses, il ne restait en nous qu'une émotion qui bouleversait notre âme et anéantissait notre corps.

Les cadavres de mes amis s'étendaient à terre tués à coups de hache ou de sabre; ceux qui essayaient de fuir tombaient sous les balles des fusils. — Par miracle ou par destinée, je me trouvais, je ne me l'explique pas comment, dans les champs, non loin de l'auberge... Là étaient également cinq de mes compagnons qui avaient pu échapper par hasard aux massacres. — Nous étions les seuls survivants des trente-six. Nous ne savions de quel côté diriger nos pas pour assurer notre vie, la position était périlleuse; nous décidâmes de nous diriger vers Aïntab et en prîmes la route, hantés par le spectre de la mort. Nous étions encore à trois heures d'Aïntab, quand nous rencontrâmes en route une nouvelle bande d'assassins.

Ils nous mirent à nu tous les six et nous rangèrent en file l'un derrière l'autre. Ils voulaient essayer et voir combien d'hommes peut perforer une balle de fusil...

C'était maintenant une suprême consolation pour nous de mourir fusillés, car notre seul désir était dans le choix du genre de mort. Malheureusement pour nous leur premier essai fut stérile, la capsule rata et le fusil ne put fonctionner; ils changèrent d'avis. L'un de ces assassins cria : « *La volonté de Dieu était de ne pas consumer de la poudre pour tuer des guiavours; voyons sabres au clair!* » et dans l'espace d'une seule minute, je vis tomber à

mes pieds des corps sanglants, égorgés comme des poulets. Voilà que le sabre s'est élevé à la hauteur de mon cou, car je ne faisais pas exception dans le nombre, malgré mes dix-sept ans.

Le coup m'atteignit au cou et je tombai par terre, je crus que j'étais tué, les sensations que j'éprouvais me semblaient d'outre-tombe; une douleur affreuse me gênait fort et m'obligeait à ouvrir les yeux pour m'assurer que j'étais encore vivant. Je croyais que ma tête n'était attachée à mon corps que par la peau seulement, après le coup qui m'avait frappé. Mes oreilles perçurent du bruit, je compris que je n'étais pas mort, cependant je fus obligé de simuler le trépas. C'était une autre bande sanguinaire qui rencontrait à ce moment-là les maudits guiavours et qui essayait de verser sur les cadavres nanimés, le venin de son mépris. Chaque membre de cette bande jeta quelques pierres ; j'en reçus également au dos et aux flancs.

Le soleil était couché, la nuit s'épaississait. Je voulus essayer d'ouvrir les yeux, mais apeuré comme je l'étais, je n'osai pas.

Je me mis enfin sur mon séant et constatai qu'il n'y avait plus personne par là en dehors des cadavres de mes pauvres compagnons; on discernait à peine dans l'obscurité leurs membres mutilés. Il fallait s'éloigner à tout prix de ce lieu de cauchemar; il y avait une fosse à peu de distance, je résolus de m'y cacher. Je m'y traînai à quatre pattes et après de longues recherches je trouvai enfin un trou.

Non seulement je n'étais pas en sûreté dans ma solitude, mais mon état physique était intolérable par la plaie que j'avais reçue et par ma nudité com-

plète ; par dessus le marché la faim venait s'ajouter à mes souffrances atroces. Je ne savais pas combien de temps durerait cet état.

Après une longue et pénible résistance, je compris qu'il m'était impossible de me cacher davantage ; je décidai de sortir de ma cachette et de prier les voyageurs passant par là de m'achever car je tombais d'inanition.

Je sortis donc, je n'avais pas encore fait beaucoup de chemin que j'étais arrivé derechef à Golgotha où 'avais laissé dans la nuit les cadavres de mes compagnons de route.

Il était midi, délivré un moment de la peur du sabre, je contemplais tristement sous la lumière éclatante du soleil, les restes de mes malheureux camarades, mes co-villageois avec lesquels j'avais même des liens de parenté. J'ai vu Yeguen Agop la tête tranchée et le corps mutilé, d'un autre côté Assadour coupé et ensanglanté. Il m'était impossible de rester devant cette scène dégoûtante, surtout dans l'état d'âme où je me trouvais, défaillant, affamé et nu, et de regarder les cadavres des agneaux innocents égorgés par les mains des *hommes-loups*...

Je perdis connaissance et tombai ; je ne sais pas combien de temps cela a duré, je suis revenu à moi et je me suis donné du courage, en appelant à mon aide le Saint-Esprit.

La route était proche de cet endroit, j'ai commencé à marcher. Un vieux turc allait sur la route d'Aïntab, je m'approchai de lui et je le priai de me tuer et de me débarrasser de cette terre. Il n'a pas condescendu à mon désir ; je l'ai prié de me donner du pain, il n'en avait pas.

Tout près d'Aïntab nous avons rencontré des assassins qui ont voulu m'égorger, mais le vieux turc n'a pas laissé faire et m'a conduit à Aïntab, auprès du Dr Schepphert qui m'a donné des soins et m'a guéri la plaie. Actuellement je me trouve en Amérique.

Signé : Mihran H. Melconian.

Supplices et Tortures

Article du « Petit Parisien » du 27 août 1909

On n'a pu lire sans un immense dégoût les supplices subis par les partisans du roghi qui avaient été amenés, à Fez, prisonniers.

Ces atroces mutilations, ces pieds et ces poings coupés, ces joues fendues pour arracher les dents de la mâchoire, ce sel répandu sur les plaies — toutes ces barbaries ont fait frémir et ont révolté la conscience publique. Est-il possible que ces choses monstrueuses se passent encore de notre temps ? On n'en saurait douter, cependant, et le témoignage des consuls européens est formel. Souhaitons que la protestation formulée par l'Europe ne demeure pas vaine.

Hélas, quel fond de cruauté reste chez l'homme quand il est abandonné à tous ses instincts ! Quelle affreuse jouissance il trouve à faire souffrir! Peut-être est-ce dans le mal, par la variété des tortures, qu'il a eu le plus d'imagination.

Quand on songe qu'il n'y a pas vingt ans que, dans une autre région de cette terre d'Afrique, avant la conquête civilisatrice du Dahomey par la France, les sacrifices humains constituaient une coutume, formaient une fête tragique qu'un peuple attendait de son roi ! Il existe encore bien des prisonniers de notre domination qui furent les témoins de ces massacres, qui virent une foule délirante se disputer les restes des captifs garrotés dans un long panier, que Béhanzin avait jetés aux bourreaux. Ils se rappellent les têtes qui étaient, de distance en distance, plantées sur les murs de la demeure du roi.

Les assassinats en masse de l'Asie Mineure ne datent pas de vingt ans : ils sont d'hier, ces scènes ignobles sont encore présentes à toutes les mémoires. Dans une véritable ivresse de sang, des bandes déchaînées tuaient pour le plaisir de tuer, avec mille raffinements, avec une sorte d'horrible fantaisie. Le temps semblait être revenu des débauches sanglantes de cet Ahmed le Boucher, dont la figure semblant ne plus se rattacher à l'humanité, fut naguère évoquée par M. Edouard Lockroy. Il se fût encore reconnu le chef de ces brutes.

C'est presque constamment qu'en quelque coin du monde se perpétue la férocité et non seulement chez des peuples sauvages, mais dans une demi-civilisation ! Et c'est quelque chose comme un sentiment de honte qu'on éprouve, quand on pense que, à notre époque, chez des nations policées se rencontrent des tortionnaires, capables, pour arracher des aveux à des révoltés prisonniers, de rénover d'anciens supplices ou d'en inventer d'autres...



Le cercueil du dernier enfant mâle du village d'Abd-Oglou (Cilicie),
mort, à un an et demi, par suite de privations.

La façon d'obtenir des témoignages

Publié par l' « Azatamart » du 4 septembre 1909

Voici un cas sur mille, qui nous démontre clairement la valeur des pièces obtenues sous menaces.

Voici donc *l'acte de témoignage* du cœur meurtri d'un témoin martyrisé. Il est daté du 2 août 1909 et porte la signature Haroutioun Arslanian. Il est adressé à la cour martiale d'Adana.

« ..... Le 31 mars-13 avril 1909, le nommé *Kieur Djebbar* policier m'a arrêté avec d'autres arméniens, et m'a livré aux autorités locales. On nous a alignés tous devant le commissariat de police ; l'ancien commandant de gendarmerie Ahmed Bey, le commissaire de police Chakir d'Ourfa, et Zulfoun effendi premier inspecteur, ont délibéré ensemble à propos de moi et ont donné des ordres aux agents de police et aux soldats. On me dirigea vers la prison, avec des coups de crosse de fusil, en proférant des menaces de mort, on me mit des anneaux aux pieds, on me passa une chaîne au cou, on me dépouilla de ce que je possédais, on m'enleva ma montre et l'on me jeta dans le cachot des criminels. Aussitôt que je fus dedans, des détenus assassins commencèrent à me battre drû. Des compatriotes condamnés, qui se trouvaient comme moi en prison, Ahmed fils de Kéta, du village de Telbelar, près Aïntab, ainsi que ses compagnons arrivèrent à mon secours, j'allais m'évanouir de douleur, le sang coulait de mes lèvres,

mes ongles étaient presque arrachés, j'étais supplicié, et je n'étais pas loin d'expirer, s'ils ne m'avaient sauvé de cette situation infernale.

Aussitôt après on m'apporta un encrier, une plume et du papier et l'on m'ordonna de tracer ce que je pouvais savoir au sujet du Métropolitain arménien Mouchegh et sur d'autres de mes compatriotes. On battait et martyrisait les quatre autres arméniens enfermés dans des cellules de la prison ; on enfonçait des broches dans le visage et les oreilles d'un certain fondeur Meguerditch et le sang giclait. Je commençais à trembler de peur. Le fils de Muheddine fonctionnaire à Saatkhané était là, je lui ai demandé ce que je pouvais écrire. J'écrivis tout ce que l'on me suggéra de faux, d'illogique, étant tout anéanti en y ajoutant pour ma part des choses qui n'avaient pas le sens commun. Les personnes précitées ont déposé leurs signatures au bas de la pièce.

Cette pièce qui, avait beaucoup d'importance pour les fonctionnaires fût envoyée aux autorités...

Quelques jours après votre arrivée, vous avez donné l'ordre de me libérer, car j'étais innocent ; cependant vous ne m'avez pas demandé si tout ce que j'avais écrit était vrai ; moi-même je n'ai pas osé vous le dire.

J'ai eu un moment l'idée de tout vous avouer, mais je fus interloqué, car j'aperçus le fameux *Mustantik*, digne *du dernier jugement*. Tout ce que j'écrivis sous menace est contraire à la vérité; je le déclare à votre tribunal pour calmer les remords de ma conscience ici-bas et dans la vie future. Dans l'avenir je le déclarerai officiellement. Je préfère mille fois me suicider que de vivre une minute de plus dans Adana. Les

atrocités et les horreurs qui s'y sont perpétrées, ont empoisonné ma vie à jamais...

J'espère que votre enquête correspond à mes assertions et si dans le nombre des condamnés il y a des innocents qui souffrent et sont torturés par suite de mes *calomnies forcées*, que votre justice impartiale pénètre jusqu'à eux, et leur accorde la liberté, afin de consoler leur famille en deuil.

La caravane des détenus

Scènes des lieux de misère
(Publication de « l'Azatamart » du 13 Août 1909).

Hier, par hasard, nous étions allés faire notre visite habituelle à la prison d'Adana, nous avons appris que des condamnés arméniens étaient sur le point d'être transportés aux bagnes de Payas.

Nous avions fait tout notre possible pour les voir et les soulager, en les secourant.

La situation était navrante, il n'est pas possible de s'imaginer une scène aussi affreuse ; derrière les barreaux de fer on distingue les têtes de centaines de criminels, d'innombrables yeux, injectés de sang, brillent rouges, et nous considèrent avec curiosité. Parmi cette foule de criminels, nous reconnaissons les nôtres, ils n'ont pas besoin de se nommer, nos yeux les ont aperçus.

Parmi ces condamnés, nous avons remarqué : 1°

Mihran Gazozdji qui a sauvé de la mort 500 personnes, 2° *Nazar Indjian* qui nous a recommandé ses deux enfants se trouvant à l'hospice ; 3° *Mesrob Kezlarian* dont la jeune fillette suspendue au cou de M. Ohantchanian, suppliait pour qu'on lui rendit son père ; 4° Armenak Dakessian ; 5° Abdul Missak ; 6° Roupène Boyadjian etc., etc.. — Ces pauvres gens dont une partie est absolument innocente et l'autre poussée par l'instinct de la conservation a sauvé la vie de centaines d'hommes, étaient dignes en d'autres circonstances, d'être présentés comme des héros.

Ils espéraient que, devant la justice, toutes les calomnies et les accusations fausses devaient céder et que leur œuvre courageuse de vrais ottomans serait récompensée.

Au contraire ils sont condamnés. Ils iront tout enchaînés au fort de Payas, en compagnie des musulmans avec lesquels ils s'était trouvés aux jours des événements sanglants. Cependant on ne lit sur leur visage fatigué par les peines, aucune trace de découragement ni de désespoir.

Ils ne sont pas abattus, ils espèrent encore sans doute, ils ont la foi qu'un jour la vérité percera, et que les hommes qui leur passent des chaînes aux pieds, décoreront peut-être leur poitrine de médailles de reconnaissance pour leurs actes de courage et d'abnégation.

Il ne me fut pas permis de causer avec les condamnés, mais l'image de leurs figures était imprimée en moi d'une façon ineffaçable, il n'y avait qu'une seule chose qui s'harmonisait avec notre pensée, c'était la grandeur de la misère et de la torture.

Au dehors, une foule en détresse; des voix féminines déchirantes se mêlent aux pleurs des enfants, ce sont des femmes arméniennes qui sont venues voir une dernière fois leurs bien-aimés... Derrière elles, sont placées quelques femmes musulmanes silencieuses et hébétées. Quand nous passons à côté d'elles, le rayon de leur regard sombre est fixé sur nous, à travers leur voile noir ou rouge...

Pourtant les femmes arméniennes pleurent tristement, abîmées dans une douleur inconsolable et n'entendent aucune phrase de consolation; la police se fâche, se met en courroux, devant cette scène de malheur : incommodée qu'elle est au milieu des pleurs et des lamentations des femmes et des cris d'enfants, voilà que le fouet s'élève en l'air et claque avec bruit sur des poitrines demi-nues, sur des membres déjà blessés, un remou ébranle cette foule dense, les agents de police tapent toujours dans le tas, la foule recule et s'éloigne.

On entend pourtant toujours des pleurs, car les mères, les épouses et enfants des condamnés, sont restés là quand même, sous les coups de fouet, il ne se sont pas éloignés et persistent à protester, les yeux toujours fixés du côté de la porte de la prison où, parmi le tas de criminels, ils aperçoivent un des leurs...

Nous avons aidé dans la mesure du possible ces pauvres condamnés; ils ont reçu quelques menues pièces de monnaie, du linge, des couvertures, etc., etc. Quant à la délégation patriarcale, elle leur a envoyé une voiture pour faciliter au moins leur pénible voyage.

Le blâme d'un Musulman

Les horribles massacres d'Adana atteignirent un tel degré d'atrocité qu'ils soulevèrent l'indignation d'un poète musulman, Veliéddine Yéguen, qui publia ces lignes dans le Journal Egyptien *Moukatham* du 16/29 avril 1908.

O Islams. — Vous n'avez pas craint Dieu, vous n'avez pas eu honte des hommes, en considérant comme ennemis vos frères Chrétiens et en les tuant; votre acte est une preuve certaine que parmi vous il n'y a pas un seul Islam clairvoyant et possédant un cœur noble. O! injustes! Vos mains n'ont pas tremblé? Qu'avez-vous voulu faire par ces massacres tels qu'on n'en a jamais vu dans l'histoire des peuples les plus barbares. Malheur aux parents qui vous ont donné le jour! Vous êtes la honte du pays qui vous a nourri de ses fruits, qui vous a désaltéré avec l'eau de ses rivières et qui vous a abrité de l'ombre de ses arbres.

O! Ulémas. — Les lourds turbans dont vous avez garni vos têtes vous ont servi d'instruments pour tromper les ignorants; vos coiffures, en descendant jusqu'à votre bouche fermeront vos yeux et vous empoisonneront.

Dieu, Mahomed et le Coran sont irresponsables, ils ne vous autorisent pas à commettre des œuvres néfastes; montrez donc les ouvrages qui vous ont permis d'entreprendre ces tueries dont vous étiez les instigateurs. Nous ne connaissons aucune religion

qui permette de telles atrocités, et s'il s'en trouvait une par hasard, nous nous éloignerions d'elle et la détesterions; nous ne voulons pas devenir des coupables et désirons rester purs comme Dieu au ciel.

O! Turcs. — Le monde était émerveillé et le monde célébrait vos louanges; le sang qui coule dans mes veines coule dans les vôtres aussi. Je me disais : « Puisque Dieu a bien voulu me faire naître Turc, il faut que je meurs Turc », mais aujourd'hui je rougis de honte et désire me cacher derrière un rideau pour ne plus paraître aux yeux du monde; j'aurais désiré qu'il existe entre vous et moi ce qui existe entre vous et la conscience, c'est-à-dire la pitié humaine; j'aurais préféré qu'il ne coule pas dans mes veines ce sang qui vous a poussé à des actes fratricides; je ne suis pas le seul à le dire, tous les bons Osmanlis sont avec moi, tous ceux qui respectent le genre humain.

O! Osmanlis. — N'êtes-vous point étonnés? Ne voyez-vous pas où nous allons? Au moment où vous lisez ces lignes, on massacre nos malheureux frères, on brûle leurs maisons et on leur fait endurer des tortures que nul être humain n'a subies. Nous assistons aujourd'hui au spectacle d'une nation dont la seule faute a été une confiance et une reconnaissance sans bornes envers ses compatriotes et voisins, lesquels aujourd'hui l'égorgent, comme on égorge un troupeau de moutons; le sang rouge coule sur une page de l'histoire ottomane.

O! Poètes, ô écrivains. — Laissez de côté les rêveries et la description des cheveux noirs, des joues rosées, etc. etc., levez-vous avec moi, et condamnez selon la justice, les actes sombres et les journées rouges. Employez au moins votre plume à

décrire les atrocités commises, car c'est le devoir du poète, de l'écrivain de condamner les injustices, de consoler les éprouvés ; il faut aussi que les écrivains sentent bien eux-mêmes pour faire bien ressortir les faits et les faire sentir à ceux qui écoutent. Par le sang versé, nous sommes remontés vers la sauvagerie primitive, ainsi donc c'est dans les mêmes conditions que le drame doit être écrit.

Quel dommage ! pour cette pauvre nation, à côté de laquelle nous avons vécu des siècles et qui s'éteint aujourd'hui victime de notre animosité.

Levez-vous amis de la Liberté. — Vous êtes peu nombreux, les fanatiques et les ignorants sont nombreux. S'il n'y avait pas l'espoir de disperser, de déchiqueter ceux-ci et de venger nos frères massacrés la mort serait la moindre des choses pour suivre les martyrs dans leur trace. Nous vivons dans un milieu si vicieux, qu'il faut en sortir par la mort ; nous sommes perdus par notre vanité et par notre faux mérite, il n'est pas agréable de vivre dans ces conditions.

O ! nations de l'Occident. — Parlez contre nous car nous le méritons, mais quand vous maniez la plume, rappelez-vous qu'il y a là des ottomans qui pleurent des larmes rouges et qui ne désirent pas cette vie et qui n'approuvent pas du tout ce qui a lieu dans cet Orient.

O ! habitants ottomans de l'Egypte. — Hâtez-vous de former une union dans le but d'installer ce beau pays de Turquie dans ses lois gouvernementales et de justice, et courons tous comme volontaires vers l'Anatolie. Si vous réalisez cette proposition, je me mets dans vos rangs en chantant et fredonnant pour

nous avancer tous ensemble. Je ne suis pas le seul à le dire, plusieurs ont eu la même idée, mais il est absolument indispensable de travailler dans ce but. Courons à Adana et ailleurs, éteignons les incendies de cette contrée, élevons-nous sur ses montagnes, protégeons les rescapés et éprouvés, vengeons ceux qui ont disparu à jamais ; si nous n'agissons pas ainsi nous n'aurons pas plus tard le droit de nous appeler des patriotes. Dites que nous sommes des menteurs ; avoir une famille, des enfants, n'est pas un prétexte admissible pour rester inertes, moi-même j'ai famille et enfants, qu'ils soient victimes de la patrie et un holocauste en souvenir des égorgés, des massacrés ! Levez-vous en avant, mourons et vive la patrie ; vengeons-nous des assassins et ne laissons plus paraître leur trace.

VELIÉDDINE YÉGUEN.

GÉOGRAPHIE CILICIENNE

(Vilayets d'Adana et d'Alep)

VILAYET D'ADANA

Au cours du récit des tristes événements qui ont ensanglanté la Cilicie, nous avons eu maintes fois l'occasion de citer le nom de villes et de villages qui ont terriblement souffert du carnage des Turcs. Il nous a donc semblé nécessaire de faire un peu de géographie pour éclairer le lecteur sur la position de ces malheureuses agglomérations, leur importance commerciale et leur passé historique. Une carte géographique placée au début de ce livre complètera ces renseignements.

Le Vilayet d'Adana, centre de la Cilicie, la province la plus commerçante et prospère de l'Empire Ottoman, est situé au Sud-Ouest de l'Asie Mineure, vers les rives septentrionales de la Méditerranée; il est encadré des vilayets d'Alep, de Konia et d'Angora.

Ce vilayet est divisé en cinq *Sandjaks* (arrondissements).

1° Sandjak de Mersine.
2° — d'Adana.
3° — de Djebel-Bereket.
4° — de Kozan.
5° — de Séléfké.

Population 403400 habitants. — Superficie 40000 kilomètres carrés, divisé en 5 *Sandjaks*, 19 *Cazas* et 23 *Nahiés*.

A. — SANDJAK DE MERSINE.

Le Sandjak de Mersine est subdivisé en deux *Cazas*.

1° Le Caza central de Mersine.
2° — de Tarsous.

Les arméniens n'ont pas de localités spéciales dans le *caza* de Mersine. — Dans celui de Tarsous, ils habitent à *Koz-olouk*, et pendant la saison d'été à l'endroit dénommé *Nemroun*, (ancien *Lampron*) et à *Gulek* (Gouglu) qui signifie Cilicie.

Mersine (ancien Zéphirion). Est un beau petit port de mer de grand avenir, sur les côtes de Cilicie et sur la Méditerranée. Tête de ligne du chemin de fer (Mersine — Tarsous — Adana, il est appelé à être relié avec le chemin de fer de Konia-Bagdad en construction. Il est déjà en rapports commerciaux avec les villes de l'intérieur de l'Asie Mineure, tel que Tarsous, Adana, Césarée de Cappadoce, etc., etc.; il fait l'exportation des produits de l'Anatolie. — Elle possède environ 1200 maisons, dont 600 arabes et grecques d'Anatolie, 300 arméniennes et le reste musulmanes.

Cette ville est restée presque indemne pendant les événements, grâce à l'initiative de son gouverneur Essad Bey.

Tarsous (ancien *Darson*, (Tarse) était la capitale de la dynastie royale arménienne *Roupinian*. — Construite aux bords de *Tarsous-Tchaï* (l'ancien Cydnus) par les Grecs, d'autres prétendent par Sardanapale, roi de l'Assyrie, on dit aussi qu'elle date de Sémiramis ; elle est pleine de vestiges antiques. — Le roi

arménien Léon II y fut sacré. Il y existe des ruines d'un arc de triomphe édifié par Hétoum I. Une pierre a été enlevée de là et conservée dans l'Eglise arménienne, elle porte l'inscription *Hetoum, Roi d'Arménie.* — On remarque également dans le crypte de l'Église le sarcophage de la reine Isabelle (Zabel) fille de Léon II et femme de Hétoum. — Patrie de Saint-Paul, apôtre. Ville située sur le Chemin de fer Mersine-Adana, aux bords du Djihoune. Elle existait déjà au temps de Cléopâtre d'Égypte ; l'histoire fait mention d'un voyage qu'elle y avait fait.

Elle possède une population de 5000 maisons dont 500 arméniennes. — Ces 500 maisons ont été entièrement incendiées pendant les événements ; cependant les boutiques n'ont pas été mises à sac. Il y eut 50 à 60 tués arméniens.

L'église historique de cette communauté qui était renommée par sa construction massive en pierre et par les richesses qu'elle contenait a été détruite par la horde vandale, les statues brisées, les autels saccagés.

Koz-olouk, 8 ou 10 heures en voiture, était habité par les arméniens. Air suave, eau salubre, situé au milieu des bois (400 habitants); 80 °/₀ ont été massacrés, les maisons ont été incendiées, le bétail enlevé et le village complètement dévasté.

Nemroun (ancien *Lampron*), village situé à 10 ou 12 heures de voiture de Tarsous, à une altitude de 1700 mètres du niveau de la mer. C'est ici qu'est né le grand évêque arménien, Nersès de Lampron, célèbre par ses cantiques ecclésiastiques et ses dévotions. — C'est une station estivale par excellence pour les habitants de Tarsous, avec environ 150 à 200

maisons. — Une partie a été brûlée par les brigands pillards pendant les événements, une autre partie a été sauvegardée par les musulmans du village même.

Gulek (Gorges de Cilicie) *Boghazi.* (1) — Passage de l'Anatolie en Cilicie à travers les monts Taurus, célèbre dans l'histoire ; les petits villages qui se trouvent à proximité de ce passage portent le nom de *Gulek* (Cilicie). — En hiver, il n'y a presque pas d'arméniens dans ces parages ; cependant pendant la saison d'été quelques milliers d'arméniens viennent ici du côté de Mersine, Tarsous et Adana pour respirer l'air de la montagne. Toutes les maisons des chrétiens ont été brûlées et tous les arméniens massacrés.

— Aux environs de Tarsous se trouvent encore d'autres villages, tels que.

Mezar-olouk, *Damlali*, à 4 heures de distance.

Chakir-Pacha, (Station du Chemin de fer, entre Mersine et Tarsous).

Gueuvlek, (Station du Chemin de fer, entre Tarsous et Adana).

B. — SANDJAK D'ADANA.

Le Sandjak central est subdivisé en trois *cazas.*

1° Caza d'Adana.

2° — de Kara-issalu.

3° — de Hamidié (actuellement Eurfié).

Rien que dans le Caza d'Adana il existait 20 à 22 villages essentiellement arméniens, tandis que dans les

(1) *Pylae Ciliciae* des anciens.

deux autres cazas, il ne se trouvait pas de villages arméniens, ceux-ci habitaient plutôt les chefs-lieux. — En dehors de ces villages, il se trouvait des fermes ou des hameaux aux environs d'Adana, de Tarsous, Sis, Kars-bazari, Osmanié, Hamidié (Eurfié) et Ayas, formant de petites agglomérations composées de 70 à 80 arméniens.

Adana (Ville). Ce nom provient du mot phénicien *Adan* qui dans cette langue signifiait *Saule pleureur,* car ces arbres grandissent aux bords de Sarus (*Sihoune*). — Ce nom se présente à nous pour la première fois dans l'*Histoire des dix mille* de Xénophon. — Il en est fait aussi mention du temps des guerres de Mithridate le Grand contre les Romains, environ 70 ans avant J.-C., Pompée y a casé des pirates en les soumettant à l'obligation de cultiver la terre. Adana passa, alors, au rang des possessions romaines sans être une ville de première classe ; elle est située dans la plaine très fertile de Cilicie, sur le fleuve *Sihoune.* La ville d'Adana qui est aussi le bras droit du Catholicosat de Cilicie, se trouve à une distance de 18 heures (en voiture) au Sud de la ville de Sis, comme la ville arménienne de Hadjine se trouve située également à 18 heures au Nord de Sis. — Le fleuve Sihoune (ancien Sarus) prend ses sources dans les chaînes montagneuses du Taurus et passe à l'Est de la ville d'Adana sous un pont historique construit en pierre. Le port d'Adana est Mersine. Ces deux villes sont reliées par un chemin de fer, long de 67 kilomètres.

Le pont d'Adana sur le Sihoune a une longueur de 400 pics (le pic = 75 centimètres) avec 22 arches, sa

largeur est de 8 pics. Ce pont historique a été construit sous l'Impératrice Hélène vers l'an 300 de l'ère chrétienne, en même temps que le magnifique pont de Missis. — Adana a pris de l'extension dans ces dernières quinze années, elle a fait d'immenses progrès au point de vue commercial et agricole et elle a acquis un renom important.

Il y avait à Adana (ville) une vingtaine d'usines à vapeur pour le nettoyage du coton, pour la fabrication de fils de coton et de laine, pour la fabrication de la glace artificielle et pour la meunerie. Il existait également plusieurs petites fabriques d'huiles de sésame, de farine et autres.

Suivant les statistiques les plus récentes, Adana ville devait posséder en 1909 environ 80000 habitants en temps ordinaire. — Ce chiffre s'augmentait encore d'une vingtaine de mille hommes vers le printemps à cause de cette recrue de journaliers-cultivateurs qui venaient un peu de partout (Hadjine, Marache, Albistan, Sivas, Diarbékir, Erzeroum, Karpert, etc., etc.), pour les semences et pour le coton. — Ce chiffre de 100000 environ se dénombrait en mars 1909, approximativement comme suit : 62000 Islams, 18000 arméniens, 5000 grecs, 1250 syriens, 8000 chaldéens, 500 arabes chrétiens et environ 200 sujets étrangers.

Les 40 °/₀ des arméniens s'occupaient spécialement des travaux d'agriculture et de culture, 30 °/₀ exclusivement de commerce de tous genres et les 20 °/₀ d'affaires industrielles.

Les 75 à 80 °/₀ des affaires commerciales et agricoles étaient traitées par les arméniens, cela provoquait des jalousies et voilà pourquoi ils n'avaient pas

l'estime de la majorité de la population et qu'on ne pouvait pas les supporter.

Pendant les événements faisant l'objet de cet ouvrage, toutes les fabriques, magasins et autres objets et biens appartenant aux arméniens ont été incendiés, saccagés et emportés, non seulement de la ville, mais à une distance de 12 heures à la ronde, 70 à 80 fermes ont été consumées et anéanties avec leurs habitants.

Les pertes et dommages sont évalués à 2 1/2 millions de livres turques (58 millions de francs); les récoltes aussi qui étaient abondantes cette année-là (1909), ont été entièrement perdues. — Si l'on évaluait exactement le produit de vente que les arméniens auraient réalisé, on arriverait au chiffre global de 8 à 10 millions de livres (230 millions de francs) comme pertes réelles des arméniens d'Adana.

— *Hay-Kugh* (qui se traduit par *Village arménien* mot à mot) à 1 1/2 d'Adana, sur les rives de Sihoune; très riche en culture et en agriculture, possédant à peine 250 à 300 arméniens. — Deux cents environ sont massacrés, leurs immeubles et meubles sont incendiés, saccagés et tout est dévasté.

— *Indjirlik*, sur la chaussée qui conduit à Alep, bâti dans une site bien fertile de la plaine d'Adana, à deux heures de la ville. — Population moitié islam et moitié arménienne. Il y avait 300 à 350 de ceux-ci, la plupart sont massacrés.

Cheïkh-Mourad, à 3 heures du centre, possédait 80 maisons arméniennes; l'agriculture y était très avancée. — Les pertes de ce village en hommes sont insignifiantes. Les pertes de ce village réunies à celles

des villages voisins de *Ghayerli*, *Guemi-Soura*, *Mihmandar*, *Tanreverdi* et de douze fermes s'élèvent à 450 personnes environ.

Missis. — Ville très antique et historique, assise sur les hauteurs d'une belle colline, comme un château-fort du moyen âge, ayant à ses pieds le fleuve Djihoun (ancien *Pyramus*), à 5 heures d'Adana. Suivant l'histoire un concile œcuménique a eu lieu dans cette ville. Elle est célèbre par les combats entre Grecs et Romains au moment de l'occupation de la Cilicie. — Un pont grandiose en pierre qui rappelle un peu celui d'Adana, construit sous le règne de l'Impératrice Hélène, forme un trait d'union entre les deux rives du fleuve ; c'est un chef-d'œuvre de l'architecture grecque, une inscription gravée sur les pierres du pont en fait foi.

C'est le roi arménien Léon Ier de la dynastie des Roupinian qui a enlevé cette ville aux Grecs. (Elle s'appelait *Mopsuestia* du temps des grecs).

Elle possédait environ 300 maisons dont 120 arméniennes. Les habitants s'occupent généralement des travaux de terre et un peu de commerce. — Il n'y reste plus d'arméniens ; tout a été impitoyablement fauché par le glaive. L'église et l'école arméniennes ont été mises en ruines irréparables. Les maisons ont été flambées et les biens des malheureux, pillés et mis à sac.

Entre Missis et Hamidié, se trouve un ancien château-fort sur les hauteurs des monts. C'est l'ancien *Fort Léon* bâti par un roi arménien Léon. — Les Turcs l'on surnommé *Yelan* Kalé (fort), pour faire disparaître l'ancienne dénomination. — *Yelan* signifie (serpent).

Abdoglou. — La perle des villages, à 4 heures d'Adana, sur le Djihoun ; très envié à cause de ses progrès agricoles et pour la fertilité de son sol. Ce village absolument arménien, de 100 familles, a été anéanti et saccagé avec une sauvagerie non pareille ; tous les hommes ont été massacrés odieusement.

Kara-Issalou se trouve situé dans la région montagneuse du Sandjak d'Adana. Il possédait 75 à 80 arméniens qui ont tous passé au fil de l'epée. Le meilleur coton du Vilayet d'Adana est exporté d'ici et apprécié à sa valeur.

Hamidié. — Créé après la guerre de Crimée en 1856, c'était une agglomération des émigrés de Crimée, de la Roumélie, du Daghistan et du Caucase. Son territoire étant vaste et son sol très fertile, son commerce augmentait de jour en jour. — Dans les derniers 15 à 20 ans, 70 familles arméniennes y sont venues pour s'installer, originaires de Césarée, Kharpout, Marache et Hadjïne. — Les 60 p. 0/0 du commerce local avaient passé entre leurs mains ; ils ont été mis à l'index et affreusement massacrés pendant les événements d'avril 1909. — Les autorités ont changé plus tard le nom de Hamidié en celui de *Djïhan.*

Hamidié était appelé primitivement *Yarsouvad*, bâti il y a 50 ans par des Tartares Noughaï. Il y reste un seul survivant arménien, le pharmacien Nersès qui avait aussi reçu un coup de marteau à la tête et a échappé à la mort. — Après avoir démoli avec furie l'Eglise arménienne de l'endroit, on l'avait réduite en un lieu de nécessité, dans l'intention de vilipender la religion arménienne.

Plus loin, on remarque les ruines de la maison d'un

certain Gharti, originaire de Marache où 200 arméniens ont été carbonisés en essayant une résistance désespérée. (Voir page 142 du livre intitulé « *Un mois en Cilicie* », par Mme Archagouhi Théotik).

Karatache est un petit port sur la côte du Vilayet d'Adana, il s'occupe un peu d'exportation. Il y avait peu d'arméniens venus de Hadjine.

Dans l'avenir ce petit port au fond du golfe de Youmourtalik, jouera un rôle commercial actif.

Des massacres eurent également lieu ici même.

Ghayirli (*Chadriguine* des arméniens) village de 1000 âmes, à 3 heures à l'Est d'Adana, sur le Sihoun.

C. — SANDJAK DE DJÉBEL-BÉRÉKET (Monts Amanus).

Il se divise en cinq *cazas* :

1° Le Caza de Erzine.
2° Le Caza de Osmanié, (converti actuellement en Caza de Deurt-Yol).
3° — Boulanik.
4° — Islahié.
5° — Khassa.

Djébel-Béréket se traduit par Monts d'Abondance ; ce sont les monts Amanus des anciens, dénommés aussi *Guiavour Dagh* (Monts des Chrétiens), appelé par les arméniens, *Hay-lère* (*Monts arméniens*) ou bien aussi *Monts-Noirs*.

Voici les localités du Sandjak :

Erzine (*Argheni*). Chef-lieu des autorités du Sandjak à trois heures de la mer. (Population : 300 famil-

les islams et 30 familles arméniennes. Ces dernières ont été toutes massacrées impitoyablement. — Le sol n'est pas prospère et l'eau est rare.

Tchork-Marzouan. — Non loin de la mer, aux pieds des monts Amanus, distante de 2 heures 1/2 d'Erzine et de 1 heure de Payas. — Ce nom provient d'une ancienne dénomination arménienne. Les fondateurs de ce village venaient de Zeïtoun et l'avaient baptisé ainsi à cause de quatre notables de la nation arménienne qui le gouvernaient. *Tchork-Marzban* est un composé de deux mots arméniens, *tchork* (quatre), *marzban* (seigneur ou gouverneur). Ce nom déplaisant au régime hamidien on l'a transformé en *Deurt-Yol* en turc. Elle possède 1000 familles arméniennes ; c'est une ville essentiellement arménienne. — Son marché possédant quatre rues, on l'a dénommée aussi *Deurt-Yol*, (Quatre chemins) ; on l'appelle aussi *Tchaï* (Rivière) parce qu'une rivière la traverse.

Tchork-Marzouan, avec les villages voisins *Odjakli* et *Euzerli* a des jardins magnifiques de citronniers, d'orangers de différents acabits ; la production est abondante. — La qualité de ces oranges est supérieure à celle de Jaffa et de Tripoli. On en envoie par tout l'Empire ottoman et en Russie. Il se fait annuellement une exportation de 50 millions de pièces d'oranges et de citrons. — Son territoire est vaste et très fertile, sa population est très intelligente, valeureuse, courageuse et enclin au progrès. — 40 0/0 de la population s'occupe de commerce, 40 0/0 d'agriculture et le reste de toutes sortes de travaux : il s'y fait un commerce de soie de 275.000 francs.

Elle a profité énormément pendant ces dernières années du commerce des planches de bois qu'on se

procure dans les forêts avoisinantes. — Il n'y a pas eu beaucoup de victimes pendant les évènements de 1909, grâce à sa fameuse résistance de quinze jours aux bandes armées d'une vingtaine de mille hommes ; les habitants de Odjakli, Euzerli et Nadjarli s'y étaient réfugiés aussi. — Mais les magnifiques fermes qui se trouvaient du côté d'Ayas, *Akpounar*, *Arsus*, *Hamzali* ont été saccagées, dévastées et à peu près 200 cultivateurs métayers qui se trouvaient sur les routes, ont été massacrés par les assaillants musulmans.

Si l'on créait un petit port devant la ville, en y construisant des docks et des douanes et qu'il y ait un service de bateaux, le pays et le gouvernement auraient chacun leurs avantages et leurs profits particuliers.

Tchork-Marzouan possède des écoles pour garçonnets et pour filles. Son commerce est assez florissant, étant presque le chef-lieu de 150 à 200 villages. Si l'on s'avance de 1 à 2 heures à l'intérieur vers les monts Amanus, l'on découvre un splendide panorama, une vue rare et superbe vers *Tchoukour Ova*, le golfe d'Alexandrette et la Méditerranée. — La classe aisée vient ici passer la saison estivale à *Tcheukek*, *Délioghlan*, et *Tchinar-Kovouchi*.

Dans une forêt au-dessus de Tchork-Marzouan, sur le versant de l'Amanus (Monts Noirs), on découvre les restes et ruines d'une abbaye, vestiges de l'ancien catholicosat cilicien.

Odjakli, situé à un quart d'heure de Tchork-Marzouan (900 habitations dont la moitié arméniennes). — Les arméniens, aussitôt que les massacres ont commencé, ont abandonné leurs maisons et

meubles et se sont réfugiés à Tchork-Marzouan. Tout ce qu'ils possédaient a été pillé, démoli et brûlé. — Une quarantaine de personnes qui n'avaient pu s'échapper, ont été égorgées et éventrées.

Euzerli. — Beau village, entouré de jardins, à 1 heure de la mer et distant d'une demi-heure de Deurt-Yol.

Ses oranges sont renommées, l'eau est excellente. Elle possédait 600 familles dont la moitié arménienne. Celles-ci se sont sauvées à Tchork-Marzouan. Leurs biens ont été brûlés et enlevés; tout est ruine et désolation. Euzerli possédait deux églises et trois écoles arméniennes.

Ayas (Ancien Aegae), à une distance de 6-7 heures de Tchork-Marzouan. C'est le chef-lieu du *Nahié* de Youmourtalik. C'est une petite ville historique; Alexandre-le-Grand s'est battu là contre les Persans. C'était un petit port très actif dans l'antiquité, faisant le transit du commerce entre l'Orient et l'Occident. Les Egyptiens, les Vénitiens et les Gênois y avaient leurs ambassadeurs. On y remarque encore, ainsi que dans les environs, les vestiges d'anciens aqueducs, forteresses, palais et résidences balnéaires aux bords de la mer.

C'est le port d'exportation des blés et produits de Sis, Kars, Osmanié, Hamidié et Tchork-Marzouan ; pendant la saison d'été, quelques bateaux à vapeur viennent charger de la marchandise à destination de l'Occident.

Une partie des 30 familles arméniennes a été victime des troubles.

Kessar. — Petit village tous près d'Ayas.

Nadjarli est le seul village arménien du *Nahié*

d'Ayas ; son sol est très fertile. Situé sur une hauteur, à 3 heures d'Ayas, il possède 150-160 familles arméniennes s'adonnant à l'agriculture. C'est le village du *liva* qui paye le plus de dîme au gouvernement pour sa production ; cette dîme atteint presque 180.000 piastres annuellement (42.000 francs).

Les habitants de ce village après une résistance de 25-30 heures, aux attaques de 15.000 bandits pillards armés se sont enfuis à Tchork-Marzouan, le village fut mis à sac et incendié par les sauvages.

Osmanié. — Ce village contenait environ 2.000 maisons dont 250 familles arméniennes venues un peu de toutes les provinces de l'Arménie ; elles s'occupaient de commerce et d'industrie, mais elles étaient généralement pauvres. La production du riz est abondante.

Il y a eu un massacre presque général des arméniens ; cependant quelques-uns ont été sauvegardés par quelques musulmans qui ont eu pitié d'eux. Environ 2.000 arméniens, en comptant les ouvriers agricoles ont été immolés dans l'espace de deux heures et brûlés dans leur église. Il ne reste plus que quelques vieilles veuves.

Yarpouz. — Il y existait une centaine de familles arméniennes, mais elles avaient déjà colonisé ailleurs bien avant les troubles de 1909 ; il n'y a donc presque rien à signaler.

Kichnez. — Centre du *nahié* de Kaypak. Toute sa population de 150 familles est arménienne ; ce sont tous des agriculteurs. Il y a eu peu de victimes aux événements.

Hassan-beylik (Hay-lère, en arménien), à 6 heures au Nord-Ouest d'Osmanié. C'est la station estivale

d'Osmanié très agréablement située sur des collines. Elle possédait 500 maisons dont la grande partie arménienne. Quoique les arméniens aient résisté pendant quelque temps à la populace armée, ils ont été pourtant obligés de s'enfuir, la moitié a été massacrée.

Bahdjé au *caza* de Boulanik, à 10 heures à l'Est d'Osmanié, sur la route de Marache. Le chemin de fer de Konia à Bagdad passera par là. Elle possédait 500 maisons, dont 100 maisons arméniennes. La populace a incendié ces dernières et massacré leurs habitants entièrement. Le *mufti* de ce village a été le plus sauvage des barbares de la région, ses méfaits monstrueux sont innombrables.

Islahié, situé au Nord-Ouest d'Osmanié. C'est une sous-préfecture à 18 heures de cette première. Elle possède 500 maisons entièrement turques. Les habitants sont tous dans la misère.

Payas, ancien petit port historique *Baïac*. Il ne sert actuellement que de bagne pour les condamnés criminels. Sur la Méditerranée. Il s'appelait également *Layas*.

Akbès (ancien Akbar) ou Ak-bache, toute petite ville, non loin d'Alexandrette, pas très loin de Beïlan ; sur le versant oriental des Monts Amanus. Il y existe un couvent des Pères Lazaristes.

D. **SANDJAK DE SÉLEFKÉ**, se divise en quatre *Cazas* (Sous-Préfecture). C'est-à-dire *Anamour, Gulnar, Mout* et *Arménak*.

Ce Sandjak se trouve situé à l'Ouest du Sandjak

de Mersine et longe les bords de la Méditerranée. La ville principale est Sélefké.

Sélefké, est une ville très insignifiante, assise sur les ruines de l'ancienne ville historique de *Séleucie.* Elle possède environ 500 maisons dont la moitié islams et l'autre moitié grecques et arméniennes. Comme elle est située à deux heures de la mer, son port, *Tache-oudjou*, ne possède que peu d'habitations. Elle est aussi bâtie sur l'emplacement d'une ancienne ville et d'une forteresse en ruines.

Sélefké est sortie indemne des derniers massacres. Le nombre des arméniens y était tout à fait insignifiant, on n'a pas pris la peine de s'occuper d'eux; au contraire les autres citoyens les ont pris sous leur protection.

Ainsi nous n'aurons pas à nous étendre longuement dans la description de ce sandjak, puisqu'il ne contient rien d'intéressant concernant les troubles ni la géographie commerciale.

E. **SANDJAK DE KOZAN.** — Chef-lieu Sis, est un *mutessariflik* (préfecture) divisé en quatre *Cazas* (sous-préfecture).

1° Caza de Sis
2° — — Hadjine
3° — — Fekké
4° — — Kars-bazar.

1° *Caza de Sis.* — Ce *Sandjak* s'appelle *Kozan* parce que, il y a trente-cinq ans environ quelques beys nommés *Kozanoglou* s'étaient emparé de ce coin

de terre et l'avaient gouverné pour leur compte propre pendant l'espace de six mois ; ils furent finalement vaincus, faits prisonniers et tués (on trouve encore de leurs descendants à Constantinople qui vivotent de quelques revenus de terres dont ils sont restés propriétaires dans ce sandjak).

Voilà pourquoi le gouvernement Ottoman préfère quand même appliquer le nom de Kozan à ce sandjak, pour faire disparaître la vraie dénomination arménienne de *Sis*. Ce sandjak est donc reconnu administrativement, *sous le nom de Kozan*.

Sis (Ville), était la dernière capitale du dernier royaume arménien de Cilicie ; il ne lui reste rien de sa splendeur d'il y a cinq cent cinquante ans environ. Cette ancienne capitale arménienne est presque un amas de ruines et son aspect est une tristesse morne.

Elle se trouve au Nord-Est d'Adana à une distance de dix-huit heures à cheval. La forteresse arménienne de Sis est célèbre dans toute l'Asie Mineure. Construite au milieu de l'immense plaine de *Tchoukour-Ova* si fertile en productions, elle contient plusieurs vestiges des anciennes splendeurs royales arméniennes. De toutes parts on rencontre à Sis les vestiges et les tombeaux d'une ville ancienne, ornementés de versets de psaume et de croix gentiment dessinées.

Le couvent arménien de Sis est le siège des Catholicos de Cilicie ; c'est encore une antiquité bien renommée comme la forteresse même et elle est bâtie sur le flanc d'une riche colline. C'est dans la crypte de la belle église de ce couvent que se trouvent les tombeaux des derniers rois arméniens de Cilicie. Le dernier roi Léon VI de la dynastie des Lusignan

fut l'hôte de la France, il a demeuré six ans au Palais des Tournelles à Paris cherchant aide et protection pour rentrer en Cilicie, mais la mort l'a emporté dans ses chagrins quotidiens et il fût enterré dans la basilique de Saint-Denis, près de Paris. Les amateurs d'antiquité trouveraient des objets bien curieux dans ce couvent de Sis, concernant l'époque arménienne de Cilicie.

Sis possède 1.000 maisons dont 800 arméniennes et 200 islams. Aux événements d'avril 1909, les arméniens de cette ville ont fait une belle résistance soutenue pendant cinq jours contre une nombreuse populace assaillante. Grâce à cette attitude courageuse des habitants la ville a été sauvée de l'anéantissement et il y a eu peu de pertes d'hommes.

Les villages à proximité de la ville sont *Hadjilar, Soulou-han, Bechehuyiz, Ak-Kaya, Akdam, Tchoak, Tchetchen, Say-Guetchid, Ayvali (Kurd).*

Anavarza (ancien Anarzapa), se trouve à trois heures vers le Sud de Sis. C'est une magnifique forteresse restant du temps du royaume cilicien. Tout près de là se trouve la belle et productive ferme de *Telan*, dépendant du couvent du catholicosat arménien de Sis ; cependant le gouvernement suscite continuellement des misères pour enlever tôt ou tard cet apanage au couvent.

2° *Caza de Hadjine.* — Ville principale Hadjine.

Hadjine (Ville) est située à quarante heures au Nord-Est d'Adana et à vingt heures à cheval de la ville de Sis. Ville essentiellement arménienne de 25.000 âmes environ près des monts Taurus ; elle possède seulement une cinquantaine de familles islams

qui parlent aussi l'arménien. Elle est bâtie sur le versant d'une colline, en forme d'amphithéâtre. Au centre de la ville, à l'extrémité d'un précipice terrible, se trouve une formidable forteresse restant du temps des rois de Cilicie, dans son enceinte on a construit une magnifique et solide cathédrale ; c'est une antiquité à visiter.

Hadjine possède en outre deux églises grégoriennes, une arméno-catholique, deux églises des arméniens protestants, ainsi qu'une mosquée. La communauté arménienne possède en plus au versant d'une montagne en face de la ville le beau couvent renommé de Saint-Jacques.

Les habitants sont des agriculteurs et des travailleurs acharnés. En été il y fait frais, on respire l'air sain de la montagne, mais en hiver la plupart des hommes s'en vont vers les régions plus tempérées, du côté de la plaine d'Adana pour y chercher du travail et leur subsistance; ils sont presque tous pauvres. Voilà pourquoi la grande partie des massacrés aux environs d'Adana se trouvaient être des originaires de Hadjine. Actuellement il y a à Hadjine des quartiers pleins de veuves et d'orphelins où l'on ne voit pas un seul homme vaillant. Hadjine est la ville la plus importante de Cilicie et celle où il existe le plus d'arméniens. Cette ville a fait une résistance opiniâtre pendant treize jours consécutifs en avril 1909, contre 12 à 15.000 hommes de populace armée et les soldats réguliers de Fekké, qui ne demandaient qu'à démolir et brûler toute la ville et anéantir les arméniens. Miss Rose Lambred s'y est dévouée corps et âme pendant et après les événements en question.

Hadjine est une ville qui a beaucoup d'avenir, si

l'on ne lui porte pas un coup. L'école des filles des Pères Jésuites et trois maisons seulement ont brûlé.

Dans ses environs se trouvent deux beaux villages arméniens *Char-déré* et *Roumlou*, ainsi que plusieurs villages habités par l'islam, c'est-à dire *Maghara*, *Yaghbassan*, *Panlik*, *Gurlochène*, *Imam-colou*, *Karsavouran*, *Changza*, *Heuketdji*, *Bolad*, *Ak-pounar*, *Kaya-pounar*, *Iydebel*, *Tchamourlou*, *Chortdjaghez*, *Hastahané*, *Damlali*, *Doghanli*, *Kayardjikli Kazekli*, etc., etc , etc. Ce sont les populations de ces villages, réunies aux montagnards qui qui se sont ruées à main armée sur la ville de Hadjine.

Char-déré (village, près de Hadjine mérite une mention toute spéciale à cause de ses antiquités; c'est l'ancien *Comana* des Romains. C'était une station estivale recherchée ; on y rencontre les vestiges d'un temple païen ainsi que d'un amphithéâtre et des catacombes ayant des pièces souterraines en marbre.

Parmi les antiquités on remarque également une immense pierre en forme de porte qu'on appelle *Tache-capou*. La grande partie des constructions de ce village sont des restes d'anciens palais en marbre du temps des romains, les cours sont dallées de superbes pierres ornementées de dessins agréables, les murailles des chambres sont en faïence et en pierres de couleur. Les vestiges de palais et de bains romains sont nombreux. Les habitants font le commerce de monnaies antiques et d'antiquités précieuses. Les antiquaires feraient bien de visiter une fois ces parages pour examiner des trésors qui y sont enfouis.

3° *Caza de Fekké.* — Chef-lieu Fekké.

Fekké (Ville) ancien *Vahga* des arméniens. Elle est située entre Sis et Hadjine à six heures au Sud de cette dernière ville, dans les chaînes du Taurus. Assis sur un effrayant précipice, à l'extrémité de la ville, le fort de Vahga domine les plaines et cause de l'effroi aux voyageurs qui passent par là.

Quand à la suite de la fin tragique du roi Kakig de la branche Pakradouni, la royauté arménienne des bagratiens s'éteignit à jamais, le prince Roupène proche parent du défunt émigra de la grande Arménie et vint planter la base de sa principauté dans un village nommé *Coromozol* (*Gurumdjé* des turcs) à huit heures de distance de Vahga. Après sa mort, son fils Constantin 1er a choisi Vahga comme capitale de la principauté.

Par conséquent le premier berceau du royaume cilicien fut Coromozol, ensuite Vahga, plus tard Sis et Tarse et en tout dernier lieu encore Sis. Le fort de Vahga était un fort beau monument antique aujourd'hui en ruines.

La ville se compose de 500 maisons dont 300 arméniennes. Les arméniens ont été épargnés aux derniers événements, grâce à l'humanité et à l'intelligence du caïmacam qui a su les préserver.

Aux environs de Fekké se trouvent les villages arméniens de *Gurumdjé* (Coromozol) *Yerébakan*, *Carakeuy*, *Tachdji*, *Bechkardache*, *Sati*, *Yénidjé*, etc., etc.

4° *Caza de Kars-bazar.* — Chef-lieu *Kars.*

Kars est situé à 18 heures à l'Est d'Adana et à 6 heures au Sud de Sis ; son nom officiel est *Kars-*

Zulkadri. Elle possède 400 maisons, moitié islam, moitié arménienne. Aux environs on compte 67 villages; c'est ici qu'un marché se tient où les villageois se pressent pour trafiquer du commerce des produits de leur sol. Les arméniens y possèdent une église et deux écoles; les prêtres latins ont également une petite école. Ce village a échappé au carnage grâce à sa belle résistance dirigée par *Djine Torosse*, arménien originaire de Hadjine. Ce héros de cœur a sauvé 6.000 arméniens accourus là de tous les environs; malgré cela, plusieurs maisons ont été détruites.

Le château-fort du prince Ochine Lampronatzi se trouve dans un état délabré, sur la route de Marache.

LE VILAYET D'ALEP

Population 994.600 habitants. Superficie 78.600 kil. carrés. Divisé en 3 *Sandjaks*, 23 *Cazas* et 14 *Nahiés*.

1° Merkez. **Sandjak d'Alep.**

1° Caza d'Alep.
2° — de Killis.
3° — d'Aïntab.
4° — d'Antakkié.
5° — d'Iskenderoun.
6° — de Harem.
7° — de Idlis.
8° — de Djisr-Chor.
9° — de Djebel-Semdan.

10° Caza de Mogra.
11° — de El Bob.
12° — de Membidje.
13° — de Beïlan.
14° — de Rekkd.

2° Sandjak de Marache.

1° Caza de Marache.
2° — de Elbistan.
3° — d'Anderine.
4° — de Bazardjik.
5° — de Zeïtoun.

3° Sandjak Ourfa.

1° Caza d'Ourfa.
2° — de Roum-kalé.
3° — de Biredjik.
4° — de Souroudj.

Les limites géographiques de ce vilayet sont :

La mer Méditerranée et le Vilayet d'Adana à l'Ouest. Les Vilayets de Sivas, de Mamouret-ul-Aziz au Nord ; le Vilayet de Diarbekîr et le Mutessariflik de Zor à l'Est; le Vilayet de Beyrouth (Syrie et Libnan) au Sud.

Voici quelques notions sur les principales villes de ce Vilayet, sans nous étendre beaucoup sur ce département qui ne nous intéresse pas autant que ceux d'Adana et de Djebel Bereket qui sont devenus

célèbres par les monstruosités des Moustapha Remzi, des Djévad, des Assaf et consorts. Savoir :

Antakkié (*Antioche*), 20.000 habitants. Lors de la première croisade les chrétiens y établirent une principauté qui subsista jusqu'en 1268. Elle a possédé du temps où elle était la capitale florissante de la Syrie jusqu'à 500.000 habitants. Bâtie sur l'Oronte (Nahr el-Asi), patrie de Saint-Jean Chrysostôme. Les musulmans s'en emparèrent en 1268. — 80 familles arméniennes y ont été massacrées en 1909. Du côté de l'Ouest se trouvent les villages arméniens suivants : Hadji Habib, Youghounolouk, Khederbey, Bakof, Kéboussié et Butias qui possèdent tous leurs écoles.

Beïlan. — Au Sud d'Alexandrette, à 3 heures de distance, elle sert de station estivale à celle-là. Il y eut de grands massacres d'arméniens en 1909. Ancien *Bonel* du temps du royaume cilicien, à l'entrée d'Erminie. Aux environs : Atik, Kanlidéré, Saritchinar, Soghanli, Mizguit-eunu, Hadji Moussali, tous ces villages arméniens ont été massacrés en 1909.

Iskenderoun (Alexandrette), à l'Ouest du Vilayet, port sur la Méditerranée, ville bâtie par Alexandre le Grand dont elle porte le nom. Elle fait le trafic avec l'intérieur tels que Alep et Aïntab, etc., etc. Commerce assez florissant, mais l'air n'est pas salubre, 6.800 habitants dont 3.600 chrétiens. Aux environs : Arsus (Arché), Nerguizlik, Soouk-Olouk, Guzely, Mahmurlu, Merkez, Kermetli, Keur-Kouyou, Guiavour Ouchaghi, Ak-tchaï.

Alep (Péria des anciens) (environ 180.000 habitants). Bâtie au milieu d'une grande vallée, traversée par une rivière qui tarit en été. L'hiver se passe sans neige et il fait fort chaud pendant la saison d'été.

Centre d'un grand commerce. Métiers de cotonnades et de lainages.

Killis (Ciliza). — Entre Alep et Aïntab, 20.000 habitants dont 2.000 arméniens. Fabriques d'huile d'olives.

Khnous. — Petite ville sur la route d'Aïntab, au Nord de Killis. Aux environs : *Hamarig, Tchevirmé*, les habitants de ces deux villages arméniens ont été massacrés en 1909.

Aïntab. — Bâtie sur trois collines, 70.000 habitants dont plus de 25.000 arméniens. Ville antique et opulente située sur la route provinciale de Bagdad ; beaux jardins, environs magnifiques, montagneux et frais. Commerce florissant ; métiers de tapis, étoffes pour habillements, savonnerie, etc., etc. Elle était au moyen âge un grand fief de la principauté d'Edesse (*Ourfa* actuel). Elle s'appelait *Dolique*. Aux environs, *Kaypak*.

Kessab, sur le versant septentrional de Djebel-Libnan, aux pieds du Mont Akra. Possède une population de 1.000 maisons dont 700 familles arméniennes. Son port de commerce est *Karabouroun* sur le littoral de la Méditerranée. Les arméniens y ont été massacrés.

Kerek-Han. — Petit village sur la route d'Alexandrette à Alep, à 37 kilomètres. Hôtelleries et moulins. Aux environs, Amoukh, Deyirmen-Tache. Tous les arméniens ont été tués.

Marache (ancienne Germanicia de Cappadoce), à 44 heures à cheval, au Nord d'Alep, près du Mont Akhor, 25.000 à 30.000 habitants. Chef-lieu du Sandjak du même nom. Grand centre de commerce avec les cazas et avec une centaine de villages. Environs :

Dérékeuy, Kandia, Kéchifli, Tchakiroglou, Fendedjak, Gueuldeïz, qui sont des villages arméniens.

Anderine, limitrophe au Vilayet d'Adana, entre Zeïtoun et Marache, elle possède 21.000 habitants la plupart arméniens, elle commande à 82 villages. Grâce à la proximité de Zeïtoun dont les habitants sont de bons guerriers, ce caza n'a pas été endommagé pendant les massacres de 1909. Quelques villages situés un peu loin de ces parages ont été seulement pillés.

Zeïtoun, au Nord-Ouest de Marache, bâtie en amphithéâtre sur le versant de hautes montagnes. Population de 20.000 habitants tous arméniens ayant leur église, des écoles et un couvent célèbre au nom de la Sainte Vierge.

Ce nid d'aigle a été choisi par sept familles princières arméniennes qui ont émigré de la ville d'Ani, ancienne capitale arménienne détruite complètement par un grand tremblement de terre en 1319. Ces princes étaient venus s'installer tout d'abord en Cilicie dans un endroit qu'ils ont baptisé du nom d'*Ani-tzor* (Vallée d'Ani), mais ne s'y plaisant pas beaucoup, ils se sont transportés avec leur suite vers les monts de Zeïtoun (Tzitoun) mot qui signifie en arménien, *Oliviers.* Les habitants, montagnards bien bâtis sont très pauvres et s'occupent généralement de l'élevage du bétail et de travaux champêtres. Ils sont très braves, les femmes mêmes sont très courageuses. Très patriotes, retirés aux sommets de leurs montagnes et bons tireurs, ils ont résisté hardiment à une armée ottomane de 50.000 soldats sous Abdul-Aziz. Ce dernier, furieux de sa défaite, voulait y envoyer 150.000 hommes pour écraser entièrement les Zeïtou-

niotes. Cependant leur chef ecclésiastique, le prêtre Apartiantz, ayant eu vent de l'expédition qui se préparait pour leur destruction, eut le courage de faire un voyage jusqu'à Paris et de trouver le moyen de se présenter aux Tuileries pour déposer les doléances de ses co-nationaux aux pieds de l'Empereur. Napoléon III irrité de l'attitude prise par le Sultan contre de pauvres montagnards qui ne désiraient que la paix, télégraphia immédiatement au Sultan de faire arrêter de suite son expédition sous peine d'avoir affaire avec la France elle-même. Là-dessus le Sultan Abdul-Aziz rappela son armée et la France intervenant, une autonomie fut accordée à Zeïtoun, avec la nomination d'un gouverneur chrétien. Cependant cette clause a été annulée sous le régime tyrannique d'Abdul Hamid II, et l'Europe occupée ailleurs n'a pas élevé la voix contre cette nouvelle main-mise turque. Car Zeïtoun a depuis quelque temps un gouverneur turc et de nouvelles vexations se produisent journellement pour exaspérer la pauvre population rurale qui traîne dans la misère.

Un grand incendie avait presque entièrement détruit la ville en 1884, depuis cette date Zeïtoun n'a pas pu se relever de ses ruines.

Les monts environnants s'appelent *Berzinga*, *Solakdédé* et *Ker-Dzère*.

Oulni, petit village aux environs de Zeïtoun est renommé, l'histoire en fait mention.

Elbistan (Ablasta des arméniens), ville ancienne, à l'Est de Zeïtoun et au Nord-Est de Marache. Située au milieu d'une chaîne de montagnes, elle contient des vestiges romains.

Bazardjik. — Nouvelle ville, située entre Marache

et Aïntab ; aux environs il y a des forts remontant au temps des croisades.

Nissib ou Nissibine (*Medzbine* des arméniens) au Sud-Est de Aïntab, appelé également (Antioche de Muctonia), aux pieds du mont Karadéré (ancien Massius) près de la rivière *Djakhdjakh* (Muctonia). Capitale du royaume de la dynastie arménienne Archagouni. Lucullus s'en est emparé du temps de Tigrane. La ville a perdu toute son importance dans la suite et a été ruinée.

Ourfa (ancien *Our* des Chaldéens et *Edesse* ou *Rakel*). Capitale du royaume de Mésopotamie. En l'an 1.144 elle a passé entre les mains de Zanki d'Alep. Il y existe d'anciens forts avec des inscriptions chaldéennes, elle a possédé jusqu'à 200 églises. Commerce florissant, métiers d'étoffes pour vêtements. Edesse est un nom donné par Alexandre-le-Grand qui avait rebâti la ville. Ce fut, au lendemain de la prise de Jérusalem, le chef-lieu d'une principauté chrétienne fondée par Godefroi de Bouillon.

Roum-Kalé (*Hromgla* des arméniens) *Claïn* des grecs ; à deux jours à l'Est d'Aïntab. Vieux forts arméniens. Les catholicos arméniens y ont siégé longtemps, dont le célèbre Nersès Chenorhali qui s'appelait aussi *Glaétzi* du nom de la ville, qui veut dire en arménien : *de la ville de Glaé*. Le Catholicos Krikor Bahlavouni, surnommé aussi *Degha* (jeune) y fit construire un superbe temple pour conserver les restes des catholicos Bahlavouni. En 1293 le Sultan d'Egypte s'est emparé de la ville et a conduit avec lui le catholicos Stepannos ainsi que *le bras saint*, relique de Saint-Grégoire l'Illuminateur.

Tamerlan en 1401 a ruiné complètement la ville

qui est aujourd'hui presque délaissée. Il n'y reste plus qu'une quarantaine de maisons. Elle est bâtie en amphithéâtre sur le versant d'une colline, elle est entourée d'une enceinte forte en pierre. Plusieurs vestiges romains. Tombeau du catholicos Nersès Chenorhali.

STATISTIQUE

ÉVALUATIONS
DES DÉGATS ET DES MORTS

STATISTIQUE

S. E. Férid Pacha, ministre de l'Intérieur au moment des événements de 1909, disait aux journalistes de Constantinople : « Comment voulez-vous qu'il y ait 30.000 massacrés sur une population arménienne de 40.000 âmes en Cilicie, puisqu'il y a encore 25.000 vivants suivant notre statistique. Il y en a aussi une grande partie à Lattakié, on va les rapatrier. »

Pour combattre cette fausse évaluation de la statistique turque, nous nous trouvons dans l'obligation de mettre des chiffres exacts sous les yeux de nos lecteurs, chiffres qui proviennent du secrétaire même de l'évêché arménien du Vilayet d'Adana, Mr. Krikor Papazian, l'homme le plus compétent en la matière. Certainement l'évêché doit mieux qu'un autre connaître le nombre exact de ses ouailles.

Voici la statistique exacte en 1909, avant les événements d'Adana. On peut trouver aussi des détails plus précis dans un ouvrage spécial de Mg. Mouchegh, *Les Conseils d'un Pasteur.*

Population arménienne par *Sandjak* (district).

SANDJAK D'ADANA

Adana (ville)	17.844
Ermeni-Keuy (Hay-Kugh)	120
Indjirlik	250
Cheikh Mourad	160
Ghayerli	84
Guémi-Surène	37
Mihmandar	43
Abdi-Oglou	340
Tanghri-Verdi	95
Missis	500
Hamidié	418

SANDJAK DE MERSINE

Mersine (ville)	2.297
Tarsous »	3.139
Koz-Olouk	290

SANDJAK DE ITCH-IL

Gulek (Cilicie)	370
Mara	85

SANDJAK DE DJEBEL-BEREKET

Erzine-Yarpouz	243
Tchork-Marzevan (Deurt-Yol)	4.850
Odjakli,	1.940
Euzerli	1.056
Nadjarli	457
Osmanié	740

SANDJAK DE SÉLEFKÉ

Kaïpak banessi	25
Kichnèze	150
Ekbèze	450
Fassel (Eyri-boudjak)	70
Hadjilar	40
Kupedji	15
Demrèke	5
Teyèke	120
Islahié	5
Kaya-bachi	25
Baghtché	26
Keller	178
Entilli	132
Kunèsse	60
Pacha-Tchiftlighi	17
Bostan-agha-tchiftlighi	30
Kouchdjou-Moustafa	140
Bahdjé (Caza central de Boulanik)	722
Kizladj	60
Safranli	30
Hassan-beyli	1.848
Lapadjli	490
Kharni	524
Gueuk-Tchaïr	208
Kourdlar	66
Sélefké	371
Cette statistique ne comportant que la population arménienne grégorienne, il faut y ajouter les Arméniens catholiques et protestants (environ)	9.000

A ajouter les inscrits officiels des fermes d'Adana et de Hamidié, ainsi que la population flottante arménienne, non inscrite.....	3.000
Les ouvriers et journaliers pour les travaux agricoles, sans familles, des divers *sandjaks, cazas* et villages... (environ).	1.000
Les agriculteurs, fermiers-cultivateurs, provinciaux mobiles.....	4.000
Totaux.....	58.165

Ainsi donc, la population totale arménienne des *Sandjaks* d'Adana, Mersine, Sélefké et Djebel-Bereket, s'élèverait à 58.165.

Nous ne connaissons pas aussi exactement la population du Sandjak de Kozan (Sis) car nous ne possédons pas la nomenclature village par village ; cependant nous ne nous tromperons pas de beaucoup en inscrivant approximativement comme suit :

Caza de Sis (ville et environs).....	4.500	
— Kars-bazar (ville et env.)..	1.500	
— Fekké (Vahga) (v. et env.).	3.000	
— Hadjine (ville et environs).	25.000	
A ajouter également pour les cultivateurs journaliers flottants...	2.500	
On arriverait au minimum de...	36.500	36.500
Total.....		94.665

Ainsi donc la population arménienne du Vilayet d'Adana (en Cilicie) s'élèverait à 95.000 habitants,

sans compter celle du Vilayet d'Alep où il y a eu aussi de nombreuses victimes.

Or, sur un chiffre global de 95.000 âmes arméniennes, si l'on affirme qu'il y a eu 25 à 30.000 massacrés, ce chiffre n'est pas exagéré du tout, comme les Turcs le veulent prétendre.

Si nous calculons aussi les massacres qui ont eu lieu du côté d'Antioche, Beïlan, Alexandrette, Marache et autres localités du Vilayet d'Alep, nous pouvons affirmer sans aucun doute possible, que la nation arménienne a perdu **trente mille hommes**, sans parler des suites corollaires des massacres, c'est-à-dire la famine, le froid, la dysenterie et autres maladies provenant de la misère, qui ont emporté des milliers de femmes et d'orphelins.

Où sont-ils restés les 4.000 morts et une population arménienne de 40.000 âmes au maximum, signalés par Ferid Pacha? Ils sont de toutes les façons loin de la réalité; il lui convenait de parler ainsi pour atténuer autant que possible la faute des Turcs; mais pourquoi soutenir les coupables et assassins, au lieu de les punir en sa qualité de Ministre de l'Intérieur? Mystère!

Liste des habitations arméniennes d'Antioche et des environs, avant les massacres de 1909,

(Par le Correspondant d'Alep, du journal « *Puzantion* », publiée le 6 mai 1909.)

Antioche (Antakkié).....	Familles.	110
Bitias.....		110
Hadjabli.....		288
Yoghoun-olouk.....		214
Khederbey.....		310
Kéboussié.....		150
Vaki.....		30
Yacoubié.....		135
Kénié.....		130
Aramo.....		78
Ghéménié.....		55
Arfalié.....		45
Kessab et environs avec les fermes.....		1.130
Karadouran.....		180
Alexandrette (ville).....		150
Beïlan.....		455
Kerek-khan.....		50
	Familles.	3.620

Comme dans ces pays-là on est plutôt prolifique, on peut sans exagération mettre en moyenne six personnes par famille; cela ferait quand même une population arménienne, d'environ 22.000 âmes pour Antioche et ses environs, qu'il faudrait ajouter à celle du Vilayet d'Adana sans compter Alep, Aïntab et autres villes.

La population arménienne des deux *Vilayets* réunis serait donc d'un chiffre global de 150.000 âmes; bien

supérieur aux données turques, et cela sans tenir compte des 25.000 journaliers qui viennent dans le Vilayet d'Adana, à la saison printanière. — Chiffre qui porte le nombre d'Arméniens à 175.000 à 200.000 âmes environ.

Statistique sur les massacres d'Adana

Une liste produite par le journal turc publié à Constantinople, le *Tasvir-Efkiar*, du 31 juill./13 août 1909, donne les chiffres suivants de victimes des événements d'Adana. Soit :

6.429 morts, dont 5.243 chrétiens et 1.186 Islams.

Le Vali d'Adana, Moustapha Zihni Pacha avait déjà reconnu, en certaine occasion, un chiffre supérieur à 10.000 victimes. Quant au député H. Babiguian effendi, il a reconnu en se basant sur diverses listes officielles qu'il avait possédées pendant son enquête à Adana même, un chiffre supérieur à 20.000.

Par conséquent, la différence entre ces trois données est tellement énorme, qu'il faudrait attendre une liste plus complète, car il n'est pas commode du tout d'établir les manquants, surtout les célibataires qui voyageaient de ville en ville.

Le *Tasvir-Efkiar* dit que les victimes d'Adana (ville) sont dans les proportions suivantes, 2.739 chrétiens et 782 Islams, répartis comme suit :

Arméniens grégoriens, 1.771 ; Arméniens catholiques, 173 ; Arméniens protestants, 149 ; Grecs, 33 ; Chaldéens, 133 ; Syriens, 418 ; Assyriens, catholiques, 63.

En outre, dit-il, la valeur des bâtisses incendiées est de 10.604.000 piastres (environ 2.439.000 francs), et celle des bâtisses indemnes est de 61.825.000 piastres (14.220.000 francs).

Nous ne savons pas de quelle façon cette évaluation est établie, la seule chose que nous connaissions, c'est que les quartiers incendiés par les malfaiteurs étaient ceux habités par des Arméniens seulement, comme le *Tanine* aussi l'avait publié un jour, et comme l'avocat Me Vuccino l'a confirmé par devant la 1re chambre du Tribunal de commerce à Constantinople, au moment du procès intenté par le Catholicos de Cilicie, à la Compagnie française contre l'incendie, *L'Union,* de Paris. — Toute la perte est pour les Arméniens.

Voici maintenant la liste du *Tasvir-Efkiar* au sujet des victimes du Vilayet d'Adana :

	Chrétiens	Musulmans	Totaux
	—	—	—
Ville d'Adana.....	2.739	782	3.521
Bahdjé (Boulanek).....	752	9	761
Hamidié.....	378	175	553
Tarsous (Tarse).....	463	45	508
Osmanié.....	372	66	438
Erzine.....	208	12	220
Sis (Kozan).....	114	1	115
Hadjine (ville).....	15	78	93
Kars-bazari.....	60	17	77
Islahié	50	»	50
Kara-issalou.....	44	»	44
Khassa.....	33	»	33
Ilvanly.....	13	1	14
Fekké (Vahga).....	2	»	2
	5.243	1.186	6.429

Toujours du même journal :

DÉNOMBREMENT DES VICTIMES DE LA VILLE D'ADANA PAR SEXES ET NATIONALITÉS

Tués	Hommes	Femmes	Totaux
Islams	738	44	782
Grecs	32	1	33
Arméniens grégoriens	1.545	226	1.771
— catholiques	170	3	173
— protestants	138	11	149
Chaldéens	126	7	133
Syriens catholiques	58	4	62
Syriens	379	39	418
	3.186	335	3.521

Ces chiffres du *Tasvir-Efkiar* ont leur originalité particulière. Ce journal parvient jusqu'à nous donner le nombre des victimes innocentes des diverses nationalités chrétiennes par sexe.

Ces chiffres excellent par leur fumisterie. On sait que jamais autant d'Islams n'ont été tués malgré les bombes, dynamites et fusils de toutes sortes attribués aux Arméniens. Ce sont ces derniers qui sont les vraies victimes de la surprise. Les armes qui ont pénétré par les douanes de Beyrouth, de Sueidié, Lattakié et Mersine étaient destinées à armer les villageois et les montagnards islams, cela se comprend parfaitement. Car si les Arméniens avaient reçu ouvertement ou clandestinement des quantités d'armes, comme on les a calomniés à cet égard, ils auraient fait partout une résistance à outrance comme à Deurt-yol, Hadjine, Sis, et ils auraient payé bien cher leur vie, au lieu d'être malheureusement décimés.

On a ramassé traîtreusement les quelques fusils nouveaux systèmes qu'ils pouvaient posséder aux premiers événements, on les a fait désarmer et par les événements suivants du 12 au 14 avril on les a massacrés et incendiés complètement, les sachant sans aucune défense. Ne trouvez-vous pas cela horrible et inhumain ?

Monsieur H. Babiguian, député arménien, avait apporté plusieurs descriptions de ces horreurs. Le malheureux fut emporté par une angine de poitrine, dit-on, au commencement d'août 1909, à son retour d'Adana. Ce député rapportait d'Adana un nombre dérisoire pour les islams morts dans la bagarre ; il y en avait plusieurs qui avaient succombé en s'entre-égorgeant pour des butins qu'ils ne pouvaient pas se partager.

DONNÉES GOUVERNEMENTALES ÉMANANT DU GOUVERNEUR DU VILAYET D'ALEP

A Marache (ville).....	Tués.	43
A Enderine (faubourg).....		25
A Antioche.....		172
A Kessab.....		9
Dans diverses parties du Vilayet d'Alep.....		205
	Tués.....	454

et 6.797 éprouvés (1).

(1) Il est à remarquer qu'on n'a pas fait le dénombrement de ces victimes par nationalité !

DU JOURNAL « TANINE », ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ JEUNE-TURC « UNION ET PROGRÈS »

Province d'Adana.

A Adana (ville). — Grand massacre, pillage et incendie.

A Missis. — Massacre, pillage et incendie.

A Hamidié — — —

A Sis (Kozan). — Siège du Catholicos. Pas de massacre.

A Hadjine. — Il existe de nombreux arméniens. Il y a 72 islams tués. Dans les villages, peu de turcs, par contre de nombreux arméniens tués.

A Osmanié. — Événements, incendie des églises. *Massacre et pillage par les Redifs* (territoriaux) (1).

A Bahdjé. — Massacre, pillage et incendie.

A Yarpouz. — Evénements de peu d'importance.

A Erzine. — — — —
(dans le Djebel-Bereket).

A Deurt-Yol. — Massacre de la part des musulmans. — Les arméniens en uniforme ont barricadé le village. Des canons construits avec des conduites d'eau en fer ont été employés par des volontaires de la tribu *Pochal*. Beaucoup de monde venu du dehors (2).

(1) C'est le premier aveu de la participation des soldats aux carnages et au butin. Cela a son importance, surtout venant d'un journal officiel jeune-turc.

(2) Le dit journal ne donne pas des détails précis sur les massacres, pillages et incendies par malveillance pour étouffer les chrétiens dans leurs derniers refuges, leurs églises. Il veut constater absolument qu'il existait des canons en conduites d'eau et qu'ils étaient employés par les arméniens de Deurt-Yol.

Il n'existe pas en outre de tribu du nom *Pochal*; c'est une pure invention, un mot jeté au hasard, comme une trouvaille. D'ailleurs ce mot n'est pas connu des arméniens.

A Mersine. — Pas de troubles.

A Tarsous. — Événements, massacre, pillage et incendie.

A Ayas. — Pillage et massacre.

A Islahié. — Pas de troubles.

A Khassa. — Le monastère de *Ekbez* a été assiégé. Quelques femmes ont été enlevées par des Islams (1).

A Iskenderoun (Alexandrette). — Rien dans la ville même. Quelques maisons incendiées aux alentours.

Vilayet d'Alep.

A Beïlan. — Pas de troubles.

A Kerek-Khan. — Les arméniens ont été massacrés et le village incendié par les Islams.

A Antakkié (Antioche). — Les soldats *Redifs* d'accord avec la populace ont commis des massacres et du pillage en grand.

A Kessab. — Ce village est essentiellement arménien; les Islams l'ont attaqué, ils ont massacré les habitants et tout détruit.

A Marache. — Quelques personnes tuées, pillage insignifiant (2).

(1) Le Vali assurait qu'on n'avait pas enlevé des chrétiennes.

(2) Voilà donc une liste préparée par un organe qui se vante d'être juste, bien renseigné et véridique. Nous lui demandons pourquoi il n'a pas osé poser quelques chiffres pour montrer clairement le nombre des morts de part et d'autre. On lit dans cette liste qu'il y a eu 72 Islams tués à Hadjine; et dans les autres villes et villages, combien? Quel a été le nombre des arméniens massacrés? Il fallait pousser la franchise plus loin et puisqu'on dit que les Islams ont attaqué tel ou tel village, dire aussi quelles sont par contre les habitations et les villes attaquées par des arméniens en armes. Du moment qu'on n'a pas osé préciser ces faits, cela indique catégoriquement que les Islams ont attaqué les chrétiens partout à la même heure avec une

Le *Tanine* voulait intervertir les rôles, incriminer derechef les arméniens, en prétendant qu'il y avait beaucoup plus de turcs massacrés par ces premiers. Cependant son article était écrit avec un excès de fiel, il était en contradiction avec la vérité et tourné bien gauchement pour être cru.

Il a eu sa réplique comme il le méritait. Ce fût un tolle général dans les journaux arméniens de Constantinople. Le *Jamanak*, l'*Arévelk*, le *Djérideï-Charkié*, etc., ont publié des articles sensationnels, le 11 et 12 juin 1909 et l'ont fait taire d'une façon exquise.

D'ailleurs le *Tanine* et l'*Ittihad* ont toujours combattu contre les arméniens et ont tâché de mettre la discorde dans la Fraternité octroyée par la Constitution ottomane.

---

précision, une férocité et un ensemble parfait. Le coup était savamment étudié et combiné d'avance. Les pauvres arméniens furent surpris partout, même au milieu de leurs travaux des champs ; on les abattit à coups de fusil, comme des lapins et, s'ils tentaient de se défendre, on les mutilait sans pitié. Si quelques musulmans fanatiques sont tombés dans les assauts qu'ils ont donnés avec préméditation, ceux-là ne sont pas à plaindre car ils ont cherché eux-mêmes la mort. Ils n'avaient qu'à rester tranquillement chez eux, au lieu d'aller de sang-froid à la tuerie, pour égorger dans leurs lits des frères de la Constitution qui ne demandaient qu'à vivre en paix.

Le *Tanine* reconnaissait donc malgré lui, en date du 10 juin 1909, que des soldats avaient participé aux massacres ainsi qu'aux pillages. Il ajoutait que c'était des *redifs*, quand on sait pertinemment par toutes les correspondances privées et des rapports consulaires que c'étaient des soldats envoyés de Dédé-agatch (3e corps d'armée, armée de la Constitution même). Voir à ce sujet également le rapport Faïk et Mostidjian. Enfin, c'est tout de même un aveu de la part des jeunes turcs ; auparavant, ils niaient énergiquement toute participation des soldats réguliers.

Le même journal répondait aussi à la même date au journal *Le Matin* de Paris, en contestant les faits et récits y publiés le 5 juin 1909 au sujet des événements d'Adana.

ÉPROUVÉS ARMÉNIENS DE CILICIE

Un correspondant de journaux anglais donne des chiffres approximatifs, sans aucune exagération, comme suit :

A Adana (ville).....	23.000	affamés et besogneux.	
Tarsous (ville).....	4.500	—	—
Mersine.....	800	—	—
Larnaca (Chypre)...	1.200	—	réfugiés
Aux Monts Amanus, dans les villages de Djébel Bereket.	5.000	—	—
Marache.....	14.000	—	—
Hadjine.....	11.000	—	—
Deurt-Yol.....	3.500	—	—
Alexandrette (ville).	3.000	—	—
Lattakié et environs.	4.500	—	—
	72.500	Eprouvés, affamés,	

sans compter les villes qui ne sont pas indiquées dans cette liste, *tel que Sis, Aïntab, Antioche et autres.*

Dans une autre liste parue dans le *Puzantion* du 11/24 mai 1909, nous voyons aussi figurer les localités suivantes :

Aux alentours d'Alexandrette.....	15.000	affamés et réfugiés	
A Antioche (Kessab, Hadji Nabibli).....	10.000	—	—
Beïlan.....	800	—	—

Ces deux listes réunies forment ensemble un chiffre global de 100.000 âmes qui errent sur la terre ensanglantée de Cilicie, qui promènent leur misère et qui déambulent pour dénicher un morceau de pain en quémandant et criant famine. Pourtant, il y a des cœurs généreux qui leur envoient des secours, mais ceux-ci ne leur arrivent qu'après des détours et surtout une considérable réduction.

Monsieur Schiphert qui a voyagé à cheval dans ces parages, écrit d'Aïntab qu'il a rencontré 3.000 femmes et enfants réfugiés et blottis dans la petite église protestante de Bahdjé (Boulanik). Quelques-uns étaient blessés et tous avaient faim. La mortalité est énorme surtout parmi les enfants. *Il n'y avait pas un seul homme.* Il ajoute qu'il a vu le même état de choses dans différentes localités sur sa route (Voir le *Manzoumé-Efkiar* du 18/31 mai 1909).

ÉVALUATION APPROXIMATIVE DES PERTES MATÉRIELLES DE LA PROVINCE D'ADANA, AUX ÉVÉNEMENTS D'AVRIL 1909.

Il est certain que les éprouvés et sinistrés ne recevront pas de secours pour la totalité de leurs pertes.

A la place d'une maison incendiée de la valeur, par exemple, de 500 livres turques (11.500 fr.), on construirait une maisonnette de 20 livres (450 fr.); à la place de meubles et biens pillés, d'une valeur de 100 livres (2,300 fr.) on leur procurerait des objets divers valant dans les 10 livres (230 fr.). Quant aux

produits détruits dans les fermes et les champs, ils ne seraient pas remplacés ; d'où l'on peut conclure qu'on ne pourrait rentrer tout au plus que dans les 10 0/0 de la valeur perdue.

Donc pour trouver un chiffre approximatif dérisoire des dégâts matériels, examinons un peu les secours envoyés à Adana, ou *bien recueillis, souscrits ou votés pour être distribués aux sinistrés* :

A. — Somme votée premièrement par la Chambre nationale des députés ottomans.....	£. 100.000
B. — Souscrit dans les milieux arméniens, ainsi que par l'entremise de la Commission internationale de secours siégeant à Constantinople.....	» 25.000
C. — Somme promise par le Gouvernement Ottoman, pour secourir les négociants ruinés.....	» 100.000
D. — Somme votée une seconde fois par le Gouvernement à envoyer par l'intermédiaire de la Banque Impériale Ottomane.....	» 130.000
Somme totale...	£ 355.000

Le décuple de 355.000 = £ 3.550.000 soit en fr. = 81.650.000. On supposerait que les pertes matérielles s'élèveraient à cette somme, en prenant le chiffre des secours comme base ; dont les 90 0/0 sont des pertes arméniennes.

Cette richesse à jamais perdue a brisé l'activité commerciale et industrielle ainsi que l'essor de toute la province d'Adana, qui faisait encaisser annuelle-

ment au gouvernement plus de 350.000 livres turques. En Europe pour produire une rente annuelle pareille, il faudrait un capital de 12 millions de livres, c'est-à-dire de 276.000.000 francs.

Voilà approximativement les pertes matérielles que la province à dû subir par la criminalité des auteurs des malheurs ciliciens, sans compter naturellement les pertes des fermes et champs qui feraient *décupler* nos évaluations approximatives.

En 1909, la Province d'Adana avait produit 80.000 balles de coton, tandis que la production de 1910 n'atteint pas même 40.000 balles et ainsi de suite pour les autres produits.

Statistique des dégâts matériels

PRÉSENTÉE PAR LE JOURNAL *Tanine* DE CONSTANTINOPLE EN DATE DE JUILLET 1909, EN RÉPONSE AUX BRUITS RÉPANDUS QUE LE VILAYET D'ADANA ÉTAIT DEVENU UN AMAS DE TERRAINS INCENDIÉS.

		Aux Chrétiens	Aux Musulmans
A Adana.	Maisons.....	554	140
—	Boutiques.....	265	103
—	Mosquées.....	»	3
—	Eglises.....	6	»
—	Ecoles.....	5	»
—	Hôtel.....	1	»
—	Dépôts de marchandises....	3	»
—	Hans (hôtelleries).....	2	3
—	Moulins.....	3	»
—	Fabrique de coton.....	1	»

A Adana.	Pavillons dans les vignes...	104	5
—	Petites maisonnettes dans les vignes.....	165	25
A Davoudlar (village).	Maisons de ferme.	5	»
—	Maisons.....	6	»
A Christian Keuy.	Maisons de ferme.	3	»
—	Maisons.....	37	»
A Indjirlik.	Maisons de ferme.	6	»
—	Maisons.....	20	»
A Palamout.	Maisons de ferme.	4	»
—	Maisons.....	21	»
—	Petites chambres de ferme.	55	»
—	Diverses fermes.....	8	»
A Missis.	Maisons.....	49	»
—	Huttes, baraques.....	15	»
—	Fermes.....	15	»
—	Boutique.....	1	»
—	Petites maisonnettes.....	2	»
A Hamidié.	Hans (hôtellerie).....	13	4
—	Maisons.....	5	2
—	Boutique (café).....	»	1
—	Boutique.....	»	3
—	Fermes.....	6	»
A Kara-issalou.	Baraque de berger....	1	»
—	Chambre.....	1	»
A Tarsous.	Maisons.....	158	22
A Elvanli (village).	Chambre.....	1	»
—	Maisons.....	64	1
Aux environs de Tarsous.	Habitat. d'été.	15	»
—	— Fermes.....	9	»
—	— Boutiques....	8	»
—	— Dépôt (Masséré).	1	»
—	— Ecole.....	1	»
A Sis.	Maisons.....	32	»
—	Baraques.....	320	»
—	Moulins.....	7	»

A Kars.	Maisons.....	78	»
—	Baraques.....	61	»
A Hadjine.	Maisons.....	102	2
—	Eglise.....	1	»
—	Ecoles.....	2	1
—	Baraques.....	394	22
—	Ecuries.....	6	»
—	Fermes.....	3	»
—	Fours.....	5	»
—	Moulins.....	4	»
—	Boutiques.....	18	4
—	Maisonnettes.....	94	»
—	Baraques.....	634	25
A Deurt-Yol.	Maisons.....	973	48
A Odjakli.	Baraques.....	289	»
A Bouhourly.	Boutiques.....	76	»
—	Magasins.....	10	»
—	Fabrique.....	1	»
—	Hans.....	2	»
—	Eglises.....	4	»
—	Ecoles.....	7	»
—	Fermes.....	97	»
A Youmourtalik.	Hans.....	5	»
—	Fermes.....	97	»
A Khassa ou Eyri Boutchak (village).	Maisons.....	7	»
A Ekbez.	Maisons.....	3	»
A Osmanié.	Maisons.....	16	»
—	Baraques.....	65	»
—	Eglises.....	2	»
A Islahié.	Maisons.....	29	»
—	Baraques.....	13	»

D'après cette liste, 4.823 maisons, boutiques et diverses constructions situées à Adana et dans ses environs sont brûlées et consumées par le feu, dont

4.437 appartenant aux chrétiens et 386 aux musulmans. Les constructions de valeur sont celles qui se trouvent dans les villes, surtout à Adana; elles appartenaient aux arméniens.

Les dégâts causés à Antakkié, Kerek-han, Kessab et Sueïdié, qui se trouvent dans le Vilayet d'Alep ne sont pas compris dans cette liste.

Le journal *Tanine* publiait dernièrement que les dégâts éprouvés par les musulmans étaient aussi importants que ceux des chrétiens. On lui avait répondu que les pertes des Arméniens dépassaient de dix fois celles des musulmans. La liste ci-dessus publiée par le même journal, confirme nos prévisions. Cependant nous ne voulons pas nous baser sur les chiffres y contenus, car ils ne nous inspirent pas confiance.

Par exemple, voici ci-dessous une liste courte et exacte présentée par une Commission d'enquête composée du colonel Bechir Effendi, président et Ahmed Effendi et Mr. Haroutioun Terzian, dénombrant les bâtisses incendiées à Hadjine et ses environs (dans le Caza).

Savoir :

A Hadjine (ville).....	Maisons.	3
A Char-déré.....	»	75
A Roumlou.....	»	25
—	Eglise..	1
—	Ecoles..	3
—	Fermes.	11
—	Moulins.	3
A Bahtché (Caza de Hadjine).....	Maisons.	70
A Bagh-coulibessi.....	»	300
A Davar kichlassi.....	»	100
TOTAL, pièces.....		591

Comme on le remarque, ces chiffres pour Hadjine (Caza) et ville diffèrent totalement dans le détail et dans le total, de ceux inscrits dans la liste du *Tanine*, ce qui nous fait croire que toute la liste de ce journal est écrite de même, à tort et à travers.

CONCLUSION

Le printemps refleurira, bientôt, pour la seconde fois, sur les lieux, hier, ensanglantés. L'orage est apaisé; la vie a repris son cours; l'espoir en un avenir meilleur gonfle le cœur des « rescapés » d'Adana et d'Alep — mais des pleurs sanglotent encore, tout au fond de leurs poitrines; ils ont sans cesse devant les yeux le spectacle d'atrocités inoubliables; ils souffrent toujours du martyre des disparus...

Et la nature, indifférente, s'apprête à fêter le renouveau, dans cette Asie-Mineure éternellement endeuillée. Ah! si les choses pouvaient parler! Elles seraient autrement éloquentes que les hommes pour décrire les horreurs dont elles furent les témoins muets.

Nous placerons donc, ici, ces pages d'un Arménien sincère, qui porte au cœur la blessure profonde du meurtre de ses frères innocents.

O! Rivages historiques de Cilicie et de Syrie, dites-nous les misères épouvantables auxquelles vous

avez assisté. C'est là, chez vous, que des bateaux européens ont recueilli les pauvres arméniens échappés par hasard au carnage de brutes humaines. Vous les avez vus monter sur des embarcations qui les emmenaient loin de ce pays de malheur, vers des rives plus hospitalières.

O ! fleuves Sihoune et Djihoune, confiez-nous le secret de vos flots noirs et profonds, qui se rougirent de sang, aux jours des massacres. Combien de bouches avez-vous clos pour jamais? Combien de cadavres mutilés avez-vous ensevelis dans votre sein mouvant?

O ! Adana, vallée des larmes, sais-tu le nombre des malheureux arméniens qui ont été lâchement exterminés sur ton sol fécond ? Sais-tu le nombre des églises, des couvents, des écoles, qui furent la proie des flammes, et s'écroulèrent, amoncelant leurs décombres fumants sur les corps carbonisés de ceux qui avaient cru y trouver un refuge?

O ! Monts Taurus, que de blessés, comme les oiseaux atteints par le fusil du chasseur, sont tombés dans les replis de vos flancs escarpés, le corps pantelant, le cœur torturé, pour échapper aux mains homicides! Et combien, succombant aux blessures affreuses, ont servi de pâture aux corbeaux et aux vautours qui peuplent vos cîmes altières.

O ! plaines fertiles de la Cilice, dites-nous les supplices des moribonds dont le sang arrosa votre terre généreuse. Contez-nous les orgies de meurtres auxquelles vous assistâtes. N'avez-vous pas frissonné au spectacle de ces atrocités, dignes d'une tribu d'anthropophages.

O ! Mer Méditerranée, toi aussi tu fus le témoin

muet des massacres d'avril 1909; toi aussi tu as reçu dans ton abîme profond des milliers et des milliers de corps rouges de sang, qui servirent de proie à ta population sous-marine.

Et vous aussi, ô rochers et falaises de Chypre, vous savez beaucoup de choses. Vous aussi, vous avez pu compter des milliers de cadavres, vous avez pu assister à cette boucherie humaine, perpétrée en plein vingtième siècle, en pleine civilisation!

O! chers morts qui êtes tombés, victimes du fanatisme musulman, vous ne souffrez plus, vos maux sont finis. Mais vous avez laissé des mères, des sœurs, des filles qui eussent préféré cent fois le trépas à l'esclavage. Sous quels toits, dans quelles huttes, se trouvent-elles, maintenant, ces pauvres arméniennes? Brutalement, on les a arrachées à leur patrie, à leur religion et elles se lamentent, silencieusement, sous le joug de leurs bourreaux. Désormais, la vie n'a plus aucun attrait, pour elles. Elles ne pensent qu'à vous — et vous pleurent.

FIN

APPENDICE

Notre ouvrage était déjà sous presse quand une lettre d'Asie Mineure nous parvint. Elle émanait d'une charmante correspondante que les massacres horribles d'Adana ont douloureusement inspirée. Et la jeune Arménienne a accordé sa lyre pour pleurer ses malheureuses sœurs victimes du fanatisme musulman — ses compatriotes. Les vers qu'elle a rimés sont empreints de sincérité, d'émotion; ils termineront dignement, nous a-t-il semblé, cette succession de pièces et de documents qu'il importait de divulguer, afin de balayer les derniers doutes.

LA CILICIENNE

Beaux soleils regrettés à la lumière enfuie,
Pénombre des vallons, silence obscur des bois,
Ah ! vous savez combien l'on peut mourir de fois
Sans quitter la douleur et sans quitter la vie !...

Charles GRANDMOUGIN.

Sous sa double beauté de martyre et de femme
Un masque s'est figé de stoïque mépris,
Son dédain désormais brave le sort infâme,
Qui ne peut rien sur elle ayant déjà tout pris.
Maintenant c'en est fait. Seule parmi la mousse
D'un champ froid et désert, calme comme un cercueil,
Elle subit l'assaut des pleurs qu'elle repousse,
Et qui viennent malgré son indomptable orgueil
La faire agoniser...

Cependant tout décline !
Le pâle crépuscule amorphe dans son cœur
Avec les derniers feux de la verte colline,
Sa peine qui se voile et sa triste rancœur.
Son deuil aussi s'estompe avec la brume rose,
Elle ne ressent plus ses lancinants regrets,
Mais là-haut poursuivant quelque vision morose,
Toujours son regard terne est rivé aux sommets.
Sa pauvre âme sevrée, inconsciente et passive,
Ne sait plus de prière et les rouges brouillards,
Au lieu de l'enivrer à cette heure lascive,

Sont venus l'assaillir d'obsédants cauchemars.
Un air tiède, alourdi de frissons de caresses,
Lui dicte le blasphème envers son Dieu cruel,
Et plisse sur sa bouche avide de tendresses,
Un rictus plus amer voulant narguer le Ciel.
Mais le Ciel reste sourd et l'ayant écrasée,
Se fait plus clair encor pour la mieux voir souffrir.
Qu'importe ce cynisme à cette enfant blasée ?
L'holocauste finit ; elle voudrait mourir !...

Sur la plaine, la nuit, descend avec mollesse.
Le jour s'éteint blafard, dans l'ombre enseveli.
La Cilicienne dort et plus rien ne la blesse :
Elle a fui la douleur dans la paix et l'oubli !...

Et les pierres, là-bas, dans les lointains atones,
Montent la garde autour de ce navrant sommeil,
Comme de noirs cyprès leurs formes monotones,
Traînent infiniment à l'horizon vermeil.
Car ces sombres témoins de ruines, de désastres,
Sentant dans l'isolée un morne désespoir,
Spectres presqu'animés, sous le rayon des astres,
Meilleurs que les humains, se sont émus ce soir !...

HERMINÉE HOWYAN.

Smyrne, le 1er août 1910.

Au dernier moment, nous ajoutons à cet appendice un extrait du magnifique discours prononcé, à l'Académie Française, par M. Frédéric Masson, le 8 décembre 1910 — pour la distribution des prix de vertu. La parole éloquente de l'éminent historien résume la situation d'une façon poignante, faisant ressortir le mérite des uns, le tort des autres. Nul n'osera s'élever pour contredire une voix aussi autorisée.

Extrait du Discours prononcé par M. Frédéric Masson

à l'Académie Française le 8 décembre 1910.

Messieurs, les Françaises et les Français ne réservent point exclusivement à leurs concitoyens leur charité et leur dévouement. Ils en ont fait « un article d'exportation », et à ceux qui, n'étant ni de leur race ni de leur religion, ont besoin de leurs secours, ils n'offrent pas seulement leur pain et leur toit, ils sont prêts à donner leur vie. Dans les annales de la vertu française, aux pages du Livre d'or où sont consacrées les actions sublimes, nous gravons en ce jour, avec un orgueil légitime, les noms des missionnaires français en Cilicie.

Adana, capitale de la Cilicie est une ville de 75.000 à 80.000 habitants, située sur la rive droite de l'antique Sarus, — le Sihoune, — presque à mi-chemin de Tarse à Issus ou Nicopolis. C'est à Issus qu'Alexandre le Grand remporta sur les Perses sa

mémorable victoire; c'est à Tarse sur le Cydnus, que Cléopâtre naviguait sur sa galère d'or aux voiles de pourpre. Ce pays déborde d'histoire et chaque caillou qu'on pousse du pied évoque des gloires abolies. A présent, on y décortique du coton et on y élève des vers à soie ; on y est agriculteur, industriel, commerçant; le trafic de Mersine, qui en est le port et où résident les consuls, lui profite exclusivement et il est considérable. Le chemin de fer de Constantinople à Bagdad va décupler une prospérité qu'atteste le doublement de la population en un demi-siècle. Sur les 80.000 habitants, une grosse moitié est musulmane ; les chrétiens, qui font l'autre moitié, appartiennent à quatre sectes : 5.000 à 6.000 Grecs orthodoxes, 1.500 protestants, autant de catholiques, 20.000 à 25.000 Arméniens schismatiques. Certains Allemands et quelques Italiens ont fondé des usines prospères hors la ville, vers la gare du chemin de fer de Tarse à Mersine. Le quartier arménien, distinct des quartiers fellah, crétois et grec qui l'entourent au nord et à l'ouest, s'encastre à l'est et au sud dans les quartiers turcs. Là sont situés les établissements des missionnaires français : le collège Saint-Paul, tenu par les Jésuites, en plein milieu : l'établissement des sœurs de Saint-Joseph, ou Béthanie, sur la lisière du quartier grec. Au collège Saint-Paul étaient réunis une école supérieure, des écoles primaires gratuites et la paroisse latine ; quatre cents enfants y étaient instruits par cinq pères jésuites, un frère coadjuteur et quatre frères maristes. A Béthanie où fonctionnaient un pensionnat, un externat, un asile gratuit, un orphelinat et un dispensaire, vingt-cinq sœurs assuraient le service. Sans être monumentaux, les bâtiments répondaient largement aux besoins. Certes, ils n'égalaient point en magnificence et en commodité les institutions protestantes amé-

ricaines, où affluent des capitaux immenses, des dons parfois de plusieurs millions ; mais sans autre ressource que la charité des catholiques, nos missionnaires propageaient l'amour de la France, ils en enseignaient la langue, ils en répandaient l'esprit : esprit de tolérance d'abord et d'égalité. Dans les écoles, sans exception de nationalité ni de religion, tous les enfants de la ville étaient accueillis : Turcs et Grecs, Arméniens et Israélites, Fellahs et Crétois, et ils recevaient sur les mêmes bancs, les mêmes enseignements. De ces collèges d'Asie-Mineure — écoles primaires supérieures, dont l'enseignement est complété par l'Université et la Faculté de médecine de Beyrouth — sont sortis des hommes qui, dans la carrière médicale surtout, mais aussi dans les administrations civiles et même dans l'armée, font honneur à leurs maîtres et leur gardent une filiale reconnaissance.

Les Arméniens catholiques ou schismatiques, fournissent au collège d'Adana le gros de sa population scolaire. Ces arméniens de Cilicie ont les qualités et les défauts de leur race. Ils sont actifs, adroits, industrieux, très commerçants ; ils tiennent leurs comptes et exigent leur dû. Les idées nationalistes n'ont pu manquer de les séduire ; ayant conservé leur existence ethnique ils aspirent à retrouver une existence politique, mais, de tous les Arméniens c'étaient eux qui, dit-on, montraient le plus de modération. Certes ils souhaitaient la fin du régime qui avait organisé les massacres de 1895, mais s'ils avaient accueilli avec enthousiasme la Constitution de 1908, s'ils s'en étaient trouvés « dans un état d'effervescence qui ressemblait à du délire », ils n'avaient, affirme-t-on, aucun dessein révolutionnaire. Toutefois, comme ils étaient instruits que certains Turcs avaient formé contre eux de mauvais

desseins; comme ils savaient qu'au premier signal les Kurdes des environs accourraient au pillage de leurs magasins, ils s'étaient, comme la plupart des sujets du sultan, procuré des armes et ils avaient pensé à assurer leur défense. Leurs jeunes gens étaient organisés et exercés. L'élite se disant « dévoués jusqu'à la mort », unie par des serments solennels, formait une troupe avec laquelle on devrait compter.

Une querelle particulière déclencha la tempête : Le 9 avril 1909, un jeune Arménien, malmené par trois Turcs, sortit un revolver, tira sur ses agresseurs, en tua deux, et blessa le troisième.

Aussitôt les musulmans organisent et préparent un massacre des Arméniens, pareils à ceux qui ensanglantèrent l'Arménie.

Pendant plusieurs jours, à partir du 14 avril, ce sont à Adana, et dans toute la Cilicie, des ruées de brutes qui portent le fer et le feu partout où vivent ces « chiens de chrétiens ».

Et ce sont nos écoles et nos églises qui serviront de refuges aux malheureux traqués par les égorgeurs. M. Masson dépeint ces journées d'angoisse pendant lesquelles nos missionnaires et nos consuls sauvèrent des milliers d'existences sous les plis du drapeau français. Malheureusement la protection héroïque de nos compatriotes n'empêcha pas le sang de couler. C'est par plusieurs centaines que les victimes tombèrent pour ne plus se relever...

A *Akbès*, coup de théâtre : c'est le consul, M. Roqueferrier, avec son drogman, M. Alexandre Balit, et une escorte de dix officiers, qui arrive d'Alep, blanc de poussière, loin en avant de sa troupe.

« Avec quel plaisir nous nous embrassons, écrit le père Dilange ; pour la première fois depuis dix-sept jours, la cloche sonne à toute volée! Pauvre chère cloche ! Je pleure de bonheur ! »

Du même coup est débloquée la Trappe de Notre-Dame du Sacré-Cœur à Cheikhlé.

Aussi bien, en quelque lieu qu'ils résident, quelque habit qu'ils portent, à quelque congrégation qu'ils appartiennent, les religieux français ont fait preuve d'un dévouement admirable. A Antioche et à Tarse où les massacres et les incendies furent égaux en horreur à ceux d'Adana, les capucins, les sœurs de la Sainte-Famille, les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, recueillirent, logèrent, nourrirent les survivants, femmes et enfants. « Antioche comptait neuf cents Arméniens, écrit le P. Jérôme, supérieur des capucins de Syrie, il n'en reste plus que quinze au-dessus de douze ans, du sexe masculin... A Tarse, où plusieurs centaines de chrétiens furent massacrés ; à Khodubek et à Mersine où le sang ne coula point, des multitudes trouvèrent asile chez les capucins, « défenseurs obstinés de la cause à laquelle ils se dévouent depuis trois siècles en Orient ».

C'est avec un patriotique orgueil que je le dis ici. Nul des Français dont la maison était devenue un lieu d'asile n'eut la tentation d'acheter la conservation de son existence et de ses biens avec la vie de ces misérables qui s'étaient fiés à lui. Epuisant pour les nourrir leurs suprêmes ressources, leur enseignant le courage et au moment même où la mort était imminente, rassurant leurs cœurs par le sourire de la joie française, il les portèrent jusqu'au salut, Capucins et Lazaristes, Trappistes et Jésuites: M. et Mme Daudé qui, dans leur usine d'Hamidié, donnèrent asile à neuf cents personnes, les nourrirent du blé de leur réserve et leur prodiguèrent, durant plus d'un mois, d'admirables consolations ; à Hamidié encore Mme Sabatier : « Tous les chrétiens qui ont échappé au massacre, lui doivent la vie ; ils étaient quinze cents il ne reste que trente hommes et trois cent soixante-dix femmes

qui ont eu le temps de se réfugier dans la fabrique... La famille Sabatier nourrit et loge un peu plus de cent cinquante veuves et orphelins. » Puis M. Chartier, ingénieur en chef des ponts et chaussées du vilayet d'Adana, M. Godard, ingénieur attaché au ministère ottoman des travaux publics... J'en oublie sans doute; au moins ai-je relevé ces noms; ils devaient être prononcés ici. Ils ont été distingués déjà par le gouvernement de la République qui a décerné des médailles d'or et d'argent à ceux — religieux et laïques — qu'il a estimés le plus méritants.

J'ai gardé pour le dernier l'homme qui, associant aux missionnaires du Christ le missionnaire de la France, montra, cette fois encore, quelle force résulte de leur union et quelle efficacité elle garantit : Fernand Roqueferrier, consul de France à Alep. Puisant dans son patriotisme et sa charité l'inspiration de devoirs que nul règlement ne lui eût prescrits, il s'en vint d'Alep, à travers les périls d'une route ensanglantée, implorant une paix qu'il eut pu nommer la paix de la France et qui était la paix de Dieu. Il n'avait point cinquante ans lorsque, ayant prodigué durant cette mission volontaire les trésors d'un cœur admirable, il succomba à la maladie qu'il avait traînée par les chemins de Cilicie, qui avait eu raison de son énergie physique, non pas un instant de sa vigueur morale. Vétéran de la carrière, ayant passé par toutes étapes du drogmanat, il gérait en 1895, lors des premiers massacres, le vice-consulat d'Erzeroum. Il se mit au-devant des établissements français regorgeant de chrétiens et il fit reculer les agresseurs. Le gouvernement lui décerna alors une médaille d'or et la croix. Revenu en Orient en 1906 et nommé consul à Alep, Roqueferrier, dès la première nouvelle des troubles, obtint des autorités turques qu'elles envoyassent au secours des Arméniens d'Akbès cent cinquante régu-

liers sur qui l'on pût compter. Pour plus de sûreté, il sollicita et obtint de l'ambassadeur l'autorisation de les accompagner. Parti le 29 avril d'Alep, il arriva — juste à temps — le 2 mai, à Akbès, où il resta quelques jours prêchant aux autorités locales les mesures de pacification. Puis, bien qu'épuisé déjà par la dysenterie il continua sa route vers Mersine, emmenant de la trappe de Cheikhlé le P. Etienne et parcourant avec lui les villages les plus éprouvés. A défaut de son rapport qu'il n'eut pas le temps de rédiger, on a ses dépêches télégraphiques, on a les lettres écrites par son compagnon. On voudrait tout en citer, tant elles leur font honneur ainsi qu'aux Français qu'ils trouvèrent sur leur route. Le 19 mai Roqueferrier arriva à Adana. En huit jours, dans cette ville en ruines, il organisa une caravane de secours qui au nom de la France, parcourait les villages de la montagne. Il y avait le P. Etienne, le P. Rigal, la mère Mélanie, qui protesta avec un sourire que l' « air de la campagne lui ferait du bien », deux religieuses de Saint-Joseph et un interprète. Munis d'un crédit de quinze cents francs, ils emportaient des médicaments et des approvisionnements fournis par l'amiral Pivet et douze tentes mises à leur disposition par le général et le vali, nouvellement arrivés de Constantinople. Roqueferrier, après avoir assisté au départ de la caravane, continua la tournée qu'il s'était imposée, par Mersine, Alexandrette et Antioche. Il accomplit avec un admirable courage les dernières étapes de cette voie douloureuse ; il rentra à Alep pour y mourir. Il avait payé de sa vie pour la France : c'est un soldat tombé au champ d'honneur. Saluons, messieurs !...

Roqueferrier ne fut point la seule victime française. La sœur Marie-Antoinette, des sœurs de Saint-Joseph de Lyon, mourut le 27 juillet d'une intoxication

générale contractée au chevet des malades ; le 21 juillet de cette année 1910, le père Jouve succomba aux fatigues et aux émotions, aux intempéries d'un hiver passé dans des locaux en reconstruction. A tous deux, la population chrétienne fit des obsèques touchantes. Ces religieux ont passé, laissant au sillon de leurs robes une traînée de lumière. Ils ont aimé ceux-là qui ne sont pas leurs ouailles, mais leurs frères : jusqu'à donner leur vie — et ils l'ont donnée. Au mois de juillet de cette année à Akbès, les enfants sortaient de l'école des Lazaristes. On signala un chien enragé. Couvrant ses enfants le père Dillange se jeta au-devant du chien. Il fut cruellement mordu. Les soins qu'il reçut à l'institut Pasteur d'Egypte furent inefficaces. Il mourut dans d'effroyables souffrances. C'est sur une tombe lointaine, déjà perdue peut-être, que l'Académie va déposer une couronne. Est-ce qu'il ne vous semble pas que cet admirable sacrifice, obscurément accompli sur une sente de Cilicie, achève de peindre ceux que j'eusse voulu louer par des paroles dignes de la Compagnie que je représente ? Tout ce qui relève de la France morale et intellectuelle lui appartient, et à dire comme nos concitoyens, religieux et laïques, ont, sur cette terre qui fut nôtre, soutenu le renom de la vieille patrie, j'éprouve une émotion profonde en même temps que la plus sainte des joies.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE..... 3
INTRODUCTION..... 7
MASSACRES.
Les premières journées du carnage..... 17
Le second massacre d'Adana..... 21
Massacres de Bahdjé, Osmanié, Islahié et Hassan-Beyli..... 26
La défense de Hadjine..... 31
Détails sur l'incident de Missis..... 36
Les massacres à Abd-Oglou..... 41
Massacre de Chadriguine..... 42
La situation à Antioche..... 45
La situation à Sueydié..... 49
Le combat de Sis..... 51
Etat de Kessab..... 54
Massacres de Kerek-Khan..... 54
Massacre de Tarsous..... 55
La défense de Kars-Pazar..... 59
Défense héroïque de Deurt-Yol..... 64
A Koz-Olouck..... 72
La situation à Antakié et à Kessab..... 75
Après la tragédie d'Adana..... 78
DÉPÊCHES OFFICIELLES DU GOUVERNEMENT OTTOMAN.. 89
DÉPÊCHES OFFICIEUSES..... 113
DOCUMENTS SÉRIEUX..... 138

Pages.

RAPPORTS, ENQUÊTES 189
DÉVOUEMENTS ET BIENFAISANCES 261
INONDATIONS 286
SUPPLICES ET CRUAUTÉS.
Scènes d'horreur 299
Les atrocités d'Antioche 311
Miraculeusement sauvé ! 315
Supplices et tortures 320
La façon d'obtenir des témoignages 321
La caravane des détenus 324
Le blâme d'un musulman 326
GÉOGRAPHIE CILICIENNE (*vilayets d'Adana et d'Alep*). 333
STATISTIQUE. — EVALUATIONS DES DÉGATS ET DES MORTS. 365
APPENDICE
La Cilicienne 387
Extrait du discours de Frédéric Masson .. 389

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie de Poissy. — LEJAY FILS et LEMORO.
Poissy (S.-et-O.) — Téléph. 52. — Bureau à Paris, 59, rue du Rocher.